

Histoire du Rosicrucianisme des origines jusqu'à nos jours

[I - Égypte et Tradition Primordiale 1° Les métamorphoses d'Hermès](#)

[II - Égypte et Tradition Primordiale 2° Philosophia Perennis](#)

[III - La triplicité de feu](#)

[IV - Les échos de la Rose-CROIX](#)

[V - La Confessio Fraternitatis](#)

[VI - La Terre d'Émeraude](#)

[VII - Les Noces Chimiques](#)

[VIII - La Rose fleurissant](#)

[IX - Les Philosophes et la Rose-Croix \(1ère partie\)](#)

[X - Les Philosophes et la Rose-Croix \(2e partie\)](#)

[XI - Rosicrucianisme et Franc Maçonnerie](#)

[XII - Magnétisme et Egyptologie](#)

[XIII - A la recherche de Psyché](#)

[XIV - La Roseraie des Mages](#)

[XV - Présentation 2ème partie](#)

[XVI - Les premiers "rosicruciens" d'Amérique](#)

[XVII - Harvey Spencer Lewis](#)

[XVIII - Le Voyage vers l'Orient](#)

[XIX - L'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix](#)

[XX - Les alliances internationales](#)

[XXI - L'époque contemporaine](#)

http://www.rosecroix.org/01_histoire_his_rosic.htm

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

I - Égypte et Tradition Primordiale

1 - Les métamorphoses d'Hermès

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 188 - hiver 1998

On s'est beaucoup interrogé sur les origines du Rosicrucianisme. Si la plupart des chercheurs s'accordent pour situer ses débuts historiques au XVIIe siècle, on peut néanmoins déceler la genèse de ce mouvement dans un passé plus lointain. Telle était l'opinion de Michael Maier. Dans son ouvrage « *Silentium post clamores* » (1617), il présentait les origines du Rosicrucianisme comme égyptiennes, brahmaniques, issues des Mystères d'Eleusis et de Samothrace, des Mages de Perse, des Pythagoriciens et des Arabes. Quelques années après la publication de la « *Fama Fraternitatis* » (1614) et de la « *Confessio Fraternitatis* » (1615), Irenaeus Agnostus, dans « *Le bouclier de la vérité* » (1618), n'hésite pas à présenter Adam comme le premier représentant de l'Ordre. Les Manifestes rosicruciens ne sont pas sans faire référence à leur source : « *Notre philosophie n'est rien de nouveau, elle est conforme à celle dont Adam hérita après la Chute, et que pratiquèrent Moïse et Salomon* ».

La Tradition Primordiale

Adam, l'Égypte, la Perse, les sages de la Grèce, les Arabes ne sont pas évoqués sans raison en relation avec les origines du Rosicrucianisme. Celles-ci font référence à un concept qui était très répandu avant son avènement, celui de « *Tradition Primordiale* ». Cette notion a fait son apparition à la Renaissance. A cette époque, on redécouvre le « *Corpus Hermeticum* », un ensemble de textes mystérieux attribués à un prêtre égyptien, Hermès Trismégiste. Dès lors, cette notion de révélation primordiale, dont l'Égypte aurait été le berceau, connaîtra un retentissement considérable.

Il n'est pas dans mon propos de brosser le tableau de l'ésotérisme égyptien, mais plutôt de montrer comment cet héritage s'est transmis. La route qui relie l'Égypte à l'Occident est longue et offre un paysage varié. Nous n'en décrivons pas toutes les vallées, car ce tableau occuperait un volume entier. Cependant, les quelques escales que nous ferons permettront de comprendre les origines de la Rose-Croix. Il m'a semblé que pour entreprendre un tel voyage, il était nécessaire de suivre un guide, et Hermès m'a paru être le personnage le plus indiqué en la matière. En effet, l'histoire et les mythes relatifs à ce personnage sont particulièrement riches d'enseignement concernant le propos qui est ici le nôtre.

Depuis l'Antiquité, on admire l'Égypte pour sa civilisation. Ses Écoles de Mystères, à la fois universités et monastères, étaient les gardiennes de ses connaissances. Ces Écoles connurent un rayonnement particulier sous l'égide d'Akhénaton (~1353~1336), lorsqu'il y introduisit la notion de monothéisme. Avec ses cultes mystérieux, la religion

égyptienne intrigue. Dans le panthéon égyptien, Thot, le dieu à tête d'ibis, jouit d'une aura particulière. Scribe du Tribunal divin, il est considéré comme l'inventeur de l'écriture et personnifie la médecine, l'astronomie et la magie. Il est la Lumière de Rê dans son aspect nocturne, ce qui fait de lui l'initiateur aux Mystères. Il est l'époux de Maât, la déesse de la Justice et de la Vérité. Ces qualités font de lui l'emblème des Mystères de l'Égypte, et c'est peut-être la raison pour laquelle Thot connaîtra bientôt d'étranges métamorphoses.

Les Grecs et l'Égypte

Pour Hérodote, les Mystères de la Grèce doivent beaucoup à l'Égypte. Les grands sages de la Grèce antique vinrent chercher la connaissance auprès des sages égyptiens. Beaucoup d'entre eux furent initiés à leurs Mystères et assurèrent ainsi la transmission des connaissances égyptiennes vers le monde hellénique. Le premier des sept sages, Thalès de Milet (~624~548), fréquente leurs prêtres et mesure les pyramides avec Solon. Plutarque déclare que c'est Thalès qui a rapporté en Grèce la géométrie égyptienne. Solon (v. ~640~558) vient plusieurs fois en Égypte et s'entretient de philosophie avec les prêtres. C'est lui qui transmet les récits concernant l'Atlantide aux Grecs, que Platon reprendra bientôt dans le «*Timée*» et le «*Critias*». Thalès exhorte Pythagore à se rendre en Égypte. Selon Jamblique, Pythagore a étudié dans les temples égyptiens pendant vingt-deux ans. Après son départ, il s'installe à Crotona, en Italie, pour y fonder une école où il enseigne comme on le fait dans les Écoles de Mystères égyptiennes. Pour Apollon de Rhodes, Hermès, par le biais de son fils Aithalides, est l'ancêtre direct de Pythagore.

Diodore de Sicile indique qu'Orphée voyagea en Égypte et fut initié aux Mystères d'Osiris. De retour dans son pays, il institua de nouveaux rites, les Mystères orphiques (vers le VI^e siècle av. J.-C.). Plutarque précise que les Mystères orphiques et bachiques sont en réalité d'origine égyptienne et pythagoricienne et Diodore de Sicile rapporte que les Athéniens observent à Éleusis des rites semblables à ceux des Égyptiens. Au Ve siècle av. J.-C., Hérodote visite l'Égypte. Il assiste aux rites et s'entretient avec les prêtres. Dans ses récits, il évoque les Mystères d'Osiris qui se célèbrent à Saïs. Le philosophe grec Démocrite d'Abdère (v. ~460~370), découvreur de l'atome, fut lui aussi initié dans les temples égyptiens et l'élève des géomètres du pharaon. Platon (~427~347) serait resté trois ans en Égypte et aurait été initié par les prêtres. L'un de ses disciples, Eudoxe de Cnide (v. ~405~355), mathématicien et géomètre, fit aussi le voyage vers les terres du Nil. Il y fut initié, tant sur le plan scientifique que spirituel. Strabon fréquenta lui aussi les prêtres d'Héliopolis pendant treize ans.

Thot-Hermès

Peu à peu, les Grecs s'approprient les héros et les dieux les plus célèbres de l'Égypte. A partir du II^e siècle av. J.-C., Hermès, fils de Zeus et de la nymphe Maïa, est regardé comme un descendant de Thot. Le dieu égyptien aurait eu pour fils Agathodemon, qui engendra lui-même un fils nommé Hermès. Ce dernier, considéré comme le second Hermès, est qualifié de Trismégiste, c'est-à-dire «*Trois fois grand*». Hermès est le guide des voyageurs vers l'autre monde. Zeus l'a doté de sandales ailées qui lui permettent de se déplacer à la vitesse du vent. Bientôt, Thot et Hermès sont regardés comme un seul et même personnage.

Alexandrie

Avec la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand (en 333 av. J.-C.), l'assimilation de la culture égyptienne par le monde grec s'accroît. En 331 av. J.-C., là où les eaux du Nil se mêlent à la Méditerranée, naît la ville d'Alexandrie. Carrefour des cultures égyptienne, juive, grecque et chrétienne, elle devient le centre intellectuel de l'Orient. Thérapeutes, Gnostiques et bien d'autres mouvements mystiques se développeront autour de cette cité. Sa bibliothèque, riche de plus de 50 000 volumes, rassemble toutes les connaissances de l'époque. Alexandrie est aussi le creuset où fleurit l'alchimie gréco-égyptienne.

Alexandrie voit naître en effet l'alchimie qui apparaît comme la continuation, l'héritage d'une ancienne pratique égyptienne, reformulée et reprise par la pensée grecque. Son originalité consiste à proposer une discipline concrète et universelle, dégagée de l'emprise d'une religion. Hermès Trismégiste va être présenté par les alchimistes alexandrins comme le fondateur de cet art, qui devient le nouveau vecteur de l'antique Tradition. Précisons cependant qu'elle existait auparavant en Chine et en Inde. Parmi les alchimistes alexandrins, Bôlos de Mendès (100 av. J.-C.) est une figure singulière. Il est souvent présenté comme le fondateur de l'alchimie gréco-égyptienne réf. [\(1\)](#).

En 30 av. J.-C., Alexandrie devient la capitale de la province romaine d'Égypte. Les Romains assimilent l'Hermès gréco-égyptien à leur Mercure, dieu du commerce et des voyageurs. Mercure-Hermès est le messager des dieux, le conducteur des âmes, le guide. Rome adopte l'Égypte et ses cultes avec facilité. Plutarque, ami de l'empereur Trajan, membre du collège sacerdotal d'Apollon à Delphes où il fut grand prêtre, va lui aussi chercher la connaissance sur les rives du Nil. Là, il est initié par Cléa, une prêtresse d'Isis et Osiris. Dans son livre « *Isis et Osiris* », Plutarque évoque les « *ouvrages appelés Livres d'Hermès* » et souligne l'importance de l'astrologie égyptienne. Il rapporte aussi que plusieurs autorités font d'Isis la fille d'Hermès.

Le Corpus Hermeticum

Trois siècles avant l'ère chrétienne, commence l'élaboration de ce que l'on nomme les « *Hermetica* », textes attribués à Hermès Trismégiste. Cette littérature se répand abondamment dès le Ier siècle. La rédaction des *Hermetica* s'étale jusqu'au IIIe siècle après J.-C., dans la région du Delta du Nil. Écrits en grec, ils affichent un ésotérisme égyptien. Clément d'Alexandrie parle des quarante-deux livres d'Hermès que les Égyptiens transportaient dans leurs cérémonies. Jamblique attribue à Hermès 20 000 livres, tandis que Séleucus et Manéthon en évoquent 36 525. Les plus célèbres, écrits entre le Ier et le IIIe siècle, sont les dix-sept traités que l'on regroupe sous le titre de « *Corpus Hermeticum* ». Ils se composent principalement de dialogues entre Hermès, son fils Tat, et Asclépius. Le premier de ces traités, le « *Pimandre* », évoque la création du monde réf. [\(2\)](#).

L'« *Asclepius* » est aussi un texte important. Il décrit la religion des Égyptiens et les rites magiques qu'ils pratiquent pour attirer les puissances cosmiques dans le but d'animer les statues des dieux. Enfin, les « *Fragments de Stobée* » constituent le troisième groupe des *Hermetica*. Ils se composent de trente-neuf textes et comportent des dialogues entre Isis et Horus à propos de la création du monde et de l'origine des âmes.

Ces textes, généralement attribués à Hermès Trismégiste, se présentent comme étant traduits de l'égyptien. En fait, ils contiennent peu d'éléments égyptiens authentiques. Ils sont essentiellement marqués de la philosophie grecque, mais également par le Judaïsme et la religion perse. Ils ne composent pas un tout cohérent et présentent de nombreuses contradictions doctrinales. Nous reviendrons un peu plus tard sur ces textes.

Pax Romana

Au IIe siècle, la « *Pax Romana* » instaure la paix dans le monde méditerranéen. A cette époque, on éprouve une véritable passion pour les civilisations passées : les Hindous, les Perses, les Chaldéens et surtout les Égyptiens, car leurs temples, qui fonctionnent encore, fascinent. Les riches Romains accourent au pays des pharaons. Apulée, écrivain latin curieux de mystères, y vient aussi. Il nous décrit à sa manière les Mystères égyptiens dans l'« *Ane d'Or* ». Avec l'alchimie, la magie et l'astrologie prennent une place importante. Claude Ptolémée, un Grec qui vécut à Alexandrie, écrit le « *Tetrabiblos* », un traité qui codifie tous les principes de l'astrologie grecque (d'influence égyptienne et chaldéenne) : signes, maisons, aspects, quatre éléments. Ptolémée n'est pas qu'un simple astrologue, c'est aussi un astronome à qui l'on doit le géocentrisme et la théorie des épicycles qui régneront en maître jusqu'au XVIIe siècle. C'est lui qui transmet à l'Occident les connaissances astronomiques grecques. Clément d'Alexandrie (v. 150 - v. 213), Père de l'Eglise grecque, dresse dans « *Stromates* » le portrait des astrologues égyptiens de son temps, qui devaient toujours être prêts à réciter les quatre livres astrologiques d'Hermès.

Olympiodore (Ve ou VIe siècle) présentait l'alchimie comme un art sacerdotal pratiqué par les Egyptiens. Les papyri de Leyde et de Stockholm (IIe siècle) montrent effectivement des procédés métallurgiques liés à des formules magiques. Au IIIe siècle, Zozime de Panapolis vient s'installer à Alexandrie pour se consacrer à l'alchimie. Les écrits alchimiques de Zozime ne sont pas uniquement tournés vers le travail du laboratoire, ils évoquent aussi les transformations de l'âme et intègrent une quête mystique. Zozime est le premier grand auteur alchimique connu, celui qui va donner à cette science ses concepts et sa symbolique. L'alchimie prend tant d'ampleur au IIIe siècle que l'empereur Dioclétien, inquiet d'une possible dévaluation des métaux précieux, promulgue un édit interdisant sa pratique et condamne au feu les textes alchimiques.

Néoplatonisme

Les néoplatoniciens se sont beaucoup intéressés à l'Égypte. Jamblique (v. 240 - v. 325), initié aux rites chaldéens, égyptiens et syriens, est un personnage énigmatique. On prête au « *divin Jamblique* », chef d'une école néoplatonicienne, des pouvoirs extraordinaires. Lorsqu'il était en prière, son corps s'élevait du sol à plus de dix coudées, sa peau et ses vêtements baignaient dans une belle lumière d'or. L'Égypte tient dans ses écrits une place de choix. Dans « *Les Mystères égyptiens* », sous les traits d'Abammon, il se présente comme un Maître de la hiérarchie sacerdotale égyptienne et comme un interprète de la sagesse d'Hermès réf. (3). Il fait la promotion de la théurgie et des pratiques divinatoires égyptiennes. Plus tard, un autre néoplatonicien, Proclus (412-485), lui aussi fortement marqué par la théurgie, se considérera lui-même comme appartenant à la « *chaîne d'Hermès* ». Il aura une influence très grande sur le Soufisme et sur des Penseurs chrétiens comme Scot Erigène, Maître Eckart et bien d'autres. Cette

époque est pourtant celle qui voit l'Égypte s'effacer devant le Christianisme naissant. Alexandrie joue un rôle important dans les différentes controverses qui marquent les débuts de cette religion que Constantin vient d'imposer. Au III^e siècle, les Egyptiens abandonnent l'écriture hiéroglyphique et adoptent l'écriture copte pour transcrire leur langue. Les Coptes adaptent les sciences secrètes des pharaons au Christianisme. Bientôt, l'empereur Théodose promulguera un édit contre les cultes non chrétiens qui marquera la fin du clergé égyptien et de ses cérémonies.

Les Chrétiens devant Hermès

D'une manière générale, les Pères de l'Eglise aimaient explorer la mythologie pour y déceler les prémices de l'Evangile. Hermès Trismégiste continue chez eux à susciter le respect. Lactance (250-325), dans ses « *Institutions divines* », voit dans le « *Corpus Hermeticum* » la vérité chrétienne formulée avant le Christianisme. Saint Augustin (354-430), Père de l'Eglise, dans « *La Cité de Dieu* », fait d'Hermès un descendant de Moïse. Il avait lu l'« *Asclepius* » dans la traduction d'Apulée de Madaure. Cependant, s'il admirait Hermès Trismégiste, il refusait la magie exposée dans l'« *Asclepius* ». Clément d'Alexandrie se plaisait à comparer l'Hermès-Logos au Christ-Logos.

Avec l'empereur Julien l'Apostat (de 361 à 363), on assiste à un bref retour des cultes à Mystères. Il édicte des mesures contre les Chrétiens et restaure le paganisme. Influencé par le néo-platonisme, il prône la théurgie antique. Ce retour sera bref, et en 387, le patriarche chrétien Théophile entreprend de détruire les temples de l'Égypte pour les transformer en lieux de culte chrétien. Il subsistera malgré tout un foyer égyptien, sur l'île de Philae. Il ne sera fermé qu'en 551, sur l'ordre de l'empereur Justinien. Comme on peut le constater, des temples égyptiens restèrent en activité entre le I^{er} et le VI^e siècle, c'est-à-dire pendant la période qui couvre la rédaction des Hermetica. On remarque que ces textes sont pessimistes quant à l'avenir de la religion égyptienne, ce qui fait penser qu'ils furent écrits en milieu égyptien par une classe sacerdotale, certes encore dépositaire de fragments de la sagesse égyptienne, mais soumise au processus d'hellénisation et contrainte à s'exprimer d'une manière indirecte.

Alexandrie fut le point de passage de la science égyptienne vers les mondes grec et romain. Elle fut le foyer d'une reformulation de la Tradition antique à travers l'alchimie, l'astrologie et la magie. Ce foyer, après avoir essaimé dans une grande partie de l'Orient, va cependant disparaître vers le VI^e siècle, et ce sont les Arabes qui vont reprendre le flambeau.

Les Sabéens

En 642, la ville d'Alexandrie est prise par les Arabes. Cette date marque la fin du prestige d'Alexandrie. Elle ne constitue pourtant pas l'origine de la réception de l'ésotérisme par les Arabes. En effet, ils rencontrèrent Hermès bien avant cette époque. Les Sabéens en sont l'exemple. Ce royaume mythique, dans lequel on voyait le lieu du paradis terrestre, était appelé autrefois l'« *Arabie Heureuse* ». Il passait pour être le pays du Phénix. Christian Rosenkretz viendra le visiter plus tard pour y recueillir des connaissances merveilleuses. La Bible rapporte que la reine de ce pays, la reine de Saba, rencontra le roi Salomon. Elle ne situe pas son pays, mais le Coran indique qu'il s'agit de l'Arabie du Sud (Yémen).

Les Sabéens étaient des astrologues réputés, et Maïmonide signale que cette science jouissait chez eux d'une place prédominante. La Tradition veut que les mages venus saluer le Christ venaient de ce pays de légende. Les Sabéens possédaient des écrits d'Hermès sur l'alchimie et le « *Corpus Hermeticum* ». Très savants, c'est eux qui introduisirent les sciences dans l'Islam, bien qu'évoluant eux-mêmes en marge de cette religion. Les Sabéens faisaient remonter leur origine à Hermès, auquel ils vouaient un culte particulier. Ils produisirent des livres dont le contenu, affirmaient-ils, avait été révélé par Hermès, tels que la « *Risâlat fi'n-nafs (Lettre sur l'âme)* » et les « *Institutions liturgiques d'Hermès* » de Thâbit ibn Qorra, une figure éminente du Sabéisme de Bagdad (IXe siècle).

Idris-Hermès

Le VIIe siècle marque le début de l'Islam. Bien que le Coran ne fasse pas référence à Hermès, les hagiographes des premiers siècles de l'Islam identifient le prophète Idris, mentionné dans le Coran, à Hermès et à Hénoch. Cette assimilation permet à l'Islam de se relier à la Tradition helléno-égyptienne. Dans l'Islam, Idris-Hermès est présenté à la fois comme un prophète et comme un personnage intemporel. Il est quelquefois assimilé à Al-Khezr, le mystérieux médiateur, le sage ayant initié Moïse et qui, dans le Soufisme, joue un rôle fondamental en tant que manifestation du guide personnel réf. (4).

Abu Ma'shar, un astrologue persan du VIIIe siècle, qui deviendra célèbre en Europe sous le nom d'Albumasar, formule un récit retraçant une généalogie d'Hermès. Ce texte, qui s'instaura dans le monde arabe, distingue trois Hermès successifs. Le premier, Hermès le Majeur, aurait vécu avant le Déluge ; il est identifié à Thot et présenté comme le civilisateur de l'humanité, celui qui fit construire les pyramides et y grava les hiéroglyphes sacrés de l'Égypte pour les générations futures. Le second vécut à Babylone après le Déluge ; il fut un maître en médecine, en philosophie et en mathématiques. Il aurait été l'initiateur de Pythagore. Enfin, le troisième Hermès est présenté comme le continuateur de ses prédécesseurs en tant que civilisateur. Ce fut un maître en sciences occultes, c'est lui qui transmet l'alchimie à l'humanité.

La Table d'Emeraude

A la même époque apparaît la « *Table d'Emeraude* », un texte qui va prendre une importance considérable dans la Tradition. Sa version la plus ancienne est en langue arabe et date du VIe siècle. La paternité en est attribuée à Apollonius de Tyane, un philosophe et thaumaturge du Ier siècle. C'est par la traduction arabe qu'en fit Sâgiyûs, un prêtre chrétien de Nâbulus, que ce texte nous est parvenu. Il figure dans « *Le Livre secret de la création* », de Balînûs (traduction arabe du nom Apollonius de Tyane). Dans ce livre, Apollonius de Tyane raconte comment il a découvert la tombe d'Hermès. Il dit avoir trouvé dans ce sépulcre un vieillard, assis sur un trône, tenant une tablette d'émeraude sur laquelle figurait le texte de la fameuse « *Table d'Emeraude* ». Devant lui était un livre expliquant les secrets de la création des êtres et la science des causes de toutes choses réf. (5). Ce récit trouvera un écho plus tard dans la « *Fama Fraternitatis* ».

L'alchimie arabe

Le rôle des Arabes comme transmetteurs de l'alchimie à l'Occident du Moyen Age est largement connu. Ils nous ont aussi légué le vocabulaire propre à cet art (al kemia, la

chimie ; al tannur, l'athanor...). L'Islam ne s'est pas limité à un rôle de transmission. Comme le souligne Pierre Lory dans « *Alchimie et mystique en terre d'Islam* », les Arabes l'ont conceptualisée dans une forme qui, après eux, va s'imposer partout réf. (6). Leur alchimie n'est pas seulement un art de laboratoire, elle se propose aussi de dévoiler les lois cachées de la Création et comporte une dimension mystique et philosophique. Si l'alchimie arabe revendique une origine égyptienne, sa pratique est antérieure à la conquête de l'Égypte par les Arabes en 639. C'est par les Syriens qu'ils ont reçu l'alchimie grecque, mais leurs premiers maîtres dans cet art furent les Iraniens, qui avaient hérité des traditions ésotériques mésopotamiennes.

Le premier alchimiste arabe connu, le prince omeyyade Khâlid ibn Yazîd (?-704), fut initié par un Chrétien d'Alexandrie, Morienus. L'alchimie connaît un rapide succès dans le monde islamique et les traités grecs sont rapidement traduits. La figure la plus illustre de l'alchimie arabe est Jâbir ibn Hayyân (mort vers 815), connu en Occident sous le nom de Geber. Il va mettre en évidence les concepts fondamentaux du Grand Œuvre. Ses réflexions débouchent sur une alchimie spirituelle de grande envergure. On lui doit aussi de nombreuses découvertes en chimie. Le « *corpus Jâbirien* » compterait plus de trois mille traités dont la plupart sont apocryphes. Ils sont probablement l'œuvre d'une école qui se forma autour de ses enseignements. L'alchimie arabe connaîtra de nombreux maîtres, dont nous ne citerons que quelques-uns : Abu Bakr Mohammed ibn Zakarya, dit al-Razi ou Rhasès (Xe siècle) ; Senior Zadith, (Mohammed ibn Umail al-Tamimi) ; ibn Umayl, (Xe siècle), Abd Allah al-Jaldakî (XIVe siècle). Leurs textes pénétreront bientôt en Europe par l'Espagne et marqueront profondément l'Occident latin.

La magie et l'astrologie

La magie occupe aussi un aspect central dans la spiritualité arabe. L'Islam mettra en place une magie des lettres, semblable à la kabbale hébraïque, pour percer les secrets du Coran. Du reste, la magie arabe, dont Christian Rosenkreutz nous dira plus tard qu'elle n'était pas très pure, couvrait de larges domaines : la médecine, l'astrologie, la talismanique... L'astrologie est très présente dans le monde islamique. Bien que suspecte par ses origines païennes, elle se développe fortement dès le VIIIe siècle, où le « *Tetrabiblos* » de Ptolémée est traduit en arabe. L'astrologie, à l'époque d'Al-Mansour, le second calife abbasside (754-775), n'est pas uniquement redevable aux Grecs ; elle subit l'influence des Hindous, des Chrétiens de Syrie, des Judéo-Araméens et sans doute des Esséniens. D'une manière générale, les diverses sciences de l'ésotérisme ont joué un rôle fondamental dans l'Islam, particulièrement dans le milieu shi'ite comme l'a montré Henri Corbin. Dès lors, on peut comprendre pourquoi Christian Rosenkreutz ira vers les pays arabes pour recueillir les éléments essentiels à partir desquels il va construire l'Ordre de la Rose-Croix.

La théosophie orientale

Au IXe siècle (env.), Ibn Wahshîya, dans un traité intitulé « *La connaissance des alphabets occultes dévoilée* », présente plusieurs alphabets occultes attribués à Hermès réf. (7). Il fait aussi référence aux quatre classes des prêtres égyptiens descendant d'Hermès. Il nomme « *Ishrâqîyûn (de l'Orient)* » ceux qui appartiennent à la troisième classe, c'est-à-dire les enfants de la sœur d'Hermès Trismégiste. Bientôt, Sohrawardî (?-1191), l'un des plus grands mystiques de l'Islam iranien, reprendra cette expression « *Ishrâqîyûn* » dans le sens de « *Théosophes orientaux* » pour désigner les maîtres ayant

connu l'Illumination. Pour lui, philosophie et expérience mystique sont indissociables, et dans son « *Livre de la sagesse orientale* », il évoque la chaîne des Initiés du passé, les Théosophes orientaux. Pour lui, cette expérience relie à Hermès, dont il fait l'ancêtre, le père des Sages. Ces philosophes extatiques, qu'il qualifie de « *piliers de la Sagesse* », sont Platon, Empédocle, Pythagore, Zoroastre, Mohammad... Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que contrairement aux auteurs que nous avons rencontrés jusque là, Sohrevardî ne cherche pas à établir une filiation historique, humaine, entre Hermès et les sages des différentes traditions, mais une filiation initiatique céleste, basée sur l'expérience intérieure réf. (8).

L'héritage légué par Hermès Trismégiste est multiple. Ses trésors (l'alchimie, la magie et l'astrologie) constituent des éléments essentiels de l'Esotérisme traditionnel et ont traversé les civilisations. Ces dernières ont d'ailleurs toujours considéré l'Égypte comme la Mère des traditions. Au Moyen Age, cet héritage antique va pénétrer en Occident. A la Renaissance, il va prendre un visage nouveau pour constituer ce que l'on désigne généralement par l'expression « *Esotérisme occidental* ». Il évoluera alors d'une manière particulière pour atteindre un seuil critique à la veille de la publication des « *Manifestes rosicruciens* ». Ces thèmes sont abordés dans « *Philosophia Perennis* », suite de cette introduction à l'histoire du Rosicrucianisme.

Notes :

1. A propos des divers points concernant l'histoire de l'Alchimie, le lecteur pourra consulter : Robert Halleux, "*Les Textes alchimiques*", Brépols, 1979 ; Jacques van Lennep, "*Alchimie*", Dervy, 1985 ou M. Berthelot, "*Collection des anciens alchimistes grecs*", G. Steinheil, Paris, 1887. 📖
2. Sur ce sujet, voir, Les Cahiers de l'Hermétisme, "*Présence d'Hermès Trismégiste*", Albin Michel, 1988 et A.-J. Festugière, "*Hermès Trismégiste*", Belles Lettres, 1991. 📖
3. Jamblique, "*Les Mystères d'Égypte*", Belles Lettres, 1989. 📖
4. Henri Corbin, "*En Islam iranien*", Gallimard, 1971. 📖
5. Didier Kahn, "*La Table d'Emeraude et les textes alchimiques attribués à Hermès Trismégiste*", dans "*La Table d'Emeraude*" Belles Lettres, 1994 📖
6. Sur l'alchimie arabe, voir les travaux de : Pierre Lory, "Alchimie et mystique en terre d'Islam", Verdier, 1989 ; Robert Halleux, "*La réception de l'alchimie arabe en Occident*" et Georges C. Anawati, "*L'Alchimie arabe*", dans "*Histoire des sciences arabes*", tome 3, Seuil, 1998, Sous la direction de Roshdi Rashed. 📖
7. "*La Magie arabe traditionnelle*", Bibliotheca Hermetica, Retz, 1977. 📖
8. Sohrevardî, "*Le Livre de la Sagesse orientale*", Verdier, 1986. 📖

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

I - Égypte et Tradition Primordiale

2 - Philosophia Perennis

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 189 - printemps 1999

Dans la première partie de cette étude, nous avons vu Thot passer de l'égypte au monde hellénisé. Les sciences d'Hermès : magie, alchimie et astrologie fleurissent alors dans les jardins d'Alexandrie. Au VI^e siècle, les Arabes ont enrichi cet héritage de leurs propres réflexions, et c'est maintenant vers l'Occident chrétien que Hermès Trismégiste va voyager. L'Espagne, puis l'Italie, vont recueillir et développer à leur tour ces sciences. Cette nouvelle étape dans l'histoire de l'ésotérisme nous apportera des éléments propres à interpréter le périple de Christian Rosenkreutz et le contenu des Manifestes rosicruciens.

L'Islam en Espagne

En 711, les Arabes envahissent l'Espagne. Cordoue devient bientôt le cœur de l'Espagne musulmane sous l'autorité du prince omeyyade `Abd al-Rahmân. Les Chrétiens, comme les Juifs, qui sont très nombreux en Espagne, conservent cependant leur liberté de culte. Cette situation a des répercussions positives, car elle permet des échanges culturels. L'Espagne va ainsi contribuer à diffuser en Occident tout un héritage culturel venant de la civilisation arabe qui, à cette époque, est plus avancée que l'Europe dans de nombreux domaines. Les traductions latines des Espagnols rendent ainsi accessible une quantité importante de textes grecs, conservés par les Arabes et encore inconnus en Europe.

Les sciences de l'ésotérisme pénètrent en Occident par l'Espagne. À Tolède, nombre de textes d'alchimie, de magie et d'astrologie sont traduits, et cette ville acquiert vite la réputation de « *chaire des sciences occultes* » réf. (1). La découverte du corps de saint Jacques à Compostelle, au début du IX^e siècle, contribue à relancer la « *Reconquista* » de l'Espagne par les Chrétiens. Elle n'aboutira pourtant qu'au XIII^e siècle. Auparavant, aux XI^e et XII^e siècles, le pèlerinage de Compostelle connaît un essor très important qui met l'Espagne en relation avec le reste de

la chrétienté européenne, ce qui contribue à répandre le corpus ésotérique.

L'alchimie en Espagne

Comme le souligne Robert Halleux dans « *La réception de l'alchimie arabe en Occident* », c'est la traduction des textes de l'alchimie arabe qui a ouvert la voie à son développement occidental réf. (2). L'Espagne est la voie par laquelle l'alchimie pénètre en Europe. On considère généralement l'année 1144 comme celle qui marque ses débuts en Occident. Cette date est celle de la traduction du « *Morienus* » par Robert de Chester, archidiacre à Pampelune, texte dont la préface rapporte la légende des trois Hermès. C'est également en Espagne, dans les années 1140-1150, que Hugo de Santalla traduit d'après l'arabe le « *Livre du secret de la création* ». Dans cet ouvrage, Balînûs, c'est-à-dire Apollonius de Tyane, raconte sa découverte de la tombe d'Hermès Trismégiste, dans laquelle il a trouvé la « *Table d'Émeraude* ». À Tolède, Gérard de Crémone (1114-1187) apprend l'arabe et traduit les textes de l'immense corpus de Geber et Rhasès, tandis que Juan de Toledo, Juif converti, traduit le « *Sifr-al-asrâr, (Le Secret des Secrets)* » du Pseudo-Aristote, un texte fondamental de l'alchimie.

Parallèlement au développement de l'alchimie, la magie connaît au XIIe siècle un renouveau. Au Moyen Âge, elle était essentiellement liée à un paganisme résiduel et n'utilisait pas de source directe. Sa « *vulgate* » était essentiellement le texte que Isodore de Séville (env. 560-636) consacre à ce sujet dans ses « *Étymologies* ». A partir du XIIe siècle et plus encore au XIIIe siècle, les textes fondamentaux apparaissent en Occident par l'introduction des traités arabes et juifs. Dès lors se met en place une magie savante qui gagne bientôt les cours des princes et des rois, ce qui lui permet d'échapper aux condamnations de l'église. Alphonse le Sage fait traduire le « *Sefer Raziel* », un traité de magie juive, et en 1256 il fait aussi traduire le célèbre « *Picatrix* ». Ce traité arabe, attribué à Maslama al-Magrîti, aurait été écrit en Egypte entre 1047 et 1051. Ce texte aura une influence très importante sur Pierre d'Abano, Marsile Ficin et Henri Corneille Agrippa. Il traite des sympathies entre les plantes, les pierres, les animaux, les planètes... et sur la manière de les utiliser à des fins magiques. Il évoque aussi la puissance des images magiques, dont il présente Hermès Trismégiste comme l'inventeur. Il fait de ce dernier le fondateur d'une cité idéale ayant existé en Egypte avant le Déluge : Adocentyn. Cette ville organisée autour d'un culte solaire avait pour prêtre Hermès lui-même. C'est dans ce texte que Thomaso Campanella puisera bientôt l'essentiel des idées exposées dans sa « *Cité du Soleil* » réf. (3).

Kabbale

La présence des Juifs en Espagne a joué un rôle important dans la diffusion de la kabbale. C'est pourtant dans le Sud de la France, dans le Languedoc, qu'elle se développe, d'abord au XIIe siècle autour du « *Sepher ha-Bahir (Livre de la Clarté)* ». On trouve dans cette région plusieurs kabbalistes tel R. Abraham ben Isaac († en 1180), président du tribunal de Narbonne, ou Isaac l'Aveugle (1165-1235). Peu après, la kabbale se développe en Espagne, principalement à Gérone, en Castille, et à Tolède. Là, l'aspect contemplatif de la kabbale du Languedoc est fécondé par la pensée juive issue de la tradition gréco-arabe, ainsi que par les doctrines de Plotin. À Saragosse, Abraham Aboulafia, une grande figure de la kabbale extatique, met au point une technique de méditation sur les lettres hébraïques associée à des respirations. Bientôt, au XIIIe siècle, apparaît le « *Zohar* », texte volumineux qui connaîtra un succès considérable dans le monde de l'ésotérisme. En 1305, à Valladolid en Espagne, Moïse de Léon conservait, dit-on, l'original de ce traité.

Astrologie

À partir du XIIe siècle, suite aux traductions latines des textes arabes, on assiste à l'éclosion de l'astrologie en Europe. Bien que présente en Occident dès le VIe siècle, l'astrologie était jusqu'alors une science relativement peu développée. La traduction de textes comme le « *Kitabal-Uluf* » d'Albumasar, c'est-à-dire Ja'far ibn Mohammad, va faire évoluer les choses. Ce livre, qui évoque la légende des trois Hermès, est un abrégé d'astrologie persane, indienne et grecque. L'accès aux textes fondamentaux de l'astrologie antique va entraîner un développement considérable de cette science. On constate qu'à partir de cette époque se multiplient les calendriers, almanachs, prédictions, de même que les imageries utilisant la symbolique liée aux planètes. Il faudra malgré tout attendre le XVe siècle pour voir apparaître une traduction latine d'un texte majeur de l'astrologie, la « *Tétrabible* » de Ptolémée.

L'expulsion des Juifs

Après la reconquête chrétienne du XIIIe siècle, l'Espagne perd la tolérance religieuse instaurée par les Musulmans. Les Juifs vont alors connaître des jours difficiles. On leur donne le choix entre l'exil, la mort ou la conversion. En 1391, nombre d'entre eux demandent le baptême pour échapper au massacre. Certains, les « *Marannes* », n'auront qu'une conversion apparente et continueront à pratiquer leur religion en secret. Bientôt, ce seront

les expulsions, d'abord en 1483 en Andalousie, puis en 1492, on assiste à l'évacuation totale des Juifs. Certains viennent s'installer en Italie. Ils y apportent des connaissances secrètes qui vont connaître un nouveau rayonnement. Cet héritage s'ajoute à celui que l'Italie vient de recueillir. En effet, en 1439, les Chrétiens d'Orient, menacés par l'expansion de l'Islam, cherchent à se rapprocher de leurs frères d'Occident. Dans ce but, de nombreux lettrés d'Orient, comme le néoplatonicien Gémiste Pléton, viennent à Florence pour participer à un concile de réconciliation. Ils apportent alors en Italie les textes des philosophes grecs. Les efforts de rapprochement entrepris trop tard n'empêchent pas ce qui va être une catastrophe pour l'Église byzantine, car en 1453, les Turcs envahissent Constantinople. Comme nous le verrons par la suite, ce n'est pas par hasard que l'auteur des « *Noces Chymiques* » fait de l'année 1453 celle où Christian Rosenkreutz reçoit par une apparition l'annonce des noces promises.

L'Académie de Florence

La prise de Constantinople en 1453 permet à la culture grecque, en particulier aux œuvres de Platon dont on ne connaissait alors que quelques extraits, de pénétrer en Italie. Côme de Médicis, conscient de l'importance de l'événement, crée l'Académie platonicienne de Florence et demande à Marsile Ficin (1433-1499) de traduire Platon. Travailleur infatigable, Marsile Ficin donnera à l'Occident sa première traduction de Platon, ainsi que celles de Plotin, Proclus, Jamblique, Denys l'Aréopagite et bien d'autres. Un fait capital se produit bientôt. Le « *Corpus Hermeticum* », souvent cité au Moyen Âge, avait disparu et on n'en connaissait guère que l'« *Asclepius* ». Or, en 1460, un moine au service des Médicis rapporte un manuscrit du « *Corpus Hermeticum* ». Côme Ier considère la chose si importante qu'il demande à Marsile Ficin d'interrompre ses traductions de Platon pour travailler sur celles d'Hermès Trismégiste. Bientôt, en 1471, M. Ficin édite la première traduction du « *Corpus Hermeticum* ». Cette édition connaît alors un rayonnement considérable, au point qu'elle sera rééditée seize fois jusqu'au XVIe siècle.

Philosophia Perennis

Marsile Ficin était convaincu que le texte original du « *Corpus Hermeticum* » avait été écrit en égyptien. On voit alors en Hermès Trismégiste un prêtre égyptien à l'origine de toutes les sciences secrètes, celui à partir de qui elles se sont transmises. Marsile Ficin, dans sa « *Théologie platonicienne* » publiée en 1474, établit d'ailleurs une généalogie des philosophes qui, après Hermès, se seraient transmis ces sciences : Zoroastre, Orphée, Aglaophème,

Pythagore, Platon... réf. (4). Cette vision des choses fait naître une notion nouvelle, celle de Tradition Primordiale, une révélation première qui se serait perpétuée d'âge en âge, d'initiés en initiés. Cette idée, soutenue autrefois par saint Augustin, connaît un renouveau grâce à M. Ficin. Elle sera formalisée plus tard par Agostino Steuco en 1540, par le concept de « *Philosophia Perennis* », de philosophie éternelle.

Les Araméens

On peut comprendre qu'à Florence, c'est-à-dire en Toscane, cette idée ait trouvé un écho favorable. Il est étonnant de constater que l'édition de 1548 du « *Corpus Hermeticum* » comporte une dédicace à Côme Ier, rédigée par l'«*araméen*» Carlos Lenzoni. Pour comprendre ce fait, il faut se souvenir que Hermès Trismégiste était considéré comme un contemporain de Noé. Or, on prétendait qu'après le Déluge, Noé avait fondé douze villes en Étrurie et que son corps reposait près de Rome. On ajoutait que Hercule de Libye était le fondateur de Florence. De là était née l'idée de la supériorité de la langue toscane qui venait de l'araméen par l'étrusque. Comme on voyait dans les Égyptiens les descendants de Noé, il n'en fallait pas plus pour lier Florence aux sources même de la civilisation réf. (5). Ces idées, chères à Côme de Médicis, étaient très en vogue à l'Académie de Florence.

La magie naturelle

Le « *Corpus Hermeticum* », s'il évoque les connaissances secrètes des Égyptiens, est cependant peu précis sur leur mise en œuvre. Dans le traité XIII du corpus, Hermès Trismégiste enseigne à son fils Tât les principes de la régénération mystique qui s'obtient en faisant taire les sens, en annulant les influences néfastes des astres, et en laissant naître en l'homme la Divinité réf. (6). Marsile Ficin est prêtre mais aussi médecin ; il a le sens du concret. Il va donc chercher la mise en œuvre de ces théories chez les néoplatoniciens, mais surtout dans le « *Picatrix* », chez Albumasar et dans les écrits de son compatriote Pierre d'Abano, qui avant lui s'était penché sur la magie arabe. Il met au point une « *magie naturelle* » qui fait le lien entre ces théories et l'idée du Verbe créateur exprimée dans le Christianisme. Sa magie naturelle atteint un grand raffinement. Elle utilise les sympathies, tels que les caractères planétaires inscrits dans tous les éléments, minéraux, végétaux... ainsi que les parfums, les vins, la poésie et la musique (hymnes orphiques) pour capter les énergies subtiles de la Création, le « *spiritus mundi* » réf. (7). Marsile Ficin est un personnage très important dans l'histoire de l'ésotérisme occidental, non seulement pour son rôle de traducteur et de

commentateur des textes anciens, mais aussi pour ses œuvres comme son « *De Triplici Vita* » qui aura une grande influence. Comme le souligne Antoine Faivre, grâce à lui « *l'ésotérisme va se constituer en philosophie jusqu'à faire partie intégrante de la pensée de la Renaissance* » réf. (8).

La magie angélique

L'élève le plus connu de M. Ficin est Pic de la Mirandole (1463-1494), une sorte de surdoué qui, à vingt-trois ans, a déjà étudié tout ce qui de son temps est connu des diverses religions, philosophies et sciences de l'ésotérisme. Alors que Ficin dédaigne la kabbale, Pic de la Mirandole trouve dans cette tradition un complément à la magie de son maître. Il estime utile de renforcer la magie naturelle par la magie kabbalistique qui s'appuie sur les énergies de l'empyrée. Cette science, qui invoque les anges et les archanges par leurs noms en hébreu (présenté comme la langue de Dieu) possède pour lui une efficacité considérable. Reprenant les théories de saint Jérôme et de Nicolas de Cuse sur le nom de Jésus, il démontre que la kabbale permet de prouver la divinité du Christ. Il établit ainsi les fondements de la « *kabbale chrétienne* » réf. (9). Esprit universel, il voulait aussi démontrer la convergence de tous les systèmes philosophiques. A ce titre, il rédigea en 1486 ses « *Neuf cents thèses* ». Parmi les arguments qu'il déploie, contentons-nous de dire qu'il annonce que la magie et la kabbale sont complémentaires au Christianisme (7^e thèse) et qu'il milite pour l'utilisation de la magie kabbalistique (11^e thèse). Ces thèses devaient faire l'objet d'un débat que Pic de la Mirandole se proposait d'animer. On imagine les réactions... Il devra fuir l'Italie pour se protéger. Il sera pourtant réhabilité en juin 1493 par Alexandre VI, un pape très favorable à la magie et à l'astrologie.

La Voarchadumia

Pendant cette période, l'Italie devient un centre très actif de l'ésotérisme. Venise joue un rôle important dans la diffusion de la kabbale, de l'astrologie, de la science des nombres et de l'alchimie réf. (10). Après le XIII^e siècle, le corpus alchimique transmis par les Arabes avait été totalement traduit et avait donné naissance à une floraison d'écrits (Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Arnould de Villeneuve, Raymond Lulle, Nicolas Flamel...). Aux XIV^e et XV^e siècles, on assiste à un renouveau de l'alchimie qui adopte l'allégorie chrétienne et prend une connotation mystique au sujet de laquelle certains s'interrogent. S'agit-il d'une « *practica exprimée en termes religieux, ou [d']une expérience mystique exprimée en termes alchimiques* » réf. (11).? Cette tendance confirme un courant amorcé dans la seconde moitié du

XIII^e siècle avec « *Aurora consurgens (L'Aurore à son lever)* », un traité attribué à saint Thomas d'Aquin, qui présente le processus alchimique comme une expérience intérieure de régénération. En 1478 à Venise, Michel Pantheus publie « *Voarchadumia* », un volumineux traité qui souligne cet aspect transcendant de l'alchimie. La légende veut que la « *Voarchadumia* » soit une société secrète vénitienne. Quoiqu'il en soit, nombreux sont les chercheurs qui viennent étudier les sciences occultes en Italie, tels Johannes Reuchlin et Henri Corneille Agrippa qui vont contribuer à la diffusion de l'ésotérisme en Europe.

De Verbo mirifico

Parmi les Juifs qui quittèrent l'Espagne en 1492 pour s'installer en Italie se trouvait Judas Léon Abarbanel, c'est-à-dire Léon l'Hébreu (1437-1508), médecin et kabbaliste. Converti au catholicisme, il se passionne pour le néoplatonisme. Il publie bientôt ses « *Dialogues d'amour* », une œuvre dans laquelle il fait une synthèse entre néoplatonisme et kabbale qui élargit le champ ouvert par Pic de la Mirandole et Marsile Ficin. C'est à un quatrième personnage que reviendra le mérite de faire la synthèse de ses trois prédécesseurs : le badois Johannes Reuchlin (1455-1522). Ce dernier vient à Rome en 1482 pour y étudier l'hébreu, puis se rend à Florence pour rencontrer Pic de la Mirandole. De retour en Allemagne, il se fait le promoteur de la kabbale chrétienne. Il publie en 1494 son « *De Verbo mirifico* » dans lequel il approfondit les spéculations de Pic de la Mirandole sur le Verbe, hwchy (Ieschouah). Ce livre aura un impact très important, car c'est le premier ouvrage européen entièrement consacré à la kabbale. Il sera bientôt complété en 1517 par le « *De Arte cabalistica* », l'un des textes fondamentaux de la kabbale chrétienne. Les développements importants qu'il donne à l'angélogologie lavent la magie des soupçons démonologiques qui entachaient la magie naturelle de M. Ficin.

L'Harmonie du monde

La magie naturelle insistait sur les sympathies occultes qui existent entre tous les constituants de la Création. Cette idée va prendre, avec le franciscain François Georges de Venise (1450-1540), une dimension nouvelle. Il publie en 1522 son « *De Harmonia Mundi* », un texte fondamental de la kabbale chrétienne. Son originalité vient du fait qu'il sut ajouter à la kabbale de Pic de la Mirandole et au néoplatonisme de M. Ficin, la tradition numérogique pythagoricienne, l'alchimie et l'architecture de Vitruve (I^{er} siècle av. J.-C.). L'ouvrage aura une influence énorme sur les Rosicruciens anglais, notamment sur Robert Fludd, et en

France sur le groupe de la Pléiade, grâce à la traduction de Le Fèvre de la Boderie.

La Philosophie occulte

La magie angélique avait pris avec Reuchlin une dimension plus précise, mais elle restait encore assez théorique. C'est Henri Corneille Agrippa (1486-1534) qui, par sa formation de médecin à l'esprit plus pratique, va porter la magie vers une dimension plus concrète en publiant un véritable manuel de magie pratique : le « *De Occulta Philosophia* ». Dans sa première version de 1510, ce livre est essentiellement marqué par l'influence du « *Picatrix* », du « *Corpus Hermeticum* » et des œuvres de Ficin. Dans l'édition suivante de 1533, la kabbale y tient une grande place. Alors qu'avec Reuchlin la magie est un moyen d'union avec le Divin, avec Agrippa elle aborde d'autres domaines pour s'appliquer aux divers problèmes de l'existence humaine. Cependant, sa magie, qu'elle soit « *naturelle* », « *céleste* » ou « *cérémonielle* », perd le raffinement que lui avait donné Marsile Ficin. Agrippa mélange l'angélologie et la science des nombres de la magie arabe pour composer des carrés magiques, des sceaux planétaires et des tableaux de correspondances entre plantes, minéraux, nombres, anges... Le livre d'Agrippa, malgré sa mise à l'index par le pape Pie VI, connaîtra un succès qui aujourd'hui encore ne s'est pas démenti.

Giordano Bruno

Le dominicain Giordano Bruno (1548-1600), grand voyageur, est l'un de ceux qui a le plus contribué à répandre l'ésotérisme en Europe. Très influencé par les écrits de ses compatriotes italiens, Ficin, Pic de la Mirandole, mais aussi par Henri Corneille Agrippa, il est un lecteur assidu du « *Corpus Hermeticum* ». Dans son livre, « *L'expulsion de la bête triomphante* » (1584), il va jusqu'à prétendre que l'hermétisme égyptien est bien supérieur au Christianisme. Au début de son livre, il évoque une réunion des dieux, assemblés en vue d'une réforme générale de l'humanité qui implique le retour à la religion égyptienne réf. (12). Ce thème de la nécessité d'une réforme universelle aura une grande influence, notamment sur « *Les Nouvelles du Parnasse* » de Traiano Boccalini. L'un des chapitres de ce livre sera bientôt utilisé comme introduction à la « *Fama Fraternitatis* ». Bruno est plus près de Ficin que des kabbalistes chrétiens ; il n'aime guère les Juifs, et par conséquent rejette la kabbale. Avec lui, la figure du mage chrétien disparaît complètement. Il privilégie la magie égyptienne de l'« *Asclepius* ». Il indique que les Chrétiens ont volé le symbole de la croix aux Égyptiens et prophétise le retour à la religion

égyptienne. Il ira bientôt prêcher ses théories en Allemagne à la cour de Rodolphe II et en Angleterre. Personnage haut en couleurs, il est l'auteur de nombreux livres qui abordent de multiples sujets. Ses conceptions théologiques et scientifiques (par exemple l'univers conçu comme infini, théorie qu'il emprunte à Nicolas de Cuse) lui vaudront des problèmes avec l'Inquisition et il finira sur le bûcher.

Alchimie et Nature

L'Hermétisme ne se répandit guère en Allemagne. Il pénètre cependant à la cour de Rodolphe, surnommé l'« *Hermès allemand* », notamment avec l'alchimiste Michael Maier et l'astronome Kepler qui étaient eux aussi des lecteurs du « *Corpus Hermeticum* ». L'alchimie européenne comprend deux grandes périodes : d'abord, le XIIe siècle qui marque sa genèse, puis la Renaissance où elle se développe considérablement, notamment en Allemagne qui connaît au XVIe siècle un véritable « *raz de marée spagirique* » réf. (13). C'est à cette époque que paraissent les grandes anthologies des textes alchimiques comme le célèbre « *Theatrum chemicum* » ainsi que les premiers dictionnaires alchimiques, qui sont caractéristiques du besoin d'approfondissement et de synthèse qui s'est manifesté alors. Il est important d'insister ici sur le fait que l'alchimie du XVIe siècle s'enrichit de nouvelles caractéristiques. Si elle ne s'intéresse guère à la fabrication de l'or, elle développe alors une forte connotation spirituelle, comporte des applications médicales et se veut une science unificatrice. Elle cherche aussi à s'inscrire dans une réflexion sur l'histoire de la Création, de la cosmogonie tragique qui a entraîné non seulement la Chute de l'homme, mais encore celle de la Nature. Ainsi l'alchimiste est médecin de l'homme, l'aide à se régénérer, à renaître à sa condition spirituelle, mais il est aussi médecin de la Nature, sa mission consistant à la soigner pour la parfaire. Co-naissance, re-naissance et Nature sont intimement liées dans cette alchimie (le terme « *nature* » est issu du latin *natura*, participe futur de *nascor* qui signifie « *naître* »).

Paracelse

Paracelse (1493-1541) est le personnage le plus caractéristique de cette évolution. Son œuvre représente un effort gigantesque pour utiliser tous les savoirs de son époque. Il a donné à l'astrologie, à l'alchimie, à la magie et aux traditions populaires une lecture plus essentielle réf. (14). Médecin, il s'élève contre les idées de Galien qui règnent en maître dans une médecine dépourvue d'efficacité. Dans son « *Volumen medicinae paramirum* » et son « *Opus paramirum* », il expose les bases

d'une médecine nouvelle. La théorie de l'Homme comme microcosme, déjà vulgarisée par érigène, prend avec lui un sens précis. Pour Paracelse, la philosophie est la découverte de l'« *invisible Nature* ». La Nature a pour lui une fonction capitale, car si Dieu a parlé au moyen des Écritures, il nous parle encore par la Nature. Il convient donc d'être à l'écoute en contemplant le Livre de la Nature. Selon Paracelse, l'homme a pour fonction de révéler la « *Nature en sa lumière* ». En effet, la Nature reste inachevée, dans l'in-connaissance, cependant elle peut trouver sa révélation en l'homme, qui est né pour la conduire vers sa perfection. L'alchimiste, en cherchant à comprendre ses lois, dialogue avec la Création. Par cet échange, la lumière cachée de la Nature se révèle et illumine l'homme. Mais ce dernier ne parvient pas à ce résultat sans préparation, sans régénération. Comme l'a remarqué Roland Edighoffer, Paracelse évoque cette transformation de l'homme dans son « *Liber de resurrectione et corporum glorificatione* » (1533), d'une manière particulière. Il combine avec insistance (dix-sept fois en six pages) les symboles de la Croix et de la Rose en les reliant à la transmutation alchimique et à la résurrection. Il écrit : « *Le véritable or est celui qui sort épuré du feu [...]. Ainsi, lors de la résurrection, l'impur sera séparé du pur, il naîtra un corps nouveau qui, parce qu'il est plus lumineux que le soleil, sera nommé le corps glorifié* ». La résurrection du Christ « *est une figure de la nôtre [...]* : de lui en lui nous ressusciterons, comme la rose renaît d'une semence similaire » réf. (15). Paracelse est un personnage d'une ampleur considérable, et si nous insistons ici sur quelques aspects de sa pensée, c'est parce qu'ils trouveront un écho particulièrement important dans la « *Fama Fraternitatis* » et la « *Confessio Fraternitatis* ».

La mort d'Hermès

L'apport des multiples traditions dans le contexte de l'humanisme de la Renaissance avait fait germer l'idée de tolérance entre toutes les religions, philosophies et traditions. Nicolas de Cuse avait formulé de telles idées lors du concile de Florence en 1439. À sa suite, Pic de la Mirandole avait cherché les concordances entre ces diverses traditions. D'autres iront plus loin comme Francesco Patrizi qui parlera d'une philosophie universelle, une « *Pansophie* » et dans son livre « *Nova de Universis Philosophia* » (1591) ira jusqu'à demander au pape Grégoire XIV de faire enseigner l'Hermétisme dans les écoles chrétiennes pour œuvrer à l'instauration d'une vraie religion. Hélas, ces idées d'avant-garde étaient de peu de poids devant les intérêts politico-religieux qui dominaient en maître, et on assistait déjà à une période d'intolérance religieuse. Les guerres de Religion,

amorcées avec le XVII^e siècle, allaient bientôt freiner l'essor de l'Hermétisme.

Un autre élément, qui passa pourtant inaperçu, allait bientôt remettre totalement en question « *l'héritage égyptien* ». En 1614, Isaac Casaubon édite « *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI* », un texte dans lequel il démontre que le « *Corpus Hermeticum* » n'est pas d'origine égyptienne, que son auteur n'est pas Hermès Trismégiste, mais l'œuvre de Chrétiens des environs du II^e siècle. Cette découverte met un frein à l'Hermétisme de la Renaissance. Pourtant, même s'il elle entache sévèrement la tradition ésotérique élaborée à la Renaissance, elle n'annule pas le fait qu'il y ait eu effectivement une transmission vers l'Occident de connaissances venues d'un lointain passé, d'un « *Orient des Lumières* » dont l'Égypte peut être considérée comme le pôle. On peut dire en tout cas qu'avec la Renaissance, les bases de ce qui va constituer l'édifice de l'ésotérisme occidental sont posées (alchimie, astrologie, magie, kabbale, science des nombres, divination...). Il est cependant étonnant de constater que la découverte de Casaubon coïncide avec une réorganisation, une refondation de l'ésotérisme occidental marquée par la publication des « *Manifestes rosicruciens* » en 1614. Christian Rosenkreutz va remplacer Hermès Trismégiste et l'Égypte va quitter le devant de la scène (mais elle reviendra bientôt, comme nous le verrons plus tard).

Ce renouvellement de la Tradition, cette re-naissance, se fera dans une ambiance de crise dont on peut lire l'annonce dans la « *Triplicité de feu* » inscrite dans les cieux.

Notes :

1. Voir "Histoire de l'alchimie en Espagne", J. Garcia Font, Dervy, 1976. ↑
2. "Histoire des sciences arabes", tome 3, Seuil, 1998. Il reprend la thèse de J. Ruska. ↑
3. Voir "Giordano Bruno et la Tradition hermétique", F. Yates, Dervy, 1996, pp. 70-79 et 435, qui montre qu'en fait la source essentielle de Campanella n'est pas Thomas More. ↑
4. Il donne parfois une hiérarchie différente dans laquelle Moïse précède ou suit Hermès. ↑
5. Voir "L'Alchimie à la cour de Côme Ier de Médicis, savoirs, culture et politique", A. Perifano, Honoré Champion, 1997, pp. 144-150. ↑
6. Voir "Hermès Trismégiste", textes et trad. de A.-J. Festugière. vol. II, Belles Lettres, 1983, pp. 200-207. ↑
7. Voir "Giordano Bruno...", F. Yates, op. cit., chap. IV et "La Magie spirituelle et angélique de Ficin à Campanella", D.-P. Walker, Albin Michel, 1988. ↑
8. "Accès de l'ésotérisme occidental", Gallimard, 1986, p. 128. ↑
9. Voir "Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance", F. Secret, Arché, 1985. ↑

10. Voir "L'Alchimie à la cour de Côme Ier de Médicis...", op. cit., et F. Yates qui, par son "Giordano Bruno...", op. cit., a montré qu'on ne peut comprendre la Renaissance sans connaître l'apport de l'Hermétisme. ↑
11. R. Halleux, "Les textes alchimiques", 1979, Belgium, p. 85↑
12. Voir "Giordano Bruno...", F. Yates, op. cit., pp. 257-260. ↑
13. Voir "Alchimie", B. Gorceix, Fayard, 1980. ↑
14. Voir "Paracelse", L. Braun, Slatkine, 1995. ↑
15. Voir "La Rose-Croix au XVIIe siècle", R. Edighoffer, Cahiers du G.E.S.C., Arché, 1993, p. 108. ↑

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

II - LA TRIPLICITÉ DE FEU

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 190 - été 1999

Pour aborder les origines du Rosicrucianisme, nous avons été amenés à nous interroger sur les sources et les racines de l'ésotérisme occidental. Il nous reste à examiner maintenant le terrain qui va permettre à la rose de fleurir sur la croix. Il est en effet indispensable de peindre le tableau de l'époque qui voit éclore le Rosicrucianisme, pour comprendre l'impact extraordinaire qu'eurent les publications des Manifestes rosicruciens. En effet, à l'aube du XVIIe siècle, l'Europe est en pleine mutation. On a souvent parlé à ce propos de « *crise de conscience européenne* ». Comme l'indique A. Koyré, pendant cette période « *l'esprit européen, a subi – ou accompli – une révolution spirituelle très profonde, révolution qui modifia les fondements et les cadres mêmes de notre pensée* » réf. (1). S'il est nécessaire d'évoquer ces points, c'est d'abord pour souligner que le Rosicrucianisme s'inscrit parfaitement dans l'histoire européenne, mais aussi parce que les écrits des Rosicruciens se présentent comme offrant une réponse possible à la crise de cette époque réf. (2).

L'univers infini

Le développement d'une nouvelle cosmologie n'est pas étranger à l'angoisse qui frappe le XVIIe siècle. En effet, avec les découvertes de Nicolas Copernic (1473-1543), l'astronomie a renoncé au système de Ptolémée qui régnait en maître depuis des siècles. On est passé de l'image d'un monde clos à celle d'un univers infini, dont la Terre, et par conséquent l'homme, ne sont plus le centre. Du même coup, la théorie des épicycles, au moyen de laquelle Ptolémée expliquait les mouvements des planètes, s'écroule. Le chapitre XIII de la « *Confessio Fraternitatis* » se moquera de cette théorie vaine.

Cette nouvelle vision du monde génère trois positions conflictuelles. D'abord, avec Galilée (1564-1642) elle instaure une nouvelle attitude scientifique et ouvre la voie à une vision rationnelle de l'univers, celle d'un monde réduit à une dimension géométrique. Exploitant la découverte récente du télescope par un hollandais, Galilée construit une lunette qui lui permet de

combiner mathématiques et observation. On imagine aisément l'attitude de l'église face à cette vision du monde qui est en décalage avec les Écritures. Elle condamnera le système de Copernic et Galilée sera bientôt contraint d'abjurer ces théories. Cet événement marque le divorce entre l'Église catholique et la science. Il inaugure une longue période pendant laquelle le fanatisme dogmatique tentera de réduire à néant la recherche scientifique. Giordano Bruno et Galilée en feront d'ailleurs les frais.

Johannes Kepler (1571-1630) offre une troisième voie. Contemporain de Galilée, il fut l'assistant de Tycho Brahé à la cour de Rodolphe II, « *l'Hermès allemand* ». J. Kepler porte un regard différent sur l'univers en combinant l'héliocentrisme avec l'Hermétisme de la Renaissance. Dans son « *Mysterium cosmographicum* » (1696), il fait du Soleil le centre de l'âme du monde, la source qui communique le mouvement à l'âme des planètes réf. (3). Cette nouvelle vision du cosmos fait resurgir un problème posé par Démocrite, celui du vide dans lequel se meut l'univers. Depuis Aristote, cette question avait été jugée sans fondement, mais au XVIIe siècle la question revient. Cette théorie, qui soulève le problème de la toute-puissance de Dieu, est alors un sujet de polémiques réf. (4). C'est probablement pour cette raison que l'on trouve dans la « *Fama Fraternitatis* » la formule « *le vide n'existe pas* ». L'ensemble de ces éléments change la relation des hommes avec l'univers. Celui-ci est démythifié, observé comme une vaste mécanique dont on peut étudier les rouages d'une manière rationnelle.

Les catalogues du monde

Il en est de même pour le monde terrestre dont les limites ont été repoussées avec la découverte de l'Amérique en 1492, et celle de la route maritime des Indes en 1498. Ces voyages ont contribué à mettre au point les premières grandes cartes du monde comme la « *Cosmographie* » de Sebastian Münster éditée en 1544, publication qui connaîtra un immense succès, ou le non moins célèbre « *Atlas* » de Kremer Gerhard Mercator. Les progrès de l'imprimerie en matière de gravure permettent aux livres scientifiques de prendre de l'essor. Au XVIIe siècle, on assiste à l'édition des premiers « *catalogues* » de la nature qui permettent de rendre compte des richesses du monde. Conrad Gesner en Suisse, Ulisse Aldrovandi à Bologne, Guillaume Rondelet à Montpellier, Pierre Belon en France et les immenses herbiers d'Otto Brunfels à Strasbourg et de Leonhart Fuchs à Tübingen, sont représentatifs de ce mouvement. A cette époque, on aime aussi posséder les merveilles de la nature, d'où l'importance des « *cabinets de curiosités* », où l'on rassemble les curiosités du monde.

Le cas de Rodolphe II est sur ce point particulièrement intéressant, dans la mesure où, pour lui, la possession de ces curiosités est associée à l'appropriation de leurs puissances magiques réf. (5).

L'Homme écorché

Si la vision du macrocosme change, celle du microcosme évolue aussi. L'année même où paraît l'ouvrage de Copernic sur l'héliocentrisme (1543), André Vésale (1514-1564) publie un livre-clé de l'histoire de la médecine, « *De humani corporis fabrica* ». Cette œuvre, qui est à l'origine de l'anatomie humaine, s'attaque aux opinions de Galien (v.~131-v.~201), considéré alors comme le prince de la médecine. Depuis 1560, Johann Huser s'efforçait de rassembler les manuscrits de Paracelse. Ce travail allait aboutir bientôt à la publication des œuvres complètes de Paracelse en dix volumes (1589 à 1591). Ces livres vont avoir une grande influence sur l'évolution de la médecine. L'invention du microscope par Zacharias Jansen, lunetier de Middelburg (elle est parfois attribuée à Cornelis Drebbel ou à d'autres), contribue aussi à faire avancer la médecine. Bientôt, William Harvey (1578-1657), le « *Copernic de la médecine* », va publier son « *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis* », dans lequel il expose sa découverte de la circulation sanguine.

L'ensemble de ces éléments contribue à modifier le regard de l'homme sur l'univers. Il ne contemple plus les mystères d'une Création dans laquelle un Dieu vengeur l'a exilé et n'a plus besoin de la théologie pour comprendre le monde. Il observe, calcule et comprend les forces qui régissent la Création. Il se donne le rôle de maître et possesseur de la nature.

La Réforme

Si la science est en pleine mutation, la religion est en pleine crise. Déjà, en 1378, à la suite des ambitions politiques de certains cardinaux, s'était produit le « *Schisme d'occident* », un drame qui déchira la chrétienté. L'Église comptait alors deux papes, l'un à Avignon, Clément VII, et l'autre à Rome, Urbain VI (chacun excommunia son concurrent). La situation durera jusqu'en 1417. Avec l'avènement de l'imprimerie, la circulation des idées était devenue plus facile et l'humanisme de la Renaissance avait ouvert l'Occident aux diverses sources de la spiritualité. Ces éléments ne sont probablement pas étrangers aux réflexions entreprises alors par de nombreux penseurs sur leur propre religion. On s'interroge sur la manière dont l'Église remplit son ministère, sur les excès de ses préoccupations temporelles.

C'est alors que l'unité de l'Église d'Occident éclate à nouveau avec la Réforme qui revendique un retour à l'esprit de l'évangile. En 1517, Luther affiche ses quatre-vingt-quinze thèses : c'est la Réforme, qui dénonce le commerce des indulgences et des reliques instauré par Rome. Les réformés insistent sur le fait que le salut est une grâce qui vient de la foi et non des œuvres et placent l'autorité de la Bible au-dessus des dogmes établis par les hommes. Luther accuse aussi l'Église de maintenir le peuple dans la superstition. Bientôt, l'Angleterre se séparera elle aussi de Rome sous Henri VIII (1532).

Les Révoltes

Hélas, la Réforme donne lieu à de nombreux excès. Assez vite, on se querelle sur la manière dont il convient de réformer les choses. En 1522, les nobles allemands, gagnés aux idées du protestantisme, veulent imposer par les armes la « *vraie foi* ». C'est la Révolte des chevaliers allemands (1522-1523). Un peu plus tard, ce sont les paysans qui prennent les armes. Ils estiment que ce sont les princes et les grands de ce monde qui barrent la route à l'Évangile. Se sentant missionnés pour rétablir la vraie foi, ils n'hésitent pas à massacrer ceux qui s'opposent à leur projet. Cette Guerre des paysans embrase l'Allemagne de 1524 à 1526. La Réforme génère aussi des problèmes politiques qui menacent l'équilibre du Saint-Empire Germanique. Les empereurs qui succèdent à Charles Quint après 1556, oscillent entre tolérance religieuse (Rodolphe II) et intransigeance catholique (Ferdinand II). La situation explosera en 1618 avec la défenestration de Prague qui entraînera l'Allemagne dans la Guerre de Trente ans au cours de laquelle près de la moitié de la population perdra la vie.

La Contre-Réforme

L'Église réagit aux critiques des protestants en instaurant la Contre-Réforme, qui donne lieu au Concile de Trente (1545 à 1563). Ce concile se caractérise par un resserrement de la discipline. L'Inquisition reprend du service et on crée la Congrégation de l'Index chargée de publier un catalogue de livres interdits (qui n'a été supprimé que récemment, en 1966). Les ouvrages de l'ésotérisme de la Renaissance, comme ceux de la science, sont « *mis à l'index* ». Ces événements ont sans doute poussé les tenants de l'ésotérisme à se constituer en groupes fermés, en sociétés secrètes.

Les Guerres de religion

Alors que l'Allemagne retrouve une paix fragile avec la Concorde de 1554 et la paix d'Augsbourg en 1555, c'est la France qui s'enflamme. En 1562, le massacre de Vassy déclenche les guerres de religion. Suit la Saint-Barthélémy (1572) qui marque un tournant décisif dans le conflit qui oppose catholiques et protestants. Chaque camp est sur la défensive : les catholiques créent la Sainte Ligue pour lutter contre les calvinistes, et de leur côté les princes protestants européens tentent de s'unir. La France retrouve le calme sous la couronne de Henri IV. L'accession au trône du roi de Navarre, en février 1594, soulève d'immenses espoirs en Europe. Beaucoup voient en lui celui qui va réconcilier la chrétienté. Giordano Bruno, qui parcourait l'Europe en prêchant une réforme générale, après avoir placé cet espoir dans Henri III, voit dans Henri IV l'homme de la situation. à sa suite, Tommaso Campanella place tous ses espoirs dans ce roi pour mener à bien cette réforme réf. (6).

Ces positions sont entretenues par un texte qui circule à l'époque en Europe. Ce dernier décrit Henri IV comme le « *nouveau David* », le roi « *des anciennes prophéties* », celui qui va restaurer l'unité de la chrétienté avant le retour du Christ réf. (7). Effectivement, à cette époque, Henri IV tentait de créer une ligue des princes protestants. À cet effet, il avait envoyé en 1597 un émissaire, Guillaume Ancel, en Allemagne. Il n'est pas impossible que Giordano Bruno ait lui aussi joué un rôle dans ce projet. Simon Studion, dans la « *Naometria* » (1604), évoque à ce propos une réunion secrète qui, en 1586, à Lüneburg, aurait scellé une union entre Henri de Navarre (le futur Henri IV), Jacques Ier d'Angleterre et Frédéric de Wurtemberg, pour créer une ligue de défense évangélique, la Militia Crucifera Evangelica, dans le but de lutter contre la ligue catholique réf. (8). En 1610, l'assassinat de Henri IV mettra fin à bien des espoirs. On peut lire l'amertume que causa cette perte en Europe dans un livre comme « *Les Nouvelles du Parnasse* », publié en 1612 par Traino Boccacini. Ce texte, qui est une plainte contre l'hégémonie catholique soutenue par les Habsbourg, fait d'Henri IV un véritable héros. Il se montre désabusé quant aux chances de réussite d'une réforme universelle capable d'instaurer la paix en Europe. Ce n'est pas un hasard si la « *Fama Fraternalitatis* », placera en tête de son livre un chapitre de cet ouvrage de Boccacini sous le titre de « *Réforme générale du monde entier* ».

L'Imitation de Jésus-Christ

En même temps, l'Europe recueillait les fruits de mouvements, qui, depuis le XIIe siècle, s'essayaient à de nouvelles formes de spiritualité, tels les Frères du Libre Esprit, les Amis de Dieu, les Béguines et les Bégards. Ils comptaient des maîtres comme

Eckart, Tauler, Suso, ou Ruysbrœck, des hommes associant démarche philosophique et quête intérieure. La Devotio moderna, un mouvement né aux Pays-Bas à la fin du XIVe siècle et qui cherchait à mettre l'accent sur la piété et l'ascèse intérieure, se développait aussi en Allemagne. Le joyau de ce mouvement spirituel est l'« *Imitation de Jésus-Christ*», un livre très prisé par les Rosicruciens du XVIIe.

Les Noces mystiques

Parmi les acteurs de cette nouvelle spiritualité, qui s'inscrit dans la mouvance protestante, nous ne citerons que trois noms. Le premier, Valentin Weigel (1533-1588) est particulièrement intéressant dans la mesure où il s'efforce de synthétiser les divers courants de son époque : ceux qui se situent dans la lignée d'Eckart ; ceux du mouvement magico-alchimique paracelsien ; et ceux des spiritualistes Schwenckfeld et Sebastien Frank. Il prône une vie religieuse très intériorisée, axée sur un travail de transformation intérieure et de régénération. Il développe une théorie de la connaissance basée sur le « *Connais-toi toi-même*» des anciens réf. (9). Le second, Philippe Nicolaï (1556-1608), est un pionnier de la « *nouvelle piété*». A l'instar du premier, il met en avant le processus de la régénération, des noces mystiques. Dans son livre « *Le Miroir des joies de la vie éternelle*» (1599), il décrit les sept phases de cette régénération. Cet auteur influencera beaucoup Johann Valentin Andreae. Le troisième personnage qui nous intéresse est Johann Arndt, considéré comme le précurseur du Piétisme allemand. Son livre, « *Le Vrai Christianisme*», aura un succès immense (plus de 300 éditions). On doit à ce théologien et alchimiste un commentaire de « *L'Amphitheatrum Sapientiae Aeternae*» de H. Khunrath. On retrouvera presque mot pour mot des extraits de ses écrits sur le « *Livre de la Nature*» dans les Manifestes rosicruciens. Comme ses deux prédécesseurs, il insiste beaucoup sur la nécessité de la nouvelle naissance. Johann Valentin Andreae considérait J. Arndt comme son père spirituel.

Comme on peut le constater, au XVIe siècle, la situation religieuse est explosive. Avec la troisième génération de protestants, le doute s'est installé. Le protestantisme, à force de vouloir justifier ses positions, est tombé dans les excès théologiques qu'il reprochait au catholicisme. Les Réformés s'interrogent sur la nécessité d'une seconde Réforme. Cependant, parallèlement à cette situation, l'ésotérisme de la Renaissance est venu féconder la mystique chrétienne.

L'ère du Saint-Esprit

A cette époque, l'Allemagne doit faire face à des épidémies de peste et à des famines résultant de conditions climatiques particulièrement défavorables. En 1604-1605, l'apparition d'une comète excite les imaginations et entretient une atmosphère millénariste. En effet, de nombreuses prophéties annonçant la fin des temps circulent. Celle de Joachim de Flore est particulièrement populaire. Ce moine du XIIe siècle avait développé une théorie selon laquelle l'histoire du monde devait se dérouler en trois ères. D'abord celle du Père, débutée avec Adam, ensuite celle du Fils, initiée par Jésus-Christ, et enfin celle du Saint-Esprit, qui devait marquer la fin des temps. Selon Joachim de Flore, cette dernière ère devait commencer en 1260 et être marquée par l'apparition d'une nouvelle Église qui remplacerait celle de Pierre. Cette nouvelle religion serait, selon lui, monastique : l'ordre des Boni Eremitae. En 1215, lors du quatrième Concile de Latran, le pape Innocent III condamna les idées de Joachim de Flore, mais malgré cela, la théorie des trois âges connut beaucoup de succès. Au XVIe siècle, elle était très populaire et nombreux étaient ceux qui pensaient que l'ère du Saint-Esprit était proche. Cette théorie sera évoquée dans les Manifestes rosicruciens.

La Naometria

En 1604, Simon Studion termine l'écriture de sa « *Naometria* » (l'Art de mesurer le Temple). Ce texte, dédié à Henri IV, Jacques Ier et Frédéric de Wurtemberg, comporte près de deux mille pages. Il est orné de gravures réalisées par Jakob Lederlein, dont l'une reproduit une illustration qui figure dans le « *Vaticinia sev praedictiones...* » de Joachim de Flore. (cf. p. 1 de couv.). Dans la « *Naometria* », Simon Studion prophétise les dates d'événements futurs. Il s'inspire de l'Apocalypse de saint Jean et de Joachim de Flore, dans une perspective apocalyptique et du retour du Christ précédé par Elie. S. Studion avait étudié l'arithmétique mystique avec Samuel Heyland, un mathématicien et astronome qui était en relation avec M. Mäslin, le maître de Kepler. Reprenant l'idée de J. de Flore des quarante-deux périodes, il considère que la dernière se déroule entre 1560 et 1590. Cette époque marque l'aube du troisième temps de l'histoire du monde, celui du temps du Saint-Esprit. Studion annonçait qu'une réforme allait se mettre en place grâce à des hommes éclairés, les Cruce Signati. Il évoque trois témoins (sans les nommer directement) qui précèdent les mille ans de l'ère du Saint-Esprit. Le premier est né en 1483 (il s'agit de Luther), le second est né en 1543 (c'est Studion lui-même). Quant au troisième, il se contente de dire qu'il est encore attendu. Son livre traite d'un projet : celui de la convocation d'une nouvelle assemblée de la Militia, faisant suite à celle organisée en 1586 à Lünebourg. à cette

réunion, organisée à Constance comme un concile réformateur, seraient prises des dispositions à l'égard du jugement divin attendu pour 1621, date du retour du Christ.

E. Waite, dans son livre « *The Real history of the Rosicrucians*» (1887), voyait dans le rosicrucianisme le prolongement de la Militia Crucifera Evangelica. Il abandonnera plus tard cette hypothèse. D'autres ont cru voir, dans le dessin qui figure à la page 271 de la « *Naometria*», une Rose-Croix et, par là, ont supposé que Studion était un précurseur de la Rose-Croix. L'étude de ce dessin laisse sceptique car il s'agit d'une série de cercles concentriques et de parenthèses se rapportant à des dates, le cercle central contenant une petite croix. Il faut noter cependant que la « *Naometria*» eut une grande influence sur le milieu rosicrucien de Tübingen réf. [\(10\)](#).

A la même époque circule un manuscrit de Julius Sperber, « *De Magia*». Cet auteur aurait eu, en 1596, un songe lui donnant pour mission d'annoncer les temps nouveaux. Il voit dans Paracelse, Luther, Ramus et Guillaume Postel les signes de l'arrivée d'un renouveau. Reprenant la théorie des trois âges de J. de Flore, il prétend que l'ère du Saint-Esprit est imminente et qu'Elie va revenir pour instaurer un âge d'or. Il prétend aussi avoir découvert l'archétype de toutes les langues, et connaître les secrets propres à l'organisation d'un monde nouveau en invitant ceux qui se sentent appelés à se rallier à lui. Ces éléments ne sont pas sans évoquer les thèmes exposés dans les Manifestes rosicruciens.

La Prophétie d'Élie

Le milieu protestant est particulièrement sensible à cette ambiance de fin des temps. Luther lui-même, dans « *Supputatio annorum mundi*» (1540), reprend la Prophétie d'Elie qui trouve son origine dans le Talmud et fut remise en vogue par les Kabbalistes de la Renaissance. Cette prophétie annonce que l'univers durera 6000 ans et que débutera ensuite le millénaire de la fin des temps. Pour Luther, l'année 1532 correspond à l'année 5640 selon l'âge de la Création. Il estime donc que la fin des temps est toute proche. Le chapitre IV de la « *Confessio Fraternitatis*» fera lui aussi référence à cette prophétie en parlant de « *l'allumage prochain du sixième candélabre*», c'est-à-dire au fait que l'on approche des 6000 ans. Melchio Hoffman, un anabaptiste, prévoyait lui aussi pour 1533 le début du règne de mille ans qui marquerait la fin du monde. Au siècle précédent, Guillaume Postel considérait qu'à partir de 1543, le dernier âge du monde serait imminent et Pic de la Mirandole, utilisant lui aussi la

Prophétie d'Elie, avait annoncé que 1583 serait l'Année Pantocratique.

Le Lion du septentrion

La « *Fama Fraternitatis* » reproduit, dans son édition de 1614, une lettre écrite par Adam Haselmeyer aux auteurs de la « *Fama Fraternitatis* ». Ce paracelsien était convaincu que l'année 1613 marquait la fin des temps et que les ministres du Grand Jugement, qu'il annonçait pour l'année 1614, apparaîtraient bientôt. Ce qui nous intéresse ici, c'est que cet auteur fait abondamment référence à une prophétie très populaire en Europe à cette époque, la Prophétie du Lion du septentrion. Elle est abusivement attribuée à Paracelse, sans doute à cause du nom Elias Artista qui figure aussi dans son « *De Mineralibus* ». En fait, on peut situer ses origines vers 1605 réf. (11). Cette prophétie annonce un bouleversement imminent à la fois religieux et politique, suite à la découverte de trois trésors immenses en Italie, en Bavière et en un lieu situé entre l'Espagne et la France. Celui qui a mis à jour ces trésors en utilisera les richesses à des fins humanistes. Ces trésors contiennent, entre autres, un livre renfermant les secrets du Grand Œuvre, selon le procédé de Paracelse. La prophétie évoque la lutte contre l'Antéchrist, attaque les sophistes, mais aussi Aristote et Galien, deux personnages critiqués dès les premières pages de la « *Fama Fraternitatis* ». Par ailleurs, elle annonce le retour d'Elie, Elias artista, un maître de l'Ars Magna. Ce qui lui valut sans doute le succès, c'est le fait qu'elle annonce une époque où un lion jaune viendra du septentrion et s'opposera à l'aigle avant d'instaurer une ère de félicité. Cette prophétie sera lue, tantôt comme un texte alchimique (le lion et l'aigle sont utilisés dans l'iconographie alchimique pour représenter le processus d'union du soufre et du mercure), tantôt d'une manière politique (la lutte entre l'Aigle des Habsbourg et le Lion de Frédéric II) réf. (12). Le chapitre VI de la « *Confessio Fraternitatis* » fera référence à cette prophétie.

Le sang de couleur rose

Une dernière prophétie mérite d'être signalée, celle qu'annonce Paracelse dans son « *Aurora Philosophorum* ». Dans ce livre, il indique que, de même que le Christ est venu pour racheter les hommes, dans les derniers temps, un homme très pur viendra purifier et libérer la Création en laissant tomber des gouttes de sang de couleur rose grâce auxquelles le monde sera racheté de la Chute réf. (13).

La triplicité de feu

En 1603, Jupiter et Saturne sont en trigone (aspect très positif de 120° entre deux planètes en astrologie) et se trouvent dans la triplicité de feu (Bélier, Lion, Sagittaire). Beaucoup y voient l'annonce de jours plus favorables. L'année suivante, une nouvelle étoile apparaît dans cette même triplicité. Johannes Kepler dans « *De Stella nova et coincidente principio Trigoni ignei* » (1606 à Prague) y voit le signe de changements politiques et religieux très proches. Il fait le parallèle entre l'apparition de cette nouvelle étoile et la naissance d'un homme qui sera le créateur d'un nouveau mouvement religieux, dont le but sera de réconcilier les frères ennemis de la chrétienté et de mettre en œuvre une « *réforme raisonnable* ». La « *Confessio Fraternitatis* » se réfère à cet événement en indiquant que le Seigneur Dieu a donné des témoignages que l'on peut lire au firmament dans les constellations du Serpent et du Cygne. N'oublions pas que c'est précisément en 1604 que sera découverte la tombe de Christian Rosenkreutz.

Ce tour d'horizon nous montre donc à quel point la situation était complexe à l'époque de la naissance du Rosicrucianisme. D'une part, à cause des nouvelles données apportées par la science et d'autre part à cause de l'explosion de la religion. Ces éléments mêlés à l'ambiance eschatologique qui régnait alors, laissent entrevoir ce que pouvaient être les craintes qui habitaient les hommes à la fin du XVIIe siècle. Quelle solution pouvait s'offrir à eux pour sortir de cette impasse ? C'est à ce moment que retentirent les « *Echos de la Rose-Croix* »,

Notes :

1. "Du monde clos à l'univers infini", Paris, 1973, Gallimard p. 9.†
2. Cette remarque a particulièrement bien été mise en évidence par les divers travaux de Roland Edhigoffer, dans "Les Rose-Croix et la crise morale du XVIIe" siècle, Paris, 1998, Dervy. Dans le présent article, de nombreux éléments sont inspirés des divers travaux de cet auteur.†
3. Il changera bientôt d'avis sur ce dernier point et dans la réédition de cet ouvrage en 1606, il indique qu'il convient de remplacer dans cette édition le mot "âme" par celui de "force". Ce changement de position lui vaudra une célèbre controverse avec Robert Fludd.†
4. Voir A. Perfetti et M. Blay : "Vide/Plein", dans "La Science Classique", Paris, 1998, Flammarion, pp. 664-669.†
5. Voir Pierre Béhar, "Les Langues occultes de la Renaissance", Paris, 1996, Desjonquères pp. 163-198.†
6. Sur ce point, voir F. Yates : "Giordano Bruno et la Tradition hermétique", éd. Dervy 1996 pp. 401-408, 425, 458.†
7. Voir Thierry Wanegffelen, "L'Edit de Nantes", Paris, 1998, Le Livre de Poche, pp. 106-108.†
8. Mythe ou réalité ? Cela pourrait se rapporter à l'Union des Princes Protestants qui unira en 1612 Jacques 1er à Frédéric V.†

9. Voir A. Koyré, "*Un Mystique protestant, V. Weigel*", dans "*Mystiques, spirituels, alchimistes du XVIe siècle allemand*", Paris, 1971, Gallimard, chap. IV.↑
10. Voir Max Müller et Robert Uhlend, "*Images de la vie souabe. à la demande de la Commission pour la connaissance historique du Pays de Bade-Wurtemberg*", Stuttgart, 1957, W. Kohlhammer.↑
11. Roland Edighoffer a consacré un chapitre entier de son livre à cette prophétie, dans "*Les Rose-Croix et la crise morale...*", opus cité, pp. 211-247.↑
12. Frances Yates, dans "*La Lumière des Rose-Croix*", Paris, 1985, Retz, montre toute une iconographie sur ce point.↑
13. A ce propos voir C. Gustave Jung, "*Les Racines de la conscience*", Buchet/Chastel, 1971, pp 450-459. Ce texte à longtemps été attribué à G. Dorn, l'un des disciple de Paracelse. Didier Kahn à démontré qu'il est de Paracelse.↑

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

III - Les échos de la Rose-CROIX

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 191 - automne 1999

À la veille de l'édition des Manifestes rosicruciens, la crise morale engendre inquiétudes et troubles en Europe. Chacun aspire à une « *nouvelle Réforme* ». C'est dans ce contexte que la Rose-Croix lance son appel en proposant de nouvelles données propres à restaurer l'harmonie. D'une manière générale, on peut dire que l'Ordre de la Rose-Croix propose l'Hermétisme comme solution à la détresse ambiante. Dans ce but, il fait publier en 1614, à l'imprimerie Wilhelm Wessel de Cassel, un Manifeste anonyme qu'on appelle par commodité « *Fama Fraternitatis* ». Cependant, son titre intégral est : « *Réforme universelle et générale du monde entier ; avec la Fama Fraternitatis de la louable Fraternité de la Rose-Croix écrite à tous les érudits et souverains d'Europe ; également une courte réponse de Herrn Haselmayer pour laquelle il a été arrêté et mis aux fers sur une galère. Aujourd'hui publiée et communiquée à tous les cœurs sincères* ». Le texte qui en constitue la partie centrale, la « *Fama Fraternitatis* », circulait déjà en Allemagne depuis 1610 sous forme manuscrite. Il sera d'ailleurs le seul à être conservé dans les éditions modernes de ce Manifeste.

Les Nouvelles du Parnasse

Introduit par une courte préface, le premier Manifeste rosicrucien se compose de trois textes distincts. Le premier évoque la nécessité d'une Réforme générale du monde. Bien que rien ne l'indique, il s'agit d'une traduction de l'Avis soixante-dix-sept du livre de Traiano Boccalini intitulé « *Ragguagli di Parnaso (Les Nouvelles du Parnasse)* ». Ce texte est généralement peu connu. Pourtant, il est important dans la mesure où il place le projet rosicrucien dans son contexte, celui de la nécessité d'une réorganisation d'une Europe déchirée. Il est donc intéressant d'en présenter le propos. Son auteur, un ami de Galilée, appartient au courant antipapal vénitien de Paolo Sarpi. Cet ouvrage satirique, publié en 1612, s'en prend à la tentative hégémonique des Habsbourg sur l'Europe chrétienne. A la manière du « *Spaccio* » de Giordano Bruno, il est écrit sous la forme d'un dialogue mythologique.

La Réforme d'Apollon

« *Les Nouvelles du Parnasse* » racontent qu'Apollon apprend de l'empereur Justinien que les habitants de la Terre souffraient d'un grand désespoir à cause des querelles incessantes qui les opposaient les uns aux autres. Apollon, qui pourtant n'avait pas ménagé ses efforts pour envoyer auprès des hommes d'innombrables guides et philosophes dans le but de leur enseigner les bonnes mœurs, se décide alors à proposer une Réforme universelle propre à rendre à l'humanité sa pureté primitive. Pour mener à bien ce projet, il convoque alors au Parnasse les sept Sages de la Grèce, ainsi que Caton, Sénèque et d'autres. Chacun y fait ses propositions. Thalès, qui estime que l'hypocrisie et la dissimulation sont la cause principale des maux de l'humanité, suggère de percer une petite fenêtre dans le cœur des hommes pour imposer la candeur et la transparence dans leurs relations. Aussitôt, quelqu'un pose une objection : si chacun peut lire dans le cœur des princes qui dirigent ce monde, il deviendra impossible de gouverner ! La proposition de Thalès est aussitôt abandonnée.

Solon pense que les désordres sont provoqués par les haines et les jalousies qui sévissent parmi les hommes. Il conseille donc de répandre la charité, l'amour et la tolérance entre eux. Il ajoute que si les biens étaient plus équitablement répartis, les choses iraient beaucoup mieux. Là encore, les critiques s'élèvent et les Sages du Parnasse crient à l'utopie. Caton propose une solution extrême : un nouveau Déluge pour supprimer d'un seul coup tous les "méchants". Finalement, après que tous aient exposé leurs idées, le projet de Réforme universelle d'Apollon se solde par une réglementation du prix des légumes et des anchois... Par cette satire, Traiano Boccalini montre combien les institutions, qu'elles soient religieuses, politiques ou philosophiques, sont incapables de faire évoluer les choses.

La Fama Fraternitatis

Après ce premier texte, vient la « *Fama Fraternitatis* » proprement dite, un écrit assez court dans la mesure où il ne représente qu'une trentaine de pages sur un livre qui en compte 147 au total. Malgré son petit volume, il constitue le cœur du premier Manifeste rosicrucien. Ici, les frères de la Fraternité de la Rose-Croix s'adressent aux dirigeants, aux religieux et aux scientifiques européens. Après avoir salué l'époque heureuse qui a vu tant de découvertes apportées par des esprits éclairés, ils soulignent qu'elles n'ont malheureusement pas apporté à l'humanité la lumière et la quiétude auxquelles elle aspire. Ils

blâment des hommes de science, plus préoccupés par leurs succès personnels que par le fait de mettre leurs compétences au service de l'humanité. De même, ils montrent du doigt ceux qui s'accrochent aux vieilles doctrines, les tenants du pape réf. (1), de la philosophie d'Aristote et de la médecine de Galien, ceux qui refusent de se remettre en question. Les frères de la Rose-Croix évoquent l'opposition qui règne entre théologie, physique, et mathématiques. Cette position n'est pas sans évoquer la manière dont Henri Corneille Agrippa définissait ce qu'il présentait comme la véritable science : la magie. En effet, au début du premier livre de son « *De Occulta Philosophia* », il présente cette dernière comme l'accomplissement de toutes les sciences, puisque toute philosophie se divise en trois branches de savoir qui se complètent : physique, mathématiques et théologie réf. (2). Après cet "état des lieux" de leur époque, les frères de la Rose-Croix proposent d'offrir à leurs contemporains une connaissance régénératrice. Cette connaissance aux axiomes infailibles leur vient du père C. R., le fondateur de leur Fraternité. Ce dernier posa jadis les bases d'une « *Réforme universelle* ».

Qui est donc ce personnage étrange ? C'est ce que raconte la suite de la « *Fama Fraternitatis* ». Il s'agit de Christian Rosenkreutz, un jeune allemand (la « *Confessio Fraternitatis* » nous apprendra qu'il est né en 1378). à l'âge de seize ans, il accompagne un frère du couvent, chargé de son éducation, à un pèlerinage au Saint- Sépulcre de Jérusalem. Ce périple vers l'Orient sera pour lui un véritable voyage initiatique. Son compagnon meurt à Chypre. La Tradition fait de ce lieu le théâtre de la naissance d'Aphrodite (Vénus), dont l'union avec Hermès donna naissance à Hermaphrodite, un enfant androgyne. Cette allusion à Chypre dans la biographie de Christian Rosenkreutz n'est pas dénuée de connotation alchimique. Elle annonce déjà des thèmes qui seront développés dans les « *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* ».

L'Arabie Heureuse

Malgré la mort de son compagnon, Christian Rosenkreutz décide de continuer le voyage. Cependant, il change de destination pour se rendre à Damcar. Cette cité, contrairement à ce que l'on dit parfois, n'est pas Damas, mais bien Damcar, une ville du sud-ouest de la péninsule arabique, comme l'indique l'Atlas de Mercator (1585). Elle est aussi mentionnée par Abraham Ortelius dans son « *Theatrum Orbis Terrarum* » comme une ville de l'« *Arabie Heureuse* ». Cette contrée était connue pour avoir préservé le « *Corpus Hermeticum* » réf. (3). Damcar possédait une université qui ne comptait pas moins de cinq cents étudiants réf. (4). Cette région du Yémen, célèbre pour son encens, a été le

foyer de l'Ismaélisme. Sous l'impulsion des Frères de Basra, elle donna naissance à une importante encyclopédie qui rassemblait toutes sortes de connaissances, qu'elles soient d'ordre scientifique ou ésotérique. Henri Corbin, qui s'est beaucoup intéressé à cette branche de l'Islam très teintée d'ésotérisme, se plaisait à imaginer un dialogue entre les frères de la Rose-Croix et les « *Frères au cœur pur* » de Basra. Il voyait dans les deux Fraternités un projet similaire réf. (5). Émile Dantinne avait fait une remarque du même ordre un peu plus tôt réf. (6). À Damcar, Christian Rosenkreutz rencontre des mages qui lui transmettent des connaissances importantes, notamment en physique et en mathématiques, au point qu'il devient capable de transcrire en latin le « *Livre M.* », c'est-à-dire le « *Livre du Monde* ». Au terme de trois années d'études, il reprend la route, puis, après un bref séjour en Égypte, se rend à Fez.

Fez, ville d'or

Selon le géographe Léon l'Africain (XVI^e siècle), cette ville du Maroc était un centre où de nombreux intellectuels se donnaient rendez-vous. Les étudiants affluaient dans cette ville qui possédait de riches bibliothèques. Depuis l'époque omeyyade (661), on y enseignait l'alchimie d'Abu-Abdallah, de l'imam Ja'far al-Sâdiq et de Jâbir ibn Hayyân (Géber), mais aussi la magie et l'astrologie d'Ali-ash-Shabrâmallishi réf. (7). Léon l'Africain précise qu'à Fez on pratiquait une forme de magie théurgique, qui, à partir d'une sorte de pantacle circulaire tracé sur le sol, permettait d'approcher les mondes invisibles. La « *Fama Fraternitatis* » nous précise que « *la magie de ces habitants de Fez n'était pas absolument pure* ». Ce qui impressionne particulièrement Christian Rosenkreutz, c'est l'esprit de partage qui règne chez les hommes de science de cette ville, contrairement à ce qui se passe en Allemagne, où chacun tente de garder « tout le râtelier pour soi » réf. (8). Dans cette ville, Christian Rosenkreutz parfait ses connaissances sur l'harmonie des cycles de l'histoire. Il comprend aussi que, tout comme un pépin contient l'arbre en germe, de même, le microcosme, l'homme, contient le macrocosme avec toutes ses composantes (nature, langue, religion, médecine). Les auteurs de la « *Fama Fraternitatis* » empruntent cette vision des choses à Paracelse qui, dans sa « *Philosophia sagax* », dit : « *...en ce sens, l'homme aussi est un pépin et le monde est sa pomme, et ce qui vaut pour le pépin dans la pomme vaut également pour l'homme dans le monde dont il est entouré* réf. (9). »

À Fez, Christian Rosenkreutz comprend que l'ensemble des lois qui gouvernent tous les domaines du savoir sont en harmonie avec le divin. Après avoir complété ses connaissances en mathématiques, en physique et en magie, il prend contact avec les

« habitants élémentaires qui lui livrent leurs secrets ». Ces derniers sont probablement ceux que Paracelse évoque dans son **« Traité des Nymphes, Sylphes, Pygmées, Salamandres et autres êtres »**. Ces êtres, que Paracelse disait avoir vus lui-même, bien qu'ayant apparence humaine, ne descendent pas d'Adam, mais ont une origine différente. A leur contact, les hommes peuvent apprendre les secrets de la nature.

La demeure de l'Esprit-Saint

Après ce périple initiatique, Christian Rosenkreutz rentre en Europe. Il s'arrête en Espagne pour proposer aux hommes de science de son temps de partager son savoir. Cependant, il se rend vite compte qu'ils ne souhaitent pas remettre en question leurs connaissances. Les auteurs de la **« Fama Fraternitatis »** font de l'Espagne le symbole des hommes enfermés dans une doctrine qu'ils ne souhaitent pas remettre en cause, au risque de voir leur autorité contestée.

Déçu par l'attitude fermée des savants espagnols et après avoir essuyé les mêmes critiques dans d'autres pays, Christian Rosenkreutz rentre en Allemagne. Là, il entreprend de mettre par écrit la somme des connaissances qu'il a recueillies en Orient. Son but est de créer une société capable d'éduquer les princes d'Europe pour qu'ils deviennent des guides éclairés. Après cinq années de travail, Christian Rosenkreutz s'entoure d'un premier groupe de trois disciples pour l'assister dans ses projets. Ainsi naît la Fraternité de la Rose-Croix. Ensemble, le Maître et ses disciples rédigent la première partie du **« Livre M »**. Puis la Fraternité s'élargit avec quatre autres frères. Elle s'installe alors dans une nouvelle maison appelée la **« demeure de l'Esprit-Saint »**. La Fraternité reste discrète et Christian Rosenkreutz meurt à l'âge de cent six ans, en 1484. En 1604, longtemps après la mort de ce premier groupe de Rosicruciens, les frères retrouvent fortuitement le tombeau de Christian Rosenkreutz alors qu'ils entreprenaient des travaux dans leurs bâtiments. Sur la porte de ce tombeau figurait l'inscription : **« Je m'ouvrirai dans cent vingt ans »**. Dans ce caveau, conçu comme un **« abrégé de l'univers »**, ils découvrent une quantité d'objets scientifiques, jusqu'alors inconnus, et des textes renfermant tout le savoir recueilli jadis par leur Maître.

Le tombeau de C. Rosenkreutz

La découverte d'un tombeau mystérieux renfermant des manuscrits est un thème fréquent dans la littérature alchimique. À ce titre, le cas de Basile Valentin, dont on découvrit un manuscrit dans l'autel de l'église d'Erfurt, rappelle celui de Bolos le

Démocrien. Plus célèbre encore est celui de la découverte du tombeau d'Hermès Trismégiste par Apollonius de Tyane. Ce dernier raconte qu'il a trouvé, dans ce sépulcre, un vieillard assis sur un trône et tenant une tablette d'émeraude sur laquelle figurait le texte de la fameuse « *Table d'Émeraude* ». Devant lui se trouvait aussi un livre expliquant les secrets de la création des êtres et la science des causes de toutes choses réf. (10). Cette symbolique renvoie à l'idée qu'il faut « *visiter les entrailles de la Terre pour trouver la Pierre Philosophale* ». Gerhard Dorn, dans ses « *Congeries Paracelsicae Chymiae* » (1581), donne ce sens au « Vitriol » réf. (11), terme qui est d'ailleurs étroitement lié à Hermès Trismégiste, puisqu'il est associé à un dessin alchimique intitulé « *La Table d'Émeraude* » réf. (12). D'ailleurs, la Table d'Émeraude qu'Hermès tenait dans ses mains n'est pas sans préfigurer le livre appelé « *T* » de Christian Rosenkreutz.

La salle où se trouve la tombe de Christian Rosenkreutz a la forme d'une coupole en heptaèdre. Comme l'a remarqué Frances A. Yates, la disposition du tombeau évoque « *La Porte* » de l'« *Amphithéâtre de la Sagesse Éternelle* » d'Henri Khunrath, planche IV, 1603 réf. (13). (voir gravure en p. 12). Placée au centre du caveau, la tombe dans laquelle repose le corps parfaitement conservé de Christian Rosenkreutz, est de forme circulaire. Elle est recouverte d'une plaque de cuivre jaune sur laquelle figurent des formules énigmatiques. L'une d'elles énonce: « *Le vide n'existe pas* ». Outre le fait qu'elle fasse allusion à la controverse que nous avons déjà évoquée, cette formule rappelle un dialogue entre Hermès et Asclépius du « *Corpus Hermeticum* » (traité II). Comme nous le verrons plus loin, le troisième Manifeste rosicrucien comporte lui aussi plusieurs allusions aux textes attribués à Hermès Trismégiste.

Paracelse et Rosenkreutz

Parmi les divers écrits qui figurent dans la tombe de Christian Rosenkreutz, il est important de signaler le livre « *T* » qu'il tient dans ses mains, ainsi que celui qui est désigné comme le « *Vocabulaire de Theoph. P. ab Ho* ». Ce dernier texte est probablement l'un des dictionnaires du vocabulaire de Paracelse, en particulier le « *Dictionarium Theophrasti Paracelsi continens obscuriorum vocabularum...* » publié en 1584 par Gerhard Dorn, un disciple de Paracelse. Il faut noter que Paracelse est le seul auteur auquel se réfère la « *Fama Fraternitatis* ». D'ailleurs, les thèmes qui sont développés dans ce Manifeste viennent en grande partie de ses œuvres ou de celles de ses disciples. Le « *Livre M* », évoqué précédemment, se réfère directement à ses idées. Nous ne développerons pas ce thème ici, étant donné que nous aurons l'occasion de le faire dans la présentation de la « *Confessio*

Fraternitatis ». Par contre, on peut souligner que la conception de l'alchimie de Paracelse se retrouve dans le premier Manifeste, en particulier dans la manière dont elle situe le Grand Œuvre, à savoir comme un travail « *préliminaire de peu d'importance* » au regard de la démarche spirituelle des Rose-Croix. Par cette position, la Rose-Croix se démarque de la mode alchimique qui traverse l'Allemagne à cette époque et qui donne lieu à beaucoup d'excès.

Après avoir recueilli les trésors de connaissances qui figuraient dans le tombeau de Christian Rosenkreutz, les frères de la Rose-Croix le referment. Forts de cet héritage basé sur des axiomes immuables, ils se sentent en mesure de mener à bien la « *Réforme générale divine et humaine* » envisagée autrefois par leur Maître. La « *Fama Fraternitatis* » révèle que, tout comme les frères ont découvert un trésor de connaissances après avoir cassé le mur qui masquait l'ouverture du tombeau, de même, lorsqu'elle aura mis à bas ses vieilles croyances qui sont autant de murs à son avancement et adopté un nouveau savoir, l'Europe verra s'ouvrir une ère nouvelle. Cependant, comme le rapporte la « *Fama Fraternitatis* », la connaissance que proposent les rosicruciens n'est pas nouvelle : « *...elle est conforme à celle dont Adam hérita après la Chute* ». Il s'agit donc de réinstaurer un savoir perdu que quelques hommes se sont attachés à perpétuer. Le premier Manifeste donne d'ailleurs les noms de quelques-uns de ceux qui furent les transmetteurs de cette Tradition Primordiale. Ces noms rappellent ceux cités par Marsile Ficin dans un contexte similaire.

Haselmayer

La « *Fama Fraternitatis* » se termine par une invitation aux hommes de science et aux souverains d'Europe à se joindre à la Fraternité rosicrucienne pour partager sa Connaissance réformatrice. Cet appel est cependant étrange dans la mesure où il est précisé que « *bien que nous n'ayons pas actuellement indiqué ni notre nom ni notre assemblée, il est certain que les avis de tous, en quelque langue qu'ils soient rédigés, nous parviendront* ». Le texte indique en effet que la résidence des Rose-Croix doit « *demeurer vierge, intacte, inconnue, soigneusement cachée, pour l'éternité, aux yeux du monde impie* ». Le message sera entendu et des lettres ouvertes aux Rose-Croix seront imprimées en divers points de l'Europe, telle celle qui est publiée à la fin du premier Manifeste rosicrucien. Le texte de cette lettre est celui que Adam Haselmayer avait publié en 1612 sous le titre de « *Réponse à la louable Fraternité des théosophes Rose-Croix* », après avoir lu le manuscrit du Manifeste qui circulait dans le Tyrol en 1610. Plusieurs auteurs ont pensé qu'il s'agissait là d'un personnage mythique. En fait, il n'en est rien et Carlos Gilly, à la suite de patientes recherches, a réussi à reconstituer la biographie de ce

paracelsien réf. [\(14\)](#), grand collectionneur de manuscrits alchimiques.

Adam Haselmayer était si enthousiasmé par la « *Fama Fraternitatis* », qu'il demanda à l'archiduc Maximilien une subvention pour partir à la recherche des Rose-Croix. Le texte de sa « *Réponse* » au Manifeste rosicrucien est fortement marqué par la prophétie du « *Lion du Septentrion* ». Pensant que la fin des temps est proche, il considère que les Rose-Croix sont « *ceux que Dieu a élus pour répandre l'éternelle vérité théophrastique et divine* ». Il pense donc qu'il est devenu inutile de fréquenter l'Église. Cette attitude le rend vite suspect d'hérésie. Refusant de se rétracter, il est condamné aux galères en octobre 1612. Il y restera quatre ans et demi. Il semble cependant avoir joui de conditions particulières, puisque pendant cette période, il est resté en contact épistolaire avec plusieurs personnalités passionnées d'alchimie. Selon Carlos Gilly, l'enthousiasme d'Adam Haselmayer est excessif et ses positions ne sont pas totalement en accord avec la philosophie rosicrucienne.

Hermès et Rosenkreutz

Comme on peut le constater, c'est dans un contexte de crise morale que le premier Manifeste propose un projet de Réforme, dans lequel l'ésotérisme tient une place de choix. La Rose-Croix se situe dans la continuité de l'ésotérisme de la Renaissance, auquel elle ajoute des préoccupations mystiques spécifiquement chrétiennes. On remarque aussi que ce premier manifeste n'hésite pas à prendre ses distances avec les "souffleurs" de l'ésotérisme, tout comme avec une religion sclérosée. Les rosicruciens veulent rapprocher science, ésotérisme et mystique dans un projet optimiste de réforme qui est fortement marqué de paracelsisme. Si la Rose-Croix se place dans le sillage d'une Tradition primordiale telle qu'elle fut définie à la Renaissance, elle relègue cependant l'Égypte au second plan. L'énigmatique Hermès Trismégiste, dont la légitimité a été mise à mal par Isaac Casaubon en 1614, disparaît au profit d'un personnage plus humain, Christian Rosenkreutz. Ce personnage a-t-il existé réellement ou sommes-nous en présence d'un symbole ? Qui a écrit ce premier Manifeste ? Nous aborderons ces questions un peu plus tard, car nous devons d'abord examiner le deuxième Manifeste rosicrucien, la « *Confessio Fraternitatis* ».

Notes :

1. Signalons que le manuscrit qui servit à T. Vaughan pour établir sa traduction portait le nom "Popery" qu'il traduisit par Porphyre. C'est pourtant bien du pape dont il est question ici.↑

2. « La Magie naturelle », (livre I de la « Philosophie Occulte »), Paris 1982, Berg, traduite et commentée par Jean Servier, pp. 32-37.↑
3. Sur ce point, voir « Les Sabéens », dans « Égypte et Tradition Primordiale », revue « Rose-Croix » n° 188, pp. 9-10.↑
4. La première édition de la Fama écrivait « Damascus », mais l'erratum du même ouvrage précise qu'il faut lire « Damcar ». « L'Encyclopédie de l'Islam », Leyde-Paris, 1965, t. II, p. 224 évoque cette ville sous le nom de Dhamâr.↑
5. Henri Corbin, « L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabî », Paris 1955, puis 1993, Aubier, p. 20.↑
6. Voir Émile Dantinne, « De l'origine islamique de la Rose-Croix », revue « Inconnues » n° 4, 1950, pp. 3-17.↑
7. Voir Brockelmann, « Gesch. Der arabischen Literatur », t. II.↑
8. Pour cette étude, nous nous référons à deux éditions des Manifestes. La première est celle imprimée par Diffusion Rosicrucienne en 1995 sous le titre général de « La Trilogie des Rose-Croix ». Cette édition française, étant basée sur la traduction anglaise que Thomas Vaughan avait réalisée en 1652 à partir d'un manuscrit allemand, qui circulait alors en Angleterre, il nous semble utile de renvoyer également le lecteur à la traduction de Bernard Gorceix « La Bible des Rose-Croix », PUF (1970), qui est basée directement sur l'original allemand. C'est à cette édition que nous empruntons les citations de cet article.↑
9. Voir Roland Edighoffer, « Les Rose-Croix et Paracelse », revue « Ariès » n° 19, 1998, p. 71, à qui nous empruntons la traduction du texte de Paracelse.↑
10. Voir revue « Rose-Croix » n° 188, p. 10.↑
11. « Visitetis Interiora Terra Rectificando Invenietis Occultum Lapidem », V.I.T.R.I.O.L.↑
12. Ce dessin fut publié pour la première fois sous le titre de « Tabula Smaragdina Hermetis » dans « Aurei Velleris Oder der Guldin Schatz und Kunstkammer, Tractatus III », Rorschach, 1599, avec son poème : « Du secret des Sages, ou interprétation et explication du tableau ou de la figure ». On les retrouvera dans les « Symboles secrets des Rosicruciens des XVIe et XVIIe siècles » (1785). Voir pp. 15-17 de ce livre édité par Diffusion Rosicrucienne et la reproduction de ce dessin en p. 8 de notre revue. Antoine Faivre, dans « Présence d'Hermès Trismégiste », (Paris 1989, Albin Michel), a publié une étude sur les différentes versions de cette figure.↑
13. « La Lumière des Rose-Croix », Paris, 1985, Retz, p. 56.↑
14. Carlos Gilly, « Adam Haslmayr, der erste Verkünder der Manifeste Der Rosenkreuze », Amsterdam, in de Pelikaan, Bibliotheca Philosophica Hermetica, 1994.↑

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

IV - La Confessio Fraternitatis

par Christian Rebisse

Extrait de la revue *Rose+Croix* n° 192 - hiver 1999

L'année qui suivit la publication de la «*Fama Fraternitatis*», en 1615, l'imprimeur Wilhelm Wessel faisait paraître à Kassel, un deuxième Manifeste. Tout comme le précédent, qui avait été publié en annexe des «*Nouvelles du Parnasse*», il est édité à la suite d'un autre texte : «*Secretioris Philosophiæ Consideratio Brevis à Philippo à Gabella...*», c'est-à-dire, «*Brève Considération de la plus Secrète Philosophie, écrite par Philippo à Gabella, étudiant en philosophie, publiée pour la première fois avec la Confession de la Fraternité R.C. mise à jour*» réf. (1). L'auteur de ce texte reste inconnu. Dans l'introduction, il précise qu'il s'agit d'un traité de philosophie, en notant «*qu'il est orné par les actes, les études et le savoir de la Fraternité de la R.C.*». Suit une courte préface, signée «*Frater R.C.*», où l'auteur indique qu'il a entièrement emprunté cette «*Considération*» à Hermès, Platon, Sénèque et d'autres philosophes. Ce texte s'achève par une prière signée «*Philémon R.C.*».

La Monade

Cette «*Brève Considération*» ne doit rien ni à Hermès ni aux philosophes. Il s'agit en fait d'une adaptation d'un ouvrage de John Dee (1527-1608), la «*Monas Hieroglyphica*» (1564). Dans ce livre, le chef de file de la Renaissance élisabéthaine se proposait d'expliquer en vingt-quatre théorèmes un hiéroglyphe : la «*Monade*». A la manière d'Henri Corneille Agrippa, dont il était un lecteur assidu, John Dee avait composé ce caractère magique en se basant sur la géométrie. Selon Pierre Bréhar, la Monade, outre son aspect magique, est un symbole alchimique qui désigne la Pierre des alchimistes, le Mercure des Sages réf. (2). D'ailleurs, les textes figurant sur les phylactères du dessin qui orne le frontispice de l'ouvrage de John Dee font référence au mercure et à la rosée, réf. (3) dans laquelle Basile Valentin voyait l'embryon de la Pierre, l'émeraude des philosophes.

Fulcanelli a souligné la relation entre la Rose-Croix et la rosée. A ce sujet, il précise que, selon le «*Dictionnaire des arts et sciences*» (1731) de Thomas Corneille, «*on appelait les grands maîtres de la Rose-Croix Frères de la Rosée Cuite, signification*

qu'ils donnaient eux-mêmes aux initiales de leur Ordre F.R.C.» réf. (4). Le symbole composé par John Dee sera repris par plusieurs auteurs comme Henri Khunrath (dans son «*Amphithéâtre de la Sagesse Éternelle*»), Johann Valentin Andreaë (dans les «*Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz*») et Robert Fludd (dans «*Utriusque cosmi historia*»).

La Confessio Fraternitatis

Le premier Manifeste annonçait la publication prochaine d'une «*Confession*» où seraient énoncées les trente-sept causes pour lesquelles l'Ordre révèle son existence. Le deuxième ne donne pas ces raisons, mais se présente comme un complément qui se veut plus clair, en reformulant «*les passages quelque peu insondables et obscurs des Échos*». La «*Confessio Fraternitatis, ou Confession de l'insigne confrérie du très honoré R.C. à l'adresse des hommes de science de l'Europe*», comporte quatorze chapitres, division qui ne sera pas toujours conservée dans les éditions suivantes. Dans ce texte, les Rose-Croix soulignent qu'ils possèdent l'antidote à la maladie qui ronge la science et la philosophie, car ils possèdent la clé de toutes connaissances, qu'il s'agisse des arts, de la philosophie, de la théologie ou de la médecine. Ils donnent aussi de nouvelles précisions quant aux sources de leur savoir, en indiquant qu'il n'est pas issu uniquement des recherches effectuées par Christian Rosenkreutz, mais aussi des révélations qu'il a obtenues par illumination divine grâce aux offices des anges.

Millénarisme

Alors que le texte du premier Manifeste, hormis la lettre de Haselmayer, ne faisait pas allusion à la prophétie du Lion du Septentrion, la «*Confessio Fraternitatis*» l'évoque en annonçant que ses «*trésors resteront inviolés, jusqu'à ce que le Lion advienne*» (ch. 6) réf. (5) et fait coïncider le rugissement de ce Lion avec la chute prochaine du pape (ch. 5). D'une manière générale, on peut dire que ce nouveau Manifeste présente un aspect millénariste. Après l'optimisme affiché par la «*Fama Fraternitatis*», qui voyait s'ouvrir une ère nouvelle enrichie par l'apport d'une nouvelle connaissance, la «*Confessio Fraternitatis*» semble plus pessimiste. Elle annonce en effet que le monde est «*sur le point d'atteindre l'état de repos [...] après l'achèvement de sa période et de son cycle*» (ch. 1). Cette fin des temps est celle du Millenium, la période de mille ans qui va succéder aux six mille ans déjà écoulés (réf. à la prophétie d'Élie), car les Rose-Croix ont reçu pour mission d'allumer le «*sixième candélabre*» (ch. 4). Cette époque correspond avec la troisième ère de Joachim de Flore, celle

du Saint-Esprit où le sixième sceau achève de s'ouvrir. Les Rose-Croix présentent leur révélation comme une dernière grâce offerte par Dieu «*au monde dont la fin suivra de peu*» (ch. 7). Elle permettra à l'humanité de jouir pendant quelque temps d'une «*vie et d'une magnificence semblables à celles qu'a perdues et gaspillées, au Paradis, Adam*» (ch. 7). La «*Confessio Fraternitatis*» reprend ici un élément présenté dans le premier Manifeste, la «*révélation primordiale*» qu'Adam aurait reçue après la Chute.

On peut se demander si les auteurs de ce Manifeste pensaient réellement que les derniers temps étaient venus. En effet, cette époque peut être considérée comme relevant, non de l'histoire linéaire, mais, pour reprendre l'expression proposée par Henry Corbin, d'une «*métahistoire*» réf. (6). Il ne s'agit pas d'un événement relevant du temps humain, mais d'un temps de l'esprit, vécu à l'intérieur d'une âme régénérée par l'illumination. La «*Confessio Fraternitatis*» parle d'ailleurs des Rose-Croix comme des hommes ayant la faculté de se projeter dans le temps, passé ou futur, comme dans des contrées lointaines (ch. 4).

Le Liber Mundi

La «*Confessio Fraternitatis*» revient sur un thème abordé dans le premier Manifeste, celui du «*Liber Mundi*» ou «*Livre du Monde*», en évoquant «*les grandes lettres et caractères que Dieu le Seigneur a gravés sur l'édifice du ciel et de la terre*» (ch. 6). On retrouve là un aspect essentiel de la pensée de Paracelse. Pour lui, le seul livre fondamental avec la Bible, est le Livre de la Nature. En effet, les «*lettres que Dieu n'a cessé d'incorporer à la sainte Bible, il les a également imprimées en toute netteté dans la merveilleuse créature que sont les cieux et la terre, et tous les animaux*» (ch. 9). L'idée selon laquelle la Nature est la clé de tout ce qui existe, qu'elle n'est pas un système mécanique de lois, mais une réalité vivante avec laquelle l'homme doit entrer en dialogue dans un but de «*co-naissance*», est empruntée à Paracelse.

La Bible

Le deuxième Manifeste, même s'il donne une importance au Livre de la Nature, insiste sur l'importance de la Parole révélée et exhorte à en faire «*une lecture appliquée et permanente*». Il professe «*qu'il n'a pas existé depuis les débuts de ce monde de livre supérieur*» à la Bible (ch.10). Comme la «*Fama*», la «*Confessio*», vilipende le pape en l'accusant de tyrannie. «*La vipère cessera de siffler*» (ch. 11) et «*nos griffes le mettront littéralement en pièces*» (ch. 5), ajoute-t-elle en annonçant

l'écrasement définitif du pontife. Il s'agit là d'un thème que l'on trouve fréquemment dans les «*Pronosticationes*» et dans «*Practica*» de Paracelse. Cette position, qui se comprend parfaitement dans un milieu protestant qui considère le pape comme l'anté-Christ, sera à l'origine de la forte hostilité du catholicisme à l'égard du Rosicrucianisme. Sans doute pour nuancer l'éloge de la civilisation arabe présenté précédemment, le deuxième Manifeste s'en prend aussi à Mahomet. Toutefois, cette dernière mention peut être reprise à la «*Naometria*» qui condamnait «*le pape et son fils de perdition Mahomet*».

Alchimie, réformes

La «*Confessio Fraternitatis*» revient sur les critiques formulées à l'encontre des pseudo-alchimistes dans le premier Manifeste. Pour les Rose-Croix, l'alchimie véritable doit amener à une «*connaissance de la Nature*», mais elle est secondaire, car l'essentiel est de porter «*nos efforts dans l'acquisition de l'intelligence et de la science de la philosophie*» (ch. 11). Aussi, l'Ordre incite-t-il à la plus grande prudence à l'égard de la prolifération des livres d'alchimie qui fleurissent à cette époque. Le XVII^e siècle est en effet l'époque qui connaît la plus importante publication de livres sur le Grand-Œuvre réf. [\(7\)](#).

La Forteresse de la vérité

La «*Confessio Fraternitatis*» annonce qu'à l'image des sages de la cité de Damcar, les Rose-Croix sont «*chargés d'organiser en Europe le gouvernement*». Ils disent disposer d'un plan établi dans ce but par Christian Rosenkreutz. Comme dans le premier Manifeste, les Rose-Croix invitent les hommes de leur temps à rejoindre leur Fraternité et proposent aux chercheurs de s'unir à eux pour construire une «*nouvelle forteresse de la vérité*». Ils promettent à tous ceux qui veulent être initiés l'héritage de tous les biens de la Nature, la santé, l'omniscience et la quiétude intérieure. Cependant, ils avertissent ceux qu'«*aveugle l'éclat de l'or*» et qui veulent se joindre à leur Fraternité dans le but d'en tirer des profits matériels, que jamais ils ne seront élus pour y entrer.

En résumé, on peut dire que la «*Confessio Fraternitatis*» insiste davantage sur la religion que la «*Fama Fraternitatis*». La Bible vient en renfort du Livre de la Nature. La «*Confessio*» tente de récupérer l'héritage de la Renaissance au profit d'un millénarisme chrétien (à la différence qu'il n'évoque pas le retour du Christ) et présente l'imminence de la révélation finale sous les auspices de la Rose-Croix.

Les sources

De nombreux chercheurs se sont interrogés pour savoir quels étaient le ou les auteurs des deux premiers Manifestes rosicruciens. En fait, cette question est directement liée à celle des sources où ont été puisées les idées exprimées dans ces textes. On peut y noter l'influence de l'époque médiévale : l'axiomatique infallible à laquelle se réfèrent les Manifestes évoque l'«*Ars Magna*» de Raymond Lulle, dont le grand éditeur strasbourgeois, Lazare Zetzner, réf. (8) venait d'éditer les œuvres (1598). La mystique rhénane a également beaucoup influencé les auteurs des premiers écrits rosicruciens, particulièrement à travers Johann Arndt (1555-1621), dont nous parlerons plus loin. Cependant, la «*Fama*» et la «*Confessio*» puisent essentiellement à trois courants de la Tradition : le Paracelsisme, le Néo-Joachimisme, et l'Hermétisme de la Renaissance réf. (9).

Ce n'est pas par hasard si Paracelse est le seul auteur loué par les Manifestes. Il constitue en effet une source essentielle des idées qu'ils présentent. La nécessité d'une mise en commun des connaissances acquises en divers lieux du monde, le fait que l'homme soit un microcosme, la référence au «*Liber Mundi*» et aux habitants des mondes élémentaires, ou encore la métaphore du pépin sont des thèmes que les Manifestes empruntent au Paracelsisme. Ajoutons que dans la tombe de Christian Rosenkreutz figurait un livre désigné comme le «*Vocabulaire de Theoph. P. ab Ho*», identifié comme étant l'un des dictionnaires des termes paracelsiens édités au XVII^e siècle. Ces emprunts sont logiques dans la mesure où, à l'époque des Manifestes, les textes de Paracelse étaient très lus. Johann Huser, à la suite d'un vaste travail de recherche des manuscrits de Paracelse, avait édité entre 1589 et 1591 ses «*Œuvres complètes*». Il en fit paraître une seconde édition en dix volumes entre 1603 et 1605 chez Lazare Zetzner, le futur éditeur des œuvres de Johann Valentin Andreae.

Néo-Joachimisme

Le Néo-Joachimisme est très présent dans les Manifestes. Comme nous l'avons montré dans un article précédent, les théories de Joachim de Flore avaient connu un regain d'intérêt au XVI^e siècle, tout comme la Prophétie d'Élie ou celle du Lion du Septentrion ; autant de prédictions annonçant l'émergence de temps nouveaux. L'Hermétisme de la Renaissance est présent dans les textes rosicruciens, en particulier avec l'alchimie et la science des nombres. On remarque cependant que la kabbale, juive ou chrétienne, y occupe une place infime. D'autres influences sont également apparentes, comme celle du temps, présenté

comme cyclique. Ces textes pourraient fort bien se référer à l'Ismaélisme dont Damcar était l'un des foyers.

Le Cercle de Tübingen

L'étude des idées exprimées dans les Manifestes nous permet de dresser des hypothèses sur leurs auteurs. La plupart des spécialistes actuels s'accordent à penser qu'ils ne sont pas l'œuvre d'un homme, mais d'un petit groupe d'étudiants et de chercheurs de Tübingen, une ville du Wurtemberg. On l'appelle le «*Groupe*» ou «*Cercle de Tübingen*». Il s'est constitué vers 1608 et comprenait une trentaine de personnes passionnées d'alchimie, de kabbale, d'astrologie et de mystique chrétienne. Il comprenait : Johann Arndt, Johann Valentin Andreae, Tobias Hess, Abraham Hölzel, le pasteur Vischer, Christoph Besold, et Wilhelm von Wense, pour ne citer que les plus importants. Ils formèrent le projet d'une nouvelle réforme, complémentaire de celles de Luther et Calvin qu'ils jugeaient insuffisantes. Deux d'entre eux, Tobias Hess et Abraham Hölzel, s'étaient précédemment impliqués dans un mouvement faisant circuler dans les facultés des ouvrages d'ésotérisme et de mysticisme.

Johann Arndt

Johann Arndt (1555-1621), que Johann Valentin Andreae considérait comme son père spirituel, pourrait avoir été le mentor du groupe. Pasteur, théologien, médecin, alchimiste, passionné par Tauler et Valentin Weigel réf. (10), il fut un vulgarisateur de «*L'Imitation de Jésus-Christ*». Selon sa lettre du 29 janvier 1621 au duc de Brunswick, il voulait détourner les étudiants et les chercheurs de la théologie polémique pour les ramener à une foi vivante, à une pratique de la piété. Ses tendances mystiques se remarquent dans ses sermons sur les Évangiles ou sur le «*Petit Catéchisme*» de Luther, et dans son recueil de prières «*Paradies Gärtlein Aller Christlichen Tugenden*» (1612). Il a écrit l'un des textes de piété les plus lus jusqu'au XIX^e siècle : «*Les Quatre livres du vrai christianisme*» (1605-1610). A la fois mystique et alchimiste, il a tenté d'intégrer l'héritage paracelsien à la théologie médiévale, et dans ses livres, développe l'idée d'une alchimie intérieure, d'une renaissance spirituelle. Il est l'auteur d'un commentaire des planches de l'«*Amphithéâtre de la Sagesse Éternelle*» de H. Khunrath.

Roland Edighoffer a montré qu'un passage entier de la «*Confessio Fraternalitatis*» évoquant le Livre de la Nature est extrait presque mot pour mot du dernier volume des «*Quatre livres du vrai christianisme*» de Johan Arndt réf. (11). Dans son

«*De Antiqua Philosophia*» (1595), ce dernier insiste sur le fait que ce n'est pas dans la spéculation que se trouve la sagesse, mais dans la pratique, idée qu'on retrouvera dans les Manifestes. Il est considéré comme l'un des instigateurs du piétisme. En 1691, J. Kelpius et ses disciples emporteront ses œuvres vers le Nouveau Monde. Selon une lettre de Johann Arndt retrouvée dans les papiers du théosophe Christophe Hirsch, Johann Valentin Andreae aurait avoué avoir écrit la «*Fama Fraternitatis*» avec trente autres personnes. Une autre lettre de Johann Valentin Andreae à son ami Comenius affirme la même chose. Cependant l'authenticité de ces lettres pose problème réf. (12).

Tobias Hess

Parmi les membres du Cercle de Tübingen, Tobias Hess (1558-1614) est celui qui semble le mieux synthétiser les divers éléments présentés dans les Manifestes. Membre de l'université de Tübingen, médecin paracelsiste, kabbaliste, philosophe, admirateur de Simon Studion, de Julius Sperber et de Joachim de Flore, il joua probablement un rôle fondamental dans la rédaction de la «*Fama*» et de la «*Confessio*». En 1605, il est accusé de pratiquer la "naométrie" et poursuivi pour avoir fait la promotion du millénarisme dans des publications où il s'exprime en faveur d'une réforme mondiale. La «*Fama*» reproduit son idée selon laquelle on peut dire : «*Il est faux d'affirmer que ce qui est vrai en philosophie est faux en théologie*». Il fut aussi accusé d'avoir été l'instigateur d'une société secrète. Même si les accusateurs ne donnent pas le nom de cette société, il est probable qu'il s'agit de l'Ordre de la Rose-Croix, dont le premier Manifeste circulait à cette époque sous forme manuscrite.

Tobias Hess était lié à Oswald Crowlius, un disciple de Paracelse. Grâce à ses talents de médecin, Tobias Hess avait guéri Valentin Andreae d'une terrible fièvre, et ce dernier l'admirait beaucoup. Il est mort en 1614, juste avant l'édition des Manifestes, et c'est Johann Valentin Andreae qui prononça son oraison funèbre. Ce texte fut imprimé par la suite, et curieusement, comme le signale Roland Edighoffer, il comporte deux mots en italique, les seuls du livre : «*Tobias Hess*» et «*Fama*», comme pour souligner un lien entre les deux. Il faut mentionner un fait étonnant : En 1616, Johann Valentin Andreae publie anonymement «*Theca gladii spiritus* (Le Fourreau de la gloire de l'esprit)» en indiquant dans la préface que c'est un livre de Tobias Hess. Or, vingt-huit passages de ce livre sont empruntés à la «*Confessio*» ! Plus tard, il avouera dans son autobiographie que tous les textes qui figurent dans «*Theca*» sont de lui. Doit-on en conclure qu'il serait l'auteur d'une partie ou de la totalité de la «*Confessio Fraternitatis*» ?

Johann Valentin Andreae

Dès 1699, dans son «*Histoire de l'Église et des hérétiques*», G. Arnold faisait de Johann Valentin Andreae l'auteur des Manifestes rosicruciens. Cette théorie fit autorité pendant longtemps. Il faut dire qu'il s'agit là d'un personnage particulièrement intéressant. Nous aurons l'occasion d'évoquer sa personnalité plus longuement lorsque nous aborderons le troisième Manifeste : «*Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz*». Johann Valentin Andreae s'est pourtant défendu d'être lié à la Rose-Croix, et dans l'un de ses livres, «*Menippus*» (1617), il parle très sévèrement de la Fraternité de la Rose-Croix qu'il traite de «*ludibrium*», c'est-à-dire de farce, de moquerie. Toutefois, comme l'a indiqué Frances Yates, ces termes ne sont pas forcément péjoratifs dans la bouche d'Andreae, car ce dernier attachait une grande importance à l'influence morale des contes et du théâtre réf. (13). Sa production littéraire témoigne d'ailleurs de cet intérêt réf. (14). Ajoutons que toute sa vie, il s'efforça d'organiser des sociétés ou associations correspondant en bien des points au projet présenté dans les Manifestes. Il semble que c'est essentiellement pour protéger sa carrière religieuse qu'il prit officiellement position contre les Manifestes. Il faut dire qu'un hasard de calendrier faisait coïncider la publication de la «*Fama Fraternitatis*» avec le moment où il réussissait enfin, à la suite de bien des problèmes, à décrocher un poste de diacre à Vaihingen-sur-Enz, et où il épousait Elisabeth Grüninger, fille d'un pasteur et nièce d'un prélat luthérien.

Il existe de nombreuses spéculations au sujet des auteurs possibles des Manifestes, cependant aucune ne donne réellement satisfaction. Même si "l'auteur" des premiers Manifestes garde son secret, Tobias Hess et Johann Valentin Andreae ont joué probablement un rôle fondamental dans l'élaboration des ces textes.

Récit initiatique

Revenons à Christian Rosenkreutz, le personnage présenté par les Manifestes comme le fondateur du Rosicrucianisme. S'agit-il d'un personnage réel ou mythique ? Autant le préciser, ces textes ne racontent pas la biographie d'un homme, car il s'agit de récits initiatiques qui présentent plusieurs aspects. D'une manière générale, on peut dire qu'à travers le voyage de Christian Rosenkreutz, ses étapes dans les pays arabes, puis en Espagne, on peut retrouver le cheminement qu'ont suivi les diverses sciences de l'ésotérisme pour passer de l'Orient à l'Occident. Ces sciences, après avoir connu divers développements en Europe, étaient parvenues à un épanouissement particulier avec Paracelse. Après

sa mort, des personnalités comme Valentin Weigel et d'autres avaient réussi à en corriger les travers et à les féconder avec la mystique rhéno-flammande. Ce que propose le Rosicrucianisme, c'est de reprendre cet héritage et de l'inclure dans le corpus des connaissances d'une époque qu'ils envisagent comme étant à l'orée d'un âge nouveau.

De multiples éléments concourent à montrer que les Manifestes sont des récits symboliques. A titre d'exemple, les dates importantes de la vie de Christian Rosenkreutz correspondent toutes à des événements marquants de l'histoire. 1378, l'année de sa naissance correspond à l'année du grand schisme d'Occident qui opposa Avignon et Rome. Quant à celle de sa mort, 1484, elle correspond à l'année de naissance de celui qui va tenter de réformer le christianisme, Martin Luther. En effet, même si actuellement on considère que celui-ci est né en 1483, la mère de Luther elle-même hésitait entre 1483 et 1484, et Luther optait pour 1484. Il existe une tradition astrologique se basant sur des études de Paulus von Middleburg et Johannes Lichtenberger, lesquels voyaient dans la conjonction Jupiter/Saturne qui se produisit en 1484 dans le Scorpion, la signature de cette naissance. Il est également significatif de constater qu'en 1484, on place dans la tombe de Christian Rosenkreutz des écrits se rapportant aux textes de Paracelse. Or, ce dernier n'avait encore rien écrit, étant donné qu'il ne naîtra qu'en 1493. Ajoutons que le thème de la découverte du tombeau est un symbole récurrent dans la Tradition. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point un peu plus tard.

Du symbole à l'invention, il n'y a qu'un pas, et certains auteurs n'ont pas hésité à le franchir. Plusieurs historiens ont souligné que les auteurs des Manifestes n'avaient fait qu'adapter les biographies de personnages réels pour inventer Christian Rosenkreutz. Paul Arnold a montré que plusieurs mystiques présentent d'étranges ressemblances avec Christian Rosenkreutz réf. [\(15\)](#). D'abord, Joachim de Flore qui, à la suite de ses voyages en Orient, entreprit la fondation d'une Fraternité. Ensuite, Rulman Merswin (1307-1382), le fondateur des «*Amis de Dieu*», réf. [\(16\)](#) voire Geert Groote (1340-1384), le créateur des «*Frères de la Vie Commune*». Ce dernier groupe fut le promoteur de la «*Devotio Moderna*», un mouvement spirituel qui mettait l'accent sur l'expérience intérieure. Le plus beau fleuron de ce mouvement est le livre «*L'Imitation de Jésus-Christ*», un texte qui aura beaucoup d'influence sur le milieu rosicrucien réf. [\(17\)](#). L'observation de Paul Arnold n'est pas sans intérêt, car même s'il existe des différences notables entre ces personnalités et Christian Rosenkreutz, le parallèle est frappant. De plus, de nombreuses idées de ces mystiques se retrouvent dans les Manifestes.

Il est possible d'envisager les choses sous un autre angle. En effet, les Manifestes peuvent aussi se lire comme le récit d'une expérience spirituelle. Certes, ils s'insèrent dans un contexte historique indiscutable, mais comme tout récit initiatique, ils sont liés à une métahistoire qui dépasse la simple chronologie. Nous quittons là le domaine de l'histoire pour nous placer à un autre niveau. Ce sera l'objet de notre prochaine page qui nous conduira vers la «Terre d'Émeraude», chère à Henry Corbin. Cette étude constituera une étape intermédiaire avant l'examen du troisième Manifeste rosicrucien : «Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz».

Notes :

1. Papis a donné une traduction française de ce texte à la fin de son «*Traité élémentaire de sciences occultes*», Paris, 1903.†
2. «*Les Langues occultes de la Renaissance*», Paris, 1996, Dejonquère, chap. IV, pp. 101-115.†
3. Voir «*Le Mystère des cathédrales*», Paris, 1983, J.- J. Pauvert, p. 139.†
4. *Ibid.*, pp. 138-139.†
5. Les citations de ce Manifeste sont extraites de la traduction de Bernard Gorceix «*La Bible des Rose-Croix*», Paris, 1970, PUF.†
6. Henry Corbin, «*En Islam iranien*», Paris, 1972, Gallimard, vol. I, XXIX.†
7. Voir «*L'Alchimie au XVII^e siècle*», sous la direction de Franck Greiner, Paris, 1999, Chrysopeia, vol. 6 p.7.†
8. Il fut l'éditeur de nombreux textes alchimiques. On lui doit le célèbre «*Theatrum Chemicum*» (6 vol.), les «*Œuvres complètes*» de Paracelse, «*Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz*» (10 vol.), et diverses autres œuvres de Johann Valentin Andreae, de Christoph Besold...†
9. Antoine Faivre, «*Les Manifestes et la Tradition*», in. «*Mystiques Théosophes et Illuminés au siècle des Lumières*», Hildesheim - New York, 1976, Olms, p. 94.†
10. Voir C. Rebisse, «La triplicité de Feu»†
11. R. Edighoffer, «*Les Rose-Croix et la crise de conscience européenne au XVII^e siècle*», Paris, 1998, Dervy, pp. 296-297.†
12. Voir Paul Arnold, «*Histoire des Rose-Croix et les origines de la Franc-Maçonnerie*», Paris, 1990, Mercure de France, pp. 120-122, qui malgré tout estime que cette information est vraisemblable.†
13. Voir «*La Lumière des Rose-Croix*», Paris, 1985, Retz, pp. 70-71 et 172.†
14. Roland Edighoffer a étudié en détail les œuvres de cet auteur dans «*Rose-Croix et Société Idéale selon Johann Valentin Andreae*», Neuilly-sur-Seine, 1982, Arma Artis.†
15. «*Histoire des Rose-Croix...*», op. cit., chap. V, pp. 136 -156.†
16. Sur ce groupe, voir Bernard Gorceix, «*Les Amis de Dieu en Allemagne au siècle de Maître Eckhart*», Paris, 1984, Albin Michel, et Henry Corbin, «*En Islam iranien*», op. cit., livre VII.†
17. L'«*Imitation de Jésus-Christ*» (1471) de Thomas a Kempis est, après la Bible, l'un des livres les plus lus dans la chrétienté. Theophilus Schweighardt (Daniel Möglin), dans «*Speculum Sopicum Rhodo-*

Stauricum...» (1618), dit qu'en lisant Thomas a Kempis on est «déjà un demi-Rose-Croix».↑

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

V - LA TERRE D'EMERAUDE

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 193 - printemps 2000

Comme on l'a vu précédemment, d'un point de vue strictement historique, la Rose-Croix n'apparaît qu'à partir du XVII^e siècle. Doit-on en conclure pour autant qu'elle n'ait pas existé auparavant ? Pour Sédir, « *la Rose-Croix n'a porté ce nom qu'en Europe et au XVII^e siècle. On ne peut pas dire les noms qu'elle a eus ailleurs ni auparavant ni ensuite* ». Il ajoute : « *quant à la Rose-Croix essentielle, elle existe depuis qu'il y a des hommes ici-bas, car elle est une fonction immatérielle de l'âme de la Terre* ». Conscient de l'insuffisance de ses propres recherches, il estimait que les origines réelles de l'Ordre de la Rose-Croix ne sont pas à rechercher dans des parchemins, car elle ne s'appuie pas sur la Terre, mais dans l'invisible(1). Une étude de l'origine des Ordres initiatiques qui se baserait uniquement sur leurs aspects objectifs et chronologiques pourrait conduire à l'historicisme, c'est-à-dire à une vision essentiellement positiviste et réductionniste de sa genèse. Ne risquerait-elle pas alors de passer à côté de l'essentiel : son rapport au sacré ? Comme l'indique Mircea Eliade, « *l'histoire des religions, des plus primitives aux plus élaborées, est constituée par une accumulation de hiérophanies, par les manifestations des réalités sacrées* »(2). Il en est de même pour les Ordres initiatiques. Leur histoire s'enracine dans des expériences numineuses(3); c'est la raison pour laquelle nous devons maintenant aborder cet aspect. Tout comme Christian Rosenkreutz qui voyagea vers le monde arabe, cette étude nous fera faire escale en terre d'islam.

La filiation spirituelle

René Guénon a tenté de définir l'initiation comme étant la transmission d'une influence spirituelle dont la source est supra-humaine. (Il reste cependant imprécis au sujet de l'origine de cette dernière, qu'il situe dans des temps immémoriaux.) Il évoque deux modalités de cette transmission : l'une verticale, qui descend directement de l'invisible vers l'humanité, et l'autre horizontale, qui est la retransmission de ce dépôt sacré d'initiés en initiés. La plupart de ceux qui étudient l'histoire des Ordres initiatiques se contentent généralement d'évoquer la filiation horizontale, car il est vrai que la première reste insaisissable à

l'historien. Cependant, en procédant ainsi, ils limitent souvent la question de la filiation initiatique au niveau d'une administration délivrant des certificats et des diplômes. D'autres, tels Henry Corbin, privilégient la transmission verticale et font de l'expérience mystique, de la filiation spirituelle, un critère fondamental de validité traditionnelle.

Le monde imaginal

A la fin de notre article précédent, nous avons signalé les ressemblances qui existent entre les biographies de certains fondateurs de courants spirituels et celle de Christian Rosenkreutz. Henry Corbin évoque les mêmes personnalités (il en ajoute aussi quelques-unes), mais en tire des conclusions plus intéressantes que celles de Paul Arnold. Il y remarque les manifestations d'« *images primordiales* » qui relèvent d'une même expérience spirituelle. Il évoque alors le principe d'une source commune à travers une filiation, non pas terrestre, mais céleste, prenant racine dans le « *monde imaginal* ». Ce monde, Henry Corbin s'est efforcé d'en expliquer le sens dans ses multiples ouvrages, et en particulier dans ceux qu'il a consacrés au grand philosophe et mystique de l'Iran islamique Shihâboddîn Yahyâ Sohrevardî (1155-1191). Hermès, Platon et Zoroastre sont les figures essentielles qui alimentent les réflexions de ce platonicien de l'islam shî'ite. Sohrevardî présente le monde imaginal (âlam al-mithâl), comme étant une dimension située entre les sphères purement spirituelles et matérielles(4). Désigné théosophiquement comme le Malakût (le monde de l'âme et des âmes), il joue le rôle de médiateur entre le monde des formes et celui des pures essences. Il est désigné comme étant le « *Huitième Climat* », la « *Terre aux Cités d'Émeraude* », ou Hûrqalyâ. Sohrevardî en parle comme du monde que rencontre le pèlerin de l'esprit dans ses expériences mystiques. Pour décrire le processus d'élévation de l'âme vers ce plan de conscience, la symbolique iranienne parle de l'ascension de la montagne de Qâf. Il s'agit d'une montagne cosmique dont le sommet n'est autre que le centre le plus élevé de la psyché de l'homme. Sur ce sommet, se trouve le rocher d'émeraude qui colore la voûte du ciel en vert. C'est là où réside l'Esprit-Saint, l'Ange de l'humanité. Pour les soufis, l'émeraude est le symbole de l'âme cosmique. Il est assez étonnant de trouver une notion similaire chez les kabbalistes chrétiens. En effet, Johannes Pistorius, dans « *De Artis cabbalisticæ* » (1587), parle de la « *ligne verte* » du dernier ciel lorsqu'il évoque l'âme du monde. Ce concept se retrouve aussi dans la « *Cabala denudata* » de Knorr von Rosenroth (1677)(5).

L'imagination vraie

Le monde imaginal remplit une fonction liée à l'expérience intérieure. Selon Sohrevard, c'est au moyen d'une faculté particulière de l'âme, l'imagination active, que l'homme accède à cette dimension. Paracelse évoquait lui-même cette faculté de l'*imaginatio vera*, l'imagination vraie, qu'il incitait à ne pas confondre avec la fantaisie, la "folle du logis". Comme l'a montré Carl Gustav Jung, l'imagination vraie est une clé fondamentale pour comprendre le Grand Œuvre. Le « *Rosarium* » (XIV^e siècle) indique d'ailleurs que l'opus alchimique doit être accompli avec l'imagination vraie, et Martin Ruland, dans son « *Lexicon alchemiæ* » (1612), dit que « *l'imagination est l'astre dans l'homme, le corps céleste ou supracéleste* » (6). Jacob Boehme évoque aussi le monde imaginal sous les traits du Saint Élément, l'âme du Monde où demeure la Sophia, une représentation qui n'est pas sans rappeler Spenta Armaiti, la Sophia du mazdéisme. Le monde imaginal nous intéresse particulièrement dans la mesure où, comme l'a montré Henry Corbin, c'est la dimension intemporelle où "se déroulent" les événements rapportés dans les mythes, les grandes épopées. C'est « *l'endroit* » où ont lieu les visions des prophètes et des mystiques, où les guides de l'humanité reçoivent leur mission. C'est aussi le « *lieu* » des initiations mystiques. C'est encore celui des « *filiations spirituelles dont l'authenticité n'est pas du ressort de la documentation, des archives* » (7). Ce monde imaginal est un point de jonction entre les mondes matériel et spirituel, il est qualifié de « *terre des visions* » et de « *terre de résurrection* », car c'est là que l'initié retrouve son corps glorieux, (l'« *Homme de Lumière* » dont parle aussi Zozime, l'alchimiste alexandrin du II^e siècle), qui rend possibles les noces de l'âme, la rencontre avec sa Nature Parfaite. Pour Sohrevard, ceux qui parviennent à cette expérience spirituelle deviennent des disciples d'Hermès.

Les récits initiatiques

Les pèlerins de l'esprit qui ont atteint ce plan de conscience de l'âme ont généralement relaté leur expérience à travers des récits symboliques. Ces derniers deviennent les textes fondateurs des mouvements spirituels qui naissent dans leur sillage et possèdent plusieurs caractéristiques. D'abord, comme l'indique Henry Corbin, ce ne sont pas des mythes au sens commun du terme ; ils se réfèrent à des événements dont la réalité, le temps et le lieu ne sont pas de l'ordre de l'histoire profane mais du monde imaginal, le monde de l'âme. Ils relèvent de la hiérophistoire, c'est-à-dire de l'histoire sacrée. Ce n'est donc pas leur sens littéral qu'il importe de comprendre, mais leur « *sens interne* », pour reprendre l'expression d'Emmanuel Swedenborg, et seule l'herméneutique permet d'en appréhender la signification. Ensuite, ils possèdent

une capacité de transformation, car ils sont porteurs d'une lumière qui touche le centre intime du lecteur prêt à en percevoir la profondeur. C'est d'ailleurs en ce sens qu'ils sont véritablement des récits initiatiques. L'un des plus célèbres parmi ces textes est celui qui rapporte la découverte du tombeau d'Hermès Trismégiste.

La Nature Parfaite

Plusieurs historiens ont remarqué que Christian Rosenkreutz apparaissait au moment où s'éclipsait Hermès Trismégiste, dont l'héritage est remis en cause par Casaubon (1614). Pour Antoine Faivre, on assiste alors, avec la « *Fama Fraternitatis* », à une refondation de l'ésotérisme occidental. A ce titre, il est intéressant de constater que le récit de la découverte du tombeau de Christian Rosenkreutz rappelle celui du sépulcre d'Hermès. Selon Henry Corbin, le récit dans lequel Balînûs, c'est-à-dire Apollonius de Tyane, rapporte sa découverte du corps d'Hermès, est la typification de la rencontre de l'homme avec son âme, sa « *Nature Parfaite* » (8). Hermès tient dans sa main la « *Table d'Émeraude* » et un livre contenant les secrets de la Création. Ces éléments évoquent l'idée selon laquelle celui qui parvient à se connaître lui-même, en rentrant dans ses propres profondeurs, connaît les secrets de Dieu et de l'univers. Il semble que le récit de Balînûs soit emprunté à un passage du « *Picatrix* » (9) qui fait parler Socrate au sujet de la Nature Parfaite. Ce dernier, évoquant le témoignage d'Hermès, indique qu'elle représente l'entité spirituelle du philosophe, le guide intérieur qui ouvre les verrous de la sagesse. Une autre partie du « *Picatrix* » comporte une prière présentée comme appartenant à la liturgie astrale des Sabéens de Harrân. Elle invoque Hermès en précisant qu'en arabe on l'appelle 'Otâred, en persan Tîr, en romainque Hârûs, et en indien Bouddhâ (10). Ajoutons que cette rencontre entre l'homme et sa Nature Parfaite est également évoquée dans le prologue du « *Corpus Hermeticum* » : le « *Poimandrès* ».

Le Vieux Sage

Le tombeau représente le lieu de transition vers l'autre monde, et certains textes l'associent au passage vers le monde imaginal ; il symbolise en effet le lieu de la métamorphose du corps en esprit, de sa résurrection. Pour Carl Gustav Jung, il représente aussi la descente dans les profondeurs de l'inconscient. Les corps des deux maîtres, Christian Rosenkreutz et Hermès Trismégiste, découverts dans leur sépulcre, sont ceux de vieillards. Jung analyse la présence de ce symbole dans les mythes, les contes ou les rêves, comme étant l'expression d'un archétype : celui du « *Vieux Sage* ».

Il considère que lorsque l'individu a atteint un certain stade dans sa quête, l'inconscient change d'aspect dans sa vie intérieure. Il apparaît désormais sous une forme symbolique nouvelle représentant le Soi, le centre le plus intérieur de sa psyché. Dans le cas d'une femme, il sera représenté par une prêtresse, une magicienne, et dans le cas d'un homme, il se manifestera généralement sous la forme d'un vieux sage, d'un initiateur. Jung voit aussi dans Hermès l'archétype du processus alchimique, de l'initiation. Il associe Hermès-Mercure à l'inconscient et en fait un élément de première importance dans le processus d'intégration, c'est-à-dire de la découverte du centre de l'être : le Soi.

Les Amis de Dieu

A la fin du dernier volume de son œuvre magistrale « *En islam iranien* », Henry Corbin s'attarde sur les ressemblances existant entre les biographies ou les textes de ceux qui furent les fondateurs de certains mouvements spirituels. Il y remarque des thèmes communs, comme la notion d'Amis de Dieu, la couleur verte, l'idée de cycles, autant de récurrences révélatrices d'une même expérience spirituelle(11). On y trouve également souvent la référence au voyage vers l'Orient, à la découverte d'un tombeau, au projet de créer un mouvement spirituel en marge de la religion officielle, d'une sorte de chevalerie laïque, voire d'une chevalerie spirituelle.

L'un des points qui différencie l'islam shî'ite de l'islam sunnite, c'est l'idée de cycles de la Révélation Divine. Pour les shî'ites, le cycle des prophètes a débuté au moment où Adam est sorti du Paradis et où son fils Seth en reçut le dépôt sacré, (Gabriel lui remet aussi un manteau de laine verte). Cette période est close par Mohammad, le Sceau des prophètes. Une nouvelle période commence alors, car le Verbe continue à circuler dans la Création : c'est le cycle de la walâyat qui a pour objet la révélation de l'ésotérisme de la prophétie. Ceux qui la transmettent sont présentés comme des chevaliers, et appelés « *Amis de Dieu* ». Ce sont des êtres qui sont parvenus à une haute réalisation spirituelle, des hommes parfaits, véritables épiphanies de Dieu. Ils sont nécessaires pour temporiser le déséquilibre de la Création qui a perdu sa relation au Divin. L'un des plus grands représentants du soufisme iranien, Rûzbehân Baqlî Shîrâz (1128-1209), disait à leur propos : « *Ce sont les yeux par lesquels Dieu regarde encore le monde* ». On retrouve également le thème de l'amitié divine dans les Évangiles. Saint Jean indique : « *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître* » (Jn XV, 15).

L'Ile Verte

L'expression « *Amis de Dieu* » se retrouve en Occident, où elle désigne le groupe fondé par Rulman Merswin à la suite de sa rencontre avec « *l'Ami de Dieu du Haut-Pays* », un mystérieux voyageur. Cette petite communauté, que fréquentera Jean Tauler, avait élu domicile à Strasbourg, en un lieu nommé l'Ile Verte. Ce nom n'est pas sans évoquer la demeure secrète de l'« *Imam caché* » dont l'islam shî'ite attend le retour aux temps eschatologiques, et qui est également appelée l'Ile Verte. Rulman Merswin pensait que l'époque des cloîtres était révolue, qu'il fallait créer un autre type de structure, un Ordre d'un nouveau genre qui ne serait pas composé de clercs. Notons qu'à sa mort, en 1382, ses œuvres, écrites sur des tablettes de cire, seront enfermées dans son tombeau(12).

D'autres personnalités, comme Tauler, Eckart et ceux qui se groupèrent autour de Suso, étaient appelées Amis de Dieu. Les disciples de ce dernier projetèrent de former une « *Confrérie de l'Éternelle Sagesse* ». Johann Valentin Andreae utilisa lui aussi l'expression « *Amis de Dieu* » dans son « *Theca gladii spiritus (Le Fourreau de la gloire de l'esprit)* » (1616), un livre qui reprend de nombreux passages de la « *Confessio Fraternitatis* ». Dans l'idée des personnages ou des groupes que nous venons d'évoquer, le titre d'Amis de Dieu désigne généralement des élus, des guides de l'humanité, ceux qui ont vécu une expérience illuminatrice.

Les Fravartis

En islam, la notion d'Ami de Dieu recoupe le thème de la Chevalerie Spirituelle. La confrérie ismaélienne da'wat, avec laquelle les Templiers auraient établi des relations, présente d'ailleurs l'aspect d'un Ordre chevaleresque. Dans le shî'isme, on trouve même l'idée d'une chevalerie commune aux trois Religions du Livre. Pour H. Corbin, l'idée d'une telle « *Chevalerie Spirituelle* » prend racine dans une religion de l'Iran préislamique : le zoroastrisme. Elle se réfère aux premiers instants de la Création, à une mission donnée à certains êtres, les Fravartis, pour rétablir l'harmonie du monde. Cette notion, qu'il n'est pas possible d'exposer ici faute de place, est liée à celle de la nature initiale de l'homme, sa Nature Parfaite, sa dimension d'Homme de Lumière qu'il reconquiert par une expérience mystique. Ceux qui ont vécu ce type d'expérience, ces illuminés, au sens noble du terme, sont ceux qui ont rencontré Élie, l'initiateur spirituel. Selon une tradition soufie provenant du Yémen, Khezr-Élie est l'initiateur des owaysî, disciples qui reçoivent leur initiation par une expérience spirituelle, sans passer par un maître terrestre (ex. : Oways al-

Qaranî, Ibn Arabi, Hallâj...). Il est utile de préciser que ce Khezr (ou Khird, ou al-Khadir, connu en Inde sous le nom de Khawadja Khidr) est souvent assimilé à Hermès Trismégiste ou à Seth. Selon la Tradition, il habite là où se touchent les océans céleste et terrestre. On dit que son manteau se colora en vert après qu'il se fut baigné dans la source de la vie. Ce Khezr n'est qu'une désignation de la Nature Parfaite, l'ange de la connaissance, c'est-à-dire la nature la plus lumineuse de l'homme, son maître intérieur. Cette expérience fait entrer ceux qui la vivent dans la lignée d'une Chevalerie Spirituelle.

La Chevalerie Spirituelle

On trouve les traces d'une telle Chevalerie Spirituelle chez les divers personnages que nous venons d'évoquer. à peu près à l'époque où Joachim de Flore (XII^e siècle) entreprend la fondation d'un Ordre monastique dans l'esprit du christianisme primitif, en Allemagne, Wolfram von Eschenbach développe l'idée d'une chevalerie commune à la chrétienté et à l'islam. Son « *Parzival* », dont Richard Wagner a fait « *Parsifal* », tire d'ailleurs ses origines d'un texte arabe que Kyôto le Provençal aurait recueilli à Tolède. Cette version de la légende du Graal est d'origine iranienne(13). Il est étonnant de constater que le Graal de « *Parzival* » est une pierre précieuse sur laquelle descend la colombe du Saint-Esprit. Une tradition rapporte qu'il s'agit d'une émeraude dans laquelle on tailla la coupe du Graal.

L'étude des biographies des divers Amis de Dieu que nous avons évoqués ici incite à penser qu'elles témoignent toutes d'expériences spirituelles similaires qui les relient à une filiation spirituelle commune. Cette idée préoccupa beaucoup Henry Corbin, et c'est sur ce sujet qu'il termine son ouvrage magistral : « *En islam iranien* »(14). Il considère qu'une même ligne de force, plongeant dans un passé immémorial, donna naissance au sein du schî'isme à l'idée d'une chevalerie commune à toute la tradition abrahamique, comme elle fit éclore en Occident l'idée d'une chevalerie œcuménique regroupant les chevaliers de la chrétienté et de l'islam(15). A travers ces personnages, ne voyons-nous pas un projet commun aux tenants de l'ésotérisme oriental et occidental ? Ne voyons-nous pas ici « *le secret spirituel le plus précieux de toutes nos traditions occidentales ?* »(16). Cette Chevalerie Spirituelle possède des visées eschatologiques et relie les prophètes, les élus, les guides, les initiés qui œuvrent depuis l'origine de la Création pour la venue de l'Aurore qui rendra la Lumière au monde.

Les âges du monde

De multiples traditions rapportent le fait que la Révélation Divine qui éclairera totalement l'homme sur les desseins de Dieu s'échelonnera sur plusieurs millénaires. On trouve cette idée dans le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le judaïsme indique que l'univers n'existera que six mille ans, au terme desquels Élie reviendra pour purifier le monde avant que n'arrive le Messie. Ce retour est aussi évoqué dans les Évangiles (Mc IX, 12 et Mat XIV, 11). Cette prophétie marqua également le XIIe siècle avec Joachim de Flore qui distribue les cycles de la révélation divine autour des trois personnes de la Trinité. Après l'ère du Père et celle du Fils, il annonce l'imminence de la troisième période de la Révélation, celle du Saint-Esprit, qui sera marquée par le retour d'Élie. Elle verra le remplacement de l'Église de Pierre par celle de Jean. Ces idées de cycles et d'apparition d'une nouvelle Église auront une grande influence sur les mouvements mystiques qui prônent une religion intérieure. Parmi ces mouvements, Henry Corbin cite : les joachimites des XIIe et XIIIe siècles, Arnaud de Villeneuve, Cola di Rienzi, les Rose-Croix, Jacob Boehme, Schelling, Franz von Baader, Nicolas Berdiev, etc(17). Soulignons que ces idées eurent aussi une grande influence sur les kabbalistes chrétiens de la Renaissance, Paracelse, la « *Naometria* » de Simon Studion, les Manifestes rosicruciens et sur Martinès de Pasqually.

Le Paraclet

Comme l'a montré Henry Corbin, l'idée d'une Révélation s'échelonnant autour de cycles joue également un rôle important dans l'islam. Il a d'ailleurs souligné les affinités existant entre la théorie des trois âges du monde du moine de Calabre et celle de l'hexæmeron dans l'islam shî'ite(18). Le principe de l'hexæmeron a été exposé par le philosophe iranien Nâsir-e Khosraw un siècle avant que Joachim de Flore ne formule sa théorie. Il fait un parallèle entre les six jours de la Création et l'apparition de six grandes religions (sabéisme, brahmanisme, zoroastrisme, judaïsme, christianisme et islam). Chacune de ces étapes est marquée par la venue d'un prophète qui apporte un éclairage nouveau sur le Divin. Ces six jours ne forment cependant que « *la nuit de la religion* » et c'est lors du septième jour que sera dévoilé le sens spirituel, ésotérique, de toutes les révélations. Dans l'islam, il existe de nombreux textes qui développent ce thème, comme « *La Sagesse des prophètes* » d'Ibn 'Arabi, (XIe siècle), qui voit dans les prophètes la typification des degrés de la hiérarchie de l'être et de la Sagesse, ou « *La Roseaie du mystère* » de Mahmûd Shabestarî (XIVe siècle), qui y voit la symbolisation d'états mystiques. De son côté, Semnânî (XIVe siècle) relie les prophètes aux sept centres subtils de l'être. Au XIIe siècle, les

théosophes shî'ites ont une prédilection pour l'Évangile et l'Apocalypse de saint Jean ; ils sont johannites. Ils assimilent d'ailleurs la parousie du douzième Imâm avec le Paraclet, le Saint-Esprit, annoncé par saint Jean. Au XVII^e siècle, au moment où fleurit la Rose-Croix, l'école shî'ite d'Ispahan va jusqu'à identifier l'Imâm caché (le douzième) avec le Saoshyan, c'est-à-dire le Sauveur qui selon le zoroastrisme, doit venir à la fin du XII^e millénaire pour restaurer la Création dans sa Lumière originelle.

Hiérophistoire

Nicolas Berdiev comme Henry Corbin ont montré que les cycles de la révélation que nous venons d'évoquer, dont parlent les chrétiens et les musulmans, ne doivent pas être compris comme des étapes chronologiques. Ils ne relèvent pas de l'histoire, mais de ce qu'ils nomment la « *hiérophistoire* », l'histoire sacrée dont les événements ne se succèdent pas d'une manière linéaire. Leur cadre se situe dans le monde de l'âme, le monde des hiérophanies. Ainsi, ils estiment que ces périodes renvoient à des stades de développement intérieur de l'homme et non pas à une période de l'histoire. Les faits historiques qui s'y rapportent ne sont que des historicisations d'événements de l'histoire sacrée dont les manifestations sont destinées à nous édifier. Aussi, alors que certains hommes n'en sont qu'à un premier niveau de révélation, d'autres, ceux qui font l'expérience du Huitième Climat, le monde imaginal, vivent déjà dans le temps de l'Esprit car ils sont devenus des Amis de Dieu par leur expérience intérieure. C'est à ce développement que conduisent les Ordres initiatiques authentiques. Les expériences mystiques de leurs fondateurs ont donné naissance à des groupes qui sont autant de branches d'un même arbre reliées au tronc d'une même chevalerie spirituelle. Jean-Baptiste Willermoz parlait à ce titre d'un « *Haut et Saint Ordre* » qui trouve ses origines au commencement du monde [\(19\)](#). Quant au Rosicrucianisme moderne, il se réfère à l'ordre invisible qu'est la Grande Fraternité Blanche, dont l'Ordre de la Rose-Croix n'est qu'une manifestation sur le plan visible. C'est donc sous ce rapport que l'on doit chercher sa source. Certes, cette origine ne se démontre pas avec des documents, et l'on comprendra que cette idée rebute les historiens rationalistes. Elle heurtera moins ceux qui, dans la lignée d'un Mircea Eliade, appellent à un nouveau regard sur l'origine des mouvements spiritualistes ésotériques et initiatiques. Sur ce point, les études d'Henry Corbin se montrent précieuses, et c'est la raison pour laquelle nous avons largement fait référence à ses écrits dans cet article. Ses réflexions laissent à penser que la biographie de Christian Rosenkreutz peut se lire comme un récit visionnaire, à l'image de celui de la découverte de la Table d'Émeraude. Elle relate une expérience spirituelle, une

rencontre avec la Nature Parfaite qui ouvre les secrets de la création. Elle n'est pas la biographie d'un homme ayant existé, mais l'histoire d'un "personnage" qui renvoie au monde imaginal, ce monde qu'Henry Corbin considère comme étant la source possible des filiations initiatiques. Ainsi, la « *Fama Fraternitatis* » se place dans la lignée des récits initiatiques qui, depuis l'aube des temps, engagent les hommes à se joindre à la fraternité qui œuvre en secret à la restauration de la Lumière du Monde. On comprendra alors davantage ce que voulait dire Michael Maier quand il présentait le Rosicrucianisme comme issu des spiritualités égyptiennes et brahmaniques, des Mystères d'Eleusis et de Samothrace, des Mages de Perse, des Pythagoriciens et des Arabes. Nous pouvons cependant sentir en quoi l'origine d'un mouvement initiatique dépasse l'histoire et s'inscrit dans la hiérophistoire, celle qui ne se lit pas dans les documents, mais dans le monde de l'âme. Newton ne disait-il pas dans ses écrits alchimiques que les vérités réelles s'incarnent dans les mythes, les fables et les prophéties ?

Notes :

1. "Histoire des Rose-Croix", Bihorel, 1932, Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, pp. 110 et 332. Cette étude, même si elle comporte de nombreuses erreurs, reste intéressante à plus d'un titre. ↑
2. Mircea Eliade, "Le Sacré et le profane", Paris, 1965, Gallimard. Sur ce sujet, voir aussi Mircea Eliade et Pettazzoni, "L'histoire des religions a-t-elle un sens ?", Paris, 1994, Cerf. ↑
3. Terme forgé par Rudolf Otto. Du latin Numen : Dieu. Voir son livre "Le Sacré", Paris, 1949, Payot. ↑
4. Voir Henry Corbin "Pour une charte de l'imaginal", prélude de la deuxième édition de "Corps spirituel et terre céleste, de l'Iran mazdéen à l'Iran shî'ite", Paris, 1979, Buchet/Chastel. ↑
5. Voir Antoine Faivre, "Les conférences de Lyon", Braine-le-Comte, 1975, éd. du Baucens, pp. 118-120. ↑
6. C. G. Jung, "Psychologie et alchimie", Paris, 1970, Buchet/Chastel, pp. 355-362. ↑
7. Ibid., p. 12. ↑
8. Voir "L'Homme et son Ange", Paris, 1983, Fayard, pp. 51-54 et "L'Homme de Lumière dans le soufisme iranien", Paris, 1971, Présence, pp. 34-37. ↑
9. Sur ce texte, voir revue "[Rose-Croix](#)" n° 189, printemps 1999, pp. 3-4. ↑
10. Voir Henry Corbin, "L'Homme et son Ange", Paris, 1983, Fayard, pp. 54-57. ↑
11. Il développe ces éléments dans "En islam iranien", op. cité, vol. 4, livre VII. ↑
12. Sur les Amis de Dieu, outre les nombreux écrits d'Henry Corbin, voir aussi Bernard Gorceix, "Les Amis de Dieu en Allemagne au siècle de Maître Eckhart", Paris, 1984, Albin Michel, et R. Edighoffer, "Les Rose-Croix et la crise de conscience européenne au XVIIe siècle", Paris, 1998, Dervy, pp. 249-263. ↑
13. Voir Jean Markale, "Le Graal", Paris, 1996, Albin Michel, pp. 258-263. ↑
14. "En islam iranien", op. cit., vol. IV, livre VII, chap. III, pp. 390-460. ↑
15. "En islam iranien", op. cit., vol. IV, p 393. ↑
16. "L'Homme et son Ange", op. cit., p. 241. ↑
17. Sur tous ces points, voir en particulier le chapitre "Juvénilité et chevalerie",

dans "L'Homme et son Ange" op. cit. ↑

18. Il aborde ce thème dans de nombreux ouvrages, comme dans "L'Homme et son ange", op. cit. pp. 102-105. ↑

19. Voir l'instruction pour la réception des Frères Écuyers Novices des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, dans "Les Archives secrètes de la Franc-Maçonnerie", Steel-Maret, Genève, 1985, Slatkine, pp. 92-113. ↑

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

VI - LES NOCES CHYMIQUES

L'alchimie au XVIe siècle

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 194 - été 2000

En 1616, paraissent les « *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* », livre considéré comme le troisième Manifeste rosicrucien. Il est publié à Strasbourg, chez Lazare Zetzner, l'éditeur du « *Theatrum Chemicum* » et de nombreux traités d'alchimie. Ce texte est très différent des deux premiers Manifestes. D'abord, bien qu'il ait été publié anonymement, on sait que Johann Valentin Andreae en est l'auteur. Ensuite, il a une forme particulière : il se présente comme un roman alchimique, une autobiographie. À cette époque, la science connaît une grande évolution. Comme en témoignent les nombreuses publications d'alors, cette évolution scientifique n'entache pourtant pas la vitalité de l'alchimie. Celle-ci contribue à enrichir les réflexions des chercheurs, ce qui fait dire à Frank Greiner que « *l'invention du monde moderne ne procéda pas essentiellement du triomphe du mécanisme, mais trouva aussi quelques-uns de ses ferments dans les alambics des faiseurs d'or et des extracteurs de quintessence* » (1). Au XVIIe siècle, l'alchimie élargit ses perspectives. Elle se veut une science unificatrice, comporte des applications médicales et développe une dimension plus spirituelle. Elle cherche aussi à s'inscrire dans une réflexion sur l'histoire de la Création, de la cosmogonie tragique qui a entraîné non seulement la Chute de l'homme, mais encore celle de la Nature. Ainsi, l'alchimiste est médecin de l'homme ; il l'aide à se régénérer, à renaître à sa condition spirituelle, mais il est aussi médecin de la Nature. Comme l'indique saint Paul, la Création est dans l'exil et la souffrance, et elle attend de l'homme sa libération (2). Gerhard Dorn, disciple de Paracelse, est l'un des représentants types de cette évolution (3). C'est dans cette mouvance, si riche en publications, que s'inscrivent les « *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* ».

Johann Valentin Andreae

L'auteur de ce Manifeste, Johann Valentin Andreae (1586-1654), est issu d'une illustre famille de théologiens. Son grand-père, Jakob Andreae, fut l'un des rédacteurs de la « *Formule de la*

Concorde», un élément marquant de l'histoire du protestantisme. En reconnaissance de ses mérites, le comte palatin Otto Heinrich lui avait accordé des armoiries. Jakob les composa en associant la croix de saint-André, correspondant à son patronyme, avec quatre roses, par déférence à Luther dont les armoiries comportaient une rose. Les armes de Luther peuvent ainsi être décrites : au centre se trouve une croix noire évoquant la mortification et rappelant que la foi en Christ crucifié est rédemptrice. Cette croix repose au centre d'un cœur rouge, symbole de vie. Ce dernier est disposé dans une rose blanche, insigne de joie et de paix. L'ensemble est entouré par un anneau d'or symbolisant la vie éternelle. Il est possible que ces armoiries soient inspirées des écrits de saint Bernard que Luther appréciait beaucoup. En effet, dans ses sermons sur le « *Cantique des Cantiques* », saint Bernard a souvent recours à l'image de la croix unie à une fleur, lorsqu'il évoque les noces de l'âme avec Dieu. Depuis l'enfance, Johann Valentin Andreae est bercé par l'alchimie. Son père, pasteur à Tübingen, possède un laboratoire, et son cousin, Christophe Welling, est lui aussi passionné par cette science. Comme son père, il suit des études de théologie. Le théologien Johann Arndt le considère comme son fils spirituel et aura une grande influence sur lui. J. Arndt s'inscrit dans la lignée de Valentin Weigel, lignée qui tenta de réaliser une synthèse entre la mystique rhéno-flamande, l'hermétisme de la Renaissance et l'alchimie paracelsienne. Johann Valentin est aussi l'ami de Tobias Hess, un théologien s'adonnant à la médecine paracelsienne et à la naométrie. Il se consacre lui-même à cette science de "la mesure du temple", lorsqu'à Tübingen, il aide son maître et protecteur, le théologien Matthias Hafenreffer, à dessiner les planches d'une étude sur le Temple d'Ézéchiel. Johann Valentin Andreae s'est beaucoup intéressé au rôle médiateur des symboles dans l'expérience spirituelle. Sur ce point, il rejoint les préoccupations de son maître J. Arndt. Très marqué par la mystique, il est considéré comme l'un des précurseurs du piétisme. L'auteur des « *Noces Chymiques* » voyait dans le théâtre un moyen intéressant pour amener ses contemporains à réfléchir, et certaines de ses œuvres sont influencées par la comedia dell'arte. C'est le cas de « *Turbo* », une pièce où l'on note la première apparition d'Arlequin sur la scène allemande. Cette pièce, éditée la même année que les « *Noces Chymiques* », fait référence à l'alchimie. C'est une œuvre importante qui servira de modèle au « *Faust* » de Goethe. Cependant, même si elle témoigne de l'érudition de l'auteur dans l'art d'Hermès, elle est assez ironique vis-à-vis des alchimistes. D'une manière générale, que ce soit en théologie ou en science, c'est le savoir utile qui l'intéresse et non les vaines spéculations. Avec son ami J. Comenius, il est d'ailleurs l'un des rénovateurs de la pédagogie du XVIIe siècle. En 1614, il est nommé pasteur suffragant à Vaihingen. Il sera par la suite surintendant à Calw,

puis prédicateur et conseiller au Consistoire de Stuttgart. Après être passé par diverses charges, il finira sa vie comme abbé d'Adelberg, ville où il mourra en 1654(4). Johann Valentin Andreae a laissé une œuvre très importante(5). C'est en 1602-1603, alors qu'il n'a encore que dix-sept ans, qu'il fait ses premiers essais d'auteur. Il écrit deux comédies sur Esther et Hyacinthe, ainsi qu'une première version des « *Noces Chymiques* ». Le personnage principal de ce roman portait-il déjà le nom de Christian Rosenkreutz, ou ce nom fut-il ajouté pour sa publication de 1616 ? Le manuscrit de la première version de ce texte ayant disparu, il est difficile de répondre à cette question. Cependant, on peut constater que les symboles de la rose et de la croix ne sont guère présents dans le roman. On sait également que Johann Valentin Andreae avait remanié son texte pour l'édition de 1616. Il est intéressant de signaler que l'année où il publie les « *Noces Chymiques* », il fait paraître chez le même éditeur « *Theca gladii spiritus (Le Fourreau de la gloire de l'Esprit)* ». Ce livre reprend vingt-huit passages de la « *Confessio Fraternitatis* ». Cependant, au nom de Christian Rosenkreutz, il substitue celui de Christian Cosmoxene, et ne semble pas adhérer à toutes les idées présentées dans les premiers textes rosicruciens. Il est bon de rappeler que l'année où la « *Fama Fraternitatis* » fut éditée, Johann Valentin Andreae proposait la création d'une « *Societas christiana* », un groupe qui, sur certains points, ressemblait au projet formulé dans les Manifestes. Toute sa vie durant, il n'aura de cesse de créer des sociétés savantes, comme le « *Cercle (ou Cénacle) de Tübingen* », ou des organisations à caractère social, comme la « *Fondation des teinturiers* » qui existe encore de nos jours.

L'histoire

Le troisième Manifeste rosicrucien est très différent des deux précédents. Voici, à grands traits, son propos. Dans ce texte, c'est Christian Rosenkreutz, un vieillard de quatre-vingt-un ans, qui raconte sa propre aventure. Il s'agit du récit des sept journées au cours desquelles il assiste à des noces royales. En 1459, invité par une messagère ailée, il quitte son ermitage situé à flanc de montagne pour se rendre à ce mariage. Après quelques périples, il arrive au sommet d'une haute montagne, avant de franchir trois enceintes successives. Là, comme les autres invités, il est soumis à l'épreuve de la balance et jugé assez vertueux pour participer au mariage. Les élus reçoivent une Toison d'or(6) et sont présentés à la famille royale. Alors que l'on s'attend à assister à un mariage, c'est la décapitation de la famille royale que Christian Rosenkreutz nous décrit. Les cercueils sont ensuite embarqués sur sept navires en partance pour une île lointaine. Arrivés à destination, ils sont

déposés dans un curieux bâtiment de sept étages : la Tour d'Olympe. La suite du récit nous fait assister à une étrange ascension des invités à travers les sept étages de la tour. A chaque étape, sous la direction d'une femme et d'un vieillard, ils participent à des opérations alchimiques. On procède à une sorte de distillation des dépouilles royales dont on récupère un liquide qui donne bientôt naissance à un œuf blanc. De celui-ci naît un oiseau qui sera engraisé pour ensuite être décapité et réduit en cendres. Avec ces résidus, les invités fabriquent deux minuscules statues. Ces homoncles sont nourris jusqu'à ce qu'ils prennent la taille d'adultes. Une dernière opération leur communique la flamme de vie. Les deux homoncles ne sont autres que le roi et la reine qui s'éveillent à nouveau à la vie. Peu après, ces derniers reçoivent leurs invités dans l'Ordre de la Pierre d'Or, et tous retournent au château. Cependant, Christian Rosenkreutz, lors de sa première journée au château, avait commis une indiscretion. Il avait pénétré dans le mausolée où gisait Vénus endormie. Cette indiscretion lui vaudra d'être condamné à devenir le gardien du château. La sentence ne semble pas avoir été exécutée, car le récit s'achève brutalement sur le retour de Christian Rosenkreutz dans sa demeure. L'auteur laisse entendre que l'ermite, qui a quatre-vingt-un ans, n'a plus que quelques années à vivre. Ce dernier élément semble contredire la « *Fama Fraternitatis* » qui indique que Christian Rosenkreutz vécut jusqu'à l'âge honorable de cent six ans. D'ailleurs, d'autres points du récit nous montrent un Christian Rosenkreutz assez différent de celui qui est présenté dans les premiers Manifestes.

Un opéra baroque

Comme le fait remarquer Bernard Gorceix, le texte de Johann Valentin Andreae porte l'empreinte de la culture du XVIIe siècle, celle du baroque où l'allégorie, la fable et le symbole occupent une place prééminente. Pour lui, le roman de Johann Valentin Andreae est une œuvre importante de l'histoire de la littérature. Elle est en effet l'un des meilleurs témoignages de l'émergence du baroque du XVIIe siècle. On y retrouve le goût du merveilleux, le primat de l'ornement(7). Le château où se déroulent les noces est somptueux. Ses jardins reflètent l'intérêt de l'époque pour les parcs agrémentés de fontaines et d'automates(8). Dans ce récit, ils servent de décors à plusieurs scènes, en particulier à l'une des plus intrigantes, celle du jugement où les invités passent un à un sur une balance qui mesure leur vertu. L'auteur nous fait assister à d'étranges défilés de vierges voilées à peine perturbées par les flèches d'un Cupidon quelque peu indiscipliné. On y rencontre des animaux fabuleux : licornes, lions, ou phénix... Les costumes des divers personnages sont luxueux, et au cours du récit, certains

passent du noir au blanc et au rouge, suivant le stade de la transmutation alchimique en cours. Des fêtes et des banquets, servis par des valets invisibles, ponctuent le récit. La musique, souvent interprétée par des musiciens invisibles, accompagne la narration. Trompettes et timbales marquent les changements de décors ou l'entrée en scène des personnages. Le texte est parsemé de poèmes, et l'action générale est interrompue par une pièce de théâtre. L'humour n'est pas absent de ce traité d'alchimie ; il se manifeste à des moments souvent inattendus, comme par exemple l'épisode du jugement (3e jour), qui donne lieu à quelques "gauloiseries". Au moment où la transmutation est pratiquement achevée (6e jour), celui qui dirige les opérations organise une mascarade pour faire croire aux invités qu'ils ne vont pas assister à la phase finale de l'œuvre. Quand la farce s'achève, son auteur « *rit à s'en rompre le ventre* ». Le récit comporte aussi des inscriptions cryptées et une énigme chiffrée que Leibniz s'efforcera de percer. Comme on peut le voir, nous sommes en présence d'un texte d'une grande richesse, mais d'un style très différent de la « *Fama Fraternitatis* » et de la « *Confessio Fraternitatis* ».

Alchimie intérieure

L'année qui suit la parution des « *Noces Chymiques* » (1617), l'alchimiste Raticchius Brotofferr publie « *Elucidarius Major...* », un livre dans lequel il tente d'établir des relations entre les sept journées des « *Noces* » et les étapes de l'œuvre alchimique. Il avoue cependant que le texte de Johann Valentin Andreae est obscur. Plus tard, d'autres auteurs, comme Richard Kienast (1926) ou Will-Erich Peuckert (1928), se sont efforcés de percer les mystères de ce texte. Plus récemment, Bernard Gorceix, Serge Hutin et surtout Roland Edighoffer ont analysé cette œuvre avec pertinence(9). Le texte des « *Noces* » ne ressemble guère aux œuvres du corpus alchimique. Il ne s'agit pas d'un traité didactique, et son objet n'est pas de décrire les opérations du laboratoire. On notera au passage qu'il n'y est pas question d'élaborer la Pierre Philosophale, mais de produire un couple d'homoncules. Sur les sept journées décrites dans le récit, c'est essentiellement à partir de la quatrième journée que la symbolique alchimique occupe le premier plan. Paul Arnold a tenté de montrer que les « *Noces Chymiques* » ne sont qu'une adaptation du chant X du poème « *La Reine des Fées* » d'Edmund Spenser (1594), qui met en scène le chevalier Red-Cross (Croix-Rouge). Cependant, sa démonstration n'est guère convaincante. De son côté, Roland Edighoffer a montré que le récit de Johann Valentin Andreae présentait une ressemblance frappante avec un livre de Gerhard Dorn : « *Clavis totius philosophiæ*

chimisticæ» (10). Le livre de ce disciple de Paracelse fut publié en 1567, puis intégré dans le tome I du « *Theatrum chemicum* » édité par Lazare Zetzner en 1602. Dans ce texte, Gerhard Dorn indique que la purification que l'alchimiste opère sur la matière peut aussi s'accomplir sur l'homme lui-même. Son livre met en scène trois personnages qui typifient les diverses parties de l'homme : corps, âme et esprit. Tous les trois dialoguent à un carrefour pour décider du chemin à suivre pour accéder à trois châteaux situés sur une montagne. Le premier de ces châteaux est en cristal, le deuxième en argent et le troisième en diamant. Après quelques péripéties et une purification à la Fontaine d'Amour, ces personnages accèdent aux sept étapes qui marquent le processus de régénération intérieure de l'être. Il est frappant de constater que l'on retrouve là l'essentiel de la trame du récit des « *Noces* ».

Les noces spirituelles

En exergue de son livre, Johann Valentin Andreae indique que « *les arcanes s'avilissent, quand ils sont révélés ; et profanés, ils perdent leur grâce* ». En effet, les mystères initiatiques perdent leur valeur lorsqu'ils ne passent que par le filtre de l'intellect. Comment, dans ces conditions, tenter d'analyser l'œuvre qui nous intéresse ici, sans en déflorer les vertus ? Nous n'avons certes pas la prétention de pouvoir en révéler tous les arcanes, mais il nous a semblé intéressant de souligner trois thèmes importants présents dans le roman initiatique de Johann Valentin Andreae : les noces, celui de la montagne de la révélation, et enfin celui des sept stades de l'œuvre. Le mariage sacré, la hiérogamie, occupe une place importante dans les Mystères antiques. Dans le christianisme, comme chez saint Bernard (1090-1153), cette thématique se développe à partir de commentaires du « *Cantique des Cantiques* ». Dans son « *Traité de l'amour de Dieu* », il décrit l'itinéraire de l'âme vers les sphères supérieures, dont l'étape ultime est celle des noces spirituelles. Cette symbolique connaîtra un grand développement chez les mystiques rhéno-flamands, notamment chez les béguines et chez Jan van Ruysbroek, l'auteur de « *L'Ornement des noces spirituelles* » (1335). Chez de nombreux auteurs, comme Valentin Weigel, le thème des noces spirituelles est lié à celui de la régénération et de la nouvelle naissance. Chez ces derniers, la symbolique alchimique s'ajoute à celle du christianisme. D'une manière générale, les noces royales occupent une place importante dans l'alchimie, et C. G. Jung a montré qu'elles sont particulièrement bien adaptées pour décrire les phases du processus d'individuation. Le mariage du roi et de la reine figure l'union des deux polarités de l'être, l'animus et l'anima, conduisant à la découverte du Soi. C. G. Jung a exposé ses recherches dans plusieurs livres, dont le plus représentatif est «

Psychologie et Alchimie» (1944). Cependant, c'est avec son « ***Mysterium conjunctionis, Études sur la séparation et la réunion des opposés psychiques dans l'alchimie***» (1954), qu'il estimait avoir poussé le plus loin sa recherche. Dans cette œuvre, les « ***Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz***» ont constitué un élément fondamental de sa réflexion. Contrairement à ce qu'indique son titre, le texte de Johann Valentin Andreae ne parle pas d'un mariage. Du moins, la cérémonie des noces n'est pas décrite dans le roman dont l'action se cristallise autour de la résurrection d'un roi et d'une reine. Comme saint Bernard et les mystiques des époques précédentes, c'est des noces de l'être, entendues comme une régénération, que Johann Valentin Andreae traite dans son livre.

Le château de l'âme

Le lieu des noces est situé sur une montagne. Dans la symbolique traditionnelle, ce lieu, point de rencontre entre la terre et le ciel, est celui du séjour des dieux et de la révélation. Comme l'a si bien montré Marie-Madeleine Davy dans « ***La Montagne et sa symbolique***»[\(11\)](#), gravir la montagne, c'est partir à la quête de soi-même et entreprendre l'ascension vers l'absolu. Le message d'invitation apporté à Christian Rosenkreutz indique qu'il doit gagner le sommet d'une montagne que trois temples couronnent. Pourtant, dans la suite du récit, c'est de châteaux dont il est question. Christian Rosenkreutz traverse deux portails et arrive dans le château où se déroulent les préparatifs de la grande transmutation. Puis, c'est en un troisième lieu, dans une tour située sur une île, que le Grand Œuvre est accompli. On retrouve ici le thème du château de l'âme dont parlent Maître Eckhart (1260-1328) et sainte Thérèse d'Avila (1515-1582). Chez eux, la quête de l'âme est souvent présentée comme la conquête d'un château. Les textes alchimiques combinent les deux éléments en décrivant un château sur une montagne. On a vu plus haut que Gerhard Dorn parlait de trois châteaux sur une haute montagne. Montagne, château, temple ou tour, on retrouve dans notre récit tout un ensemble d'éléments symboliques qui évoquent l'idée de périple et d'élévation. Mais le temple, ou château, situé sur une haute montagne, peut aussi avoir un aspect eschatologique et évoquer le Temple à venir dont Ézéchiél parle dans ses visions. Après la destruction du Temple et de la ville de Jérusalem, les Juifs sont déportés à Babylone. C'est alors que le prophète a la vision d'un Temple à venir. Il dresse un parallèle entre l'exil des Juifs et la sortie de l'homme du Paradis. Cette destruction du Temple provoque le retrait de Dieu hors de la Création, Dieu devenant alors le seul "lieu" où l'homme peut rendre le culte. Cependant, Ézéchiél annonce l'établissement d'un nouveau

Temple, un troisième, qui coïncidera avec la restauration de la Création. Le prophète décrit celui-ci comme étant situé sur une « *haute montagne* ». Il déclare que l'archétype de ce temple préexiste dans le monde supraterrrestre. Cette vision aura une grande influence sur les Esséniens et sera à l'origine de toute la littérature apocalyptique(12). On se souvient de l'importance de la vision du Temple d'Ézéchiël dans la « *Naometria* » de Simon Studion, et l'on sait que Johann Valentin Andreae eut lui aussi l'occasion de travailler sur ce sujet avec Matthias Hafenreffer (voir plus haut). D'ailleurs, comme l'a montré Roland Edighoffer, les « *Noces* » comportent de nombreux aspects eschatologiques. Il est étonnant de constater qu'on retrouvera bientôt cette idée d'un Temple eschatologique chez Robert Fludd. Pour ce dernier, la montagne sur laquelle est érigé ce Temple n'est autre que celle de l'initiation.

Les sept étapes

Dans les « *Noces Chymiques* », le nombre sept joue un rôle fondamental. L'action se déroule en sept jours, il est question de sept vierges, de sept poids, de sept bateaux, et la transmutation finale s'opère dans l'athanor qui trône dans une tour de sept étages. Bien que cela ne soit pas une constante, les alchimistes divisent souvent le processus de l'élaboration du Grand Œuvre en sept phases. Gerhard Dorn parle des sept degrés de l'œuvre. On retrouve là une donnée qui est loin d'être uniquement d'ordre alchimique. Comme l'a montré le professeur Ioan P. Couliano, la théorie selon laquelle le processus de l'élévation de l'âme comporte sept étapes se retrouve dans de nombreuses traditions(13). Ses recherches montrent que selon une tradition grecque que l'on retrouve aussi chez Dante, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, cette montée vers l'extase s'effectue à travers les sept sphères planétaires. Il repère aussi une autre forme d'ascension selon une tradition qui remonte à Babylone, et qui passe ensuite dans la littérature apocalyptique juive et judéo-chrétienne, ainsi que dans l'islam. Sans faire référence aux planètes, elle évoque aussi sept étapes vers l'extase spirituelle. Cet élément se retrouve également dans l'hermétisme. Dans le premier traité du « *Corpus Hermeticum* », Poimandrès, après avoir abordé la cosmogonie et la Chute de l'homme, parle des sept étapes de la remontée de l'âme à travers l'armature des sphères. Il décrit les sept zones que l'âme, après la dissolution du corps matériel, doit franchir pour se purger de ses défauts et de ses illusions avant de monter vers le Père(14). Il est intéressant de noter que le traité X, qui donne un résumé de l'enseignement d'Hermès, revient sur cette ascension vers Dieu en la définissant comme la « *montée vers l'Olympe* ». N'est-il pas étonnant que

dans les « *Noces Chymiques* », la tour où s'accomplissent les sept phases alchimiques se nomme justement la « *Tour d'Olympe* » ? Cette notion septénaire se trouve également dans la tradition chrétienne, notamment chez saint Bernard, que Johann Valentin Andreae appréciait beaucoup. Le rêve qu'il raconte dans la première journée des « *Noces* » emprunte sa thématique à son sermon pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. Dans ce rêve, Christian Rosenkreutz est enfermé dans une tour en compagnie d'autres hommes. De même, les outils que reçoivent les invités des noces pour passer d'un étage à l'autre de la Tour d'Olympe (6e jour) : la corde, l'échelle et les ailes, sont empruntés à la symbolique de saint Bernard. On trouve cette référence aux sept stades de vie intérieure chez deux auteurs loués par Johann Valentin Andreae. Le premier, Stephan Prætorius, pasteur à Salzwedel, parle de « *justificatio, santificatio, contemplatio, applicatio, devotio, continentia, beneficentia* ». Le second, c'est Philippe Nicolaï (1556-1608), un pionnier de la « *nouvelle piété* », qui, lorsqu'il évoque les noces mystiques, décrit les sept phases qui marquent la régénération de l'âme (« *Le Miroir des joies de la vie éternelle* », 1599).

Chevalier de la Pierre d'Or

A l'issue de la septième journée des « *Noces* », Christian Rosenkreutz est sacré « *Chevalier de la Pierre d'Or* ». Ce titre lui donne la maîtrise de l'ignorance, de la pauvreté et de la maladie. Chaque chevalier prête serment en promettant de vouer l'Ordre à Dieu et à sa servante la Nature. En effet, comme l'indique Johann Valentin Andreae, « *l'Art sert la Nature* » et l'alchimiste participe autant à sa propre restauration qu'à celle de la Nature. Sur un registre, il inscrit ces mots : « *La science suprême est de ne rien savoir* ». Cette phrase se réfère à la « *Docte ignorance* » prônée par Nicolas de Cuse (1401-1464). Ce dernier, se plaçant dans la lignée de Proclus, de Denys l'Aréopagite et d'Eckhart, s'oppose à la logique rationaliste. La « *Docte ignorance* » ne consiste pas, comme on le croit trop souvent, à rejeter la connaissance, mais à reconnaître que le monde, étant infini, ne peut être l'objet d'une connaissance totale. Nicolas de Cuse préconise une gnose, une connaissance illuminatrice, seule capable de dépasser le monde des apparences pour comprendre la coïncidence des opposés. En résumé, le livre des « *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* » est un récit initiatique, celui d'une quête de l'être en route vers les noces de son âme. Cette montée de l'âme s'inscrit dans un processus englobant à la fois l'homme et la Nature. A sa lecture, on est frappé par la richesse d'un texte qui témoigne de l'érudition de son auteur. Il faudrait en effet consacrer un volume entier pour souligner toutes les références à la mythologie, à la littérature, à

la théologie, et à l'ésotérisme. Dans cet article, nous n'avons fait qu'esquisser la présentation de ce merveilleux récit. Plus que d'en expliquer les multiples sens, notre but aura plutôt été de donner à chacun l'envie de lire ou de relire un texte fondamental de la Tradition rosicrucienne, qui s'inscrit aussi dans l'histoire de la littérature européenne.

LES SEPT JOURS DES NOCES

<i>1er jour, préparation au départ</i>	<i>L'invitation céleste - Les prisonniers de la Tour - Le départ de C. Rosenkreutz pour les noces.</i>
<i>2e jour, voyage vers le château</i>	<i>Le carrefour des quatre chemins - L'arrivée au château et le passage des trois enceintes - Le dîner au château - Rêve.</i>
<i>3e jour, le jugement</i>	<i>Le jugement des invités indignes - La remise de la Toison d'or aux élus - L'exécution du jugement - La visite du château - La cérémonie des poids.</i>
<i>4e jour, les noces de sang</i>	<i>La fontaine d'Hermès - La remise d'une seconde Toison d'or - Présentation aux six personnes royales - La représentation théâtrale - L'exécution de la famille royale - L'embarquement des cercueils sur sept navires.</i>
<i>5e jour, le voyage en mer</i>	<i>Le mausolée de Vénus - Le faux enterrement des personnes royales - Le voyage en mer - L'arrivée sur l'île - La tour à sept étages - Le laboratoire.</i>
<i>6e jour, les sept phases de la résurrection</i>	<i>Le tirage au sort - Cérémonie autour de la fontaine et du chaudron - Le globe suspendu - L'œuf blanc - Naissance de l'oiseau - La décapitation et l'incinération de l'oiseau - Le fourneau circulaire - La fabrication des deux statues à partir des cendres - La flamme de vie - L'éveil du couple royal.</i>
<i>7e jour, le retour de Christian Rosenkreutz</i>	<i>Les Chevaliers de la Pierre d'Or - Le retour en bateau - La punition infligée à C. Rosenkreutz - Son retour chez lui après sa grâce.</i>

Notes :

(1) Préface de "Aspects de la tradition alchimique au XVIIe siècle", Actes du colloque international de l'Université de Reims-Champagne-Ardenne des 28-29 novembre 1996, sous la direction de F. Greiner, "Chrysopoeia", Paris, 1998, éd. Arché, p. 11. ↑

(2) Épître aux Romains VIII, 19-22. ↑

(3) Voir B. Gorceix, "Alchimie", Paris, 1980, Fayard. ↑

(4) Voir Roland Edighoffer, "Rose-Croix et société idéale selon Johann Valentin Andreæ", vol. 1 et 2, Paris, 1982 et 1987, Arma Artis. ↑

(5) Roland Edighoffer, dans "Rose-Croix et société idéale...", vol. II, op. cit., a

dressé l'ensemble de sa bibliographie : livres, traductions, éditions, correspondance et manuscrits (pp. 761-781). ↑

(6) La Toison d'or est un symbole qui désigne le Grand Œuvre. Antoine Faivre a consacré un livre passionnant autour de ce thème, "Toison et Alchimie", Paris, 1990, Arché. ↑

(7) Voir Bernard Gorceix, "La Bible des Rose-Croix", introduction, Paris, 1970, PUF, pp. XXXVIII. ↑

(8) Voir sur ce point l'ouvrage de Salomon de Caus "Hortus Palatinus", (1620), et en particulier sa réédition "Le Jardin Palatin", Paris, 1990, éd. du Moniteur, avec une postface de Michel Conan qui situe S. de Caus dans la mouvance rosicrucienne d'Heidelberg. ↑

(9) Nous ne citerons pas ici les commentaires plus ou moins fantaisistes des nombreux autres auteurs. ↑

(10) Voir Roland Edighoffer, "Les Rose-Croix et la crise de conscience...", Paris, 1999, Dervy, pp. 282-302. ↑

(11) 1996, Éd. Albin Michel. ↑

(12) Cette idée a été développée par Shozo Fujita dans une thèse, hélas non publiée, "The Temple Theology of Qumran Sect and the Book of Ezekiel...", Princeton, 1970. Henry Corbin l'a résumée dans un chapitre de son livre "Temple et Contemplation", Paris, 1980, Flammarion, pp. 307-422. ↑

(13) Voir son livre "Expérience de l'extase", Paris, 1984, Payot, avec une préface de Mircea Éliade. ↑

(14) Voir "Hermès Trismégiste, I, Poimandrès", Paris, 1991, Belles Lettres, pp. 15-16. ↑

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

VII - LA ROSE FLEURISSANT

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 195 - automne 2000

La publication des Manifestes rosicruciens eut un retentissement considérable en Europe. Ils connurent rapidement plusieurs rééditions et donnèrent lieu à de nombreuses parutions dans lesquelles s'affrontaient détracteurs et partisans. Si l'on s'en tient à la période qui s'étend de 1614 à 1620, on compte plus de deux cents livres qui expriment leur soutien ou leurs critiques, et si l'on étend cette période jusqu'au XVIIIe siècle, on arrive à neuf cents livres. Cette floraison permet de rendre compte de l'importance qu'occupe l'avènement du Rosicrucianisme au XVIIe siècle. Parmi cette profusion éditoriale, nous ne nous attarderons que sur les auteurs qui nous semblent les plus représentatifs des enjeux dont ils se font les porte-parole.

Le médecin allemand Andreas Libavius est l'un des premiers à lancer la polémique. Bien que paracelsien, il refuse les aspects magiques des théories de Paracelse et se veut alchimiste scientifique. Entre 1615 et 1616, il publie plusieurs ouvrages dans lesquels il traite les Rosicruciens d'hérétiques, et dénonce leur utilisation d'une magie qu'il juge diabolique. Robert Fludd (1575-1637), un médecin anglais, lui répond en publiant en 1616 une « *Apologie sommaire, lavant et nettoyant, à la façon des flots de la Vérité, la Fraternité de la Rose-Croix souillée de taches de suspicion et d'infamie* » [\(1\)](#). Il montre que la magie rosicrucienne est une « *magie naturelle* », au sens où Marsile Ficin la définissait [\(2\)](#) : un art parfaitement pur et légitime. Robert Fludd profite de cette publication pour solliciter publiquement son admission dans la Fraternité rosicrucienne.

Julius Sperber, le conseiller du prince Christian d'Anhalt, avec « *Échos de la Fraternité, par Dieu hautement illuminée, de l'illustre Ordre R.C.* » [\(3\)](#), défend la Rose-Croix (1615). Pour lui, cet Ordre n'est pas de formation récente, car il perpétue un savoir secret dont Adam fut jadis le dépositaire. Il indique que cette connaissance se serait transmise de génération en génération par les Chaldéens, les Égyptiens, puis passa dans le monde chrétien avec saint Jean et saint Bernard. Il évoque aussi des personnalités comme Guillaume Postel, Pic de la Mirandole, Johannes Reuchlin ou Henri Corneille Agrippa, qui en furent les dépositaires. D'autres

encore, comme Michel Potier en 1617, dans son « *Nouveau Traité chimique...* »(4), manifestent également leur soutien à la Rose-Croix.

Michael Maier

Michael Maier (1569-1622), le célèbre alchimiste allemand qui fut aussi le médecin personnel de Rodolphe II, fut l'un des plus ardents défenseurs du rosicrucianisme. En 1617, dans « *Le silence après les clameurs* »(5), il répond aux critiques de ceux qui, alors qu'ils ont affiché ouvertement leur désir d'entrer dans l'Ordre de la Rose-Croix, n'ont reçu aucune réponse à leur demande. Il précise que s'il en est ainsi, c'est parce qu'ils n'ont pas été jugés dignes d'y entrer. Il ajoute que lui-même ne mérite pas un tel honneur. Pour Michael Maier, la Fraternité rosicrucienne existe réellement ; il ne s'agit pas d'une mystification. Il voit dans cet Ordre l'un de ces collèges de sages qui ont existé de tout temps et chez tous les peuples. Il présente ainsi les Rose-Croix comme les dépositaires d'une antique tradition ayant ses origines chez les égyptiens, les brahmanes, comme étant issue des Mystères d'Éléusis et de Samothrace, des mages de Perse, des Pythagoriciens et des Arabes.

Sur ce point, Friedrich Grick va plus loin. Sous le pseudonyme d'Irenæus Agnostus, il publie « *Le bouclier de la vérité...* »(6), un traité à la fois élogieux et acerbe sur les Rose-Croix (1618). Il fait remonter l'origine de la Rose-Croix à Adam et donne une liste assez fantaisiste de quarante-sept Imperators de l'Ordre, parmi lesquels on trouve : Seth, Philon, Al Manor, Jacques de Voragine, jusqu'à l'Imperator de 1618, Hugo de Alverda. La même année, Joseph Stellat adresse son soutien à la « *vénérable société des Rose-Croix* » avec son livre « *Le Pégase du firmament, ou brève introduction à la vraie sagesse, laquelle était jadis appelée Magie par les Égyptiens et les Perses, mais aujourd'hui reçoit de la vénérable Fraternité R. C., le nom légitime de Pansophie* »(7). Cet « *adepte de la philosophie secrète* » est un lecteur attentif des Manifestes. Cependant, il attaque bientôt l'Ordre de la Rose-Croix par des publications qui vont entraîner un nombre important de réactions parmi les défenseurs de la Fraternité. Sous le pseudonyme de F. G. Menapius, il publie en 1618 « *Centon d'après Virgile sur les Frères de la Rose-Croix* », « *Centon d'après Ovide sur les Frères de la Rose-Croix* »(8) et « *Le Menapius de la Rose-Croix, ou Considérations de la Société tout entière...* »(9) en 1619. Ces livres soulèvent une polémique : l'Ordre de la Rose-Croix existe-t-il réellement ou s'agit-il d'une fiction ?

Plusieurs auteurs prennent la défense de l'Ordre. Florentinus de Valentia (Daniel Möglin) publie « *Jésus est tout pour nous ! La*

Rose fleurissant...» [\(10\)](#) ; il s'agit d'une « *Réplique aux calomnies de Menapius contre la société des Rose-Croix* ». Quant à Michael Maier, il se propose de démontrer l'existence réelle de l'Ordre en publiant en 1618 « *Témis d'or, ou des Lois et Ordonnances de l'illustre Fraternité R.C.* » [\(11\)](#) Dans ce livre, il décrit d'une manière voilée le lieu de réunion des Rose-Croix. Selon F. Yates, cette description évoque le château d'Heidelberg, un lieu sur lequel nous reviendrons plus loin [\(12\)](#).

Heinrich Neuhaus, en 1618, dans son « *Pieux et très utile avertissement au sujet des Rose-Croix. Existent-ils vraiment ? Que sont-ils ?* » [\(13\)](#), précise que si on ne rencontre pas les Frères en Europe, c'est parce qu'ils l'ont quittée pour s'installer en Orient. Dans les multiples publications qui fleurissent à cette époque, chacun semble tirer la Rose-Croix du côté qui l'intéresse. Johann Valentin Andreae, dans « *Turris Babel* » (1619), évoque à ce propos la confusion qui suivit la publication des Manifestes rosicruciens.

Robert Fludd

Pendant les années qui marquent l'émergence du Rosicrucianisme, Michael Maier et surtout Robert Fludd se font les défenseurs les plus zélés de la Fraternité des Rose-Croix. Pourtant, chacun d'eux affirme ne pas être membre de l'Ordre. Esprit universel, Robert Fludd est très versé dans la connaissance du « *Corpus Hermeticum* », dans les œuvres de Marsile Ficin et celles de kabbalistes chrétiens comme Johannes Reuchlin et François Georges de Venise. En tant que médecin et alchimiste, il s'intéresse aux idées de Paracelse. C'est probablement dès le début de son engagement en faveur du Rosicrucianisme que Robert Fludd entre en relation avec les milieux rosicruciens allemands, à moins que cette rencontre n'ait eu lieu à l'époque du séjour de Michael Maier en Angleterre, entre 1611 et 1613. Quoi qu'il en soit, à partir de 1617, c'est en Allemagne que sont édités les livres du médecin anglais, chez Johann Theodor de Bry, qui finance leur publication. Les ouvrages parus chez cet éditeur du Palatin, installé à Oppenheim, sont réputés pour la qualité de leurs gravures, exécutées par Mattaeus Merian. Sur ce point, les livres de Robert Fludd sont de véritables chefs-d'œuvre ; les pages de titre sont ornées de magnifiques gravures qui en résument les propos.

Dans ses livres, Robert Fludd s'attache à présenter l'harmonie entre le macrocosme (le monde) et le microcosme (l'homme). Doué d'une connaissance universelle, il s'intéresse aux correspondances harmoniques qui existent entre les planètes, les anges, les parties du corps humain, la musique... Il tente d'établir

une synthèse de tous les savoirs, et son « *Traité théologico-philosophique...* » (14) indique qu'il présente aussi des fragments de l'ancienne Sagesse ayant survécu à la Chute d'Adam. Ce livre est d'ailleurs dédié aux Frères de la Rose-Croix (1617). En 1617, Robert Fludd commence à publier son « *Histoire métaphysique, physique et technique de l'un et l'autre monde, à savoir du grand et du petit...* » (15). Avec cette véritable encyclopédie qui couvre tous les domaines du savoir, il souhaite révéler la Sagesse universelle qui présidera à la rénovation universelle annoncée par les Manifestes rosicruciens. Il s'attache à montrer comment la Création a été engendrée par l'âme du Monde dont procèdent les modèles mathématiques présidant à l'harmonie de la Création. Sa démonstration s'appuie sur le « *De Harmonia Mundi* » de François Georges de Venise, et sur la traduction et les commentaires du « *Timée* » de Platon, publiés par M. Ficin. Il reprend aussi les éléments que ce dernier emprunte au « *Commentaire du Songe de Scipion* » de Macrobie sur les nombres et l'âme du Monde.

Ses positions sur l'âme du monde l'entraînent dans une polémique (16) avec l'astronome Johannes Kepler et le philosophe, mathématicien et physicien français Pierre Gassendi (1592-1655). L'abbé Marin Mersenne (1588-1648), philosophe et savant français, pourfendeur de la philosophie hermétique de la Renaissance, ne sera pas en reste. Cet ami de René Descartes reproche à Robert Fludd de mettre Jésus-Christ, les anges et l'âme du monde sur le même plan. L'importance des réactions suscitées par les œuvres du médecin anglais montre que son œuvre connut un grand rayonnement en Europe et qu'elle était au cœur des grands débats de l'époque.

Johannes Kepler

Johannes Kepler (1571-1630), ancien étudiant de Tübingen, avait fréquenté Johann Valentin Andreae. Entre 1600 et 1612, il fut membre de la « *cour magique* » de Rodolphe II, en tant qu'assistant du grand astronome Tycho Brahé. Fortement marqué par le néoplatonisme et le pythagorisme de la Renaissance, il avait d'abord repris le système de l'âme du Monde dans son « *Mysterium cosmographicum* » (1596). Cependant, en rééditant ce livre en 1606, il avait changé de position pour remplacer ce concept par celui de « *force* ». Pour lui, ce n'est pas l'âme du Monde qui préside aux mouvements des planètes, mais une force. Johannes Kepler publie une œuvre concurrente à l'« *Histoire métaphysique...* » de Robert Fludd. Dans ce texte, « *L'Harmonie du monde* » (1619), il déclare qu'il se base sur les mathématiques et non pas sur l'hermétisme comme Robert Fludd. Il accuse d'ailleurs ce dernier de confondre les deux.

Robert Fludd rétorque immédiatement avec « *Veritatis proscenium* » (1621), en précisant que ses théories reprennent celles de François Georges de Venise et celles des Rose-Croix. Il s'ensuit encore une réponse de Kepler, « *Apologia* » (1621), à laquelle Robert Fludd répond en 1622 avec son « *Monochordum mundi symphonicum* » (17). Bientôt, les travaux d'Isaac Newton viendront confirmer les théories de Kepler, mais au bout du compte, si le terme de « *force* » a remplacé celui d'« *Âme du Monde* », le mystère reste entier quant à l'origine de cette force !

Frédéric V

L'évolution du Rosicrucianisme va prendre un tournant décisif avec l'avènement de Frédéric de Palatinat. Pour le comprendre, il faut résumer rapidement la situation de la Bohême à cette époque. Cette province allemande avait été réunie sous la couronne des Habsbourg par Ferdinand Ier (1503-1564). C'est son fils, l'empereur Maximilien II (1527-1576), qui lui succède. Bien qu'il soit catholique, il n'est pas hostile au protestantisme et semble ouvert à l'ésotérisme. John Dee lui avait dédié sa « *Monas Hieroglyphica* » (1564). A sa mort, son fils Rodolphe II lui succède. Ce Habsbourg s'était éloigné de son neveu Philippe II, le très catholique roi d'Espagne, dont il n'approuvait pas le fanatisme religieux. Esprit raffiné, Rodolphe II était passionné par les sciences, les arts et l'hermétisme. Il entretenait une importante cour où se côtoyaient des personnalités comme Tycho Brahé, Johannes Kepler et Michael Maier. Tous les mages européens s'y donnaient rendez-vous, et Giordano Bruno tout comme John Dee la fréquentaient. C'est sous le règne de ce monarque que fut écrite la « *Fama Fraternitatis* », dont le texte commença à circuler en Allemagne sous forme manuscrite.

A la mort de Rodolphe II, en 1612, c'est son frère Mathias II, un vieillard incapable, qui lui succède. La « *cour magique* » de Rodolphe se reporte alors chez plusieurs princes protestants qui partagent la même passion. Une partie s'installe à Heidelberg, à la cour de Frédéric V, électeur du Palatin et gendre du roi d'Angleterre ; une autre rejoint celle de Christian d'Anhalt, le conseiller de Frédéric, un prince dont le médecin était Oswald Croll, l'un des grands disciples de Paracelse (18). Enfin, quelques-uns, comme Michael Maier, vont à la cour de Maurice de Hesse-Cassel. Ce dernier a probablement joué un rôle important dans la promotion du rosicrucianisme. En effet, l'éditeur des deux premiers Manifestes rosicruciens, Wilhelm Wessel, ne pouvait rien imprimer qui n'ait d'abord reçu l'approbation du Landgrave de Hesse-Cassel. Sous le règne de Mathias II, les conflits entre catholiques et protestants renaissent, car le nouveau monarque n'a pas la tolérance de son prédécesseur. C'est à cette époque que

la « *Fama Fraternitatis* » fut publiée (1614), puis que fut rédigé et publié le deuxième Manifeste, la « *Confessio Fraternitatis* ». Le pessimisme de ce nouveau texte est symptomatique d'une époque qui pressent l'imminence d'une catastrophe.

La défenestration de Prague

Petit à petit, Mathias II commence à évincer les protestants des postes importants du royaume. Puis, en 1618, il ferme un temple à Prague. Cet incident met le feu aux poudres. Le peuple, attaché à sa liberté religieuse, se révolte, et le 23 mai, les protestants jettent par une fenêtre trois représentants de l'empereur. C'est la « *défenestration de Prague* », un incident qui marque le début de la guerre de Trente Ans (1618-1648), un conflit qui va bientôt ravager l'Allemagne. La mort de Mathias II l'année suivante, en mars 1619, ne fait qu'envenimer les choses. C'est son neveu, Ferdinand de Styrie, déjà roi de Bohême depuis 1617, qui lui succède à la charge d'empereur. Cet élève des jésuites met fin à la tolérance religieuse instaurée par Rodolphe II en prenant des mesures pour abroger le culte protestant.

Le peuple de Bohême refuse de se soumettre à l'autorité de Ferdinand et plébiscite Frédéric V, chef de l'Union protestante, pour le remplacer. Ce dernier bénéficiait du soutien des protestants de France et d'Angleterre. Depuis la mort d'Henri IV en 1610, certains le considéraient comme l'homme capable de réconcilier catholiques et protestants. Dans le lion qui ornait ses armoiries, certains voyaient le signe de l'ère de prospérité annoncée par la « *Prophétie du Lion du Septentrion* » (19). Selon l'historienne Frances Yates, le palais de Frédéric était le centre du Rosicrucianisme naissant. En 1613, Frédéric épousa la fille de Jacques 1er, roi d'Angleterre. Ce fut un événement considérable qui scella l'union des protestants en Europe. Ces noces, d'abord célébrées en Angleterre, donnèrent également lieu à des cérémonies très importantes au château d'Heidelberg. Il n'est pas impossible qu'elles aient inspiré quelques scènes à Johann Valentin Andreae pour ses « *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* » (20). Ce haut lieu de la culture possédait des jardins richement agrémentés de grottes, de "statues parlantes" et d'automates conçus par Salomon de Caus (21). Il était considéré comme la huitième merveille du monde.

La Montagne Blanche

Frédéric V savait qu'en acceptant la couronne, il allait s'opposer à la puissance des Habsbourg. Acculé par le destin, il n'eut pas d'autre choix que d'accepter. Il fut couronné en novembre 1619 à

la cathédrale de Prague. Il ne sera hélas que le « *roi d'un hiver* », car la puissance des Habsbourg, qui veulent récupérer leur bien, va se déchaîner contre lui. Ses alliés, les rois de France et d'Angleterre, par crainte d'un conflit avec l'Espagne, préféreront ne pas s'engager. Le 8 novembre, près de Prague, a lieu la triste bataille de la Montagne Blanche. Les troupes de Frédéric, commandées par le prince d'Anhalt, sont écrasées par les catholiques, et Ferdinand reprend son trône. Frédéric et Élisabeth se réfugient en Hollande, à la Haye. De cette effroyable guerre, il s'ensuivra encore de tristes épisodes. Pierre Chaunu qualifia ce conflit de « *catastrophe sans équivalent* ». Quant à P. Mols, il y voit « *le plus grand cataclysme démographique de toute l'histoire de l'Allemagne* ». Le bilan est consternant : le Palatinat perd soixante-dix pour cent de sa population, le Wurtemberg quatre-vingt-deux pour cent et la Bohême quarante-quatre pour cent. A cela, il faut ajouter l'exil de plus de vingt mille personnes. D'une manière générale, avec cette guerre, la population de l'Europe Centrale perd soixante pour cent de sa population(22). Comment s'étonner que dans un tel contexte, le projet rosicrucien ait avorté !

Après la défaite de Frédéric, les Habsbourg font circuler des gravures satiriques qui montrent qu'ils associaient Frédéric au Rosicrucianisme. Leur victoire, qui s'inscrit dans la lignée du Concile de Trente, celui où furent condamnés le Protestantisme et l'Hermétisme, est celle du catholicisme sur le Rosicrucianisme. Sur l'une de ces images figure l'aigle de Ferdinand juché sur un pilier au pied duquel gît un lion (Frédéric). Sur la légende de cette gravure, la devise rosicrucienne qui termine la « *Fama Fraternitatis* » : « *A l'ombre de tes ailes, Jéhovah* » s'y trouve parodiée ainsi : « *A l'ombre de mes ailes, le royaume de Bohême prospérera* »(23).

Ainsi, l'idéal de fraternité proposé par les Rosicruciens se heurtait à l'intolérance religieuse et la guerre de Trente Ans empêcha la création d'un Ordre véritable. Si le projet rosicrucien ne trouva pas son épanouissement à cette époque, son idéal va cependant circuler en Europe, notamment en Angleterre et en France. C'est d'ailleurs dans cette période troublée que René Descartes (1596-1650) part à la recherche des Rose-Croix. Comme nous le verrons bientôt, son retour en France coïncidera avec le placardage de mystérieuses affiches annonçant le séjour des Rose-Croix à Paris. En Angleterre, le projet rosicrucien trouvera avec Francis Bacon un développement inattendu.

Notes :

(1) "Apologia compendiaria fraternitatem de Rosea-Cruce suspicionis et infamiæ maculis aspersam, veritatis quasi fluctibus abluens et abstergens",

Leyde, 1616. ↑

(2) Voir [revue "Rose-Croix" n° 189 p. 7.](#) ↑

(3) "Echo der von Gott Hoherleuchtetinen Fraternitet des löblichen Ordens R.C...", Dantzig, 1616. ↑

(4) "Novus Tractatus chymicus de Vera Materia, veroque processu Lapidis philosophici quo pleniorē atque fideliorē hactenus non vidit mundus. Cui accessit sub calcem, ut verum ita sincerum de Fraternitate R.C. iudicium...", Francfort, 1617. ↑

(5) "Silentium post clamores...", Francfort, 1617. ↑

(6) "Clypeum veritatis ; Das ist Kurtz, jedoch Gründliche Antwort respective [...]", Amsterdam, 1618. ↑

(7) "Pegasus Firmamenti sive Introductio Brevis in veterum sapientiam, quæ olim ab ægyptiis et Persi Magia, hodie vero a Venerabili Fraternitate Rosæ Crucis Pansophia recte vocatur...", Amsterdam, 1618. Il s'agit du pseudonyme de Christoph Hirsch. ↑

(8) "Cento Virgilianus de Fratibus Rosæ Crucis" et "Cento Ovidianus de Fratibus Rosæ Crucis", Amsterdam, 1616. ↑

(9) "Menapius Rosæ Crucis, Das ist Bedencken der Gesamten Societet von dem...", München, 1619. Il le publie sous le pseudonyme de Theophile Schweigardt. ↑

(10) "Jhesus Nobis Omnia ! Rosa florescens, contra F. G. Menapii calumnias...", Amsterdam, 1617 et 1618. ↑

(11) "Themis aureæ hoc est de legibus Fraternitatis R.C...", Francfort, 1618. ↑

(12) Voir "La Lumière des Rose-Croix", Paris, Retz, 1985, p. 113. ↑

(13) "Pia et utilissima admonitio de Fratibus R. C. Nimirum an sint ? quales sint ?...", Dantzig, 1618. Il connaîtra une édition en France en 1623. ↑

(14) "Tractatus theologo-philosophicus...", 1617, publié sous le pseudonyme de Rudolfo Otreb, chez J. Theodor de Bry. ↑

(15) "Utriusque cosmi, majoris scilicet et minoris, metaphysica, physica atque technica historia...", chez Johann Theodor de Bry à Oppenheim et Francfort, 1617-1624. ↑

(16) Sur cette controverse, voir Jean-Charles Darmon, "Quelques enjeux épistémologiques de la querelle entre Gassendi et Fludd : les clairs-obscurs de l'me du Monde", dans "Aspects de la tradition alchimique au XVIIesiècle", revue "Chrysopœia", 1998. ↑

(17) Voir Pierre Bréhar, qui, dans "Les Langues occultes de la Renaissance", Paris, 1996, Desjonquères, pp. 200-243, résume l'affaire. Frances A. Yates avait déjà évoqué cette controverse dans "Giordano Bruno et la Tradition hermétique", Paris, 1988, Dervy, chap. XXII. ↑

(18) Tobias Hess, l'un des amis de Johann Valentin Andreae, connu personnellement Oswald Croll, et la "Fama Fraternitatis" reprend quelques-unes de ses idées. ↑

(19) Sur cette prophétie, voir notre article dans [la revue "Rose-Croix" n° 190, Été 1999](#), p. 12. ↑

(20) C'est l'avis de Frances Yates dans "La Lumière des Rose-Croix". Dans cet ouvrage, l'auteur décrit les richesses de ce palais, op. cit., pp. 13-28. ↑

(21) Il fut très marqué par certains textes de John Dee (sa préface d'"Euclide") et l'architecture de la Renaissance. Avant Denis Papin, il inventa la force vapeur. Dans la réédition de 1624 de son ouvrage "Les Raisons des forces mouvantes, avec diverses machines tant utiles que plaisantes", paru en 1615, il évoque les grottes et les statues parlantes qu'il réalisa pour Heidelberg. Il décrit aussi ces jardins dans son "Hortus Palatinus (Les Jardins du Palatin)", 1620, Johann Theodor de Bry. Dans sa postface à la réédition de ce dernier livre, Michel Conan souligne les rapports entre les inventions de Salomon de Caus et les inventions décrites dans les œuvres de Robert Fludd (Paris, 1990, éd. du Moniteur). ↑

(22) Ces chiffres sont empruntés au livre d'Henry Bogdan, "La Guerre de Trente

Ans (1618-1648)", Paris, 1997, chap. 12. 

(23) Voir cette gravure reproduite dans "La lumière des Rose-Croix", op. cit. p. 76. 

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

VIII - LES PHILOSOPHES ET LA ROSE-CROIX

(1^{ère} partie)

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 197 - printemps 2001

Le début de la guerre de Trente Ans, amorcée par la bataille de la Montagne Blanche (1620), marque la fin de l'efflorescence rosicrucienne en Allemagne. Cependant, les écrits rosicruciens avaient été diffusés en Europe, et plusieurs philosophes furent sensibles à leur message. Parmi ceux-là, on cite souvent René Descartes. Plusieurs historiens de l'ésotérisme ont voulu faire de lui un Rose-Croix, au sens fort du terme. L'un des principaux responsables de cette position est l'évêque d'Avranches, Daniel Huet. En 1692, sous le pseudonyme de G. de l'A., il publia "Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme", une satire qui prétend faire des révélations sur Descartes. On y apprend que celui-ci a importé la Rose-Croix en France et qu'il est l'un des Inspecteurs de l'Ordre. Daniel Huet ajoute aussi que le philosophe n'est pas mort en 1650, car il est assuré de vivre cinq cents ans, et qu'il s'est retiré chez les Lapons où il dirige l'Ordre. Ce livre plein d'invéraisemblances est à l'origine d'une partie de la légende rosicrucienne de Descartes. Plus près de nous, Charles Adam, dans son édition des "Œuvres complètes" de Descartes, tient lui aussi le philosophe pour un initié rosicrucien (1937).

René Descartes

C'est dans la période qui précède la guerre de Trente Ans que René Descartes (1596-1650) s'intéresse à la Rose-Croix. En 1617, il s'engage dans l'armée, et cette carrière le conduit en Hollande et en Allemagne. Pendant ces voyages, il entre en relation avec Johan Faulhabert, un brillant mathématicien qui s'intéresse à l'astrologie, à la kabbale et à l'alchimie. Il avait été l'un des premiers à publier dès 1615 un livre dédié à la Rose-Croix : "Mystère arithmétique, ou découverte cabalistique et philosophique, nouvelle, admirable et élevée, selon laquelle les nombres sont calculés rationnellement et méthodiquement. Dédié avec humilité et sincérité aux Illustres et célèbres Frères de la Rose-Croix"(1). René Descartes se lie aussi avec Isaac Beeckman, médecin, philosophe et mathématicien. Sa correspondance avec ce dernier révèle qu'il s'intéresse alors aux sciences occultes, en

particulier à Cornelius Agrippa et à Raymond Lulle (avril 1619). C'est probablement par ces deux hommes qu'il prend connaissance des Manifestes rosicruciens. Son biographe, A. Baillet, nous dit qu'on lui fit alors l'éloge des connaissances extraordinaires détenues par une confrérie de savants établie en Allemagne depuis quelque temps sous le nom de Frères de la Rose-Croix. "Il sentit naître en lui-même les mouvements d'une émulation dont il fut d'autant plus touché pour ces Rose-Croix, que la nouvelle lui en était venue dans le temps de son plus grand embarras touchant les moyens qu'il devait prendre pour la recherche de la Vérité"[\(2\)](#). Intrigué, il décide de partir à leur recherche. En mars 1619, il part donc pour la Bohême, où il arrive en août. Il assiste alors au couronnement de Ferdinand de Styrie à Francfort[\(3\)](#). Certains historiens pensent qu'il profita de son passage pour se rendre au château d'Heidelberg. D'ailleurs, plusieurs passages de son "Traité de l'Homme" et des "Experimenta" semblent évoquer les automates construits par Salomon de Caus dans les jardins de ce château. Ce lieu jouissait d'une telle renommée que tout intellectuel se devait d'y passer, ce qui fut probablement le cas de notre philosophe. De plus, comme l'a souligné Frances Yates, l'intérêt porté par René Descartes pour la cour d'Heidelberg vers la fin de sa vie laisse penser qu'il en connut la gloire passée, et incite à s'interroger sur ce que furent ses relations réelles avec ce haut lieu du rosicrucianisme[\(4\)](#).

Les trois songes

A cette période, René Descartes est en pleine quête de connaissance. Il vient de découvrir deux des trois problèmes mathématiques qu'aucun savant depuis l'Antiquité n'avait réussi à résoudre, à savoir la duplication du cube et la trisection de l'angle. En mars 1619, il annonce à son ami Isaac Beeckman qu'il travaille à fonder "une science toute nouvelle [...] une méthode universelle qui va au-delà des mathématiques" et permet de résoudre toutes sortes de questions. Il ressent une exaltante jubilation de l'esprit, tout heureux qu'il est d'avoir trouvé les fondements d'une science admirable. Il passe la journée du 9 novembre à méditer sur l'objet de sa quête. C'est alors que dans la nuit, près d'Ulm, il fait trois songes qui vont bouleverser son existence. Dans le premier, il est poussé par un vent impétueux vers un mystérieux collègue où il rencontre un homme qui lui donne un melon. Il se réveille et, craignant que ce rêve ne soit l'œuvre d'un mauvais génie, fait une prière. A peine se rendort-il qu'il fait un deuxième songe, suivi d'un troisième. Dans ces songes, on lui présente un dictionnaire et un recueil de poésies où la philosophie est jointe à la sagesse. En consultant ce recueil, il tombe sur ces mots : "Quel chemin suivrai-je dans la vie ?".L'interprétation de

ces trois songes a suscité de nombreux commentaires. Comme l'ont constaté plusieurs auteurs, les événements qu'il vécut au cours de ces songes ressemblent à plusieurs épisodes relatés dans "Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz" (5). René Descartes a conscience d'avoir vécu une expérience fondamentale et tente aussitôt de l'analyser. Il juge ces songes si importants qu'il les retranscrit dans un recueil qu'il intitule "Olympica". Cette expérience lui apporte la confirmation qu'il est sur la bonne voie et que les mathématiques sont une clé essentielle pour comprendre les mystères de la Création. Pour celle qui fut la collaboratrice de C. G. Jung, Marie-Louise von Franz, l'illumination vécue par Descartes peut être considérée comme une irruption de l'inconscient collectif l'ayant conduit à une compréhension intuitive des archétypes véhiculés par les nombres(6). Descartes dira lui-même qu'il s'agit là de "l'affaire la plus importante de ma vie", et jusqu'à sa mort, il gardera toujours ce texte sur lui. Quatre ans plus tard, en 1623, il est de retour à Paris. C'est alors que son nom se trouve associé à la Rose-Croix.

Les affiches à Paris

En effet, en cette même année, une affiche placardée sur les murs de Paris annonce la présence "visible et invisible" des Rose-Croix. Gabriel Naudé, dans son "Instruction à la France sur la Vérité de l'Histoire des Frères de la Roze-Croix" (1623), a reproduit ce texte qui précise : "Nous Députés du Collège principal des Frères de la Rose-Croix, faisons séjour visible et invisible en cette ville, par la grâce du Très-haut, vers lequel se tourne le cœur des Justes. Nous montrons et enseignons sans livres ni marques à parler toutes sortes de langues des pays où nous voulons être, pour tirer les hommes, nos semblables, d'erreur de mort." Cette affiche est bientôt suivie d'une seconde, qui précise : "S'il prend envie à quelqu'un de nous voir, par curiosité seulement, il ne communiquera jamais avec nous ; mais si la volonté le porte réellement et de fait de s'inscrire sur le Registre de notre Confraternité, nous qui jugeons des pensées, lui ferons voir la vérité de nos promesses ; tellement, que nous ne mettons point le lieu de notre demeure, puisque les pensées jointes à la volonté réelle du Lecteur, seront capables de nous faire connaître à lui et lui à nous"(7). Ces affiches auront un retentissement considérable. Gabriel Naudé parle "d'un ouragan soufflant sur toute la France à l'annonce de l'arrivée de la mystérieuse fraternité venue d'Allemagne". Rapidement, des pamphlets attaquant les Rose-Croix circulent. On prétend que l'Ordre a envoyé trente-six députés dans le monde et que six d'entre eux sont à Paris, mais qu'on ne peut communiquer avec eux que par la pensée. On les qualifie ironiquement d'"Invisibles". Gabriel Naudé multiplie ses

attaques dans des livres aux titres évocateurs, comme "Effroyables pactations faites entre le diable et les prétendus Invisibles" (1623). Par la suite, il se montrera cependant plus conciliant avec l'ésotérisme dans son "Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie" (8). Le fait que l'apparition des affiches coïncide avec le retour de Descartes suffit à faire fonctionner l'imagination de quelques Parisiens. Dans la capitale, on fait courir le bruit que René Descartes s'est enrôlé dans la confrérie, voire qu'il est à l'origine des mystérieuses affiches. Pour couper court à la rumeur, le philosophe convoque ses amis pour leur montrer qu'il n'est pas "invisible" et qu'il n'a rien à voir avec tout cela. Il indique qu'il a effectivement recherché les Rose-Croix en Allemagne, mais qu'il n'en a pas rencontré. Disait-il la vérité ou cherchait-il à se protéger ? Quoi qu'il en soit, la situation était telle que s'il a rencontré des Rosicruciens, ce qui semble probable, il n'en aura rien dit. En effet, à cette époque, la France n'est guère accueillante à l'égard de la Rose-Croix. Frances Yates parle à ce propos de "la terreur rosicrucienne" qui règne alors dans ce pays (9). L'Église y voit un complot protestant et fait de l'Ordre une société diabolique. L'année même de l'affaire des affiches, un ami de René Descartes, l'abbé Mersenne (1588-1648), philosophe et savant, s'oppose violemment au rosicrucianisme. Il publie "Questiones celeberrimæ in genesim...", où il réfute la philosophie hermétique et la kabbale de la Renaissance, ainsi que leurs divers représentants. Il s'en prend particulièrement au Rosicrucien anglais Robert Fludd. En fait, Mersenne a peur de ce qu'il ne connaît pas, et sa compréhension de l'ésotérisme est caricaturale. Il imagine la France envahie par des sorciers invisibles diffusant partout des doctrines perverses. L'un des plus proches amis de Mersenne, le philosophe et mathématicien Pierre Gassendi, s'en prend aussi à Robert Fludd. A la même époque, François Garasse publie "La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps" (1623), où il condamne la "secte des Rose-Croix et son secrétaire Michael Maier". Quant à la Faculté de théologie de Paris, elle allait bientôt censurer officiellement l'"Amphitheatrum Sapientiæ Aeternæ" d'Heinrich Khunrath (en 1625).

Polybe le Cosmopolite

Dans l'étude qu'elle a consacrée aux songes de Descartes, Sophie Jama est revenue sur cet épisode de la vie du philosophe (10). A ce titre, elle s'interroge sur un texte de jeunesse de Descartes qui n'a jamais été publié : le "Trésor mathématique de Polybe le Cosmopolite". René Descartes y propose de résoudre toutes les difficultés des mathématiques, et indique que cet ouvrage est offert "aux érudits du monde entier,

et spécialement aux F.R.C., [Frères Rose-Croix], très célèbres en G. [Allemagne]"(11). A la manière des penseurs du XVIIe siècle qui répondirent à l'appel des Manifestes rosicruciens en publiant un livre, Sophie Jama pense que René Descartes avait sans doute le même projet. Cependant, les événements dramatiques qui suivirent la bataille de la Montagne Blanche en Bohême, le sectarisme qui régnait dans une France gagnée à la contre-réforme, l'incitèrent sans doute à renoncer à ce projet. Ajoutons que le propos de ce texte ressemble à celui que dédia aussi aux Rose-Croix son ami Johan Faulhabert, avec son livre "Mystère arithmétique...". Même si René Descartes nia avoir rencontré des Rose-Croix, on peut s'interroger sur son adhésion aux idées rosicruciennes. En confrontant les idées fortes des Manifestes rosicruciens, les "Olympica" et les autres textes de Descartes, Sophie Jama a montré dans son livre que loin d'avoir été un épisode marginal dans la vie du philosophe, les idées rosicruciennes ont contribué à féconder la pensée du philosophe. Elle va même jusqu'à suggérer que si René Descartes n'a pas rencontré de Rosicruciens en Allemagne, il pourrait avoir rencontré la Rose-Croix à travers une expérience visionnaire, celle qu'il vécut dans ses trois songes.

La Hollande

René Descartes n'aime pas l'agitation qui règne en France. En 1628, il s'installe aux Pays-Bas, près de Leyde, pour travailler dans le calme et se consacrer totalement à ses recherches. Certains éléments historiques montrent que le rosicrucianisme s'est rapidement répandu dans ce pays(12). Comme nous l'avons vu dans l'article précédent, c'est là que Frédéric V se réfugia après la bataille de la Montagne Blanche (1620). Dès 1615, la "Fama Fraternitatis" avait été traduite en néerlandais : "Fama Fraternitatis Oft Ontderckinge van de Broederschap des loflijcken Ordens des Roosen-Cruyces (Gedruckt na de Copye van Jan Berner, Franckfort, Anno 1615)". Cette traduction comporte une lettre dans laquelle Andreas Hoberveschel von Hobernfeld demande son admission dans l'Ordre de la Rose-Croix. Cet homme, originaire de Prague, suivit Frédéric V dans son exil à La Haye. La présence de la Rose-Croix en Hollande nous est également connue par une lettre du peintre d'Anvers Paul Rubens, adressée à Nicolas-Claude Fabri de Peiresc. Dans ce courrier, daté du 10 août 1623, il rapporte que la Rose-Croix est active depuis plusieurs années à Amsterdam. Cependant, cette information, ainsi que celle d'Orvius qui indique que l'Ordre possède un palais à La Haye, sont trop imprécises pour connaître le développement réel du rosicrucianisme aux Pays-Bas(13). Quoi qu'il en soit, une correspondance de janvier 1624 entre différentes personnalités de

la Cour de justice dénonce l'existence d'un cercle rosicrucien à Haarlem. Les théologiens de Leyde se plaignent en effet de la présence d'un Ordre contestant l'intégrité de l'Église. Ils pensent qu'il pourrait devenir la cause de troubles politiques et religieux (14). L'année suivante, en juin, les magistrats ordonnent une enquête. Hof van Holland demande aux théologiens de Leyde de procéder à une analyse de la "Fama Fraternitatis" et de la "Confessio Fraternitatis". Leur étude donne lieu à un rapport intitulé "Judicium Facultatis Theologicae in Academia Leydensi de secta Fraternitatis Roseae Crucis", texte qui allait conduire les magistrats à pourchasser les Rose-Croix. Un peintre pratiquant l'alchimie, Johannes Symonsz Torrentius (dit van der Beeck) est rapidement présenté comme le leader des Rosicruciens hollandais (15). Il est arrêté le 30 août 1627 avec son ami Christiaan Coppens. Pendant un procès qui dure cinq ans, le peintre subit de pénibles interrogatoires. Malgré les supplices, il nie appartenir à la Rose-Croix. Il est pourtant condamné au bûcher, peine qui est rapidement transformée en vingt ans d'emprisonnement. Heureusement pour lui, il ne reste enfermé que quelques années. Grâce à l'aide d'amis peintres et à l'intervention de Charles Ier roi d'Angleterre, il est libéré en 1630 et part s'installer à Londres (16). Au cours de la même année, Petrus Mormius publie à Leyde son "Arcanes très secrètes de toute la nature dévoilée par le collège rosarien" (17), un livre qui évoque la création d'un mouvement rosicrucien fondé par un français originaire du Dauphiné, Frédéric Rose (nous aurons l'occasion de revenir bientôt sur ce point).

La tentation alchimique

L'Église catholique se livre à cette époque à une véritable chasse aux sorcières. En 1610, après un procès interminable, Giordano Bruno est brûlé vif à Rome. Bientôt, c'est Galilée qui sera poursuivi. Lorsque René Descartes apprend la condamnation de ce dernier en 1633, il envisage de détruire son "Monde", traité de cosmologie qui fait référence à l'héliocentrisme. Il convient d'être prudent. Aussi, dans son "Discours de la méthode", qu'il termine en 1637, Descartes préfère condamner "les mauvaises doctrines", celles des alchimistes, des astrologues et des magiciens... (18). Dans une correspondance de juillet 1640 avec son ami Mersenne (19), il critique l'alchimie et son langage ésotérique. Il remet en cause le principe des trois éléments : soufre, sel et mercure. Cependant, ses lettres montrent qu'il s'intéresse à l'alchimie et qu'il en connaît les principes. Son intérêt pour cette science semble s'être prolongé pendant plusieurs années. Sur ce point, Jean-François Maillard souligne un fait rarement signalé. Il rapporte en effet que vers 1640, René Descartes s'est lui-même

adonné à l'alchimie dans le laboratoire de son ami Cornelis van Hogelande(20). A ce propos, il parle d'une tentation, non pas conjurée par la raison, mais avortée. En effet, l'attention de l'auteur de la "Méthode" fut mobilisée par d'autres sciences comme les mathématiques, la géométrie, la météorologie, la médecine ou l'optique. Il faut cependant souligner que malgré son intérêt pour l'alchimie, René Descartes s'éloigne de l'ésotérisme de son époque. En effet, il en rejette la pensée par analogie, la théorie des correspondances et le principe du symbolisme. Pour lui, seules des idées claires et distinctes, où tous les concepts peuvent être entièrement analysables, peuvent conduire à une "connaissance vraie". Ce sont les vérités mathématiques, innées en l'homme, qui peuvent lui permettre de comprendre le monde. Il pense d'ailleurs que s'il peut appréhender les idées de perfection et d'infini, c'est parce que Dieu a mis en l'homme sa propre marque. Par ailleurs, Descartes rejette les causes finales, car il refuse toute tentative de compréhension de la destination de la Création et des êtres. S'il "fonde sa physique sur la métaphysique", c'est parce qu'il considère que les vérités mathématiques innées en notre âme permettent d'expliquer le monde naturel par la physique et de rendre l'homme "maître et possesseur de la nature". Ce monde naturel, Descartes l'épure de ses qualités occultes et le considère comme une succession de volumes géométriques articulés selon le modèle des automates, des volumes mesurables et conçus grâce à la certitude des vérités mathématiques. Certes, cette conception mécaniste de la Création est différente de celle d'un Paracelse qui voit dans la Nature la clé de tout ce qui existe et une réalité vivante avec laquelle l'homme doit entrer en dialogue. Cela dit, sa démarche a permis de sortir toute une époque d'un obscurantisme tortueux pour la conduire vers une connaissance scientifique résolument moderne, dégagée de dangereux préjugés et de superstitions extravagantes. On peut noter cependant que certains aspects de la pensée de Descartes rejoignent le rosicrucianisme. Son rejet des spéculations stériles et son aspiration à "des connaissances qui soient fort utiles à la vie" rappellent des points fondamentaux de la "Fama Fraternitatis" et de la "Confessio Fraternitatis". Serge Hutin indique : "quant au "doute méthodique", à l'accent mis sur l'expérience, à la nécessité de lutter contre les superstitions, ces points de vue s'insèrent fort bien dans les perspectives générales du rosicrucianisme"(21). Il faut signaler aussi que sur plusieurs points, notamment sur le rôle complémentaire de l'intuition et de la déduction, ou sur la fonction de la glande pinéale(22), la pensée de Descartes est assez proche des théories du rosicrucianisme moderne. Si René Descartes ne fut pas un Rose-Croix au sens fort du terme, on peut néanmoins le considérer comme rosicrucien dans la mesure où, à un moment donné de son existence, il s'intéressa à la Rose-Croix. Cet intérêt doit être pris en

considération dans le processus de maturation qui l'a conduit à élaborer son système philosophique. Curieusement, à la fin de sa vie, René Descartes chercha à se rapprocher de la princesse Élisabeth, la fille du malheureux roi Frédéric V, le protecteur des Rosicruciens. Cette dernière était en effet devenue l'une de ses disciples. Le philosophe lui dédia d'ailleurs ses "Principia" (1644) et son "Traité des Passions de l'âme". Après le Traité de Westphalie (1648), qui marque la fin de la guerre de Trente Ans, la princesse retrouva ses terres en Bohême et invita Descartes à s'installer près d'elle. Malheureusement, ce projet ne se réalisa pas, car le philosophe trouva la mort au cours d'une visite à la cour de Suède, suite à l'invitation de la reine Christine en février 1650.

Notes :

(1) "Mysterium arithmeticum sive cabalistica et philosophica Inventio...", Ulmens, 1615, In-4°, de Johan Faulhabert (1580-1635), célèbre pour ses connaissances mathématiques. Paul Arnold se trompe lorsqu'il précise dans "Histoire des Rose-Croix", (Paris, 1955, Mercure de France), que rien n'indique que Faulhabert ait eu connaissance de l'existence de la Rose-Croix. (2) A. Baillet, Tome I, pp. 87-88. (3) Ferdinand de Styrie, déjà roi de Bohême depuis 1617, succède à l'empereur Mathias II. Voir "La Rose fleurissant", revue "Rose-Croix" n° 195, Automne 2000, p. 8. (4) Frances Yates, "La Lumière des Rose-Croix", Paris, 1985, Retz, p. 148. (5) C'est G. Persigout qui a évoqué le premier cette particularité dans "Rosicrucianisme et cartésianisme" (Paris, 1938, éd. de la Paix). Cependant, il n'exploita guère cette piste que d'autres développeront plus tard, comme Paul Arnold dans son "Histoire des Rose-Croix" (Paris, 1955, Mercure de France), et surtout Sophie Jama qui, dans "La Nuit de songes de René Descartes", propose une analyse particulièrement intéressante des trois songes (Paris 1998, Aubier). (6) "Nombre et Temps, psychologie des profondeurs et physique moderne", Paris, 1998, La Fontaine de Pierre. (7) Gabriel Naudé ne reproduit que le texte de la première affiche. Lenglet du Fresnoy reproduit le texte des deux dans son "Histoire de la Philosophie Hermétique", Tome 1, Paris, 1742, pp. 376-377. (8) La Haye, 1653. (9) Voir "La Lumière des Rose-Croix", op. cit., p. 135. (10) Sophie Jama, "La Nuit de songes de René Descartes", op. cit., pp. 195-196. (11) Le manuscrit original de ce texte est perdu. Pour ce qui est de la dédicace, certains auteurs écrivent "F. Ros. Cruc." (Foucher de Careil). (12) G. H. S. Snoek a étudié d'une manière particulièrement détaillée la manière dont le rosicrucianisme s'est répandu dans ce pays dans "De Rozenkruisers in Nederland, Een inventaristie", (La Rose-Croix aux Pays-Bas, une inventarisation), 1998, Utrecht. (13). Orvius, "Philosophia Occulta", 1737. (14) Quelques années plus tôt, en 1621, l'Ordre avait été attaqué dans "Miroir des Frères de la Rose-Croix". (15) A. J. Rehorst a consacré un livre à ce personnage : "Torrentius", 1939, Rotterdam. (16) Voir "De Rozenkruisers in Nederland...", op. cit, notamment le résumé en français pp. 295-299. (17) "Arcana totius naturæ secretissima nec hactenus unquam detecta, a Collegio Rosiano in Lucem produntur", Leyde, 1630. (18) "Discours", Ière partie, 9. (19) Ce dernier, après avoir été très critique avec l'alchimie dans son "Questiones celeberrimae in genesim..." (1623), se montre plus ouvert avec "La Vérité des sciences", (1625). Plus tard, il considérera l'alchimie digne d'intérêt et souhaitera la création d'une académie d'alchimie, ("Questions inouyes", (question XXVIII) et "Questions théologiques, physiques, morales et mathématiques" (1634). (20) Voir l'article de Jean-François Maillard "Descartes

et l'alchimie : une tentation conjurée ?", dans "Aspects de la tradition alchimique au XVIIe siècle", ouvrage sous la direction de F. Grenier, Arché, 1998. Il se réfère au "De metallorum transmutatione", de Daniel Georg Morhof (Hambourg, 1673), qui rapporte ce fait. Cornelis était le neveu de Theobald van Hogelande, auteur de traités alchimiques sous le nom d'Ewaldus Vogelius.(21) Serge Hutin, "Descartes, initié rosicrucien ?", revue "Rose-Croix" n° 62, 1967, p. 30.

(22) Dans sa lettre à M. Mersenne du 30 juillet 1640, il en fait le siège de l'âme. Ce point de vue rappelle celui que l'on retrouve dans les enseignements du rosicrucianisme moderne qui en font le siège, non pas de l'âme elle-même, mais de la conscience qui lui est propre.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

VIII - LES PHILOSOPHES ET LA ROSE-CROIX (2^e partie)

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 198 - été 2001

En Angleterre, le projet rosicrucien connaît un développement particulier. Pourtant, contrairement à ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe, l'hermétisme y est resté relativement discret [\(1\)](#). Certes, les écrits de John Doget (XV^e siècle) portent l'influence du *Corpus Hermeticum*, et sous le règne d'Henry VIII, le kabbaliste chrétien François Georges de Venise jouit d'une grande réputation. C'est à lui que le roi confie le soin de rechercher dans les textes sacrés des arguments en faveur de son divorce d'avec Catherine d'Aragon. Quant à cette dernière, c'est à Henri Corneille Agrippa qu'elle demande conseil. Malgré l'enthousiasme de Thomas More (1478-1535) pour les écrits de Pic de la Mirandole, ce n'est guère que sous le règne d'Élisabeth I^{re} (1533-1603) que l'hermétisme de la Renaissance gagne en influence. Philip Sidney (1554-1586), diplomate, écrivain et ami de Giordano Bruno, sir Walter Raleigh (1554-1618), administrateur, écrivain et favori d'Élisabeth, Thomas Hariot et John Dee en sont les acteurs essentiels. Ce dernier, très marqué par les écrits de Henri Corneille Agrippa, est le véritable chef de file de la Renaissance élisabéthaine. Il possède une riche bibliothèque ésotérique que la reine aime fréquenter.

La Reine des Fées

Sous le règne d'Élisabeth I^{re}, la philosophie occulte suscite des débats dont la littérature porte les traces. Ainsi, le grand poème d'Edmund Spenser (1552-1599), *La Reine des fées*, ou ses *Quatre Hymnes*, sont teintés de néo-platonisme de la Renaissance et de kabbale chrétienne. Le mouvement a aussi ses opposants, tels Christopher Marlow dont la pièce de théâtre, *La Tragique Histoire du docteur Faust* (1594), dénonce l'hermétisme. Son personnage principal est présenté comme un disciple d'Agrippa pratiquant une magie diabolique. Cette pièce connaît un immense succès, tout comme celle intitulée *Le Juif de Malte* (1592), où l'auteur, à travers sa critique des juifs, s'en prend à la kabbale chrétienne. Ben Jonson attaque l'hermétisme dans sa pièce *L'Alchimiste* (1610) [\(2\)](#). Quant à William Shakespeare, il prend la position inverse en répondant au *Juif de Malte* de Christopher Marlow par

***Le Marchand de Venise*, une pièce où l'on peut lire l'influence du *De Harmonia Mundi* de François Georges de Venise. Il en est de même de plusieurs autres textes de William Shakespeare, tels *Comme il vous plaira* ou *La Tempête* (1611), qui portent l'influence du *De Occulta Philosophia* d'Henri Corneille Agrippa. *La Tempête* fut représentée lors des festivités du mariage entre la fille de Jacques I^{er}, le successeur de la reine, et Frédéric de Palatin. Frances A. Yates, la grande spécialiste de l'histoire du rosicrucianisme anglais, voit dans cette œuvre un véritable manifeste rosicrucien.**

Francis Bacon

Lorsqu'on évoque les débuts du rosicrucianisme, il est fréquent de voir cité le chancelier d'Angleterre et philosophe Francis Bacon (1561-1626). De nombreux auteurs se sont penchés sur ses relations avec la Rose-Croix. John Heydon, auteur de nombreux ouvrages sur le rosicrucianisme, est le premier à s'y être essayé, mais ses théories sont souvent excessives. Son livre *Le Saint Guide conduisant à la merveille du monde* (1662) (3) comprend un récit intitulé " Le voyage au pays des Rosicruciens ", qui est une adaptation de la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon. Il y joint des éléments de la *Fama Fraternitatis*, n'hésitant pas à faire de la " Maison de Salomon ", évoquée par Francis Bacon, le " Temple de la Rose-Croix ". Deux siècles plus tard, dans son livre *Nouveau Grade de Rose-Croix* (1860), Jean-Marie Ragon fait des idées de Francis Bacon la source de la " société de Rose-Croix ou Bramines du Nord " (4). Tout un courant d'écrivains s'est également efforcé de démontrer que Francis Bacon était l'auteur des pièces de William Shakespeare (5). L'auteur qui est allé le plus loin dans ces investigations est probablement W. F. C. Wigston avec son livre *Bacon, Shakespeare and the Rosicrucians* (1888). Ses idées seront reprises par Mrs Henry Pott dans *Francis Bacon and his Secret Society* (1892) et par de nombreux auteurs. Cependant, à côté de remarques intéressantes, ces derniers se lancent souvent dans des spéculations aventureuses.

Les Théosophes

Le milieu de la Société Théosophique est pourtant très sensible à ces hypothèses qu'il enrichit et popularise à son tour. Ainsi, dans son livre *Les Maîtres* (1912)(6), Annie Besant avance que Francis Bacon était l'une des réincarnations de Christian Rosenkreutz, membre d'une lignée d'initiés à laquelle appartenait aussi le comte de Saint-Germain, et qui prend source dans la maison royale des Rakoczi. L'une de ses collaboratrices, Maria Russak, publie bientôt dans la revue *The Channel* une série d'articles reprenant ces idées.

On retrouve ces mêmes éléments dans un autre ouvrage, *The Rosicrucians* (1913), publié par le Droit Humain, obédience maçonnique proche de la Société Théosophique, où H. Clarke et Katherine Betts affirment que Francis Bacon est l'auteur des Manifestes rosicruciens(7). L'auteur qui a le plus contribué à populariser l'ensemble des théories relatives au rôle de Francis Bacon dans le rosicrucianisme est le théosophe et sénateur belge Franz Wittemans. Son livre *Histoire des Rose-Croix* (1919), offre un mélange d'éléments intéressants et de positions fort discutables. Il reprend les thèses de W. F. C. Wigston, de Mrs Pott, du Dr Speckman, de E. Udney et des théosophes.

Paul Arnold comme Frances A. Yates ont tempéré les thèses de W. F. C. Wigston et adopté des positions plus réalistes. Il est vrai que, depuis plusieurs dizaines d'années, les découvertes des historiens du rosicrucianisme ont permis de mieux comprendre sa genèse, et l'idée voulant que Francis Bacon soit l'auteur de la *Fama Fraternalitatis* et de la *Confessio Fraternalitatis* est devenue obsolète. Cela n'empêche cependant pas de placer le philosophe anglais dans la mouvance rosicrucienne du XVII^e siècle. D'une certaine manière, il fut l'un de ceux qui réussit le mieux à promouvoir l'idéal rosicrucien. C'est sans doute la raison pour laquelle certains voient en lui l'une des plus importantes personnalités du rosicrucianisme du XVII^e siècle.

Dans *La Lumière des Rose-Croix*, Frances Yates montre d'ailleurs que même si Francis Bacon s'éloigne de l'hermétisme du XVII^e siècle sur plusieurs points, en particulier par sa position contre le paracelsisme et son rejet du concept de l'homme comme microcosme, il reste très influencé par le rosicrucianisme (8). Véritable continuateur du mouvement, il lui donne une expression nouvelle à travers un projet de réforme des sciences qui va bientôt donner naissance à la Royal Society, c'est-à-dire l'académie des sciences britannique.

Novum Organum

Le projet de Francis Bacon trouve sans doute son origine chez son père, Nicolas Bacon. En effet, Henri VIII, après sa rupture avec Rome, avait confié à celui-ci le soin de réformer les universités. Francis Bacon, après avoir tenté de convaincre la reine Élisabeth, essaiera d'entraîner Jacques I^{er} dans son projet de réforme des sciences. Au début de son livre, *De la Dignité et accroissement des sciences* (1605), Francis Bacon s'adresse au roi en ces termes : " Semblable à Hermès Trismégiste, une triple gloire vous distingue, à savoir : la puissance du roi, l'illumination du prêtre et la science du philosophe ". Le projet qu'il expose est celui d'une restauration des sciences. Il souhaite qu'elles ne soient

plus l'objet de vaines spéculations, mais deviennent un instrument propre à apporter un progrès générateur de prospérité et de bonheur pour l'humanité. Dans son livre, il suggère la création d'une fraternité rassemblant des scientifiques de tous pays, un groupe où chacun pourrait échanger son savoir pour le plus grand bénéfice de tous. Cette idée rappelle les propos de la *Fama Fraternitatis* [\(9\)](#).

L'abeille

Francis Bacon souhaite institutionnaliser les sciences à travers des programmes de recherches collectives et veut créer des laboratoires organisés rationnellement et méthodiquement. D'une manière générale, on peut dire que le projet de Francis Bacon préfigure les académies qui vont naître bientôt. Il veut remplacer l'ancienne logique aprioriste et déductive par une nouvelle, expérimentale et inductive. Pour symboliser l'attitude qui doit être celle du chercheur, il utilise les images de la fourmi, de l'araignée et de l'abeille. La première accumule (philosophie empirique), la seconde enferme dans sa toile (philosophie rationnelle) mais la troisième, après avoir butiné dans toutes les directions, élabore du miel (équilibre entre les deux philosophies). " La Rose donne du miel aux abeilles " dira aussi Robert Fludd en utilisant une symbolique similaire [\(10\)](#). Un alchimiste anglais, Thomas Vaughan, indique que, selon Virgile, il y a chez les abeilles une parcelle de l'intelligence divine des émanations de l'Empyrée (*Anthroposophia Theomagica*, 1650). L'ouvrage fondamental de Francis Bacon, *La Nouvelle méthode des sciences* (1620) [\(11\)](#), veut en finir avec l'ancienne logique d'Aristote. Il faut préciser que, sans doute par prudence et compte tenu de sa position, il accorde peu de place à l'ésotérisme dans ses écrits.

Francis Bacon n'arrivera pourtant pas à imposer son projet de réforme. Malgré une première disgrâce en 1601, causée par celle de son protecteur, le comte d'Essex, le favori de la reine, il gagne la confiance de Jacques I^{er}. Devenu lord Garde du grand Sceau en 1617, il atteint l'année suivante l'une des plus hautes fonctions du royaume, celle de Grand chancelier et devient baron de Verulam. Sa carrière s'interrompt en 1621, au moment où, après avoir été nommé vicomte de saint-Alban, il est victime d'une nouvelle affaire qui l'écarte définitivement du pouvoir. C'est pendant cette période qu'il écrit la *Nouvelle Atlantide* [\(12\)](#). N'ayant pas réussi à faire passer ses idées dans les institutions, il reprend le thème qui le préoccupa toute sa vie sous la forme d'une fiction, d'une utopie [\(13\)](#).

La Nouvelle Atlantide

Ce livre raconte l'histoire de voyageurs qui, après avoir quitté le Pérou, se dirigent vers la Chine et le Japon. A la suite de vents défavorables, leur navire se trouve en perdition. A cours de vivres, se croyant proches de la mort, ils finissent par apercevoir une île inconnue. Au moment où ils s'apprêtent à y débarquer, des messagers leur remettent un parchemin les avertissant des conditions fixées pour leur hébergement. S'ils veulent venir sur cette terre, ils doivent accepter de s'installer dans la " Maison des étrangers ". Ce document est fermé par un sceau représentant des ailes de chérubins près d'une croix, emblème qui rappelle la formule qui clôt la *Fama Fraternitatis* : " A l'ombre de tes ailes, Jéhovah ". Ce pays, celui de Bensalem, est habité par un peuple étrange qui a réussi à marier la sagesse avec la science. La science est à la fois la fin et le principe de l'organisation sociale de ses habitants. Ils paraissent avoir accompli la " Grande Instauration " de la connaissance. Ils ont retrouvé l'état d'Adam avant sa chute, but envisagé par Francis Bacon et les Manifestes rosicruciens. Les voyageurs s'installent dans la " Maison des étrangers ". Bientôt, un ambassadeur leur explique que ce pays est dirigé par la " Maison de Salomon ", ou le " Collège de l'œuvre des six jours ". Cette allusion pourrait évoquer l'époque bénie, celle où les Rose-Croix allument le " sixième candélabre ", qui, selon la *Confessio Fraternitatis*, précédera la fin des temps. " La Maison de Salomon [...] a pour Fin de connaître les Causes et le mouvement secret des choses et de reculer les bornes de l'Empire Humain en vue de réaliser toutes choses possibles " (14). Ce groupe de prêtres-savants possède de vastes laboratoires où l'on se livre à des recherches concernant aussi bien les sciences que l'agriculture, l'élevage, la médecine, la mécanique, les arts... Les résultats de ces recherches profitent à tous les habitants de ce paradis de la science où règnent la prospérité et la paix.

L'essentiel de la *Nouvelle Atlantide* est constitué par la description des diverses richesses scientifiques et de l'organisation de la société vivant sur l'île de Bensalem. Ce texte assez court est resté inachevé. Il ne sera publié qu'en 1627, soit un an après la mort de son auteur, par son chapelain William Rawley. Bien que le nom de la Rose-Croix ne figure ni dans cet ouvrage, ni dans les autres textes de Francis Bacon, l'influence rosicrucienne s'y fait sentir en de multiples endroits. Cette ressemblance n'avait pas échappé à John Heydon qui s'efforcera d'en souligner les liens à travers ses multiples ouvrages. Francis Bacon ne pouvait ignorer la *Fama Fraternitatis* qui circulait déjà sous forme manuscrite. Rappelons qu'il fut associé aux festivités qui, en 1613, marquèrent le mariage de la fille de Jacques I^{er} avec Frédéric de Palatin, le protecteur des rosicruciens. Francis Bacon avait en effet imaginé un divertissement, *Masque of the Middle Temple and Lincoln' Inn* qui fut joué le lendemain des noces.

La Royal Society

Quelques années après la mort de Francis Bacon, son projet de réforme des sciences trouvera une sorte d'aboutissement dans la Royal Society (1660). En 1645, en pleine guerre civile, ont lieu les réunions qui sont à l'origine de la Royal Society. Parmi les hommes qui forment ce premier noyau, on trouve plusieurs réfugiés qui avaient fui le Palatinat à la suite du désastre de la Montagne Blanche (15), comme Théodore Haak ou le Dr. John Wilkins, aumônier de l'électeur du Palatin. Ce dernier connaissait parfaitement les idées exprimées dans les Manifestes rosicruciens. Il cite la *Fama Fraternitatis* et la *Confessio Fraternitatis* dans sa *Mathematicall Magick* (1648), un livre qui s'inspire des écrits de Robert Fludd et de John Dee. Il est tout à fait surprenant que Robert Boyle, un autre membre du groupe, lorsqu'il évoque ces réunions dans ses lettres, utilise l'expression " l'Invisible Collège ", terme fréquemment utilisé à l'époque pour qualifier les rosicruciens ! Il est intéressant de noter que Robert Moray, l'un des membres fondateurs de la Royal Society, passionné d'alchimie, est le protecteur de Thomas Vaughan (1622-1666), car ce dernier, sous le pseudonyme d'Eugenius Philalethe, publie en 1652 une traduction anglaise de la *Fama* et de la *Confessio* : *The Fame and Confessio*.

Ces penseurs veulent en finir avec l'héritage philosophique et religieux de leurs prédécesseurs. En 1660, les réunions de ce groupe donnent naissance à la Royal Society. Comme l'a montré Frances A. Yates, même s'il n'est plus question de réforme universelle ni de charité et d'éducation, mais essentiellement de science, cette société adopte une partie des idéaux rosicruciens dont Francis Bacon s'était lui-même inspiré. Thomas Sprat, dans son *Histoire de la Royal Society* (1667), semble le laisser entendre. Le frontispice de son livre montre le buste du roi d'Angleterre, Charles II, entouré de William Brouncker, premier président de la société, et de Francis Bacon. L'aile qui est au-dessus du philosophe semble évoquer la formule rosicrucienne : " A l'ombre de tes ailes Jéhovah ". (L'artiste qui a réalisé cette gravure, John Evelyn, était originaire de Bohême).

Comenius

Parmi les hommes qui participent à la fondation de la Royal Society, on trouve plusieurs personnalités ayant été en relation directe avec le rosicrucianisme en Bohême. L'un des plus attachants est Jean Amos Komensky (1592-1670), dit Comenius, philosophe, pédagogue et écrivain tchèque. A l'âge de 21 ans, il quitte sa Moravie natale pour continuer ses études à Heidelberg. Il

assiste alors au sacre de Frédéric V et Élisabeth. Toute sa vie, il soutient le couple royal d'Heidelberg, et même après le désastre de la Montagne Blanche (1620), il garde l'espoir du retour de Frédéric sur le trône. A la suite de ce drame, sa maison est brûlée, il est contraint à la fuite et perd bientôt femme et enfants. Ami de Johann Valentin Andreae, il est enthousiasmé par le projet de réforme des Manifestes rosicruciens. Son livre, *Le Labyrinthe du monde et le Paradis du cœur* (1623), qui est un grand classique de la littérature tchèque — et selon certains un texte fondamental de la littérature — évoque les espoirs qu'il avait placés dans le rosicrucianisme. Ce livre est celui d'un esprit idéaliste dont les attentes ont été détruites par les débuts de la guerre de Trente Ans. Au chapitre XII, intitulé " Le pèlerin témoigne sur les rosicruciens ", Comenius évoque d'une manière voilée le désastre qui suivit la fin du règne de Frédéric en 1621 et qui entraîna dans sa chute le projet de réforme lancé par le rosicrucianisme. Ainsi on comprend que, à l'inverse des utopies de son ami Johann Valentin Andreae (Christianapolis) et de Thomas Campanella (La Cité du soleil), il décrit une cité où tout va mal, sciences, occupations... et qu'en définitive il n'y ait guère qu'un endroit où l'homme puisse trouver paix et connaissance, celui du " paradis de son cœur ". Il se prend alors à rêver d'une époque où toutes les épées et les lances seront transformées en serpes et en socs de charrues.

La Pansophie

Cette période douloureuse amène Comenius à réfléchir sur l'importance de l'éducation. Les idées de réforme universelle qui figurent dans les Manifestes rosicruciens contribuent très probablement à l'éclosion du système qu'il projette, la Pansophie ou Connaissance Universelle, basée sur la relation macrocosme-microcosme. Il écrit alors l'une de ses œuvres essentielles : *La Grande Didactique ou l'art universel de tout enseigner à tous* (1627-1632) (16). Ce texte comprend une partie philosophique et mystique et une partie dans laquelle il parle des moyens et des instruments pédagogiques. En effet, Comenius ne se préoccupe pas seulement de réfléchir sur la pédagogie ; il s'intéresse aussi à sa finalité. Il inclut sa théorie dans l'histoire universelle, et voit dans l'éducation l'issue offerte à l'humanité pour restaurer la pureté qu'elle a perdue par la chute d'Adam. Elle est le meilleur moyen de se préparer à la vie éternelle. Il veut donc que tous les êtres humains, quel que soit leur milieu, puissent accéder à l'enseignement. Cette œuvre est suivie d'un texte de Johann Valentin Andreae, " Exhortation ", invitant chacun à suivre la méthode proposée par Comenius.

Après plusieurs années d'un exil forcé, Comenius est invité par son ami Samuel Hartlib, un ancien étudiant d'Heidelberg comme

lui, à venir en Angleterre pour se joindre à ses projets de réforme de l'éducation et à l'organisation de sociétés philanthropiques. Tous deux admirateurs de Francis Bacon, ils se sentent mandatés pour construire la " Nouvelle Atlantide ". C'est en Angleterre que Comenius écrit *Le Chemin de la Lumière* (1641) [\(17\)](#), où les thèmes des Manifestes sont si présents que certains historiens appellent ce livre " la Fama de Comenius ". Dans la préface de la version qu'il publiera à Amsterdam en 1660, il parle des membres de la Royal Society comme des *Illuminati* !

Le Collège de Lumière

A partir de 1645, il commence la rédaction d'un ouvrage qui représente le couronnement de son œuvre : *La Consultation universelle sur la réforme des affaires humaines*. L'idée centrale de cette œuvre, à savoir la nécessité d'une réforme propre à l'instauration d'une ère de prospérité et de paix, reprend l'idée centrale des Manifestes rosicruciens. L'ouvrage se divise en sept parties, nombre sur la symbolique duquel il n'est pas utile de s'étendre ici. Chaque partie porte un nom dont le préfixe pan souligne l'universalité : Panégésie, Panaugie, Pansophie, Pampédie, Panglottie, Panorthosie, Pannuthésie, autant de sciences propres à amener l'humanité à réfléchir sur sa place dans la Création, à contempler la Lumière universelle, à accéder à la Sagesse universelle, à adopter une langue universelle, à favoriser l'éducation de tous... Il propose aussi une nouvelle organisation du monde où chaque pays serait dirigé par trois organismes : un Collège de la Lumière, un Consistoire de la santé et un Tribunal international de la paix, autant d'institutions qui préfigurent les grandes structures internationales comme l'ONU ou l'UNESCO, qui verront le jour bien des siècles plus tard. Jean Comenius meurt avant d'avoir terminé la rédaction complète de cette œuvre dont il composa néanmoins une grande partie [\(18\)](#).

On peut dire qu'à travers Comenius, le rosicrucianisme a contribué à l'instauration d'une nouvelle manière de concevoir l'enseignement. Jules Michelet en fait le " Galilée de l'éducation ". Quant au pédagogue Jean Piaget qui l'admirait profondément, il en fait l'un des précurseurs de la pédagogie, de la psychologie, de la didactique et des relations entre école et société(20). D'une manière générale, Comenius est un personnage loué et respecté pour son humanisme. En décembre 1956, l'UNESCO lui rendit un hommage solennel. Dans la conférence générale donnée à cette occasion, Comenius fut présenté comme l'un des premiers propagateurs des idées dont cette organisation s'est inspirée lors de sa fondation.

Les Lumières

Comme on peut le constater, les Manifestes rosicruciens n'ont pas laissé les philosophes indifférents et ont joué un rôle dans le développement de la culture européenne.

A la suite de cette période, ésotérisme, philosophie et sciences vont se séparer, avec d'un côté les Lumières et de l'autre l'Illuminisme. C'est alors que se produit la naissance des premiers groupes majeurs, qui vont caractériser pour longtemps l'ésotérisme occidental. Tandis que jusqu'à présent les tenants de l'ésotérisme constituaient plus une mouvance que de véritables mouvements organisés, on va voir apparaître des ordres initiatiques, comme ceux de la Rose-Croix et de la Franc-Maçonnerie, organisés en loges transmettant des initiations.

Notes :

(1) Sur ce point, voir *La Philosophie Occulte à l'époque élisabéthaine*, Frances A. Yates, Paris, Dervy, 1987. (*The Occult Philosophy in the Elizabethan Age*, Warburg Institute, 1987), ainsi que : " Histoire des courants ésotériques et mystiques dans l'Europe moderne et contemporaine " d'Antoine Faivre, résumé dans *l'Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, tome XCVI, 1987-1988.

(2) Cette date, comme celles des pièces citées ci-après, est celle de sa première représentation publique.

(3) *The Holy Guide, leading the Way to the Wonder of the World (a Compleat Phisician) [...] with Rosie-Crucian medecines...*, Londres, 1662.

(4) *Franc-Maçonnerie, Ordre Chapitral, Nouveau Grade de Rose-Croix*, Paris, 1860, Collignon Libraire-Éditeur, pp. 17-20.

(5) Pour ne pas nous écarter de notre sujet, nous n'aborderons pas ce point qui a donné lieu à une quantité impressionnante de publications. Nous renvoyons les lecteurs aux livres de Donnelly Ignatius, *Greta Cryptogram : Francis Bacon's cipher in the so-called Shakespeare Plays* (1887) ; à ceux du mathématicien Georg Cantor, *La Confession de foi de Francis Bacon, La Résurrection du divin Quirinus Francis Bacon* et *Le Recueil de Rawley* (1896, réédités par Erick Porge chez Grec en 1997 sous le titre *La Théorie Bacon-Shakespeare*) ; à celui du Dr Speckman, *Bacon is Shakespeare* (1916), ainsi qu'à l'article " Bacon ou Shakespeare ", du *Rosicrucian Forum* d'août 1932 publié dans la revue *Rose-Croix* d'hiver 1985, n° 136, pp. 22-24.

(6) *The Masters*, Londres 1912 (1917 pour la traduction française, par les Publications Théosophiques). Cet ouvrage fait suite à une série de conférences données par A. Besant à Londres en 1907. Rudolf Steiner prend des positions similaires à la même époque. Cette année-là, A. Besant, M. Russak, H. Wedgwood et d'autres théosophes ont créé un Ordre se réclamant du rosicrucianisme, l'Ordre du Temple de la Rose-Croix (1912). Ses travaux s'interrompent dès 1918. Maria Russak deviendra alors membre de l'A.M.O.R.C.

(7) Les auteurs de cet ouvrage n'ont signé que de leurs initiales : H.C. et K.M.B. Il a été publié à Paddington, par Aimée Bothwell-Gosse, membre éminente de la branche britannique du Droit Humain et éditeur de la revue *The Co-Mason*.

(8) Frances Yates, *La Lumière des Rose-Croix*, Paris, 1985, Retz, chap. XI. Elle s'appuie pour cela sur une étude de Paolo Rossi, *Francis Bacon : from magic to science* (1968).

(9) Même si la *Fama Fraternitatis* n'est éditée qu'en 1614, alors que *De la Dignité et accroissement des sciences* l'a été en 1605, il faut rappeler que le premier Manifeste rosicrucien circulait sous forme de manuscrit plusieurs années avant sa publication.

(10) " *Dat Rosa Mel apibus* ", célèbre illustration du *Summum Bonum* (1626). Voir ce dessin en exergue de l'article n° VII de cette série, " La Rose fleurissant ", dans la revue *Rose-Croix* n° 195, automne 2000, p. 2.

(11) *Novum Organum*, Londres, 1620.

(12) Il demeure une incertitude sur la date de sa rédaction. Généralement on admet qu'il en élabore le texte en 1623. Voir *La Nouvelle Atlantide*, Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera, Paris, 1983, Payot, p. 13. Bacon souhaitait que ce texte soit édité à la suite de son *Histoire Naturelle (Sylva Sylvarum)*, texte dont il avait déjà publié une esquisse en 1620.

(13) Comme l'a montré Blandine Kriegel, à la Renaissance, ce thème de l'utopie est solidaire de la révolution copernicienne. Il témoigne de la recherche d'un nouvel équilibre dans un monde nouveau. Voir " L'Utopie démocratique de Francis Bacon à George Lucas ", dans la *Revue des deux mondes*, avril 2000, pp. 19-33.

(14) *La Nouvelle Atlantide*, suivi de " Voyage dans la pensée baroque ", *op. cit.*, p. 72.

(15) Voir la revue *Rose-Croix* n° 195, *op.cit.*, p. 9.

(16) Voir *La Grande Didactique*, col. Philosophie de l'éducation, Paris, 1992, éd. Klincksieck.

(17) *The way of the light* (1641) œuvre restée manuscrite.

(18) Voir son résumé dans *l'Utopie éducative, Comenius*, Jean Prévot, Paris, 1981, éd. Belin, pp. 210-264.

(19) Il écrivit un article fort élogieux sur Comenius dans la revue de l'UNESCO en 1957, (texte reproduit en postface de *l'Utopie éducative... op. cit.*

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

IX - ROSICRUCIANISME ET FRANC MAÇONNERIE

Les sources égyptiennes, esséniennes et templières

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 199 - automne 2001

Avec la guerre de Trente Ans, le Rosicrucianisme se fait discret. En Allemagne, ses partisans se réfugient dans la mouvance alchimique qui connaît alors un grand développement. En Angleterre, les Rosicruciens se fondent dans la Franc-Maçonnerie naissante. Ils réapparaîtront au grand jour au milieu du XVIII^e siècle, en se prévalant d'une origine antérieure à la Franc-Maçonnerie et au christianisme, et en revendiquant une filiation remontant aux Égyptiens.

Rose-Croix et Francs-Maçons

La Franc-Maçonnerie naît en Angleterre au XVIII^e siècle, dans un " terreau " préparé par le Rosicrucianisme. Certains auteurs, comme J. G. Buhle en 1804 ou Thomas de Quincey en 1824, voient en elle une émanation de la Rose-Croix. Dès 1638, les relations entre les deux mouvements sont évoquées dans *The Muses*, un poème d'Adamson publié à édimbourg. Ce texte indique : " Car nous sommes des Frères de la Rose-Croix ; nous possédons le mot de Maçon et la double vue. " Quelques années plus tard, le 10 octobre 1676, le *Poor Robin's Intelligence* publie une notice indiquant que " l'Ancienne Fraternité de la Rose-Croix, les Adeptes de l'Hermétisme et de la Compagnie des Maçons Acceptés, ont décidé de dîner ensemble ". Ce lien sera encore souligné dans un article du *Daily Journal* du 5 septembre 1730 qui indique : " Il existe une Société à l'étranger, de laquelle les Francs-Maçons anglais [...] ont copié quelques cérémonies, et s'efforcent de persuader le monde qu'ils en sont issus et lui sont identiques. On les appelle Rosicruciens. "

Le Frère I.O.

Il est frappant de constater que les deux plus anciennes références relatant des initiations maçonniques, concernent des hommes ayant été en relation directe ou indirecte avec le Rosicrucianisme. La première se rapporte à sir Robert Moray. Elle

mentionne que le 20 mai 1641, il fut initié à la Maçonnerie dans la loge Mary's Chapel d'Édimbourg. Il est intéressant de noter que Robert Moray, l'un des membres fondateurs de la Royal Society, passionné d'alchimie, est le protecteur de Thomas Vaughan (1622-1666). Or, ce dernier, sous le pseudonyme d'Eugenius Philalethe, est l'auteur de *The Fame and Confessio* (1652), la traduction anglaise de la *Fama Fraternitatis* et de la *Confessio Fraternitatis*. La seconde référence se rapporte à Elias Ashmole (1617-1692), qui fut admis dans une loge maçonnique à Warrington, le 16 octobre 1646. Six ans plus tard, il publie le *Theatrum Chemicum Britannicum* (1652), un volume qui regroupe une importante collection de traités alchimiques. Or, dès les premières lignes de ce livre, Elias Ashmole se réfère à la *Fama Fraternitatis*. Il rappelle que le premier Manifeste rosicrucien indique la venue en Angleterre d'un des quatre premiers compagnons de Christian Rosenkreutz, le " Frère I.O. ". D'autres éléments montrent qu'Elias Ashmole éprouvait un intérêt tout particulier pour la Rose-Croix. En effet, on a retrouvé dans ses archives une copie autographe des Manifestes rosicruciens, ainsi que le texte d'une lettre dans laquelle il demandait son admission dans la Rose-Croix. Un peu plus tard, Nicolas de Bonneville ira jusqu'à dire que la Franc-Maçonnerie a emprunté toutes ses allégories, symboles ou paroles aux Rose-Croix (*La Maçonnerie écossaise comparée avec les trois professions et Le Secret des Templiers du XIV^e siècle*, 1788). Certes, il serait abusif de déduire de ces éléments que la Franc-Maçonnerie trouve son origine dans la Rose-Croix. Cependant, force est de constater que les premiers Francs-Maçons s'inscrivent dans la mouvance rosicrucienne anglaise du XVIII^e siècle.

La Constitution d'Anderson

Si les activités de la Franc-Maçonnerie débutent au XVIII^e siècle, il est généralement admis que l'acte fondateur de cette société date de 1717. C'est à ce moment qu'est fondée la Grande Loge de Londres. Mais le moment qui marque le mieux la fondation de la Franc-Maçonnerie est celui qui voit la publication de la *Constitution d'Anderson* (1723) par le duc de Wharton, son Grand Maître à l'époque. Ce texte, présenté comme une refonte et une correction de " vieilles archives " maçonniques, fut rédigé par James Anderson, Jean-Théophile Désaguliers et Georges Payne. Les archives en question sont les *Old Charges*, ou *Anciens Devoirs*, textes appartenant aux anciennes confréries de tailleurs de pierres, les guildes, dont les textes les plus anciens remontent au XIV^e siècle (ex. : Regius, 1390, et Cooke, 1410). Mais plutôt que de descendre directement des anciennes guildes de maçons opératifs, la Franc-Maçonnerie est une société de penseurs ; on parle de Maçonnerie " spéculative ". Elle se place dans une

descendance remontant à Adam et revendique l'héritage des Arts Libéraux, sciences qui furent jadis gravées sur les deux colonnes rescapées du Déluge. La *Constitution d'Anderson*, outre l'histoire légendaire de la Franc-Maçonnerie, donne les règlements de l'Ordre, ainsi que quelques chansons destinées à agrémenter les réunions de loge. D'une manière générale, on peut dire que le projet de la Constitution est plus social que spirituel. A une époque marquée par les divisions engendrées par la Réforme et la Contre-Réforme, elle se contente d'indiquer à ses membres d'être " de la religion dont tous les hommes conviennent, et qui consiste à être des hommes bons, équitables, dignes et honnêtes, quelles que soient les dénominations ou croyances par lesquelles ils peuvent se distinguer "(1).

Hiram et Rosenkreutz

Au XVIII^e siècle, la Franc-Maçonnerie n'a pas l'organisation que nous lui connaissons aujourd'hui. Elle ne prend sa structure de base, composée de trois degrés — Apprenti, Compagnon et Maître (Maçonnerie bleue, ou *Craft Degrees* pour les anglo-saxons) — qu'après quelques années. Elle ne comportait initialement que deux grades, ceux d'Apprenti-entré et de Compagnon. Un troisième, dit de Maître, apparaît vers 1730. Il faut attendre la seconde édition de la *Constitution d'Anderson*, celle de 1738, pour trouver une référence officielle à ce degré, et patienter jusqu'en 1760 pour que la symbolique qui lui est attachée, celle du mythe d'Hiram, soit vraiment admise en Angleterre (2). Sous certains aspects, comme celui de la symbolique liée à la découverte du tombeau du Maître, Hiram reprend des traits de Christian Rosenkreutz. Faut-il voir dans Hiram, comme l'indique Antoine Faivre, un fils de Christian Rosenkreutz ? " Fondateur mythique lui aussi, le premier serait alors un Christian réduit à la relative abstraction dans la galerie des grandes figures hiératiques de la " Tradition " (3). A ses débuts, la Franc-Maçonnerie ne se présente pas véritablement comme une société initiatique. Ses cérémonies sont d'ailleurs qualifiées de " rites de réception ". Le terme " initiation " n'apparaît dans ses textes que vers 1728-1730, et il ne deviendra officiel en France qu'à partir de 1826 (4). Même si les rituels propres à la Maçonnerie confèrent un aspect mystérieux à ses réunions, les loges sont essentiellement des lieux où l'on pratique la philanthropie et où l'on cultive les beaux-arts. Ce n'est que progressivement qu'elle va développer un aspect initiatique et ésotérique (5).

Les Mystères d'Égypte

Contrairement à ce qui s'était produit à la Renaissance, les références à l'Égypte avaient pratiquement disparu au XVII^e siècle. Il demeure malgré tout quelques exceptions comme Gerhard Dorn, un disciple de Paracelse. Portant un regard critique sur l'ésotérisme de son époque, il indiquait que la révélation primordiale, jadis confiée à Adam et portée à la perfection par les égyptiens, avait été déformée par ceux qui nous l'avaient transmise, à savoir les grecs. Le jésuite Athanasius Kircher (1610-1680), un savant passionné d'archéologie, de linguistique, d'alchimie et de magnétisme, est une autre exception. Durant de nombreuses années, il s'est efforcé de pénétrer les secrets des hiéroglyphes égyptiens. Dans son livre *Œdipus Ægyptiacus* (1652), il indique que ces mystérieux caractères cachent ce qu'il reste de la connaissance confiée par Dieu aux hommes avant le Déluge. Il voit donc dans l'Égypte le berceau de toutes les connaissances(6). Avant que Champollion ne découvre le sens des hiéroglyphes (1822), ses ouvrages sur l'Égypte feront référence. Un ouvrage témoigne du renouveau de l'intérêt pour l'ésotérisme égyptien : *Séthos, histoire ou vie tirée des monuments, anecdotes de l'ancienne Égypte* (1731) de l'abbé Terrasson (1670-1751). Il s'agit d'un roman dans lequel l'auteur évoque l'antiquité égyptienne, sa religion, son organisation, son intérêt pour les sciences, au nombre desquelles il faut compter l'art de la transmutation dont Hermès Trismégiste connaissait les secrets. Son livre nous fait assister à l'initiation d'un prince égyptien, dans les temples secrets de Memphis(7). Comme l'indique Boucher de la Richardière, " il donne un tel degré de vraisemblance à la manifestation des mystères d'Isis, réputés jusqu'alors impénétrables, qu'on croirait qu'ils lui ont été révélés par l'un des initiés ou l'un des prêtres égyptiens "(8). Ce livre va remettre l'Égypte à la mode, comme en témoigne l'opéra-ballet de Jean-Philippe Rameau, *La Naissance d'Osiris* (1751). Bientôt Wolfgang Amadeus Mozart donnera *La Flûte enchantée* (1789), un opéra qui mêle initiation maçonnique et tradition égyptienne.

La religion noachite

Le livre de l'abbé Terrasson va stimuler l'imagination de nombreux francs-maçons dans la création de nouveaux grades qui vont bientôt apparaître. En effet, quelques années plus tard, la structure hiérarchique des grades maçonniques s'enrichit. Le 26 décembre 1736, le chevalier André-Michel Ramsay (1686-1747), disciple de Fénelon et de Mme Guyon, prononce à la loge parisienne du Louis d'Argent, un discours qui entraîne l'apparition de ce que l'on appelle les " hauts grades " (Écossisme ou *Side-Degrees* pour les anglo-saxons), c'est-à-dire les degrés supérieurs à celui de Maître (9). Dans son discours, Ramsay présente la

Franc-Maçonnerie comme étant la résurrection de la " religion noachite ", une religion primordiale, universelle et sans dogmes. Il ajoute que c'est par les Croisades que ce Saint Ordre a été ramené en Grande-Bretagne avant de se répandre dans le reste de l'Europe. Bientôt, les légendes relatives aux Templiers, à la Chevalerie, à l'Ancien Testament, vont éveiller l'intérêt des fondateurs des hauts grades (10). L'Égypte, les sciences occultes comme l'alchimie, l'astrologie, la kabbale et la magie vont aussi être intégrées à ces transformations. Entre 1740 et 1773, les hauts grades vont proliférer avec une certaine anarchie. C'est parmi eux que réapparaît la Rose-Croix, sous la forme d'un haut grade. Ce dernier jouit très rapidement d'une aura prestigieuse ; on voit en lui le grade terminal, voire le nec plus ultra de la Franc-Maçonnerie (11). Cependant, certains systèmes de hauts grades se constituent en Ordres indépendants. C'est le cas en France, vers 1754, avec l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus-Cohens de l'Univers de Martinès de Pasqually (1710?-1774), ou en Allemagne à la même époque, avec la Stricte Observance Templière du baron Carl von Hund (1722-1776). C'est à ce moment que le Rosicrucianisme reprend sa liberté pour se constituer en Ordre autonome.

Rose-croix d'or et Rose rouge

C'est d'abord sous les auspices de l'alchimie que la Rose-Croix réapparaît. En effet, au cours des années 1700-1750, l'art d'Hermès connaît un grand développement. De nombreux cercles d'alchimistes se forment en Saxe, en Silésie, en Prusse, en Autriche et en Bavière. On rapporte qu'à Vienne, on comptait alors plusieurs milliers d'alchimistes (12). La plupart d'entre eux se réclament du rosicrucianisme, comme par exemple ceux de la Société Alchimique de Nuremberg. Selon certains auteurs, G. W. Leibniz (1646-1716) aurait été le secrétaire de cette société. En 1710, soit sept ans avant la publication de la *Constitution d'Anderson*, Sincerus Renatus (Samuel Richter), un pasteur luthérien à tendance piétiste, qui se disait disciple de Paracelse et de Jacob Boehme, publie *La vraie et parfaite préparation de la Pierre Philosophale de la Fraternité de l'Ordre de la Croix d'Or et de la Rose-Croix, appelée aussi Rose-Croix d'Or*. Il s'agit d'un traité d'alchimie qui comporte des pratiques de laboratoire et donne en appendice les cinquante-deux règles qui régissent l'Ordre de la Rose-Croix d'Or. Ce règlement indique que l'Ordre ne doit pas se composer de plus de soixante-trois Frères, et qu'il est dirigé par un Imperator élu à vie. Dans sa préface, Sincerus Renatus précise que ce texte n'est pas son œuvre propre, mais celle d'un " Professeur de l'Art " dont il ne peut révéler l'identité. Il indique que l'Ordre possédait deux centres, l'un à Nuremberg et l'autre à Ancône, mais que depuis quelques années, ses membres

ont quitté l'Europe pour les Indes afin de pouvoir vivre plus tranquillement. Ce livre de Sincerus Renatus s'inspire de l'*Écho de la Fraternité, [...] de l'illustre Ordre R.C. (1615)* de Julius Sperber, ainsi que du *Témis d'or (1618)* de Michael Maier. Il reprend aussi certains règlements de l'Ordre des Inséparables, un ordre alchimique fondé en 1577. En fait, l'Ordre décrit par Sincerus Renatus ne semble pas avoir existé. Notons au passage qu'il reprend un nom, celui de Rose-Croix d'Or, que Petrus Mormius avait déjà utilisé en 1630 dans son *Arcanes très secrètes de toute la nature dévoilée par le collège rosarien*. Ce dernier est l'auteur d'une légende qui veut que Frédéric Rose, qui aurait vécu dans le Dauphiné, ait fondé en 1622 une société secrète de trois membres : la Rose-Croix d'Or. Quoi qu'il en soit, le terme de " Rose-Croix d'Or " va connaître une certaine fortune et quelques-uns de ses règlements se retrouveront plus tard dans les instructions du grade maçonnique-rosicrucien des Princes Chevaliers Rose-Croix.

La Toison d'Or

Dans les années qui suivent, un Ordre rosicrucien va voir le jour. En 1749, Hermann Fictuld publie son *Aureum Vellus*, dans lequel il évoque une Société des Rose-Croix d'Or qu'il présente comme l'héritière de l'Ordre de la Toison d'Or fondé par Philippe le Bon en 1492. Vers 1757, il crée un rite maçonnique à tendance alchimique et piétiste, composé d'un ensemble de grades rosicruciens : la Societas Roseæ et Aureæ Crucis ou Fraternité des Rose-Croix d'Or. Cette Société essaime dans plusieurs villes comme Francfort-sur-le-Main, Marburg, Kassel, Vienne et Prague. Elle semble s'éteindre vers 1764. En réalité, elle se réforme grâce à Schleiss von Löwenfeld et Joseph Wilhelm Schröder. Finalement, elle donne naissance à un autre rite maçonnique rosicrucien qui apparaît entre 1770 et 1777 en Bavière, en Autriche, en Bohême et en Hongrie. Il est d'abord adopté par une loge maçonnique de Ratisbonne, la Croissante aux Trois Clefs. En 1771, il est adopté également par une loge de Vienne, L'Espérance, qui donne naissance à celle des Trois Épées. Cette loge devient la pépinière de ce rite maçonnique rosicrucien qui cultive l'alchimie et la théurgie.

La Rose-Croix d'Or d'Ancien Système

A partir de 1776, des membres de la loge des Trois Épées, Johann Rudolf von Bischoffswerder (1714-1803), officier prussien, puis ministre de la guerre à la mort du grand Frédéric, et Jean Christophe Wöllner (1732-1800), pasteur, instaurent un nouvel Ordre maçonnique rosicrucien : l'Ordre de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système. La loge des Trois Globes de Berlin devient le

centre de ses activités. Cet Ordre adopte une hiérarchie de neuf grades : *Juniores, Theoretici, Practici, Philosophi, Minores, Majores, Adepti Exempti, Magistri* et *Magi*, dont les aspects symboliques sont présentés dans les textes de la Réforme adoptés lors de la Convention que l'Ordre tient à Prague en 1777. Comme l'indique René Le Forestier, les enseignements des *Juniores* reproduisent cent dix pages de l'*Opus mago-cabbalisticum et theosophicum* (1719) de Georg von Welling, (livre avec lequel Goethe s'initiera bientôt à la pensée rosicrucienne). L'instruction et le rituel des *Theoretici* reprennent le *Novum laboratorium medico-chymicum*, de Christophe Glaser (1677). Quant aux opérations alchimiques enseignées aux *Magistri*, elles sont empruntées à deux livres de Henri Khunrath : la *Confessio de Chao Physico-chemicorum catholico* (1596) et l'*Amphiteatrum sapientiæ æternæ* (1609). Les rituels et les enseignements de cet Ordre sont donc nettement orientés vers l'alchimie (13). C'est dans cette mouvance, où se mêlent Alchimie, Rosicrucianisme et Franc-Maçonnerie, que naît le célèbre livre des *Symboles secrets des Rosicruciens des XVI^e et XVII^e siècles* (Altona, 1785 et 1788) (14). Composé essentiellement de traités alchimiques magnifiquement illustrés, il est souvent présenté comme le livre rosicrucien le plus important après les trois Manifestes.

Esséniens et Templiers

L'Ordre maçonnique de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système (nous précisons ici " maçonnique " afin de distinguer ce mouvement de groupes récents qui utilisent le même nom sans avoir pourtant de lien avec ces rosicruciens du XVIII^e siècle), possède une caractéristique qui le différencie du Rosicrucianisme du XVII^e siècle : il revendique une filiation remontant à Ormus, ou Ormissus, un prêtre égyptien baptisé par saint Marc. Ormus aurait alors christianisé les Mystères de l'Égypte et aurait fondé l'Ordre des Ormusiens en lui donnant pour symbole une croix d'or émaillée de rouge. En 151, les Esséniens se seraient joints à eux et cet Ordre aurait pris le nom de Gardiens du Secret de Moïse, Salomon et Hermès. Après le IV^e siècle, l'Ordre ne compta jamais plus de sept membres. Au XII^e siècle, il admit des Templiers, et lorsque les chrétiens perdirent la Palestine en 1118, les membres de l'Ordre se dispersèrent dans le monde. Trois d'entre eux seraient venus s'installer en Europe et auraient fondé l'Ordre des Constructeurs d'Orient. Raymond Lulle aurait été admis dans cet Ordre dans lequel il initia bientôt Edouard I^{er}. Par la suite, seuls les membres de la maison d'York et de Lancaster furent les dignitaires de l'Ordre ; c'est la raison pour laquelle on ajouta à la croix d'or, utilisée comme symbole de l'Ordre, la rose qui figurait dans les armoiries des deux familles.

Les Frères Initiés d'Asie

Ainsi serait né l'Ordre maçonnique de la Rose-Croix d'Or. Quoiqu'il en soit de cette filiation mythique, cet Ordre, qui naquit en Allemagne au XVIII^e siècle, se développa essentiellement dans le sillage de la Stricte Observance Templière qui était alors le rite maçonnique le plus important en Allemagne. Il faut souligner que si jusqu'alors le rosicrucianisme n'avait donné naissance qu'à de petits groupes dont on n'a découvert aucun rituel jusqu'à nos jours, l'Ordre maçonnique de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système a laissé de nombreux documents qui attestent de son activité. Il connut d'ailleurs un grand rayonnement en Europe centrale, et de nombreuses personnalités, comme le prince Frédéric-Guillaume ou Nicolaï Novikov en Russie, en furent membres. Il fut mis en sommeil par ses fondateurs en 1787, après avoir donné naissance aux Frères Initiés d'Asie (1779), dont Charles de Hesse-Cassel fut le Grand Maître. C'est sans doute dans cette mouvance qu'il faut situer l'énigmatique comte de Saint-Germain. En effet, à partir de 1778, il s'installe chez Charles de Hesse-Cassel qui devient son élève et son protecteur [\(15\)](#).

Le grade Rose-Croix

C'est pratiquement lorsque naît l'Ordre de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système, qu'apparaît le haut grade de Rose-Croix à l'intérieur de la Franc-Maçonnerie. Son existence est attestée pour la première fois en 1757 sous le nom de Chevalier Rose-Croix, dans les activités de la loge des Enfants de la Sagesse et Concorde. Comme nous l'avons vu précédemment, ce grade de Rose-Croix est très vite considéré comme le *nec plus ultra* de la maçonnerie. Il est le septième et ultime grade du Rite Français de 1786, et le dix-huitième du Rite Écossais Ancien et Accepté. Il présente cependant une spécificité qui va susciter de nombreux débats. En effet, alors que l'ensemble des grades maçonniques insistent sur l'universalité de la sagesse, ce grade est spécifiquement chrétien. C'est la raison pour laquelle certains Francs-Maçons tenteront de le déchristianiser au XIX^e siècle en proposant une interprétation philosophique de son symbolisme [\(16\)](#). Dans son *Étoile Flamboyante* (1766), le baron de Tschoudy y voit " le catholicisme mis en grade ". Il est vrai que sa symbolique ne renvoie pas aux thèmes que l'on retrouve dans le Rosicrucianisme du XVII^e siècle. Il n'évoque pas Christian Rosenkreutz, mais met en scène le Calvaire au Golgotha, puis la Résurrection du Christ et comporte des agapes où l'on partage le pain et le vin, une cérémonie qui s'apparente à la Cène. Au cours de son initiation à ce grade, le récipiendaire revit l'errance qui suivit la destruction du Temple de Jérusalem. Il cherche la Parole

Perdue et son voyage lui permet de découvrir la Foi, l'Espérance et la Charité, trois vertus. Enfin, le sens secret de I.N.R.I. lui est révélé. Les plus anciens rituels du grade de Rose-Croix datent de 1760 (Strasbourg) et 1761 (Lyon), c'est-à-dire juste quelques années après l'apparition de la Societas Roseæ et aureæ crucis de Francfort. Une correspondance échangée en juin 1761 entre les maçons de Metz et ceux de Lyon nous apprend que les lyonnais pratiquent un grade inconnu de leurs frères de Metz, celui de Chevalier de l'Aigle, du Pélican, Chevalier de Saint André ou Maçon d'Heredom, autres désignations du grade maçonnique de Rose-Croix. Le discours qui accompagne une autre version de ce grade évoque l'origine de l'Ordre en se référant aux Sabéens, les Brame, les Mages, les Hiérophantes et les Druides qu'il présente comme les ancêtres des Rosicruciens (17). Les Rose-Croix y sont montrés comme les héritiers d'une chaîne d'Initiés dont les maillons sont les Égyptiens, Zoroastre, Hermès Trismégiste, Moïse, Salomon, Pythagore, Platon et les Esséniens. Cette lignée rappelle celle qu'évoquait Michael Maier dans le *Silentium Post Clamores* (1617) en reprenant l'idée de Tradition Primordiale chère à l'Hermétisme de la Renaissance. On retrouvera cette notion dans le Régulateur des Chevaliers Maçons ou les quatre Ordres supérieurs suivant le régime du G... O... (1801).

Chevalerie Spirituelle

Les éléments que l'on trouve dans ces grades maçonniques rosicruciens trouvent sans doute leurs origines dans un manuscrit découvert à Strasbourg en 1760. Ce texte, intitulé *De la Maçonnerie parmi les Chrétiens*, aborde les origines de la Franc-Maçonnerie d'une manière singulière. Il fait des maçons les descendants des Chanoines du Saint-Sépulcre, qui seraient des Rose-Croix dépositaires des Esséniens. Ces chanoines auraient ensuite confié leurs enseignements secrets aux Templiers. Avec ces grades maçonniques-rosicruciens se mettent en place des références à l'Égypte, aux Esséniens et aux Templiers comme source de l'initiation. Ils tentent de relier le Rosicrucianisme avec des Sages appartenant aux religions antiques et à un Christianisme originel souvent idéalisé à travers les Esséniens et les Templiers (18). En fait, ils posent à nouveau le problème des sources de la Tradition et des rapports qui existent entre les différents courants initiatiques. Certes, la manière dont ils nous peignent ces origines ne doit pas être prise à la lettre, et Henry Corbin reproche à René Le Forestier de s'être contenté de n'avoir étudié les choses que sous cet angle. Peu importe qu'un personnage comme Ormus ait réellement existé. Pour Henry Corbin, c'est au-delà de l'historicisme qu'il faut entendre cette filiation. Les Esséniens, les Chanoines du Saint-Sépulcre, ou les

Templiers doivent essentiellement être considérés comme des symboles renvoyant à une réalité supérieure. On soulignera donc ici le ridicule auquel se livrent un certain nombre d'Ordres qui se prétendent héritiers des Templiers en reprenant des rites et des accoutrements qui n'ont plus lieu d'être. Comme le disait Joseph de Maistre, dans son *Mémoire au duc de Brunswick*, l'initiation existait avant les Templiers et elle continua de se perpétuer après eux. Henry Corbin voit dans les mythes se rapportant aux Ordres que nous venons d'évoquer, des éléments renvoyant à une filiation spirituelle à travers une Chevalerie Spirituelle. Cette Fraternité de Lumière œuvre depuis les origines mêmes de la Création à l'élévation de l'humanité vers le Temple spirituel, c'est-à-dire aux retrouvailles entre l'homme et le Divin. Comme il le précise, la " continuité de cette tradition ne relevant pas d'une causalité historique immanente, elle ne peut s'exprimer qu'en symboles. Ses transmetteurs s'exhaussent au rang de personnages symboliques "(19). La filiation des mouvements qui œuvrent à cette tâche n'est pas à rechercher dans l'histoire visible, mais dans la hiérophistoire, l'histoire sacrée, et dans ce sens, il n'est pas faux de voir une filiation entre ces différents mouvements, pourvu qu'on ne prenne pas celle-ci à la lettre. On notera cependant qu'à l'époque que nous venons d'étudier ici, la Rose-Croix aura souvent été présentée comme le joyau de cette chevalerie spirituelle.

Lumière et illuminisme

Avec le XVIII^e siècle, on a donc assisté à la création d'une multitude d'Ordres initiatiques. Nous n'avons évoqué ici que ceux qui se rapportent directement ou indirectement à la Maçonnerie Rosicrucienne. Ajoutons cependant que le rosicrucianisme continua d'évoluer secrètement, en dehors des mouvements que nous venons d'évoquer. La prolifération de ces Ordres a engendré beaucoup de confusion dans le monde de l'ésotérisme. Déjà, en leur sein s'opposent les positivistes partisans des Lumières et les spiritualistes favorables à l'illuminisme. Avec la campagne napoléonienne, la fascination pour l'Égypte va augmenter, et l'ésotérisme occidental va être secoué par une découverte ouvrant vers de nouvelles directions : le Magnétisme

Notes :

(1) " Constitution d'Anderson ", in *Textes fondateurs de la Tradition Maçonnique 1390-1760*, traduits et présentés par Patrick Négrier, Grasset, Paris, 1989, p. 226. (2) Sur l'apparition du degré de Maître, voir Goblet d'Alviella, *Des Origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie*, Trédaniel, Paris, 1983, et Roger Dachez, " Essai sur l'origine du grade de Maître ", revue *Renaissance Traditionnelle*, n° 91-92, juillet-octobre, 1992. (3) Antoine Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental*, Gallimard, Paris, 1996, tome 2, p. 285. (4) Irène Mainguy, *Les Initiations et l'initiation maçonnique*, Éditions Maçonniques

de France, Paris, 2000, p. 80.(5) C'est en 1742 qu'apparaît pour la première fois le néologisme " ésotérisme ". C'est Louis-François La Tierce qui introduit cet usage. Ce Franc-Maçon est l'auteur de *Nouvelles obligations et Statuts de la très vénérable confraternité des Francs-Maçons*, (1742), adaptation et traduction française de la *Constitution d'Anderson* et du *Discours* de Ramsay.(6) Sur ce personnage étonnant, voir Jocelyn Godwin, *Athanasius Kircher, un homme de la Renaissance à la quête du savoir perdu*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1980.(7) Le livre de Jean Terrasson se place dans le sillage du *Télémaque* de Fénelon, (rédigé en 1695 et publié en 1699 par Ramsay), un roman pédagogique évoquant les récits d'Homère et de Virgile pour enseigner au jeune duc de Bourgogne l'art de régner sans despotisme. L'abbé Terrasson utilise un procédé similaire. Pour construire son récit, il fait preuve d'une vaste érudition en reprenant tout ce qui a pu être écrit sur l'Égypte (Diodore de Sicile, Clément d'Alexandrie, Hérodote, Jamblique, Athanasius Kircher...).(8) " Notice sur la vie et les ouvrages de l'abbé Terrasson ", dans *Séthos, histoire ou vie tirée des monuments, anecdotes de l'ancienne Égypte*, D'Hautel, Paris, 1813, tome 1, p. 12.(9) Ramsay composera en mars 1737 une seconde version de ce discours, plus longue que la première, dans laquelle il lancera l'idée d'une Grande Encyclopédie.(10) Notons que Ramsay n'a créé aucun rite ni grade. Cependant, il est considéré comme celui qui a donné l'impulsion à ce mouvement.(11) A ce sujet, voir l'article de Michel Piquet : " Le Grade de Rose-Croix : les sources du " *Nec plus Ultra* ", revue *Renaissance Traditionnelle*, n° 110-11, juillet 1997.(12) Voir René Le Forestier, *La Franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Aubier-Montaigne, Paris, 1970, Introduction, chap. III.(13) René Le Forestier : *La Franc-maçonnerie templière... op. cit.*, livre II, chap. I, pp. 543-555.(14) Cet ouvrage magnifique est actuellement édité par Diffusion Rosicrucienne.(15) Sur les Frères Initiés d'Asie, et Saint-Germain, voir Arthur Mandel, *Le Messie militant – histoire de Jacob Frank et du mouvement frankiste*, Arché, Paris, 1989. Le célèbre alchimiste est aussi évoqué dans le livre de René Le Forestier (*op. cit.*). Paul Chacornac a aussi consacré un ouvrage, *Le Comte de Saint-Germain* (éditions Traditionnelles, Paris, 1947) à ce personnage sur lequel nous ne nous attarderons pas ici faute de place.(16) Voir l'article de Pierre Mollier : " Le grade maçonnique de Rose-Croix et le Christianisme : enjeux et pouvoir des symboles ", revue *Politica Hermetica*, n° 11, 1997.(17) Ce texte de 1765 figure à la Bibliothèque historique de Paris.(18) Voir Le Forestier, *La Franc-Maçonnerie templière... (op. cit.*, pp. 68-84 et 157-164), et surtout Henry Corbin, qui, dans *Temple et contemplation*, en présente une analyse plus profonde, (Flammarion, Paris, 1980, pp. 376-379).

(19) Henry Corbin, *Temple et contemplation*, op. cit, p. 373.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

X - MAGNETISME ET EGYPTOLOGIE

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 200 - hiver 2001

Au XVIII^e siècle, la science d'Hermès se trouve confrontée aux Lumières qui marquent une période charnière de l'histoire occidentale. Pendant cette période, les tenants de l'ésotérisme se passionnent pour l'égypte et s'adonnent à une science nouvelle : le magnétisme. Il est important de voir comment ces éléments sont apparus et les valeurs qu'ils véhiculent pour comprendre l'évolution que va connaître le rosicrucianisme. Le mouvement philosophique des Lumières se caractérise par la confiance totale qu'il place dans le progrès. Il considère la raison comme le guide infailible de l'homme et développe une méfiance pour ce qui relève de la religion ou de la tradition. La lumière que cherche l'homme n'est plus celle de Dieu, mais celle que l'homme fait briller par son intelligence. En effet, l'homme du siècle des Lumières observe le monde avec un regard neuf. En quelques années, le savoir de l'humanité s'est considérablement élargi. On assiste aux débuts de l'électricité, et la force de la vapeur découverte par Denis Papin trouve ses premières applications. Les travaux d'Antoine Laurent de Lavoisier viennent de mettre une distance définitive entre les recherches des alchimistes et les démonstrations expérimentales de la chimie. Les travaux du naturaliste Georges Louis Leclerc Buffon annoncent l'évolutionnisme, qui creusera un fossé immense entre une compréhension scientifique du phénomène de la vie et les théories créationnistes défendues par la religion.

Le sensualisme

Le XVIII^e siècle n'est pas seulement celui des sciences ; c'est aussi celui des philosophes, mais ces derniers sont surtout des savants. Étienne Bonnot de Condillac fait de la sensation l'origine de toutes les connaissances. Pour lui, l'homme prend conscience de lui-même et de ses potentialités, non pas parce qu'il pense, comme le disait Descartes, mais parce qu'il a des sensations. Il introduit le sensualisme, un mouvement au sein duquel figurent Claude Adrien Helvétius et Paul Henri Thiry, baron d'Holbach. L'un et l'autre professent un matérialisme et un athéisme absolus, en présentant la religion comme un instrument de tyrannie contraire à la raison et empêchant l'accession au bonheur.

L'homme-machine

Le projet de cette époque n'est plus d'améliorer l'homme intérieur, mais de marcher vers le progrès qui apportera le bonheur à tous. D'ailleurs, cette période jette le doute sur l'existence même de l'homme intérieur, de l'âme. Julien Offray de la Mettrie, avec son livre *L'Homme-machine* (1748), réduit l'homme à une mécanique n'ayant nul besoin d'un Créateur pour exister. Les philosophes, dans leur grande majorité, partagent ce point de vue. Même si Jean-Jacques Rousseau s'élève contre cette attitude, il fait partie cependant de ceux qui comme Helvetius, Voltaire, Montesquieu, Condillac, collaborent à l'œuvre maîtresse du siècle des Lumières : l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751 à 1780). Le rationalisme et le matérialisme de cette encyclopédie ont exercé une influence majeure sur la culture de l'époque. Elle sera qualifiée par les jésuites et les jansénistes de "livre du diable". Avec de telles positions, on est tenté de se demander comment l'homme du XVIII^e peut encore croire qu'il existe en lui un principe supérieur, une âme, le reliant à un hypothétique Divin. Certes, l'homme de la rue n'est guère sensible aux diverses prises de position des Lumières, mais les partisans de l'illuminisme (1), c'est-à-dire de l'ésotérisme, sont préoccupés par cette question. C'est alors que l'apparition de cette nouvelle science qu'est le magnétisme va les entraîner dans des investigations suscitant des débats où spiritualistes et matérialistes s'opposeront violemment. L'abbé Fournié, ancien secrétaire de l'ordre des Élus-Cohens, déclarera bientôt que le magnétisme a été envoyé par Dieu pour nous faire comprendre que nous avons une âme distincte et indépendante de notre corps (2).

Le magnétisme

En effet, pour Éliphas Lévi, l'élément important du XVIII^e siècle n'est ni l'*Encyclopédie*, ni la philosophie de Voltaire, ni celle de Rousseau, mais le magnétisme découvert par Franz-Anton Mesmer (1734-1815). Il ajoute : " Mesmer est comme Prométhée : il a donné aux hommes le feu du ciel que Franklin n'avait su que détourner " (3). En 1766, ce médecin originaire de Souabe rédige une *Dissertation physico-médicale sur l'influence des Planètes* (4) dans laquelle il étudie la cause de la gravitation universelle et son influence sur la santé. Il reprend les hypothèses de Paracelse et de Robert Fludd sur l'Âme du monde, celles de l'alchimiste van Helmont sur le magnétisme médical (5), et les théories de Guillaume Maxwel sur l'esprit vital (6). Confrontant ces différents points de vue avec les principes énoncés par Isaac Newton et ses propres réflexions, il finit par mettre au point la théorie sur le "

magnétisme animal ". Sous ce nom, il désigne " la propriété qu'ont les corps d'être susceptibles de l'action d'un fluide universellement répandu, qui environne tout ce qui existe et qui sert à entretenir l'équilibre de toutes les fonctions vitales "(7). Franz-Anton Mesmer se disait capable de capter cette énergie subtile pour traiter les malades en leur rendant l'harmonie énergétique nécessaire à leur santé. Il prétendait ainsi être capable de guérir toutes sortes de maladies. Dès 1772, il commence à soigner par l'application d'aimants. Avec le temps, il se rend compte qu'il obtient des effets aussi intéressants en magnétisant avec ses mains. Il soigne aussi avec de l'eau magnétisée, mais c'est surtout avec son célèbre " baquet " qu'il traite ses malades. Ce baquet est constitué d'une cuve d'environ six pieds de diamètre contenant du sable mélangé avec des éclats de bouteilles cassées, du soufre en bâtons concassés et de la limaille de fer. La cuve est remplie d'eau et fermée d'un couvercle au travers duquel sont enfoncées des tiges de fer disposées de manière à ce qu'un malade puisse mettre l'une des extrémités de la tige en contact avec telle ou telle partie de son corps destinée à recevoir le traitement réparateur.

La Société de l'Harmonie

Rapidement, Mesmer est suspecté de charlatanisme, voire de verser dans la magie. Son point de vue est pourtant catégorique et il n'aura de cesse, toute sa vie durant, d'expliquer que le magnétisme n'a rien de surnaturel, qu'il s'agit d'un phénomène physique. Lassé par les critiques, il quitte Vienne, s'installe à Munich, puis à Paris. C'est là qu'il publie son *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* (1779), un texte dans lequel il tente de justifier l'origine de sa théorie et où il met en évidence l'existence d'un fluide universel circulant dans les corps. Bien qu'en de nombreux passages de son mémoire, F.-A. Mesmer se montre relativement arrogant à l'égard de la science officielle, il expédie son livre à quarante-sept sociétés savantes du monde entier (Amérique, Hollande, Russie, Espagne...). Cette publication lui vaut de nombreux démêlés avec l'Académie des Sciences, la Société Royale de Médecine et la Faculté de Paris. Ces controverses l'obligent à reprendre la route. Il s'installe alors à Spa. Les patients de Mesmer sont enthousiasmés par les résultats que les cures magnétiques opèrent sur leur santé. Deux d'entre eux, Nicolas Bergasse, un avocat lyonnais, et Kornmann, un banquier alsacien, l'aident à créer un établissement où les malades pourraient suivre des cures de magnétisme et où l'on pourrait également enseigner cette science. Il fonde donc en 1783 la Société de l'Harmonie. Le magnétisme connaît alors un succès grandissant. Louis-Claude de Saint-Martin lui-même se laissera

séduire pendant quelque temps. Chose étonnante, alors que Mesmer s'évertue à démontrer que le magnétisme n'a rien à voir avec l'occultisme, il donne cependant à la Société de l'Harmonie une forme qui l'apparente à un rite maçonnique. Il nomme sa société " loge " et utilise des hiéroglyphes et des symboles pour transmettre ses enseignements. De plus, les membres sont introduits dans la société par un rituel de réception qui s'apparente à une initiation, et les réunions, où l'on cultive le goût pour le secret, comportent un cérémonial quasi rituel. En fait, on peut dire que la Société de l'Harmonie est une sorte de société paramaçonnique. Mesmer lui-même était franc-maçon, comme la plupart des membres de sa société qui regroupait aussi beaucoup de martinistes (8). Mesmer autorise bientôt la création de sociétés dans plusieurs villes. Puységur fonde la Société harmonique de bienfaisance des amis réunis à Strasbourg, tandis que le docteur Dutrech fonde la Concorde à Lyon. Le docteur Mocet fonde aussi une société à Bordeaux.

Art et Égypte

La perte d'influence de l'église conduit les hommes du XVIII^e siècle à s'interroger plus librement sur les autres formes de spiritualité, et l'attrait pour l'Égypte, amorcé quelques années plus tôt, augmente. C'est d'abord dans l'art que cette tendance s'est manifestée au XVII^e siècle. Jean-Baptiste Lully avait présenté à Saint-Germain-en-Laye *Isis* (1677), un opéra d'inspiration égyptienne, et à Paris, le théâtre de Bourgogne avait donné une pièce de Jean-François Regnard, *Les Momies d'Égypte* (1696), mettant en scène Cléopâtre et Osiris. Dans notre article précédent, nous avons évoqué le roman de l'abbé Terrasson, *Séthos ou vie tirée des monuments et anecdotes de l'ancienne égypte* (1735), qui parle des initiations dans la grande pyramide et dans les temples de Memphis. Les épreuves de la purification par les quatre éléments — terre, eau, feu et air — qu'il fait subir à son héros (tome second, livre III), seront reprises par la franc-maçonnerie dans son rituel. Quelques années plus tard, Jean-Philippe Rameau donne à Versailles un ballet, *Les Festes de l'Himen ou les Dieux de l'Égypte* (1747), dans lequel apparaît Osiris. Il renchérit bientôt sur ce thème avec *La Naissance d'Osiris* (1751), un opéra-ballet. L'architecture n'est pas en reste, et dans son ouvrage intitulé *Différentes manières d'orner les cheminées* (1769), Giambattista Piranesi propose de nombreux décors inspirés du style égyptien. La reine Marie-Antoinette est sensible à l'esthétique égyptienne ; elle commande divers objets pour les palais royaux, en particulier des sphinx qu'on trouve à Versailles, à Fontainebleau et à Saint-Cloud. Wolfgang Amadeus Mozart met en musique *Thamos roi d'Égypte*, un drame du baron von Gebler,

dont il réutilisera certains éléments pour *La Flûte Enchantée* (1791), son opéra maçonnique teinté d'Égyptianisme. Neumann crée à Dresde *Osiris* (1781), un opéra d'inspiration égyptienne. D'autres œuvres suivront, comme *Le voyage de Kostî* (1795), de Karl von Eckartshausen, un roman initiatique où le héros est instruit sur le sens caché des symboles maçonniques dans les pyramides (9).

Le culte primitif

C'est à cette époque que paraît une publication marquant une étape majeure dans l'étude comparative des religions, *Le Monde Primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (1773), de Court de Gébelin (10). à sa manière, ce dernier se lance à la recherche de la Tradition Primordiale à travers l'étude de l'origine des langues. Cherchant la " parole perdue ", il pense retrouver la langue originelle de l'humanité et, par là, lui restituer sa pureté primitive. Ses réflexions le conduisent à penser que Paris était autrefois le centre d'un sanctuaire égyptien. Pour lui, " Paris " vient de *Bar Isis*, c'est-à-dire " barque d'Isis " (11). Il indique qu'à l'emplacement de la cathédrale Notre-Dame se trouvait autrefois un sanctuaire dédié à Isis. Dans le volume VIII du *Monde Primitif* (1781), on trouve la première étude ésotérique consacrée au tarot. Court de Gébelin présente l'origine du tarot comme égyptienne et indique que Thot serait son créateur. En 1783, il tombe malade et c'est Franz-Anton Mesmer qui le soigne. Son rétablissement fait grand bruit, car il évoque bientôt sa cure de magnétisme lors d'une réunion du Musée de Paris (émanation académique de la célèbre loge des Neuf-Sœurs dont il est membre). En juillet, il rédige une lettre sur le magnétisme qu'il envoie au roi de France. Elle circulera bientôt dans le tout-Paris et alimentera la polémique autour de Mesmer... d'autant plus que Court de Gébelin meurt l'année suivante des suites de sa maladie. Etteilla (Alliette, 1738-1791), son disciple, poursuivra ses recherches sur le tarot et l'Égypte, et fondera un ordre initiatique mystérieux, les Parfaits Initiés d'Égypte. Au chapitre de l'étude comparative des religions, il convient de signaler l'ouvrage qui, après la disparition de l'auteur du *Monde Primitif*, fit le plus de bruit. Il s'agit de *l'Origine de tous les cultes ou Religion Universelle* (1794), de Charles-François Dupuis. Ce vaste traité de mythologie, dont le centre est constitué par un " Traité sur les mystères ", veut démontrer que toutes les doctrines, les légendes et les fêtes ont pour source commune une religion universelle basée sur des phénomènes astronomiques. L'auteur, franc-maçon, suit les mystères depuis leur source égyptienne. Il les juge mauvais, viciés et contraires à la vérité, car pour Dupuis " la vérité n'a point de mystères : ils n'appartiennent qu'à l'erreur et à

l'imposture ". Il met en pièce le christianisme en montrant qu'il a emprunté ses éléments aux religions antiques en les dénaturant. Le livre de Dupuis aura beaucoup de succès parmi les rationalistes qui en feront leur bible [\(12\)](#).

Cagliostro

D'une certaine manière, l'Égypte et le magnétisme vont se rejoindre avec la création d'un rite maçonnique égyptien par Alexandre Cagliostro. Les origines de ce personnage sont énigmatiques. On pense qu'il aurait reçu une initiation rosicrucienne à Malte entre 1766 et 1768. En 1778, il fonde en Hollande une première loge d'un genre nouveau, un rite égyptien. Après avoir voyagé dans toute l'Europe, Cagliostro arrive à Lyon en octobre 1784. C'est là qu'en décembre il inaugure La Sagesse Triomphante, la loge-mère de son ordre. Comme Franz-Anton Mesmer, il organise des cures ayant un caractère initiatique : " les deux quarantaines " La première permet au maçon égyptien de devenir " moralement parfait ", et la seconde de devenir " physiquement parfait " [\(13\)](#). Selon Robert Amadou, la pratique rituelle et personnelle de Cagliostro, même si elle ne procède pas d'une filiation historique qui la rattache à l'Égypte, " épouse la ligne de l'Égypte pharaonique relayée par le christianisme copte " [\(14\)](#). On y retrouve une théurgie, une magie religieuse et une recherche de l'immortalité, autant d'éléments qui l'apparentent aux pratiques et aux aspirations de la sagesse égyptienne. Le développement de rites de toutes sortes — pratiquant ou non l'occultisme, le magnétisme, le templarisme, le rosicrucianisme ou le martinisme — incite les francs-maçons à s'interroger sur leurs origines. Au cours des années 1784-1785 et 1786-1787, le régime maçonnique des Philalèthes provoque la tenue d'un grand convent international où chacun est invité à donner son avis sur l'ordre le plus apte à conduire ses adeptes vers la Sagesse [\(15\)](#). On rapporte qu'à cette occasion, Cagliostro aurait dit en mai 1785 : " Ne cherchez plus, Messieurs, l'expression symbolique de l'idée divine : elle est créée depuis soixante siècles par les Mages d'égypte. Hermès-Thot en a fixé les deux termes. Le premier, c'est la Rose, parce que cette fleur présente une forme sphérique, symbole le plus parfait de l'unité, et parce que le parfum qui s'en exhale est comme une révélation de la vie. Cette rose fut placée au centre d'une Croix, figure exprimant le point où s'unissent les sommets de deux angles droits dont les lignes peuvent être prolongées à l'infini par notre conception, dans le triple sens de hauteur, largeur et profondeur. Ce symbole eut pour matière l'or, qui signifie, dans la science occulte, lumière et pureté ; le sage Hermès l'appela Rose-Croix, c'est-à-dire Sphère de l'Infini ". La mission de Cagliostro sera de courte durée. À la suite de l'affaire

du collier de la reine, il s'exile en Angleterre, mais, pourchassé par l'inquisition, il est arrêté le 27 décembre 1789. Il sera jugé pour hérésie et magie, et mourra à la forteresse de San Leo le 26 août 1795. Sa vie publique n'aura pas excédé 13 ans.

Condamnation du magnétisme

Depuis le début du XVIII^e, la cour a perdu sa prépondérance et elle a été remplacée par l'activité des salons, où l'on reçoit artistes, écrivains, philosophes et savants. Le magnétisme y tient rapidement une grande place, et les séances deviennent vite une activité, voire un divertissement fort prisé par la haute société. Cependant, cette pratique est un véritable défi à la Raison, élevée en dogme par les Lumières. En 1784, le roi Louis XVI charge donc une commission, composée d'Antoine Laurent de Lavoisier, de Benjamin Franklin et de quatre membres de l'Académie de médecine, pour juger de la chose. Cette commission, bien que reconnaissant les effets curatifs du magnétisme, le déconseille, le jugeant non scientifique et trop chargé de superstitions. Elle y voit avant tout l'effet de l'imagination. Les pamphlets contre le magnétisme se multiplient.

Le somnambulisme

à la fin du XVIII^e siècle, le mesmérisme est en difficulté. En effet, en 1785, Nicolas Bergasse, principal collaborateur de Franz-Anton Mesmer (c'est lui qui traduit ses textes, car Mesmer maîtrise mal la langue française), est expulsé de la Société de l'Harmonie. Il se rangera bientôt du côté des spiritualistes, qui, comme Louis-Claude de Saint-Martin ou Jean-Philippe Dutoit-Membrini, commencent à se méfier du magnétisme [\(16\)](#). Franz-Anton Mesmer, éternel voyageur, part pour quelque temps à Toulouse et s'installe en mars 1786 chez les du Bourg, une famille d'élus-Cohens très liée avec Louis-Claude de Saint-Martin [\(17\)](#). La Société de l'Harmonie sera dissoute quelques années plus tard, en 1789, et Franz-Anton Mesmer passera à " l'orient éternel " en 1817. Cependant, depuis quelques années, le magnétisme s'orientait vers l'occultisme. En effet, Armand Marie Jacques de Chastenot, marquis de Puységur, colonel d'artillerie, avait fait une découverte qui va entraîner le magnétisme dans une nouvelle direction : le somnambulisme [\(18\)](#). Lorsqu'un sujet est magnétisé pendant quelques minutes au moyen de passes, il tombe dans une sorte de léthargie, c'est " le sommeil magnétique ". En avril 1784, alors qu'il magnétisait suivant les principes de Mesmer, le marquis de Puységur découvre que lorsqu'un sujet est plongé dans le sommeil magnétique, sa personnalité se modifie. Il se produit en lui une extension prodigieuse des sens lui permettant de voir et

d'entendre des choses inaccessibles à l'esprit humain. Mieux encore, le sujet devient un médium doué d'une clairvoyance surprenante et il est capable de répondre à des questions touchant aux choses de l'invisible. C'est le début du somnambulisme magnétique ou artificiel, une découverte qui aboutira plus tard à une découverte fondamentale, celle de l'inconscient(19). Inévitablement, tous ceux qui sont portés vers les sciences de l'invisible, et au premier plan les élus-Cohens, sont séduits par cette pratique. Un peu partout, on enregistre les oracles des somnambules. Jean-Baptiste Willermoz n'échappe pas à l'engouement général, et il est probable que cette pratique soit pour beaucoup dans la chute de l'ordre des élus-Cohens. En effet, avec le somnambulisme, plus besoin d'ascèse ni de rites compliqués pour communiquer avec l'invisible : il suffit de plonger un patient dans le sommeil magnétique et de l'interroger. La pratique montrera hélas que les choses ne sont pas si simples, et Jean-Baptiste Willermoz, qui dans cette mouvance créa la Société des initiés (1785), en fera les frais entre avril 1785 et octobre 1788 (20). Il se rangera ensuite parmi les martinistes, qui, comme Rodolphe Salzman, pensent qu'il est dangereux de vouloir soulever le voile de l'autre monde sans faire un travail de sanctification. Au XVIII^e siècle, l'Église ne se préoccupe pas de condamner le magnétisme. Elle sera plus ferme envers la franc-maçonnerie, car l'engouement pour l'ésotérisme avait amené beaucoup de chrétiens à frapper aux portes des loges. Elle est dénoncée par la bulle papale (*In eminenti*) de 1738, renouvelée par celle de Benoît XV (*Providas*) en 1751. Cette interdiction reste pourtant sans effet, et les loges se répandent un peu partout en France. On en trouve jusque dans les abbayes. José A. Ferrer-Benimelli a recensé près de deux mille ecclésiastiques fréquentant les loges (21). à cette époque, on compte quelque six cent cinquante ateliers maçonniques répartis dans le pays. Avec la Révolution, presque tous vont tomber en sommeil.

La Pyramide des Tuileries

En 1789, la France bascule en mettant fin à l'Ancien Régime, celui de la royauté. Il est surprenant de constater que les révolutionnaires ne sont pas insensibles à l'Égypte. Ils semblent y projeter leur idéal primitif de pureté, de justice et de sagesse. Ainsi, lorsque le 26 août 1792, on donne une cérémonie en l'honneur des martyrs de la journée du 10 août, on élève une gigantesque pyramide aux Tuileries. L'année suivante, en août, on donne la Fête de la Nature régénérée pour commémorer la chute de l'Ancien Régime. Sur les débris de la Bastille, on dresse alors la fontaine de la Régénération, qui, sous la forme d'une statue d'Isis, représente la Nature. à la même époque, Jean-Baptiste Lemoyne

monte le premier opéra dont l'action se situe totalement sur les terres des pharaons, *Nephté* (dérivé des noms des dieux Neith et Ptah). Les décors, réalisés par Pierre-Adrien Pâris, montrent des pyramides, des tombeaux et une allée de sphinx conduisant au temple d'Osiris.

Napoléon et l'Égypte

Quelques années plus tard, la passion pour l'Égypte prend une ampleur plus importante avec Napoléon. Elle entraînera la création d'ordres initiatiques se réclamant de la terre des pharaons. En mai 1798, Napoléon Bonaparte vogue vers l'Égypte avec cinquante quatre mille soldats et plusieurs dizaines de savants, mathématiciens, astronomes, ingénieurs, dessinateurs et artistes. Il débarque à Alexandrie au début du mois de juillet 1798. Quelques jours plus tard, les mamelouks sont vaincus lors de la bataille dite des pyramides. L'année suivante, l'empereur crée une commission d'étude de l'égypte qui donnera bientôt naissance à une publication prestigieuse, la *Description de l'égypte* (9 volumes de textes et 11 volumes de planches publiés entre 1809 et 1829). Cette œuvre monumentale révélera au monde les splendeurs de ce pays et marquera les débuts d'une " égyptomania " [\(22\)](#). Un texte fondamental est édité d'une manière séparée avant de figurer dans la *Description de l'égypte* ; il s'agit du papyrus du texte qu'on appelle *Le Livre des morts*. Il est publié par M. Cadet sous le titre *Copie figurée d'un rouleau de papyrus trouvé à Thèbes dans un tombeau des rois...* Au siècle suivant, le promoteur du magnétisme moderne, Henri Durville, le commentera longuement dans le cadre du mouvement égyptianisant qu'il créa, l'ordre Eudiaque. Un fois encore, la terre des pyramides inspire les artistes, et en mars 1808, l'Empereur a le plaisir d'assister à la création des *Amours d'Antoine et Cléopâtre*, un ballet de Jean-Pierre Aumer sur une musique de Rudolphe Kreutzer. Isis continue à fasciner les parisiens, et en 1809 une commission étudie la réalité de l'hypothèse formulée par Court de Gébelin au sujet des origines du nom de Paris (*Bar Isis*). Elle conclut à la réalité de cette légende en évoquant l'existence d'un ancien culte à Isis. En janvier 1811, l'origine isiaque de Paris est officiellement reconnue, et la déesse égyptienne est dorénavant représentée sur les armoiries de la ville de Paris. La publication de la *Description de l'Égypte* relance les spéculations sur les mystères des connaissances détenues par les prêtres du pays du Nil. Alexandre Lenoir publie *La Franche Maçonnerie rendue à sa véritable origine* (1807), un livre dans lequel il tente de relier la franc-maçonnerie à la religion égyptienne, qu'il présente comme la religion naturelle et primordiale. De son côté, A. P. J. de Visme publie ses *Nouvelles recherches sur l'origine et la destination des Pyramides d'Égypte*

(1812), un livre dans lequel il s'attache à démontrer qu'elles révèlent les principes élémentaires des sciences abstraites et occultes. On réédite alors *Séthos*, qui, cette fois, connaîtra plus de succès que lors de sa première édition.

Les Amis du désert

C'est dans ce climat, marqué par une Égypte souvent idéalisée, que naissent plusieurs groupes initiatiques égyptianisants. Le premier reste mystérieux, il s'agit de l'ordre des Sophisiens (1801), qui n'est guère évoqué que par Ragon. Celui qui nous intéresse davantage est celui qui naît à Toulouse sous l'impulsion d'Alexandre Du Mège (1780-1862), un archéologue qui fonda la Société Archéologique du Midi (nous reviendrons plus tard sur cette société lorsque nous évoquerons la mouvance rosicrucienne de Toulouse de la fin du XIX^e siècle). Ce franc-maçon titulaire du grade de Rose-Croix crée en 1806 Les Amis du Désert. Il installe sa loge-mère, la Souveraine Pyramide, à Toulouse (23). Selon le projet de son fondateur, la loge devait avoir la forme d'une pyramide, la porte gardée par deux sphinx. Elle devait comporter un autel dédié à " Dieu Humanité-Vérité ", dressé devant des représentations d'Isis et d'Osiris. De même, les murs devaient être décorés avec des hiéroglyphes recopiés d'après des gravures d'anciens monuments égyptiens. Les costumes des membres de l'ordre devaient être dans le style de l'Égypte. On ignore si ce projet fut réalisé, car cet ordre semble avoir eu une existence éphémère. Outre Toulouse, il compta des " pyramides " à Montauban et à Auch. Il n'est pas impossible cependant qu'il ait connu une modeste survivance pendant quelques années. Un peu plus tard, en 1822, d'autres toulousains, le colonel Louis-Emmanuel Dupuy et le conservateur des archives de la Haute-Garonne, Jean-Raymond Cardes, semblent se placer dans la continuité de ce projet égyptien en créant une loge du rite de Misraïm.

Le rite de Memphis

Vers 1814, Marc et Michel Bédarrides, cadres de l'armée de Napoléon en Italie, rapportent à Paris le Rite de Misraïm (mot hébreu pour " Égyptiens "). En fait, en dehors de son nom, cet ordre fait très peu référence à l'Égypte dans ses cérémonies. Ce rite est né dans les milieux français militaires et administratifs d'Italie, installés dans ce pays à la suite des campagnes napoléoniennes. À cette époque, français et anglais se disputent l'Égypte. Les francs-maçons sont très nombreux dans les armées impériales, et l'on comprendra qu'ils aient été alors tentés de chercher une autre source à leur ordre que celle codifiée par

Anderson. Les merveilles qu'ils découvrent en Égypte ne sont pas étrangères à leur décision, dans la mesure où cette dernière se situe dans une période où l'on a tendance à assimiler ésotérisme et Égypte. Comme nous l'avons montré dans nos articles précédents, ce point de vue avait été mis en évidence à la Renaissance, qui voyait dans l'Égypte d'Hermès la source de la Tradition Primordiale (24). Quelques années après l'apparition du Rite de Misraïm, on assiste à la naissance de celui de Memphis (1838), fondé par Jean-étienne Marconis de Nègre. Contrairement à son prédécesseur, cet ordre tente d'intégrer des éléments empruntés aux mystères d'Égypte, tels que les rapportent Diodore de Sicile et l'abbé Terrasson dans *Séthos*. Marconis de Nègre fut sans doute influencé également par *Les Mystères d'Isis et d'Osiris, initiation égyptienne* (1820). Son auteur, T. P. Boulange, avocat à la cour royale et professeur à la faculté de droit de Paris, dénonce les erreurs de Dupuis et montre la valeur initiatique des mystères égyptiens, destinés d'après lui à former le disciple à la pratique de la vertu et à l'étude des hautes sciences.

La pierre de Rosette

Jusqu'alors, les spéculations sur l'Égypte ont donné lieu à des théories multiples. Pourtant, on ignore tout du contenu réel des textes égyptiens. Les hypothèses d'Athanasius Kircher, ce savant passionné d'archéologie, de linguistique, d'alchimie et de magnétisme, font loi (*Œdipus ægyptiacus*, 1652). Les choses changent brutalement en 1822. Grâce à la pierre de Rosette, qui comporte un texte en trois caractères : hiéroglyphique, démotique et grec, Jean-François Champollion (1790-1832) découvre la clé permettant de comprendre le sens des hiéroglyphes. Du coup, les hypothèses d'Athanasius Kircher s'écroulent, et on assiste véritablement à la naissance de l'égyptologie. La France se sent devenir la " fille aînée de l'Égypte ". En 1827, elle inaugure son musée égyptien au Louvre, dont Jean-François Champollion est le conservateur.

La société du magnétisme

Pendant cette période, le mouvement initié par Mesmer continue à progresser sous des formes nouvelles. Le marquis de Puységur, grand magnétiseur et homme de bien (sa maison était toujours ouverte aux pauvres et aux démunis), publie de nombreux ouvrages dans lesquels il évoque les guérisons et résultats obtenus par les cures magnétiques. Avec son élève, Joseph-Pierre Deleuze, il fonde bientôt le premier périodique entièrement centré autour du magnétisme, les *Annales du Magnétisme* (1814-1816). Ils créent la Société du Magnétisme

(1815) qui connaîtra un grand retentissement. D'autres courants sont issus de cette période ; nous les aborderons dans notre prochain article. Quelques auteurs tentent aussi de relier le magnétisme avec l'Égypte, comme le docteur Alphonse Teste, médecin magnétiseur et homéopathe. Dans son *Manuel Pratique de magnétisme animal* (1828 et 1840), il évoque les sources égyptiennes de cette pratique. De même, un article de la revue *Le Magnétiseur spiritualiste*, organe officiel de La Société des Magnétiseurs spiritualistes de Paris, créé par Alphonse Cahagnet, fait référence à l'égypte. Le docteur Martins évoque les visions de son médium qui avait vu un temple-hôpital égyptien où des lits étaient disposés autour d'une chaîne magnétique. L'Église aura une position ambiguë par rapport au magnétisme. Dans un premier temps, elle le condamne en 1841, mais adopte une position plus ouverte dès 1856. En effet, elle ne peut rejeter un mouvement qui, d'une certaine manière, lutte contre le matérialisme des Lumières en tentant d'apporter des preuves de l'existence de l'âme. À ce titre, dans *Le Monde occulte ou Mystères du magnétisme* (1851 et 1856), Henri Delaage considère que le magnétisme est un moyen propre à ramener les incrédules dans la foi. Son livre est préfacé par le célèbre père Lacordaire qui, dès 1846, évoquait cette science lorsqu'il montait en chaire à Notre-Dame de Paris. L'ouvrage d'Henri Delaage comporte en exergue une phrase d'Alexandre Dumas qui énonce : " s'il est une science au monde qui rende l'âme visible, c'est sans contredit le magnétisme ". Honoré de Balzac lui-même, dans son roman *Ursule Mirouët* (1841), nous peint le portrait d'un médecin, le docteur Minoret, qui retrouve la foi à la suite d'une expérience de magnétisme. Le chapitre VI de son livre porte pour titre : " Précis de magnétisme " .

Jésus essénien

Cependant, le dogmatisme de l'Église rebutera ceux qui, dans ce contexte, sont à la recherche du véritable christianisme, d'un christianisme primitif. C'est le cas de l'Abbé Chatel, (1795-1837) promoteur de l'église Catholique Française. Cette église sera liée avec l'ordre néo-templier de Fabrè-Palabrat. D'autres, comme Pierre Leroux, verront dans l'essénisme le véritable christianisme. Son livre *De L'Humanité, de son principe et de son avenir...* (1840) fait de Jésus un essénien en contact avec la tradition d'orient. Daniel Ramée suit la même ligne avec *La Mort de Jésus, Révélation historique [...] d'après le manuscrit d'un Frère de l'ordre sacré des esséniens, contemporain de Jésus* (1863). Ainsi, l'essénisme, déjà amorcé avec la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système vers 1777, va continuer de préoccuper ceux qui sont à la recherche de la Tradition Primordiale. Il se combine avec

l'égyptosophie, une passion pour la sagesse d'un peuple dont on redécouvre les fondements. On peut dire que l'époque que nous venons d'évoquer se caractérise par son nouveau rapport avec les mondes supérieurs. La magie apparue à la Renaissance tend alors à se muer à travers des pratiques nouvelles et dénuées de connotations religieuses. Avec le magnétisme, on y décèlerait presque la volonté d'y faire naître une science des mondes occultes. Ce détour par le magnétisme peut apparaître étrange dans une série consacrée à l'histoire du rosicrucianisme. Il est pourtant fondamental. Il va nous permettre de mieux comprendre la manière dont l'héritage ésotérique et ses pratiques ont évolué. En effet, le magnétisme va donner naissance à de nombreux mouvements qui, à partir de ce phénomène, vont s'attacher à étudier le psychisme de l'homme, ses facultés inexploitées et la manière de les développer pour vivre d'une manière plus harmonieuse. En 1836, un fait qui aura des conséquences importantes va se produire : un français, Charles Poyan, disciple du marquis de Puységur, introduit le mesmérisme en Amérique. Nous aurons l'occasion de l'évoquer bientôt.

Notes :

1. Antoine Faivre a consacré une étude très complète sur ce thème, *L'ésotérisme au XVIII^e siècle*, Paris 1973, Seghers. Sur le même thème, voir aussi les deux volumes d'Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme, Illuminisme et Théosophie, 1770-1820*, Honoré Champion, Paris, 1979. 2. Pierre Fournié, *Ce que nous avons été, ce que nous sommes, et ce que nous deviendrons*, chez A. Dulau et Co., Londres, 1801, p.363. 3. Éliphas Lévi, *Histoire de la Magie*, Félix Alcan, Paris, 1922, livre VI, chap. I, p. 416. 4. *Dissertatio physico-medica de planetarum influxu*, Vienne, 1766. Ce texte a été publié par Robert Amadou en 1971 aux éditions Payot, dans un volume qui, sous le titre *Le Magnétisme animal*, rassemble l'œuvre écrite de Mesmer sur ce sujet. On y trouve, outre la *Dissertation physico-médicale sur l'influence des planètes*, son *Discours sur le Magnétisme*, le *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal*, ainsi que des correspondances. 5. *De Magnetica vulnerum curatione, Parisiis*, Vic. Leroy, 1621. 6. *De Medicina magnetica*, Francfort, 1679. 7. Extrait du *Catéchisme du Magnétisme animal*, un texte que Mesmer donnait à ses adeptes. Voir F.-A. Mesmer, *Le Magnétisme animal*, op. cit. p. 225. 8. La dénomination martiniste est utilisée ici pour qualifier ceux qui se plaçaient dans la mouvance de Martinès de Pasqually, de Jean-Baptiste Willermoz et de Louis-Claude de Saint-Martin. Ce dernier l'utilisait dans ce sens dès 1787. 9. Sur ce thème, on pourra consulter l'ouvrage magnifiquement illustré *Égyptomania, l'Égypte dans l'art occidental 1730-1930*, Réunion des Musées nationaux, Paris et Ottawa, 1994. 10. Sur ce personnage et son œuvre, voir le livre de Anne-Marie Mercier-Faivre, *Un Supplément à " l'Encyclopédie ", Le Monde primitif d'Antoine Court de Gébelin*, Honoré Champion, Paris, 1999. 11. Voir dans *Franc-Maçonnerie et religion, Antoine Court de Gébelin et le mythe des origines*, sous la direction de Charles Porset, Honoré Champion, Paris, 1999. 12. Sur la genèse de cette œuvre, voir Claude Rézat, " Lumières et ténèbres du citoyen Dupuis ", revue *Chroniques d'histoire maçonnique*, n° 50, IDERM, 1999, pp. 5-68. 13. Voir le livre de Reghini Arturo, *Cagliostro, documents et études*, Arché, Milano, 1987, chap. II., pp. 43-68. 14. Voir *Encyclopédie de la Franc-Maçonnerie*, article " Cagliostro ", Livre de Poche, 2000, p. 247. 15. Sur ce convent, voir le livre de

Charles Porset, *Les Philalèthes et les Convents de Paris*, Honoré Champion, Paris, 1996.16. Voir l'ouvrage de Jean-Philippe Dutoit-Membrini (sous le pseudonyme de Keleph Ben Nathan), *La philosophie divine appliquée aux lumières naturelles, magiques, astrales, surnaturelles, célestes et divines*. Il comporte un texte critique de Saint-Martin qui met en évidence les dangers du magnétisme.17. Cette famille pratiquera le magnétisme jusqu'à la Terreur. Voir Tournier Clément, *Le Mesmérisme à Toulouse*, 1911.18. Sur l'histoire et les enjeux du magnétisme, voir l'étude de Bertrand Méheust, *Somnambulisme et médiumnité*, tome 1, " Le Défi du magnétisme " et tome 2, " Le choc des sciences psychiques ", Institut Synthélabo, collection " les Empêcheurs de penser en rond ", Le Plessis-Robinson, 1999.19. Voir sur ce sujet le livre de René Roussillon, *Du baquet de Mesmer au " baquet " de S. Freud, une archéologie du cadre et de la pratique psychanalytique*, Puf, Paris, 1992.20. Voir notre article " L'Agent Inconnu ", revue *Pantacle* n° 1, janvier 1993. pp. 29-34.21. *Les Archives secrètes du Vatican et de la Franc-Maçonnerie, histoire d'une condamnation pontificale*, Dervy, Paris, 1989.22. Sur ce thème, voir les ouvrages de Robert Solé, *Égypte, passion française*, Seuil, 1997, et *Les Savants de Bonaparte*, Seuil, Paris, 1998.23. Sur ce rite, voir l'article de Maurice Caillet, " Un rite maçonnique inédit à Toulouse et à Auch en 1806 ", dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 1^{er} trim. 1959, pp. 27-57.

24. Voir " Égypte et tradition primordiale ", revue *Rose-Croix* n° 188 — hiver 1998, et n° 189 — printemps 1999

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

XI - A LA RECHERCHE DE PSYCHE

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 201 - printemps 2002

A partir du XVIII^e siècle et durant le XIX^e, la magie se sécularise à travers le magnétisme. La voie ouverte par Mesmer et Puységur donne naissance au spiritisme et incite les chercheurs à former des instituts de recherches psychiques pour tenter de comprendre les ressorts secrets de la vie de l'âme. H. Spencer Lewis (1883-1939) sera lui-même le président d'une telle organisation quelques années avant de fonder l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix (A.M.O.R.C.) D'une manière générale, tous les occultistes de la Belle Époque (1890-1914) et particulièrement ceux qui vont se lancer dans des tentatives de résurgence ou de création d'ordres initiatiques, vont faire leurs premières armes dans le magnétisme ou le spiritisme.

L'hypnose

Après la tourmente révolutionnaire, le magnétisme connaît un regain d'intérêt. Il pénètre dans les cours européennes et reçoit un accueil favorable en Russie, au Danemark et en Prusse. En Allemagne, il intéresse non seulement les médecins, mais aussi les philosophes de la nature et du romantisme, comme Justinus Kerner (1786-1862). En France, le magnétisme est utilisé avec succès dans les hôpitaux du Val-de-Grâce, de l'Hôtel-Dieu et de la Salpêtrière. Cependant, la controverse est vive, et en 1826, une nouvelle commission scientifique est créée pour examiner sa validité. Malgré un rapport très positif réalisé en juin 1831 par Husson, médecin-chef de l'Hôtel-Dieu, le magnétisme est officiellement rejeté en 1842 par l'Académie, suite aux actions répétées de quelques scientifiques positivistes. James Braid, un adversaire du magnétisme, pense trouver la cause du sommeil magnétique avec la " neurhypnologie ", qui devient l'hypnose (1843). Pourtant, le magnétisme ne va pas tarder en revenant en force après avoir voyagé dans le Nouveau Monde. En effet, à la même époque, aux environs de 1836, un disciple de Puységur, Charles Poyan, introduit le mesmérisme aux États-Unis (1). Il donne des conférences et fait des expériences à Belfast (Maine). Phineas Parkhurst Quimby (1802-1866) est très intéressé et s'avère être bientôt un médium hors pair. Il sera le précurseur d'un vaste mouvement sur lequel nous reviendrons dans un

prochain article, la **New Thought (Nouvelle Pensée)** d'où dérive aussi la **Christian Science (Science chrétienne)**.

Le spiritisme

Parmi les élèves de Charles Poyan se trouve une étonnante personnalité, Andrew Jacskon Davis (1826-1910) (2). Il est considéré comme le prophète des spirites anglo-américains. Aux états-Unis, le magnétisme prend un tournant particulier à la suite des événements survenus à Hydesville, près de New York. Là, une nuit de décembre 1847, deux petites filles, Margaret et Katie Fox, entendent des coups étranges " frappés " contre les murs. Les portes s'ouvrent toutes seules, les meubles et les objets se déplacent, comme poussés par des mains invisibles. Loin d'être effrayées, les deux fillettes se prennent au jeu et finissent par établir un code pour dialoguer avec " l'esprit frappeur ". Au fil des dialogues, l'esprit révèle son nom : Charles Rosna, et donne maints détails sur son existence, dont l'exactitude sera reconnue par la suite. Bientôt, des centaines de curieux affluent pour assister au phénomène (3). Ces événements marquent le début du Spiritisme, un mouvement qui va très vite prendre une ampleur considérable. Aux États-Unis, il compte bientôt trois millions d'adeptes, et près de dix mille médiums exercent leurs talents. Dès 1852, les spirites se réunissent en congrès à Cleveland.

Allan Kardec

Le spiritisme déferle rapidement sur l'Europe. En France, le *Journal des Débats* du 13 mai 1853 parle du phénomène des tables tournantes, qui occupe alors le tout-Paris. Un lyonnais qui s'intéresse au magnétisme, Hippolyte-Léon Rivail (1804-1869), dit Allan Kardec, est initié à cette pratique. Quelque temps plus tard, il publie un texte qui devient le manuel de tous les spirites : le *Livre des Esprits* (1857) (4). Cet ouvrage explique non seulement comment entrer en contact avec le monde des esprits, mais présente aussi les théories et la philosophie du spiritisme. Il expose notamment le rôle du périsprit, une enveloppe fluidique, ou corps psychique, situé entre l'âme et le corps physique, permettant aux êtres désincarnés de se manifester. Il popularise aussi la théorie de la réincarnation, qu'il présente comme un cheminement nécessaire à l'évolution de l'âme, d'où la célèbre maxime spirite : " naître, mourir, renaître, progresser sans cesse, telle est la loi ". En 1858, Allan Kardec crée la *Revue Spirite*, fonde la Société parisienne d'études spirites, et publie des ouvrages contribuant à diffuser le spiritisme dans le monde entier. Il est considéré comme le " prophète " du spiritisme. Un peu partout on tente d'interroger l'invisible, de faire apparaître des esprits. On

pratique l'écriture automatique, la télékinésie et la télépathie. Des médiums comme Daniel Dunglas Home, Eusapia Palladino, M^{me} Piper, Florence Crook ou Alexis Didier, règnent en maîtres et font autant tourner les têtes que les tables, car les simulations et les falsifications sont nombreuses.

Zanoni

Au moment où s'épanouit le spiritisme, le rosicrucianisme revient sur le devant de la scène au travers d'un roman, *Zanoni* (1842) (5). Il paraît juste avant les premières tentatives de résurgence rosicrucienne du XIX^e siècle. Son auteur, Sir Edward Bulwer-Lytton (1803-1873), vient de gagner une renommée mondiale grâce à son roman historique, *Les Derniers jours de Pompéi* (1834). Sa nouvelle œuvre, *Zanoni*, évoque l'histoire de deux Rose-Croix du XVIII^e siècle, Zanoni et Mejnour, derniers survivants de l'auguste Fraternité. L'intrigue tourne autour de la transmission de l'initiation à deux disciples, Clarence Glyndon et Viola. L'auteur y expose les tourments de l'âme en quête d'initiation. Bien qu'il soit parsemé de références à l'Hermétisme, à Paracelse, à Agrippa, à Cagliostro ou à Mesmer, *Zanoni* est avant tout une œuvre romanesque ; il possède toutes les caractéristiques du genre. Il reste cependant l'un des romans les plus célèbres de la littérature ésotérique. À la lecture de ce livre, on s'interroge sur l'intérêt d'Edward Bulwer-Lytton pour la Rose-Croix. Dès l'enfance, il a montré des dispositions pour les phénomènes paranormaux et, plus tard, il s'est adonné à l'étude des sciences occultes. En pleine époque spirite, douze ans après la publication de *Zanoni*, Éliphas Lévi (1810-1875) est venu le rencontrer à Londres. Là, ils se livrent à l'évocation du fantôme d'Apollonius de Thyane, non pas à la manière des spirites, mais en utilisant un rituel basé sur le *Magia Philosophica* (1573) de Franciscus Patricius. Cette expérience étrange marquera le rénovateur de l'occultisme français (6). William Wynn Westcott indique qu'Edward Bulwer-Lytton serait entré en contact avec des rosicruciens de la loge Charles à la Lumière naissante de Francfort-sur-le-Main. En fait, cette loge, fondée en 1814 par Christian Daniel von Mayer, se place au carrefour de plusieurs Ordres initiatiques du XIX^e siècle : les Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte de Jean-Baptiste Willermoz, la Stricte Observance Templière du baron Karl von Hund, et les Frères Initiés d'Asie, une émanation de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système. Nous sommes donc ici en présence d'une mouvance rosicrucienne peu orthodoxe.

La S.R.I.A.

On prétend parfois qu'Edward Bulwer-Lytton dirigea la *Societas Rosicruciana In Anglia* (S.R.I.A.). En fait, c'est à son insu qu'il en fut nommé président d'honneur, et il refusa catégoriquement cette fonction. La S.R.I.A. est née vers 1866, au sein de la Franc-Maçonnerie anglaise. Son fondateur, Robert Wentworth Little (1840-1878), était trésorier de la Grande Loge Unie d'Angleterre. Il prétendait avoir été initié par Anthony O'Neal Haye au sein d'une société rosicrucienne écossaise d'Édimbourg, mais cette affirmation n'a jamais pu être démontrée. Wynn Westcott précisera qu'initialement la société était un groupement de francs-maçons, associés pour étudier les anciens textes rosicruciens et établir les liens existant entre rosicrucianisme et Franc-Maçonnerie. Dans un article rédigé en 1880, il précise que la S.R.I.A. ne peut pas être considérée comme héritière des rosicruciens du passé. Il semble que Robert Wentworth Little ait élaboré la S.R.I.A. à partir de rituels trouvés dans la bibliothèque du Freemason's Hall. Il adopta la hiérarchie de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système (*Zelator, Theoricus, Practicus, Philosophus, Adeptus junior, Adeptus major, Adeptus exemptus, Magister Templi et Magus*) et réserva l'entrée dans son groupe aux Maîtres Maçons chrétiens. L'Ordre s'étendit en Écosse, au Canada et aux États-Unis. Même si ses origines sont suspectes, cette société joua un rôle important dans la diffusion de l'ésotérisme. Parmi les membres influents de la S.R.I.A., notons William Woodman, Kenneth R. H. Mac Kenzie, Hardgrave Jennings, le spirite Stainton Moses, et William Wynn Westcott (1848-1925). Ce dernier participera bientôt à la création d'un autre Ordre maçonnique rosicrucien dont nous parlerons plus tard, l'Hermetic Order Of The Golden Dawn. De nombreux membres de la S.R.I.A. rejoindront aussi les rangs de la Société Théosophique naissante.

Helena Petrovna Blavatsky

La Société Théosophique puise ses racines sous d'autres horizons que ceux qui nous intéressent ici. Nous devons cependant l'évoquer quelques instants, car elle a manifesté une certaine affinité avec le rosicrucianisme. Chose étonnante, c'est en 1873 qu'Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891) apparaît sur la scène publique en fréquentant les cercles spirites de New York. Douée de facultés paranormales, elle participe à des expériences en tant que médium. C'est dans ce cadre qu'elle rencontre celui qui va être son compagnon de route, le colonel Henry Steele Olcott (1832-1907), qui enquête alors sur les phénomènes liés au spiritisme. Quelque temps plus tard, ce dernier lui propose de créer une société pour l'étude et l'élucidation de l'occultisme, de la Kabbale... Au moment de choisir le titre de leur société, ils hésitent entre plusieurs noms parmi lesquels figure celui de la Rose-Croix. C'est finalement sur

celui de Société Théosophique que le choix se porte en septembre 1875. La Société Théosophique se réfère peu au rosicrucianisme ; elle prône d'ailleurs un bouddhisme ésotérique. Elle sera cependant à l'origine de deux mouvements se réclamant du rosicrucianisme. Le premier est l'éphémère Rose-Croix Ésotérique, fondé en 1888 par Franz Hartmann (1838-1912), médecin, proche collaborateur et secrétaire d'Helena Blavatsky. Il consacra plusieurs ouvrages à la Rose-Croix, en particulier une belle réédition des *Symboles secrets des rosicruciens des XVI^e et XVII^e siècles* (1888) (7). Le second, l'Ordre du Temple de la Rose-Croix, naît pendant la période confuse qui suit la mort du colonel Olcott. C'est Annie Besant, celle qui lui succède à la tête de la Société Théosophique, qui l'instaure en 1912. Cet Ordre ne survivra pas à la première guerre mondiale. Maria Russak, l'une de ses fondatrices, rejoindra la Rose-Croix A.M.O.R.C. après être entrée en relation avec Harvey Spencer Lewis en 1916.

L'H. B. of L.

Certains auteurs indiquent qu'Helena Petrovna Blavatsky et Henry Steele Olcott auraient fondé la Société Théosophique à la suite de leur exclusion d'un Ordre mystérieux : l'H. B. of L., c'est-à-dire l'Hermetic Brotherhood of Luxor (Fraternité Hermétique de Louxor). La légende veut que cette fraternité tire ses origines d'un ordre fondé plus de six mille ans auparavant dans " l'île de l'Ouest actuellement disparue " (l'Atlantide), Thèbes et Louxor ayant été ses centres d'activités. Cet ordre aurait été à l'origine de tous les grands mouvements initiatiques comme celui de la Rose-Croix. Vers 1870, l'H. B. of L. ouvre un cercle extérieur pour lutter contre les dangers que faisait courir à l'Occident le scientisme. Cette fraternité entreprend de restaurer l'ésotérisme occidental en lui donnant un aspect scientifique. Elle veut aussi stopper l'expansion de la Société Théosophique, qu'elle accuse de vouloir " vicier l'esprit de l'Occident et l'entraîner sous la domination de la pensée orientale " (8). A ce titre, cet Ordre est anti-réincarnationiste. Le cercle extérieur de la Fraternité Hermétique de Louxor a été fondé par un polonais, Louis-Maximilien Bimstein (1847-1927), dit Max Théon ou Aïa Aziz, un personnage singulier doué de facultés psychiques étonnantes (9). En 1870, il s'installe en Angleterre et choisit quelques membres, notamment Peter Davidson et Thomas H. Burgoyne. Le premier devient le Grand Maître de l'H. B. of L. ; Papus, qui fut membre de cet Ordre, considérait Peter Davidson comme son " maître en la pratique ". En France c'est F.-Ch. Barlet (Albert Faucheux, 1838-1921), qui dirige l'Ordre. Il faut noter que la plupart des membres fondateurs de l'Ordre Martiniste sont membres de l'H. B. of L., qui pendant quelque temps constitue une sorte de cercle intérieur du Martinisme, cercle qui sera bientôt

remplacé par l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. Entre 1885 et 1886, l'H. B. of L. publie une revue, *l'Occult Magazine*. Thomas H. Burgoyne et Peter Davidson y écrivent en utilisant comme pseudonymes Zanoni et Mejnour, les deux Rose-Croix de *Zanoni*. De même, F. - Ch. Barlet utilise le surnom de Glyndon, un autre personnage de ce roman, pour signer ses textes dans la revue *L'Anti-Matérialiste*. L'H. B. of L. ne fut guère active que de 1870 à 1886 et bien qu'elle n'ait jamais compté plus d'une poignée de membres, elle eut une influence importante. à partir de 1886, Max Théon se désintéresse de l'H. B. of L. et quitte Londres pour s'installer en Algérie, à Tlemcen. Cet Ordre tombe alors en sommeil et Max Théon tente d'instaurer le Mouvement Cosmique, un groupe qui restera marginal. C'est à Tlemcen que Max Théon recevra, entre 1904 et 1906, celle qui sera bientôt l'associée de Shri Aurobindo, Mirra Alfassa, c'est-à-dire Mère (1878-1973) (10). Les idées de Max Théon auront d'ailleurs une certaine influence sur Shri Aurobindo.

Les recherches psychiques

Vers 1870, les " psychistes " émergent du courant spirite. En effet, les expériences sur le somnambulisme ont conduit beaucoup de chercheurs à s'interroger sur les facultés supranormales de l'homme. En Angleterre, dès 1875, l'élite intellectuelle du Trinity College de Cambridge, comme le professeur de philosophie Henry Sidgwick, entreprend d'étudier scientifiquement les phénomènes spirites. C'est ainsi que naît à Londres, en 1882, la Society for psychical research, sous l'impulsion du professeur W. F. Barrett, de Henry Sidgwick et du psychologue Frederic William Henry Myers (1843-1901). On y réalise des expériences scientifiques pour étudier les facultés psychiques des médiums. C'est en 1882 que la société de recherches psychiques crée le mot " télépathie ". Helena Blavatsky, comme tous les grands médiums de l'époque, participe à ces expériences lors de son passage à Londres. Les recherches anglaises ont un rayonnement international et contribuent à la création de nombreux autres cercles, comme l'American Society for psychical research à Boston en 1884, avec le grand psychologue américain William James (1842-1910). En France, ces recherches, initiées par le colonel de Rochas, sont placées sous la direction du docteur Charles Richet (1850-1935), prix Nobel de physiologie en 1913. Elles sont qualifiées de " métapsychiques " et s'organisent autour de l'Institut Métapsychique International. Pendant tout le XIX^e siècle, on assiste à une multiplication des publications sur les sujets touchant au magnétisme, au spiritisme ou aux pouvoirs de l'esprit, que ce soient des revues ou des livres (11). En 1887, Hector Durville fait revivre le *Journal du Magnétisme et du psychisme*

expérimental, fondé jadis par le baron du Potet (publié de 1845 à 1861). Cette revue est celle de la Société Magnétique de France. Parmi les membres fondateurs de cette société, on trouve, outre des médecins, Helena Petrovna Blavatsky et Stanislas de Guaita. Parmi les membres d'honneur, on remarque aussi la présence du colonel A. de Rochas, de William Crookes, Papus, François Jollivet-Castelot, A.-P. Sinnett et Joséphin Péladan. Avec Hector Durville et ses fils Gaston et Henri, le magnétisme va connaître un développement important. Dans le monde entier, nombreux sont les scientifiques qui participent aux recherches sur le psychisme, comme le chimiste Mendéléjeff, les physiciens Pierre et Marie Curie, Alfred Russel Wallace, co-inventeur de la théorie de l'évolution, le célèbre physicien et chimiste William Crookes, l'astronome Camille Flammarion, le criminologue Cesare Lombroso, l'écrivain Victor Hugo, et bien d'autres. En 1897, lors d'une réunion à la Société de recherches psychiques de Londres, William Crookes fait un discours important sur le magnétisme et les fréquences vibratoires associées aux sons, à l'électricité, aux rayons X... Il propose alors un tableau des vibrations qui sera popularisé par Hector Durville et dont H. Spencer Lewis s'inspirera (12). La magie de la Renaissance avait mis en évidence les énergies subtiles unissant les divers plans de la création et proposé des méthodes propres à utiliser ces correspondances. À partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ces méthodes sont bouleversées par le magnétisme qui veut démontrer scientifiquement l'existence de telles énergies. On veut alors montrer que l'homme possède des facultés pouvant le mettre en contact avec le monde invisible. Ce mouvement donne naissance à des groupes d'un genre nouveau, spirites et sociétés de magnétiseurs. Comme on a pu le voir, à la même époque, le rosier de la Tradition laisse croître de nouvelles branches. Certes, ces rameaux ne donneront pas tous des fruits et certaines roses ne vivront que l'espace d'un matin. Pourtant, de nouvelles fleurs vont bientôt naître dans la Roseraie des Mages.

Notes :

1. Voir, de Horatio W. Dresser, *Health and Inner life*, New York et Londres, 1906, G. P. Putman's Sons, p. 24. 2. À propos de Davis, voir, de Conan Doyle, *History of Spiritualism*, 1926, chapitre III, (traduit en français sous le titre *Histoire du spiritisme*, par Claude Gilbert, Paris, 1981, éd. du Rocher). 3. Léon Denis donne de nombreux détails sur cette affaire, dans son livre *Dans l'Invisible, Spiritisme et Médiurnité*, nouvelle édition corrigée et augmentée, Librairie des sciences psychiques, Paris, 1922, p. 205-210. 4. Allan Kardec, *Livre des Esprits*, contenant les principes de la doctrine spirite, sur la nature des Esprits, leur manifestation et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Écrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs, Paris, 1857, Dentu. 5. En 1858, Pierre Lorrain a publié une traduction française de *Zanoni* chez Hachette et Cie. En 1924, Émile Nourry en a publié une autre plus complète agrémentée

d'illustrations de Robert Lanz. Cette version a été rééditée par Diffusion Rosicrucienne en avril 2001.6. Cet événement est relaté par Éliphas Lévi dans *Dogme et rituel de la Haute Magie*, Paris, 1856, Germer Baillière, chapitre XIII, et commenté par Paul Chacornac dans *Éliphas Lévi, Rénovateur de l'occultisme en France (1810-1875)*, Paris, 1926, Chacornac Frères, chap. X.7. *Secret Symbols of the Rosicrucians of sixteenth and seventeenth centuries*, Boston, 1888, éd. Occult Publishing Company. Ce livre a été publié directement en Français sous le nom de *Symboles secrets des Rosicruciens des XVI^e et XVII^e siècles*, édité par Diffusion Rosicrucienne, Le Tremblay, 1997.8. Ces éléments sont empruntés au texte de Peter Davidson, " Origines et objet de l'H. B. of L. ", publié dans *H. B. of L., textes et documents secrets de la Hermetic Brotherhood of Luxor*, Paris-Milan, 1988, Arché. Sur cet Ordre étrange, voir le livre de Jocelyn Godwin, Christian Chanel et John P. Deveney, *The Hermetic Brotherhood of Luxor - Initiatic and historical documents of an Order of Pratical Occultism*, 1995, York Beach, Samuel Weiser, (trad. française *La Fraternité Hermétique de Louxor (H.B. Of L.), rituels et instructions d'occultisme pratique*, Paris, 2000, Dervy).9. Sur ce point, voir, de Satprem, *Mère, Le Matérialisme Divin*, Paris, 1976, Robert Laffont, chap. VIII et IX.10. Voir, de Satprem, *op. cit.*, chap. VIII et IX, et de Sujata Nahar, *Les Chroniques de Mère*, tome III, Paris, 2000, Buchet/Chastel 2000, p. 43.11. Voir l'impressionnante bibliographie fournie par Bertrand Méheust, dans le tome 2 de *Somnambulisme et médiumnité*, Paris, 1999, Institut Synthélabo, collection " les Empêcheurs de penser en rond ", Le Plessis-Robinson, p. 523-577.

12. Voir, de Hector Durville, *Théories et procédés du magnétisme*, Paris, 1903, Librairie du Magnétisme, p. 15-18.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

XII - LA ROSERAIE DES MAGES

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 202 - été 2002

Entre la dernière moitié du XIX^e siècle et la première moitié du siècle suivant, on assiste à une floraison d'ordres rosicruciens. Ces mouvements n'ont généralement rien de commun avec ce que nous connaissons de la Rose-Croix du passé, mais chacun tente avec plus ou moins de succès de se placer sous ses auspices. Après avoir évoqué la création de quelques-uns de ces groupes dans notre article précédent, nous allons continuer nos investigations en pénétrant dans la " Roseraie des mages. "

Monte Verità

En ce XIX^e siècle, l'Europe est secouée par l'arrivée de l'industrialisation qui bouleverse l'organisation sociale. Cette crise est particulièrement ressentie en Allemagne où des signes de rejet du monde industriel apparaissent dès 1870. Ainsi, en réponse à l'urbanisation engendrée par une nouvelle organisation du travail, apparaît le Naturisme. On tente de fuir la pollution des villes, de créer des communautés et des " cités jardins " pour vivre en harmonie avec la nature. Ceux qui partagent ce point de vue se regroupent bientôt autour du mouvement de Réforme de la vie (Lebensreform, 1892). Contrairement à la Réforme appelée par les rosicruciens du XVII^e siècle et dans les utopies littéraires qui lui succédèrent, le progrès scientifique est ressenti comme une menace au XIX^e siècle. Le mouvement de Réforme de la vie draine les adeptes du végétarisme, du naturisme, du spiritisme, des médecines naturelles, de l'hygiénisme, de la Société Théosophique, ainsi que des artistes (1). Dans cette mouvance, un théosophe suisse, Alfredo Pioda, tente d'établir en 1889 un couvent laïque. Le groupe prend le nom de Fraternitas et s'installe sur le mont Vérité (monte Verità), près d'Ascona (Tessin, Suisse). Frantz Hartmann et la comtesse Wachtmeister, des familiers d'Hélène Petrovna Blavatsky, participent à ce projet éphémère. C'est sans doute cette expérience qui inspirera à Frantz Hartmann " Une institution rosicrucienne en Suisse ", le chapitre qu'il ajoutera aux éditions successives de son roman initiatique *Une Aventure chez les Rose-Croix*. Des cendres de Fraternitas, Henri Oedenkoven et Ida Hofmann font naître en 1900 Monte Verità, une communauté du même type (2). Nombreux seront ceux qui

fréquenteront Monte Verità, comme l'écrivain Herman Hess, le futur philosophe Martin Buber, le politicien Gustav Landauer, Émile Jacques-Dalcroze, l'inventeur de la gymnastique rythmique, ou Rudolf von Laban, le chorégraphe et théoricien de la danse.

Les Templiers d'Orient

Dans le sillage de Monte Verità, s'installe bientôt Verita Mystica, une loge de l'Ordo Templi Orientis (O.T.O). Cet ordre, créé vers 1893, est alors animé par Theodor Reuss, le dirigeant depuis 1902 de la branche allemande de la S.R.I.A. (Societas Rosicruciana in Anglia). Dans une lettre à H. Spencer Lewis, il prétendra plus tard que c'était pour faire plaisir à Wynn Westcott qu'il avait accepté une fonction dans cet ordre, mais qu'il s'était rendu compte ensuite que ce qui intéressait véritablement Wynn Westcott, c'était d'avoir les documents des rosicruciens allemands et autrichiens qu'il possédait (3). En effet, l'O.T.O. prétend continuer l'œuvre des Rose-Croix du passé. Theodor Reuss présentait son organisation comme une sorte d'académie maçonnique dont la fonction réelle était de cacher un ordre rosicrucien secret descendant directement des Rose-Croix " originaux et authentiques " (4). Il prétendait également que le quartier secret de cet ordre était à Reuss, une principauté située près de Leipzig, dans la forêt de Thuringe. Il disait avoir été initié dans cet ordre par Karl Kellner, en juillet 1893. En fait, comme l'indique Gastone Ventura, Karl Kellner aurait fondé l'O.T.O. avec Frantz Hartmann et Heinrich Klein, après son retour d'un voyage en Orient. Karl Kellner disait avoir été initié à d'antiques mystères par le moine arabe Soliman ben Aufa et par les gourous indiens de yoga tantrique Bhime Sen Pratap et Sri Amagya Paramahansa (5). Tout cela n'a donc rien à voir avec le rosicrucianisme. Ce n'est qu'après la mort de Kellner, vers 1902, que Theodor Reuss a instauré l'O.T.O. Cependant, sa légitimité est vite contestée, d'autant plus que son dirigeant se livre alors à un véritable commerce de diplômes initiatiques. Papis comme d'autres se laissa abuser quelque temps par Theodor Reuss, mais son organisation fut rapidement suspectée (6). Plus tard, en pleine guerre de 1914-1918, l'O.T.O. se montre sous un jour nouveau en organisant un congrès pacifiste à Monte Verità (7). Rodolf von Laban y présente un spectacle rituel, l'*Hymne au Soleil*, une chorégraphie wagnérienne. En tant que membre de l'O.T.O., Rodolf von Laban est aussi le secrétaire de l'Alliance Internationale des Dames de la Rose-Croix, une organisation auxiliaire de l'O.T.O. destinée à œuvrer à la réconciliation universelle entre les peuples, sans distinction de races et de religions. L'Alliance prône une économie altruiste, basée sur le partage, et estime que l'art est le meilleur moyen offert aux peuples pour guérir les plaies infligées

par la guerre (on retrouve là une idée chère à Joséphin Péladan). Ce projet utopique ne semble pas avoir abouti, et par la suite l'O.T.O. connaîtra hélas un destin peu glorieux. Aleister Crowley contribua à le conduire vers des pratiques magiques peu recommandables, n'ayant rien à voir avec le Rosicrucianisme, ni avec la Franc-Maçonnerie. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet ordre lorsque nous aborderons les années 20, dans un article ultérieur.

La Golden Dawn

Dans notre article précédent, nous avons évoqué la naissance de la S.R.I.A. Pendant que sur le continent se déroulaient les événements que nous avons présentés au début de cet article, en Angleterre, les dirigeants de la S.R.I.A. créent un nouvel Ordre, l'Hermetic Order of the Golden Dawn, appelé aussi Golden Dawn. En 1887, William Wynn Westcott recueille des manuscrits comportant cinq rituels codés. Ces textes, qui auraient appartenu à Baal Shem Tov puis à Éliphas Lévi, auraient été trouvés chez un bouquiniste dans un exemplaire des *Symboles Secrets des Rosicruciens des XVI^e et XVII^e siècles*. La légende veut qu'ils comportaient l'adresse d'une représentante de l'Ordre de la Rose-Croix en Allemagne : Anna Sprengel. Après être entrés en contact avec elle, William Wynn Westcott, Samuel Liddell Mathers et R. William Woodman fondent à Londres la loge Isis-Urania, bientôt suivie par la création de la loge Athathoor, à Auteuil. Ainsi naît l'Hermetic Order of the Golden Dawn, dont Samuel Mathers (le beau-frère du philosophe Henry Bergson) devient le dirigeant. Comme c'est le cas pour l'origine de la plupart des organisations initiatiques, nous avons affaire à un récit mythique, car il n'a jamais pu être démontré qu'Anna Sprengel ait réellement existé, et les manuscrits codés furent probablement fabriqués par un membre de la S.R.I.A., Kenneth Mac Kenzie. La Golden Dawn possède des caractéristiques qui semblent l'éloigner du rosicrucianisme des XVII^e et XVIII^e siècles. En effet, ses rituels mettent en œuvre une théurgie et des théories qui empruntent beaucoup à la magie et aux kabbalistes chrétiens de la Renaissance ; autant de pratiques qui avaient été délaissées par les rosicruciens du passé au profit d'une mystique basée sur l'alchimie spirituelle. Il est probable que les rituels de la Golden Dawn soient en grande partie inspirés de l'ouvrage *La Magie Sacrée d'Abramelin*, que Mathers avait beaucoup étudié (8), comme des textes d'Henri Corneille Agrippa dont il utilise les écritures magiques dans ses propres livres. L'ordre adopte une symbolique égyptianisante et accorde une place importante à l'étude du Tarot. La Golden Dawn reprend la hiérarchie des grades utilisés dans la S.R.I.A. et elle comporte un ordre intérieur, l'Ordo

Roseæ Rubeæ et Aureæ Crucis. Sous la direction de son Imperator, Samuel Liddell Mathers (1854-1918), la Golden Dawn connaît un succès immédiat et, entre 1888 et 1900, devient une organisation initiatique importante. De nombreux Francs-Maçons et Théosophes fréquentent ses loges qui comptent parmi ses membres des personnalités aussi illustres que William Butler Yeats (futur prix Nobel de littérature en 1923), Constance Marz, l'épouse d'Oscar Wilde, Gérard Kelly, président de la Royal Academy... Cependant, l'ordre connaîtra de nombreux schismes qui donneront naissance à des organisations comme Stella Matutina, avec W. B. Yeats, Alpha Omega, puis The Inner Light avec Violet Firth (alias Dion Fortune), et The Fellowship of the Rosy-Cross, avec Arthur Edward Waite. Ajoutons à cela le cas d'Aleister Crowley, le mage noir qui fonda l'Astrum Argentinum.

Joséphin Péladan

En France, à l'époque où naît la Golden Dawn, Joséphin Péladan (1858-1918) publie *Le Vice suprême* (1884), un roman dans lequel il peint les mœurs de son temps. Cet auteur atypique va jouer un rôle important dans l'évolution du rosicrucianisme du XX^e siècle (9). À la lecture de son livre, on remarque qu'il possède une vaste connaissance de l'ensemble du corpus ésotérique. Il a été particulièrement marqué par *l'Histoire de la magie* de Pierre Christian (1870), un ouvrage volumineux consacré aux sciences occultes (10). Le personnage clé du *Vice suprême* est Mérodack, un mage : il ne s'agit pas d'un occultiste de bas étage, mais d'un initié qui veut mettre ses connaissances au service d'un idéal élevé. Ce livre, qui comporte une préface élogieuse de Barbey d'Aurevilly, apporte un succès immédiat à un notre jeune auteur. Stanislas de Guaita (1861-1897) est l'un de ses lecteurs les plus attentifs. Dès le mois de novembre, il écrit à Joséphin Péladan pour lui témoigner son admiration. Les deux hommes se rencontrent et deviennent amis. Comme l'indique leur correspondance, Stanislas de Guaita est un néophyte en matière d'ésotérisme. Dans l'une de ses lettres, il précise d'ailleurs : " je n'oublierai pas ceci : que je dois à votre livre d'avoir entrepris l'étude de la science hermétique " (11).

La Rose-Croix de Toulouse

C'est à son frère Adrien (1844-1885), l'un des premiers homéopathes français, que Joséphin Péladan doit ses connaissances. Adrien était un disciple de Paul Lacuria (1806-1890), ecclésiastique et hermétiste chrétien (12), lui-même disciple de Fabre d'Olivet. Adrien Péladan passe pour avoir été initié dans l'Ordre de la Rose-Croix en 1878 par Firmin Boissin

(1835-1893). Joséphin Péladan présente Firmin Boissin comme un " membre de la dernière branche de l'ordre, celle de Toulouse " et il en fait le " commandeur de la Rose-Croix du Temple, Prieur de Toulouse et doyen du Conseil des quatorze "(13). À cette branche toulousaine de la Rose-Croix aurait également appartenu le vicomte Édouard de Lapasse (1792-1867), un ancien diplomate et médecin alchimiste toulousain (14). En effet, dès 1860, le vicomte de Lapasse évoquait la " Rose-Croix, société secrète dont il reste de nos jours quelques adeptes "(15). S'il ne se présentait pas lui-même comme membre de cet ordre, Firmin Boissin indique qu'il passait, à tort ou à raison, pour " le dernier membre de cette confrérie célèbre ", et il précise qu'il " ne négligeait jamais l'occasion de réhabiliter les Rose-Croix " (16). Le vicomte aimait participer aux soirées organisées chez la comtesse d'Albanès. Là, en compagnie de Charles Nodier, de Pierre Ballanche, du docteur Koreff, du comte d'Ourches et du fils de Cazotte, il parlait de magnétisme, d'alchimie, de kabbale et de martinisme. Lors d'une soirée de décembre 1839, le vicomte avait montré à l'assistance un flacon de cristal de roche, rempli de " l'Essence divine des Rose-Croix ". Il s'agissait d'une liqueur composée à partir de la rosée, qu'il détenait d'un ermite des environs de Palerme, le prince de Balbiani. C'est lors d'un séjour en Italie, entre 1825 et 1831, qu'il rencontra ce personnage qui passait pour être un Rose-Croix. Ce prince, qui disait avoir rencontré Cagliostro, dirigea les premiers pas du vicomte dans la pratique de l'alchimie (17). Ajoutons enfin que le vicomte connaissait bien Alexandre Du Mège, jadis fondateur d'un rite égyptien (18). Il lui avait d'ailleurs succédé à la direction de la Société Archéologique du Midi. Qu'en fut-il de cette Rose-Croix de Toulouse ? Le vicomte avait-il fondé un ordre rosicrucien ? À lire ce qu'en disent le vicomte Lapasse, Firmin Boissin ou J. Péladan, il semble que la Rose-Croix de Toulouse ne constituait pas un ordre structuré, mais qu'elle regroupait vers 1860 un petit cercle d'adeptes parmi lesquels figurait Firmin Boissin, l'initiateur d'Adrien Péladan.

L'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix

Tandis que Joséphin savoure le succès de son premier roman, son frère Adrien meurt le 29 septembre 1885, empoisonné par un médicament mal dosé par son pharmacien. Un article annonçant son décès, dans le journal *Le Messager de Toulouse*, le présente comme un Rose-Croix. Le texte est signé " un R+C catholique ". Derrière cette signature, il faut voir Firmin Boissin, le rédacteur en chef de ce journal. Durant cette période, l'amitié entre Joséphin Péladan et Stanislas de Guaita se précise, et sur les conseils de l'écrivain, ce dernier entre en relation avec Firmin Boissin. Le 12 août 1886, Stanislas de Guaita apprend à Joséphin qu'il a reçu une

longue et savante lettre de son ami " bois+sin ". La manière dont il écrit ce nom, avec une croix en son centre, est étrange, et il est curieux de constater qu'après cette correspondance, Stanislas de Guaita signera ses lettres avec la formule " r+c " et appellera Joséphin Péladan " mon cher Frère " (19). Faut-il en conclure qu'il avait été reçu dans l'ordre par Firmin Boissin ? À partir de ce moment, les événements vont se précipiter. En effet, à cette époque de nombreux occultistes parisiens sont membres de la Société Théosophique. Cependant, ils restent déçus par un enseignement trop orientaliste. Papus, qui vient de publier son *Traité élémentaire de science occulte* (1888), veut restaurer la tradition occidentale et faire de l'occultisme une science à l'égal de celles qu'on enseigne dans les universités. C'est autour de ce projet que naît la revue *L'Initiation* en octobre 1888. Cherchant à se placer sous les auspices d'une tradition séculaire, sous la houlette de Papus, les occultistes tenteront de faire de la Rose-Croix et du Martinisme la pierre d'angle du nouveau temple qu'ils veulent élever. Joséphin Péladan et Stanislas de Guaita vont s'associer à ce projet, et alors que la Rose-Croix s'endort à Toulouse, ils décident de la rénover. " L'ordre antique de la Rose-Croix était sur le point de s'éteindre, il y a trois ans [l'auteur parle en 1890], quand deux héritiers directs de ses augustes traditions résolurent de la rénover, en l'affermissant sur de nouvelles bases [...] et maintenant la vie circule à flots dans l'organisme mystique du colosse rajeuni " (20). Ainsi, en passant de Toulouse à Paris (1887-1888), la Rose-Croix rénovée devient l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. Cet ordre est dirigé par un Suprême Conseil de douze membres, dont six doivent rester inconnus, leur rôle consistant à réédifier l'organisation si pour une cause quelconque elle venait à être dissoute. Parmi ceux qui, à une époque ou une autre, furent membres du " Conseil des douze ", signalons Stanislas de Guaita, Joséphin Péladan, Papus, A. Gabrol, Henry Thorion, F.-Ch. Barlet, Augustin Chaboseau, Victor-émile Michelet, Sédir et Marc Haven. L'ordre est structuré autour d'une hiérarchie de trois grades acquis par examen (bachelier en kabbale, licencié en kabbale et docteur en kabbale), et l'entrée dans l'ordre est réservée aux martinistes titulaires du degré S ... I ...

La Rose-Croix du Temple et du Graal

Grâce à la revue *L'Initiation*, l'ordre se fait connaître, et rapidement la cohorte des occultistes de la Belle Époque vient frapper à la porte du temple. Stanislas de Guaita, qui vit en ermite dans son rez-de-chaussée de l'avenue Trudaine, laisse Papus organiser les choses. La personnalité fantasque d'un artiste tel que Joséphin Péladan n'est guère adaptée à l'association avec l'homme de tête, l'organisateur qu'est Papus. Ce dernier veut

ouvrir l'ordre et lui donner de l'extension. À l'inverse, Joséphin Péladan veut en réserver l'accès à des initiés sélectionnés et n'est pas d'accord avec l'aspect maçonnique que Papus veut donner à l'ordre. Les positions des deux hommes sont difficilement conciliables, d'autant plus que Joséphin Péladan reproche à Papus son goût pour l'occultisme et la magie. Comme l'abbé Alta, l'un des membres éminents de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, Joséphin reproche à Papus de confondre occultisme et ésotérisme. Le 17 février 1891, Péladan adresse à Papus une lettre de rupture qui sera publiée dans le numéro d'avril de la revue *L'Initiation*. Héritier d'une tradition qu'il considère être en train d'échapper à sa mission, Péladan décide d'œuvrer d'une manière différente et crée en mai 1891 l'Ordre de la Rose-Croix du Temple et du Graal (dit aussi Ordre de la Rose-Croix Catholique du Temple et du Graal), dont il avait déjà tracé l'esquisse dans son premier roman en 1884. En juin 1891, il se présente comme le Grand Maître de ce nouvel ordre, sous le nom de Sâr Mérodack Péladan. Cet événement donne lieu à plusieurs articles dans le *Figaro*, et cette large publicité irrite profondément Papus et ses amis qui dénoncent le schisme de Péladan.

La magie de l'art

Bien qu'il se place sous la triple bannière des Rose-Croix, des Templiers et du Graal, l'ordre instauré par Joséphin Péladan n'est pas réellement une société initiatique. Il se présente davantage comme une confrérie rassemblant des artistes. Son fondateur le définit comme " une confrérie de charité intellectuelle, consacrée à l'accomplissement des œuvres de miséricorde selon le Saint-Esprit, dont il s'efforce d'augmenter la Gloire et de préparer le Règne " ([21](#)). Son but est de restaurer le culte de l'idéal, avec la Tradition pour base et la beauté pour moyen. En effet, pour Joséphin Péladan, la beauté exprimée par les œuvres d'art peut conduire l'homme vers Dieu. Pour lui, l'art a donc une mission divine, et l'œuvre parfaite est celle qui est capable d'élever l'âme. Dans une époque qu'il considère en pleine dégénérescence, il est convaincu que la magie de l'art est le meilleur moyen de sauver l'Occident d'un désastre imminent. L'activité de l'Ordre de la Rose-Croix du Temple et du Graal est donc entièrement consacrée à l'organisation de salons, d'expositions et de soirées dédiées aux beaux-arts.

Les salons de la Rose-Croix

Un premier Salon de la Rose+Croix est organisé du 10 mars au 10 avril 1892 à la célèbre galerie parisienne Durant-Ruel ([22](#)). Le salon est inauguré avec cérémonial, sur une musique spécialement

composée par érik Satie, le compositeur officiel de l'ordre (23). Les journées sont prolongées par les Soirées de la Rose+Croix, consacrées à la musique et au théâtre. Le Sâr Péladan y donne aussi des conférences sur l'art et la mystique, et on écoute des œuvres de Vincent d'Indy, de César Franck, de Richard Wagner, de Palestrina, d'érik Satie et de Benedictus. Rémy de Gourmont, dans sa chronique du *Mercur de France*, qualifie le premier Salon de la Rose-Croix comme étant " la grande manifestation artistique de l'année ". La foule est si importante que la préfecture doit intervenir pour régler la circulation, car la rue est obstruée par les visiteurs. Après la fermeture des portes, on compte plus de 22 000 visiteurs. Le succès est considérable et la présence d'artistes étrangers lui donne un retentissement mondial. Les Salons de la Rose-Croix s'inscrivent dans le mouvement artistique appelé Symbolisme. Ils en constituent d'ailleurs l'un des épisodes les plus marquants. Il y aura au total six Salons de la Rose-Croix. Le dernier est organisé dans la prestigieuse galerie Georges-Petit en 1897. Après celui-ci, Joséphin Péladan prononce la mise en sommeil de son ordre : " Je rends les armes. " La formule d'art que j'ai défendue est maintenant admise partout, et pourquoi se souviendrait-on du guide qui a montré le gué, puisque le fleuve est passé. " Jusqu'à sa mort, en 1918, il continuera son activité littéraire (environ quatre-vingt-dix volumes : romans, pièces de théâtre, études sur l'art ou l'ésotérisme).

Le comte de Falkenstein

Pendant ce temps, l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix continue tant bien que mal ses activités. Cependant, l'ordre ne possède pas de racines solides, et l'aspect occultiste que lui a donné Papus l'éloigne de l'esprit du rosicrucianisme des origines. C'est sans doute pour cette raison qu'il se sclérose rapidement. Comme le précise Victor-Émile Michelet, l'un de ses anciens membres, l'ordre " n'eut pas une grande portée et tombait en sommeil avant même la mort prématurée de l'organisateur " (24). En effet, l'année même où les Salons de la Rose-Croix referment leurs portes, l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix perd son Grand Maître, quand, le 19 décembre 1897, Stanislas de Guaita meurt prématurément. F.-Ch. Barlet (Albert Faucheux) est élu à sa succession, mais préfère laisser dans l'inactivité un ordre qui n'exista qu'à l'état embryonnaire. Il semble que le nouveau grand maître de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix s'interroge alors sur les origines du rosicrucianisme. En juillet 1898, il publie dans *L'Initiation* une traduction d'*Histoire de l'Ordre de la Rose-Croix*, un texte de Karl Kiesewetter. Ce dernier affirme que l'ordre aurait existé bien avant l'édition des Manifestes (1614-1615). Il évoque l'histoire de l'ordre à travers la vie de quelques-uns de ses

dirigeants, comme le comte de Falkenstein, qui aurait été son Imperator en 1374, ou Johann Karl Friesen, Imperator en 1468. Tout cela tient de la légende, car les sources auxquelles se réfère Karl Kiesewetter sont sans valeur historique, que ce soit le manuscrit sur lequel il se base pour avancer ces assertions, qui n'est qu'une copie de la fin du XVIII^e siècle, ou les références qu'il indique, comme le texte du volume IV du *Theatrum Chemicum*, qui ne comporte pas les citations sur lesquelles il s'appuie(25). Il est probable qu'en cautionnant ce texte, Papus et Barlet tentaient de se différencier des divers courants rosicruciens de leur époque qui se réclamaient du rosicrucianisme du XVII^e siècle (S.R.I.A., Golden Dawn et l'Ordre de la Rose-Croix Catholique du Temple et du Graal) en se plaçant sous une autorité plus ancienne. Cependant, ils échouèrent dans ce projet. F.-Ch. Barlet s'oriente alors vers d'autres directions avec l'H.B. of L., tandis que Papus prend de plus en plus de distance avec l'occultisme. La guerre de 1914-1918 mettra fin à la grande époque des mages. Après cette période, souvent d'une manière illégale, certains tenteront, sans plus de succès, de poursuivre les activités de l'ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. Le projet de Joséphin Péladan avait été repris, en mars 1908, par la Confrérie de la Rosace. Ce groupe, sous la direction de Frère Angel, ne rassembla guère plus de quatre disciples avec lesquels il organisa une première exposition en mai 1909, une deuxième en mai 1911 et une troisième en octobre 1912, puis cessa d'exister. La Roseraie des Mages n'avait pas réussi à produire des fleurs suffisamment viables. Cependant, chacune avait joué un rôle non négligeable en relançant l'intérêt des chercheurs pour les sciences de l'ésotérisme, à une époque où l'évolution des sciences et de l'industrie bouleversait l'organisation de la société. Même si les disciples des mages ont trop souvent confondu occultisme, ésotérisme et mysticisme, leur quête a contribué à perpétuer un héritage propre à nourrir les interrogations de l'homme sur ses origines et sa destinée. Mais la roseraie de Toulouse va bientôt produire un nouveau rameau. En effet, pendant cette période, un jeune américain, H. Spencer Lewis, viendra à la rencontre de la Rose-Croix dans la ville rose. De ce voyage naîtra bientôt l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, qui va connaître un rayonnement mondial, au point de devenir l'une des organisations initiatiques majeures de l'époque moderne.

Notes :

1. Ce mouvement connaîtra aussi certaines dérives où se mêlent retour à la nature et cultes primitifs, nationalisme, anarchisme, culte de la beauté du corps et des races d'exception. 2. Voir, de Philippe Baillet, " Monte Verità (1900-1920) ou la complexité du "romantisme anticapitaliste" ", revue *Politica Hermetica* n° 14, 2000, p. 199-218. 3. Lettre du 12 septembre 1921 à H. Spencer Lewis, archives A.M.O.R.C. 4. Lettre de Theodor Reuss à H. Spencer Lewis du 10 juin

1921, Archives A.M.O.R.C.5. *Les Rites maçonniques de Misraïm et Memphis*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1986, p. 78.6. Voir " L'Affaire Théodore Reuss " dans la revue *L'Acacia*, de janvier à juin 1907, p. 27-28, 202-204, 293-303, 387-389, 466-467. 7. Voir " Dal monte Verità, Congresso Anazionale Cooper O.T.O. ", dans *Dovere*, journal italien du 28/8/1917.8. En 1898, Mathers publie une traduction anglaise de *La Magie Sacrée que Dieu donna à Moïse, Aaron, David, Salomon, et à d'autres Prophètes, et qui enseigne la Vraie Sapience Divine, laissée par Abraham fils de Simon, à son fils Lamech*, traduite de l'hébreu en latin à Venise en 1458, un livre qui traite de magie angélique.9. Pour une information plus complète sur ce personnage, on peut consulter : *Joséphin Péladan 1858-1918, essai sur une maladie du lyrisme*, Christophe Beaufils, Grenoble, 1993, Jérôme Million et *La Pensée et les secrets du Sâr Joséphin Péladan*, éd. Bertholet, vol. I à IV, Lausanne, 1952-1958, éd. Rosicruciennes.10. Même s'il est postérieur aux livres d'Éliphas Lévi, cet ouvrage, véritable encyclopédie de l'ésotérisme en 666 pages, les dépasse sur bien des points.11. Lettre du 15 novembre 1884 à Joséphin Péladan. *Lettres inédites de Stanislas de Guaita au Sâr Joséphin Péladan*, éditées par E. Bertholet et E. Dantinne, Neuchâtel, 1952, éd. Rosicruciennes.12. Il a publié *Les Harmonies de l'Être exprimées par les nombres* (1844). Sur cet auteur, voir, de Robert Amadou, " Un Grand méconnu : l'abbé Paul Lacuria, le " Pythagore Français ", revue *Atlantis*, 1981, n°S 314 et 315 ; " L'abbé Paul Lacuria et les harmonies de L'Être ", revue *Atlantis*, novembre/décembre 1981, n° 317. Il est probable que ce personnage ait servi de modèle à Joséphin Péladan pour créer Alta, l'un des personnages essentiels du *Vice Suprême*.13. Joséphin Péladan, *Comment on devient Artiste*, Paris, 1894, p. XXIII.14. La biographie du vicomte Louis-Charles-Edouard de Lapasse a été retracée par le comte Fernand de Ressaquièr, *Éloge de M. le vicomte de Lapasse*, Jeux Floraux, Toulouse, 1869, imprimerie Douladoure.15. Vicomte de Lapasse, *Essai sur la conservation de la vie*, Paris, 1860, Victor Masson, p. 59.16. Firmin Boissin, *Visionnaires et illuminés*, Paris, 1869, Liepmannsohn et Dufour, p. 17.17. Voir *Excentriques Disparus*, que Firmin Boissin a publié sous le pseudonyme de Simon Brugal, 1890, A. Savine, Paris, et Privat, Toulouse, p. 75-83.18. Voir revue *Rose-Croix* n° 200, hiver 2001, p. 18-19.19. *Lettres inédites de Stanislas de Guaita... op. cit.*, p. 84.20. Stanislas de Guaita, *Essais de sciences maudites - I - Au seuil du Mystère*, Paris, 1890, Georges Carré, p. 158.21. *Constitution de la Rose-Croix, le Temple et le Graal*, Paris, 1893, article 1, p. 21.22. Nous nous contenterons ici de résumer cet épisode de l'histoire du rosicrucianisme, étant donné qu'il a déjà fait l'objet d'un article dans le numéro 179 de cette revue, en 1996.23. Sur ce musicien, voir " ésotériq Satie ", revue *Rose-Croix*, n° 168, Hiver 1993, p. 31-37.24. *Les Compagnons de la hiérophanie*, Paris, 1937, Dorbon, p. 22.

25. Voir Roland Edighoffer, *Johann Valentin Andreae, Rose-Croix et société idéale*, Paris, Arma Artis, 1982, p. 207-208 et Paul Arnold, *Histoire des Rose-Croix*, Paris, Mercure de France, 1955, p. 72-81.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

II^e partie

par Christian Rebisse

Extrait de la revue Rose+Croix n° 203 - automne 2002

Depuis bientôt quatre ans, la revue *Rose-Croix* vous propose de découvrir l'histoire du Rosicrucianisme. Avec le numéro précédent, nous avons achevé la première partie de cette étude. Dans les textes qui la composent, nous avons montré comment le Rosicrucianisme s'inscrivait dans l'histoire générale de l'ésotérisme occidental. En effet, si la Rose-Croix est apparue au XVII^e siècle, elle prend cependant sa source dans une Tradition primordiale dont l'origine se situe en Égypte et qui a traversé le temps, en passant par le Moyen Âge, la Renaissance, les XVI^e et XVII^e siècles. Après avoir évoqué la manière dont cette Tradition a franchi le Siècle des lumières et l'époque romantique, nous avons achevé la première partie de cette étude avec le début du XX^e siècle. L'ensemble de sa publication s'étend sur quatorze numéros de la revue *Rose-Croix* (du n° 188 - Hiver 1998 au n° 202 - Été 2002).

La seconde partie de cette étude sera plus particulièrement consacrée à l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, à travers lequel, en 1909, renaît le Rosicrucianisme. Après bientôt un siècle d'activité, l'A.M.O.R.C. est devenu l'un des mouvements ésotériques les plus importants ayant jamais existé. A ce titre, il nous a semblé utile d'aborder son histoire. Cependant, pour permettre aux lecteurs de ne pas avoir à attendre plusieurs mois pour disposer de l'ensemble de cette étude, nous avons décidé de la publier en une seule fois. C'est la raison pour laquelle elle paraîtra, non pas dans cette revue, mais dans un livre reprenant également l'ensemble des articles parus jusqu'à ce jour. Nous espérons satisfaire ainsi plus rapidement tous ceux qui s'intéressent au Rosicrucianisme en général et à l'A.M.O.R.C. en particulier. Ce livre sera disponible à partir du mois de février 2002 auprès de la Diffusion Rosicrucienne, sous le titre : *Rose-Croix, Histoire & Mystères*.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

Chapitre XV

Les premiers "rosicruciens d'Amérique"

par Christian Rebisse

Dans les chapitres précédents, nous avons tenté de montrer comment le rosicrucianisme s'inscrit dans l'histoire générale de l'ésotérisme occidental. Après avoir évoqué sa genèse, depuis le XVII^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, nous allons maintenant nous intéresser plus spécifiquement à l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, connu sous le sigle AMORC. Cet ordre, fondé par Harvey Spencer Lewis (1883-1939) pour rénover et réactiver la tradition rosicrucienne, constitue en effet l'un des mouvements ésotériques les plus importants qui ait jamais existé. De nos jours, il possède des loges et des grandes loges dans la plupart des pays, et compte près de 250 000 membres dans le monde.

Notre but n'est pas de présenter en détail l'ensemble de l'histoire de l'AMORC, car cela dépasserait le projet de cet ouvrage, mais de situer cet ordre dans l'histoire de l'ésotérisme, en montrant ses origines et en présentant quelques-unes des phases les plus importantes de son développement. Pour ce faire, nous utiliserons des informations données par Harvey Spencer Lewis dans plusieurs textes, le plus connu d'entre eux étant *Le Voyage d'un pèlerin vers l'Est*, écrit en 1916. Cependant, ce dernier comportant des éléments qui ne doivent pas être pris à la lettre, nous étudierons une autre version de ce récit. Celle-ci constitue en quelque sorte l'autobiographie d'Harvey Spencer Lewis et présente la même histoire, mais sous un angle parfois différent, plus « ésotérique » que la précédente, qui fut écrite pour le grand public. Précisons que cette autobiographie n'a jamais été publiée intégralement. Nous nous appuierons également sur les articles parus dans les diverses revues de l'Ordre, telles que *The American Rosæ Crucis*, *Cromaat*, *The Triangle*, *The Mystic Triangle* ou *Rosicrucian Digest* (1), qui concernent le sujet qui nous intéresse ici. D'une manière générale, nous ne garderons que leurs éléments essentiels, délaissant ceux qui relèvent davantage du romantisme que de l'histoire. Par contre, nous utiliserons les nombreux documents figurant dans les archives de la Grande Loge Suprême de l'AMORC, car ils permettent d'éclairer de façon intéressante les faits rapportés symboliquement ou approximativement dans les textes qui ont été publiés jusqu'à ce jour.

Tout d'abord, il est important de souligner qu'Harvey Spencer Lewis place l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix dans la continuité d'activités rosicruciennes jadis implantées dans son pays à la fin du xvii^e siècle. Aussi ne parle-t-il pas de « création » mais de « réveil », considérant qu'il met en œuvre le deuxième cycle du rosicrucianisme en Amérique. Pour étayer cette position, Harvey Spencer Lewis se base sur les recherches que Julius Friedrich Sachse (1842-1919) a exposées dans ses livres : *The German Pietists of provincial Pennsylvania 1694-1708*, paru en 1895, et *The German Sectarrians of Pennsylvania 1708-1742*, datant de

1899. Cet auteur, descendant de piétistes allemands, était conservateur et bibliothécaire du temple maçonnique de Philadelphie. Dans ses livres, il évoque l'histoire des émigrants qui s'installèrent en Amérique à la fin du xvii^e siècle. Ces voyageurs, sous la direction de Johann Jacob Zimmermann puis de Johannes Kelpius, accompagnaient des piétistes venus implanter une communauté en pennsylvanie. Julius Friedrich Sachse les décrit ainsi :

Une assemblée d'adeptes [partisans] théosophes – appelons-les piétistes, mystiques, chiliastes, rosicruciens, illuminati, cathares, puritains, ou autres –, qui en Europe avaient formé selon leurs croyances mystiques, ce que l'on nomme un « Chapitre de perfection », et qui arrivaient alors dans le Nouveau Monde pour mettre à exécution le projet longuement entretenu de fonder une véritable communauté (rosicrucienne) théosophique ; partant vers la jungle ou désert à la manière des Esséniens du passé, à l'instar également de Moïse, Élie et d'autres personnages bibliques, pour se parfaire en sainteté, se préparant de cette manière pour le millénium qu'ils croyaient être proche ; ou dans le cas où leurs calculs les auraient induits en erreur quant à la fin de toutes choses terrestres, la communauté se révélerait être un noyau à partir duquel les membres individuels seraient qualifiés pour se présenter à nouveau parmi les hommes comme des hommes saints, aptes à convertir des villes entières et à produire des signes et des miracles (2).

Julius Friedrich Sachse voit donc dans ces émigrants des rosicruciens. Cependant, plusieurs auteurs ont critiqué cette thèse. Le premier, Arthur E. Waite, considère que les recherches de Julius Friedrich Sachse versent dans le romantisme, et que les éléments qu'il apporte ne permettent pas de tirer de telles conclusions. Pour lui, le fait que certains de ces piétistes aient manifesté de l'intérêt pour l'astrologie, la kabbale ou les œuvres de Jacob Boehme n'est pas suffisant pour les qualifier de rosicruciens (3). Un autre auteur, Serge Hutin, déclare que ces émigrants ne peuvent guère justifier d'une parenté avec le mouvement rosicrucien (4). Pour tenter de comprendre les choses, il faut s'interroger sur leur origine. Or, il est un fait que le piétisme est marqué par l'éсотérisme et n'est pas sans rapport avec le rosicrucianisme. Ajoutons que Johannes Kelpius et Johann Jacob Zimmermann, tous deux piétistes, ont fréquenté Tübingen, ville ô combien marquée par la présence de la Rose-Croix.

Le piétisme

Le piétisme, fondé en Allemagne par le pasteur Philipp Jacob Spener (1635-1705), naît de la crise que traverse le luthérianisme au xvii^e siècle (5). Il s'offre comme une réponse possible aux troubles qui affectent les luthériens à la suite de la guerre de Trente Ans (1618-1648)(6). Partisan d'une humanisation de la religion, Philipp Jacob Spener met l'accent sur l'expérience religieuse personnelle et sur la vie intérieure. Il incite ses contemporains à une praxis pietatis, une piété individuelle, une pratique propre à la sanctification et conduisant à la seconde naissance qui marque la régénération intérieure. À partir de 1670, il organise des collegia pietatis, des collèges de piété, à l'intérieur des paroisses luthériennes. Dans ces petits groupes, on étudie la Bible et on aborde les mystères qui ne peuvent habituellement pas être traités devant la foule des chrétiens. Selon Antoine Faivre, il existe « des analogies frappantes entre la structure des sociétés initiatiques et le piétisme », et « les collegia pietatis furent vraiment, en un

sens, les prédécesseurs des loges spéculatives (7) ». En Allemagne, ce mouvement prend rapidement de l'ampleur, et les collèges se multiplient au point d'inquiéter les autorités luthériennes. Grâce au dynamisme d'August Hermann Francke (1663-1727) qui dirige la faculté de Halle, le piétisme connaît bientôt un grand rayonnement et installe des communautés en Inde et en Amérique.

On considère généralement Johann Arndt comme l'inspirateur de ce mouvement. Rappelons que ce théologien luthérien, médecin et alchimiste, était le père spirituel de Johann Valentin Andreae et le mentor du cercle de Tübingen (8), le groupe qui est à l'origine de la publication des Manifestes rosicruciens. À la fois mystique et alchimiste, il a tenté d'intégrer l'héritage paracelsien à la théologie médiévale, et a développé l'idée d'une alchimie intérieure, d'une renaissance spirituelle, concept que reprend Philipp Jacob Spener. Johann Arndt voulait détourner les hommes de la théologie polémique pour les ramener à une foi vivante et à une pratique de la piété. Promoteur de *L'Imitation de Jésus-Christ* (1441), l'un des ouvrages fondamentaux de la *Devotio moderna* (9), il est surtout connu pour *Les Quatre Livres du vrai christianisme*, écrits entre 1605 et 1610. Cette œuvre est l'un des textes chrétiens les plus lus dans le monde, et les piétistes la considéraient comme leur seconde Bible. Philipp Jacob Spener publiera d'ailleurs en 1675 son *Pia Desideria*, le texte fondateur du piétisme, en préface à une réédition de cet ouvrage. Il est intéressant de noter également que Johannes Kelpius emportera en Amérique les œuvres de Johann Arndt.

Les idées de Johann Valentin Andreae, l'auteur des *Noces chimiques* de Christian Rosenkreutz, eurent également une certaine influence sur le piétisme. Comme l'indique Roland Edighoffer, la *Societas christiana*, société idéale prônée par Johann Valentin Andreae, annonçait « le vaste et fructueux mouvement du piétisme [...] (10) ». Ce mouvement est aussi le fruit d'échanges d'idées avec les protestants anglais. Les Allemands sont en effet influencés par les puritains britanniques, à la recherche d'un christianisme épuré, plus proche de celui des premiers disciples du Christ. En retour, les piétistes ont une certaine influence sur la spiritualité anglaise, en particulier sur le méthodisme de John Wesley et George Whitefield.

Boehmisme et kabbale

Le fondateur du piétisme, Philipp Jacob Spener, est ouvert aux doctrines jugées habituellement comme hérétiques (11). Bien que n'étant pas véritablement kabbaliste, il est l'auteur d'un poème sur les sephiroth et se montre assez bienveillant envers la doctrine de Jacob Boehme (1574-1624). De nombreux piétistes se passionnent d'ailleurs pour la kabbale et pour les théories du théosophe de Görlitz. Parmi eux figurent quelques personnalités majeures, comme Gottfried Arnold (1666-1714), qui fut l'un des protégés de Philipp Jacob Spener. Il fut un proche de Johann Georg Gichtel (1638-1710), continuateur et éditeur de l'œuvre de Jacob Boehme à Amsterdam. Gottfried Arnold fut également lié à Pierre Poiret (1646-1719), boehmiste et disciple de Madame Guyon, qui a exercé une certaine influence sur le piétisme. Le comte Nicolas Louis de Zinzendorf (1700-1760) et Friedrich Christoph Oetinger (1702-1782), deux autres figures éminentes, sont également fortement marqués par la pensée du théosophe de Görlitz. Le premier, qui dirige une communauté rassemblant près d'un millier de piétistes à

Herrnhut, aime utiliser la symbolique alchimique. Comme Jacob Boehme, il emploie l'expression de « teinture » pour qualifier le sang régénérateur du Christ. Il subit l'influence de la kabbale et est très marqué par les idées de réforme de Jean Amos Comenius. Le second, Friedrich Christoph Oetinger, père du piétisme souabe, tente de marier la théosophie Boehmiste avec la kabbale. Enfin, comment ne pas évoquer le pasteur silésien Knorr de Rosenroth (1636-1689), Boehmiste et éminent kabbaliste, auteur de *Kabbala denudata* (1677), véritable bible de la kabbale chrétienne ? Johannes Kelpius, sans doute à l'époque où il est étudiant à l'université de Tübingen, a l'occasion de rencontrer ce kabbaliste dont les doctrines ne manqueront pas de l'influencer. En partant pour l'Amérique, il emportera avec lui les œuvres de Jacob Boehme.

Le millénarisme Bien que le piétisme ne puisse pas être considéré comme un mouvement millénariste, cette tendance se retrouve dans plusieurs de ses composantes. D'une manière générale, cette attitude est une conséquence de la crise traversée par l'Allemagne au xvii^e siècle, crise religieuse engendrée par la Réforme, mais également crise économique provoquée par des conditions météorologiques désastreuses. On qualifie en effet cette période de « petit âge glaciaire ». À cela s'ajoutent des épidémies de peste qui déciment la population. Ces drames, que chacun peut vivre au quotidien, entraînent un regain d'intérêt pour la théorie des trois âges de l'univers formulée par Joachim de Flore et la pensée apocalyptique (12).

Sans être millénariste, Philipp Jacob Spener n'échappe pas lui-même à cette influence, et en 1664, il soutient une thèse sur le sixième ange de l'Apocalypse. Johann Wilhelm Petersen est l'un de ceux qui manifestent le plus cette tendance. Avec son épouse, Eleonor von Merlau, l'une des figures caractéristiques de cette époque, il visite les groupes piétistes du Wurtemberg pour y annoncer la fin des temps et exposer la théorie de l'apocatastase, la régénération universelle finale (13). Johann Jacob Zimmermann (1642-1693) est en relation avec ce couple étrange. Cet ancien étudiant de l'université de Tübingen, théologien, mathématicien, astronome et astrologue, s'adonne lui aussi aux calculs prophétiques. Il considère que l'année 1694 sera celle du Millénium, c'est-à-dire l'année du retour du Christ. C'est pour préparer cet événement qu'il souhaite s'installer sur une terre vierge, en Amérique. Avec Johannes Kelpius (1673-1708), un autre étudiant de Tübingen, il rassemble un groupe de disciples pour faire ce grand voyage.

Le chef de file du piétisme du Wurtemberg, le philologue Johann Albrecht Bengel (1687-1752), considéré comme le père de la critique textuelle de la Bible, pratique lui aussi les mathématiques prophétiques et compose des traités sur les « âges du monde (14) ». Comme beaucoup de piétistes, il vénère Johann Arndt, qu'il considère comme l'ange dont parle l'Apocalypse de Jean (14, 6), c'est-à-dire celui qui annonce le Jugement. Il est d'ailleurs intéressant de signaler que dans le Wurtemberg, et plus particulièrement dans ce que l'on appelle la mouvance rosicrucienne, Johann Arndt était parfois regardé comme l'incarnation d'Élie, celui qui, selon la prophétie, devait précéder le retour du Christ. À ce titre, certains voyaient en lui l'Elias Artista annoncé par Paracelse (15).

La Philadelphian Society et le millénarisme anglais

D'une manière générale, ce n'est qu'à la fin du xvii^e siècle que les piétistes cessent de voir dans leur époque les prémices du retour du Christ, estimant que Dieu a donné à l'humanité un sursis afin qu'elle fasse la preuve de sa foi. Comme les quakers, ils tentent alors d'implanter dans le monde des communautés vivant selon les préceptes divins. Les piétistes de Halle financent leur établissement en Inde et dans les colonies d'Amérique du Nord, en Pennsylvanie et en Géorgie.

À la suite de conflits ayant entraîné la fermeture des collèges piétistes d'Erfurt en 1691, Johann Jacob Zimmermann et Johannes Kelpius se lancent dans un projet d'émigration vers l'Amérique. Accompagnés d'un groupe de disciples, ils quittent l'Allemagne en 1693. Leur voyage les conduit d'abord à Rotterdam, où meurt Johann Jacob Zimmermann. Johannes Kelpius prend alors la tête de l'expédition, et Heinrich Bernhard Köster devient son adjoint, tandis que Johannes Seelig, Daniel Falkner, Daniel Lütke et Ludwig Biedermann l'assistent. Trente-quatre autres frères se joignent à eux, et le groupe embarque pour l'Angleterre. Arrivés à Londres, les quarante voyageurs entrent en contact avec les boehmistes anglais (16).

Ces derniers professent un chiliasme exalté et un prophétisme apocalyptique annonçant l'instauration d'une « nouvelle Église ». Précisons que ces théories ne relèvent pas de la philosophie de Jacob Boehme mais témoignent de l'influence des idées de Joachim de Flore, alors très répandues en Angleterre. C'est ainsi que Lodowicke Muggleton (1609-1698) prêche la troisième dispensation et évoque la « nouvelle Église » qui doit remplacer celle de Pierre. De son côté, Jane Lead (1623-1704), une disciple de Jacob Boehme qui bénéficie de visions sophianiques, avance dans *Wonders of God's creation* qu'après l'Ancien Testament qui a révélé le Père et le Nouveau Testament laissé par le Fils, arrive maintenant la troisième révélation, celle du Saint-Esprit, qui donnera la véritable révélation. Sous son influence naît en 1697 la *Philadelphian Society*, qui s'éloigne du boehmisme véritable et prend un caractère millénariste. Jane Lead est persuadée que la fin du monde est imminente, et la *Philadelphian Society* se veut une Église purifiée, celle du Millenium. Dans *The Ascent of the Mount of Vision*, elle évoque en des termes idylliques le règne de mille ans du Christ revenu sur la terre, étape préliminaire à la fin des temps.

Le départ vers l'Amérique

Ces préoccupations ne pouvaient laisser les amis de Johann Kelpius indifférents, et ils viennent rencontrer Jane Lead. Serge Hutin indique que les boehmistes anglais apportent leur aide financière et matérielle au groupe de Kelpius, facilitant ainsi leur voyage vers l'Amérique (17). En février 1694, les piétistes allemands embarquent à bord de la *Sarah Maria*. Après un voyage de cinq mois, le bateau accoste à Philadelphia, la cité de l'amour fraternel, fondée par le quaker William Penn quelques années plus tôt. Cette ville de Pennsylvanie regroupe des quakers, des mennonites et des Indiens qui s'efforcent de vivre en paix en cultivant la non-violence (18).

Peu après son arrivée, le groupe de Johannes Kelpius rejoint Germantown, une ville proche où vit une importante communauté allemande, et s'installe un peu plus loin, sur une crête surplombant la

rivière Wissahickon. C'est là qu'il bâtit son centre, composé d'un ensemble de cellules et de pièces communes nécessaires à la vie monastique qu'il entend mener. Dans le temple appelé la « salle du Tabernacle », Johannes Kelpius s'efforce de rallier à ses idées les différents mouvements protestants de la région. Il installe son lieu de retraite personnel à l'écart des bâtiments de la communauté, dans une grotte qui est encore visible de nos jours à Fairmount Park.

La petite communauté a une vie spirituelle intense. Elle est aussi très active, et ses membres se consacrent à l'éducation des enfants. Ces piétistes sont instruits dans des domaines aussi variés que l'astronomie, la reliure ou l'horlogerie. Grâce à leurs connaissances en médecine et en pharmacie, ils installent le premier herbarium de Pennsylvanie. Ils construisent un observatoire astronomique sur l'un des bâtiments, pour scruter les signes annonçant le millénium que Johann Jacob Zimmermann a prévu pour 1694. Leurs connaissances en astronomie permettent la réalisation de l'un des premiers almanachs américains du xviii^e siècle. Les documents découverts par Julius Friedrich Sachse montrent que Johannes Kelpius et ses disciples s'intéressent à l'astrologie, à la magie, qu'ils fabriquent des talismans ainsi que des pantacles, et s'adonnent à une sorte de théurgie. Il semble également que certains d'entre eux pratiquent l'alchimie (19). Cependant, comme la plupart des piétistes, Johannes Kelpius attache une importance fondamentale à la prière. À ce titre, il est l'auteur d'un magnifique traité intitulé *A Short, Easy, and comprehensive Method of prayer* (20), dont les principes rappellent ceux de « la prière du cœur » des orthodoxes.

La communauté prospère pendant une douzaine d'années. Cependant, le Millénium attendu ne se produit pas, et quelques frères souhaitent abandonner la vie monacale pour fonder une famille. Sous la direction de Heinrich Bernhard Köster (21), l'adjoint de Johannes Kelpius, une partie de ses membres se joignent à des quakers pour former The True Church of Philadelphia. Lorsque Johannes Kelpius meurt, en 1708, la communauté n'est plus guère active. Justus Falkner, l'un de ses plus proches collaborateurs, a lui-même quitté la vie monastique pour se marier. Johannes Seelig tente sans succès de diriger le groupe, mais se résout finalement à partir pour mener une vie d'anachorète. Conrad Matthäi lui succède quelque temps et prend le même chemin que son prédécesseur. Le groupe se dissout petit à petit.

Quelques années plus tard, en 1720, d'autres piétistes allemands, dirigés par Conrad Beissel, un boulanger, viennent s'installer à Cocalico Creek, près de Harrisburg. En 1737, ce leader organise une communauté d'hommes et de femmes célibataires appelée Communauté d'Ephrata. Leurs activités sont florissantes, car loin d'être reclus, certains membres sont très engagés dans les affaires, qu'il s'agisse de l'exploitation du bois, de la scierie, de la minoterie, de la fabrication du papier ou de l'imprimerie. Leurs activités spirituelles sont nombreuses, et ils sont renommés pour leur musique chorale et leurs hymnes. Après la mort de Conrad Beissel, la communauté se disperse pour disparaître à la fin du xviii^e siècle. Cependant, la présence de ces mystiques a profondément marqué la Pennsylvanie.

Comme on vient de le montrer, les mystiques allemands qui ont émigré en Amérique ne sont pas à proprement parler des rosicruciens. Ce sont des piétistes fortement marqués par l'ésotérisme et le millénarisme.

Cependant, ils prennent racine dans la mouvance spirituelle de Tübingen, que l'on peut considérer comme le centre du rosicrucianisme du xvii^e siècle. On se souviendra que Sincerus Renatus (Samuel Richter), un pasteur luthérien qui se disait disciple de Paracelse et de Boehme, prétendait que les Rose-Croix avaient quitté l'Europe pour s'installer en Inde afin de pouvoir y vivre en paix (22). Or, comme on l'a vu, les piétistes de Halle y installèrent des communautés dès 1706, et on sait que dans l'esprit de beaucoup, les Amériques étaient encore considérées comme les Indes.

Johannes Kelpius et ses disciples faisaient donc partie de ceux qui, après le désastre de la Montagne Blanche et la guerre de Trente Ans, quittèrent l'Allemagne pour tenter d'instaurer en Amérique une société où règnent la paix et la fraternité, à l'image de celle qu'avaient ébauchée les Manifestes rosicruciens quelques dizaines d'années plus tôt. Il n'est donc pas invraisemblable de placer les piétistes de Pennsylvanie dans le sillage de la Rose-Croix.

Notes :

- 1. La revue The American Rosæ Crucis a été publiée de 1916 à 1920. Cromaat, publiée de 1919 à 1921, a été remplacée en janvier 1921 par The Triangle. En mai 1925, cette dernière est devenue The Mystical Triangle, pour évoluer, à partir d'octobre 1929, sous le titre de The Rosicrucian Digest. La plupart de ces revues furent mensuelles, et l'ensemble constitue une collection comportant plus de mille numéros.**
- 2. Sachse, Julius Friedrich, The German Pietists of provincial Pennsylvania 1694-1708, p. 37-39.**
- 3. Waite, Arthur E., The Brotherhood of the Rosy Cross, Londres, 1924, p. 601.**
- 4. Hutin, Serge, Les disciples anglais de Jacob Boehme aux xvii^e et xviii^e siècles, Paris, Denoël, coll. « la Tour Saint-Jacques », 1960, p. 119.**
- 5. Sur ce mouvement, voir Les piétismes à l'âge classique, crise, conversion, institutions, sous la direction d'Anne Lagny, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Racines et modèles », 2001.**
- 6. Sur cette période trouble qui suit la publication des Manifestes rosicruciens, voir infra, chap. ix, « La Montagne Blanche ».**
- 7. Faivre, Antoine, L'Ésotérisme au xviii^e siècle, Paris, Seghers, 1973, p. 57-58.**
- 8. Sur ce personnage, voir infra, chap. vi, « Johann Arndt ».**
- 9. Mouvement spirituel né vers la fin du xiv^e siècle aux Pays-Bas, sous l'influence de Gérard Groote (1340-1384), dans un milieu imprégné de la**

spiritualité de Maître Eckhart et de Ruysbroek. La *Devotio moderna* cherche à orienter la vie spirituelle vers la prière personnelle et l'ascèse intérieure. Ce mouvement se développa également en France et en Allemagne jusqu'au xvie siècle. L'*Imitation de Jésus-Christ*, écrit par Thomas A. Kempis (1379/80-1471), livre caractéristique de ce mouvement, est, après la Bible, l'ouvrage le plus lu dans la chrétienté.

10. Edighoffer, Roland, « Utopie et sodalité selon Johann Valentin Andreae », *Gnostica 3 – Esotérisme, gnose et imaginaire symbolique*, mélanges offerts à Antoine Faivre, Richard Caron, Joscelyn Godwin, Wouter J. Hanegraaff et Jean-Louis Vieillard-Baron, Leuven, Peeter, 2001, p. 373-388.

11. Sur les relations entre ésotérisme et piétisme, voir Deghaye, Pierre, *De Paracelse à Thomas Mann, les avatars de l'hermétisme allemand*, Paris, Dervy, 2000, et du même auteur, l'article « Piétisme », *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, sous la direction de Jean Servier, Paris, PUF, 1998, p. 1044-1046.

12. Voir supra, chapitre iv, « L'ère du Saint-Esprit ».

13. Voir Merlau, Eleonor von, *Glaubens Gespräche mit Gott (1691)* et Petersen, Johann Wilhelm, *Regnum Christi (1698)*.

14. Voir Bengel, Johann Albrecht, *Ordo temporum (1741)* et *Cyclus, sive de anno magno Solis, Lunae, Stellarum consideratio (1745)*. Ses réflexions sur le sens du nombre 666 dans l'Apocalypse l'avaient amené à la conclusion que l'humanité vivait depuis 1143 sous l'emprise de la Bête et que la révélation finale était proche. Il pensait que l'année 1834 verrait le retour du Christ et l'instauration du Millenium.

15. Voir Faivre, Antoine, « Élie Artiste ou le Messie des Philosophes de la Nature », *Aries*, vol II, n° 2 et vol III, n° 1, Leiden et Boston, Brill Academia Publishers, 2002 et 2003, p. 119-152.

16. Sur les différents aspects du boehmisme dans ce pays, voir Hutin, Serge, *Les disciples anglais de Jacob Boehme*, op. cit.

17. *Les Disciples anglais...*, op. cit., p. 119-120.

18. Le mouvement quaker est né en 1652 en Angleterre autour de George Fox (1624-1691), et les mennonites sont des anabaptistes disciples du réformateur hollandais Menno Simonsz (1460-1561).

19. À propos de l'alchimie, Julius Friedrich Sachse évoque un rapport de Heinrich Melchior Mühlenberg aux piétistes de Halle. (Voir *The german pietists...*, op. cit., p. 148).

20. Kelpius, Johannes, *A short, easy, and comprehensive method of prayer*. Ce traité a été publié chez Christopher Witt, trs., à Philadelphie, en 1761.

21. Heinrich Bernhard Köster est lui-même l'auteur d'un texte millénariste, *De Resurrectione Imperii Æternitatus (1697)*.

22. La vraie et parfaite préparation de la pierre philosophale par la Fraternité de l'ordre de la Rose-Croix d'or et de la Rose rouge... Breslau, 1710.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

Chapitre XVI

Harvey Spencer Lewis

par Christian Rebisse

Le 25 novembre 1883 naît Harvey Spencer Lewis, un personnage étonnant qui va donner au rosicrucianisme une dimension qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Sa famille est d'origine galloise ; ses ancêtres sont venus s'installer en Virginie avant la révolution américaine. Le grand-père d'Harvey Spencer, Samuel Lewis, né le 7 novembre 1816 à Buckingham, en Pennsylvanie, est le descendant de fermiers ayant défriché le sol de cette contrée. Il épouse Eliza Hudnut, une jeune femme cultivée d'origine française, et le couple s'installe à Kingwood, dans le New Jersey. C'est dans cette ville que naît, le 3 février 1857, leur fils Aaron Rittenhouse Lewis. Dès son jeune âge, sa mère l'initie à la littérature française et lui communique une certaine sensibilité pour la spiritualité. La vie de la famille est rythmée par les travaux de leur ferme et les activités à l'église méthodiste, car la religion occupe une grande place dans l'existence d'Aaron. Il est en effet particulièrement dévot, et il lui arrive de faire des conférences à l'église de Kingwood. Le 14 janvier 1851, il épouse Catherine Hoffman, une jeune femme dynamique née en Allemagne, où elle fit des études pour devenir professeur. De leur union naît, le 25 novembre 1883, à Frenchtown, Harvey Spencer Lewis.

Si Aaron Lewis donne comme deuxième prénom à son fils, Spencer, c'est à cause de l'admiration qu'il éprouve pour les frères Spencer, inventeurs d'un système de calligraphie employé alors dans les écoles publiques. Aaron est lui-même un excellent calligraphe, et ce don lui permet d'abandonner ses occupations à la ferme familiale pour se faire engager comme professeur dans un collège d'une ville voisine. Grâce à ses talents d'illustrateur, il augmente ses revenus en exécutant de petits travaux pendant ses heures de loisir. De son côté, Catherine exerce la profession d'enseignante. La famille quitte bientôt Frenchtown pour s'installer à New York. Là, Aaron Lewis s'associe avec Daniel T. Ames, un chimiste spécialisé dans l'analyse de l'encre et du papier. Ensemble, ils mettent au point une technique permettant d'analyser les documents pour déterminer s'il s'agit de pièces authentiques ou de faux. Ils créent ainsi une nouvelle profession, celle d'expert en documents et écritures. Leur cabinet fera autorité pendant plus de trente ans.

Lorsqu'Harvey Spencer Lewis évoque sa jeunesse, il écrit : « Les tout premiers souvenirs de mon enfance sont ceux d'une maison dans laquelle mon père consacrait de nombreuses heures de ses soirées à la recherche et à l'étude. Ma mère avait terminé ses cours dans les écoles et travaillait activement avec mes deux frères et moi-même sur les devoirs que nos professeurs nous avaient donnés à faire à la maison » (1). Harvey Spencer est un jeune homme à la curiosité insatiable ; il lit tous les ouvrages à caractère scientifique qu'il peut se procurer et se passionne pour la physique, l'électricité et la chimie. Son intérêt pour la photographie le conduira bientôt à construire lui-même son propre appareil. Très jeune, il révèle également des talents d'artiste, que ce soit en dessin, en peinture, ou en musique. Il joue du piano et organise dans son collège le second orchestre scolaire de la ville de New York. En juin 1899, cette formation donnera un concert pour la soirée de remise des diplômes marquant la fin des études d'Harvey Spencer Lewis.

L'éveil mystique

L'environnement familial d'Harvey Spencer Lewis contribue beaucoup au développement de sa sensibilité mystique. Son père, Aaron Lewis, met un point d'honneur à consacrer la journée du dimanche aux activités religieuses. La famille ne se contente pas ce jour-là d'aller au temple méthodiste ; elle lit et elle commente également la Bible. Jusqu'à sa seizième année, Harvey Spencer Lewis participe avec enthousiasme aux activités du temple métropolitain de New York. Il aime chanter dans la chorale de ce centre méthodiste, qui est un lieu de réunion important pour les jeunes de la ville. Il écoute avec attention les exposés du D^r S. Parkes, le pasteur qui s'occupe du temple.

Harvey Spencer Lewis profite souvent de moments de liberté pour venir méditer dans ce temple qui devient son foyer spirituel. Cette attitude ne manque d'ailleurs pas d'intriguer le portier et le pasteur, avec lequel il a fréquemment des entretiens sur des sujets touchant à la mystique. Souvent, dans le silence, le jeune Harvey Spencer contemple l'autel en réfléchissant sur les mystères divins. Lorsqu'il évoque ces instants de prière dans sa biographie, il précise : « Je ne savais pas ce qui m'était nécessaire et, par conséquent, je ne priais pour rien d'autre que pour l'amour et la paix. » C'est dans ce temple qu'il connaît ses premières expériences mystiques et qu'il en vient à s'interroger sur la nature profonde de l'homme, et sur la possibilité d'entrer en relation avec la partie la plus subtile de l'être, l'âme. En 1900, il termine sa scolarité et trouve un emploi de garçon de bureau aux Éditions Baker et Taylors. Ce travail lui permet d'avoir à sa disposition la quantité de livres nécessaire à son insatiable curiosité.

La New Thought

Un article publié le 20 octobre 1901 dans le *New York Herald* attire probablement l'attention d'Harvey Spencer Lewis. Il évoque le cas de Leonora Piper, une femme médium de Boston sans équivalent dans l'histoire des sciences psychiques (2). À cette époque, les expériences avec des médiums sont courantes à New York, une ville où le spiritisme compte de nombreux adeptes. Comme on l'a vu dans un chapitre précédent, c'est à la suite de l'introduction du magnétisme aux États-Unis en 1836 par Charles Poyan, un disciple de Puységur, que le spiritisme se développe dans ce pays (3). Les manifestations qui en découlent conduisent les savants à s'intéresser à ces phénomènes, et leurs travaux donnent lieu à la création d'instituts de recherches sur les facultés paranormales. Le plus prestigieux est l'American Society for psychical research, créé à Boston en 1884, dans le sillage de la Society for psychical research, fondée en 1882 en Angleterre. Harvey Spencer Lewis participera d'ailleurs bientôt à un groupe similaire.

L'importance grandissante du magnétisme conduit aussi à la naissance de la New Thought (la Nouvelle Pensée), un mouvement qui prend une ampleur considérable et qui, sous certains aspects, préfigure le New Age. On peut le définir comme étant un courant philosophique de sensibilité judéo-chrétienne enseignant les lois de la puissance créatrice de la pensée. Son but est de conduire le disciple à une vie équilibrée, harmonieuse, et à la réalisation de soi. De plus, il a – et c'est là l'un de ses aspects essentiels – des applications thérapeutiques. Ce mouvement trouve ses origines dans les idées du guérisseur de Portland : Phineas Parkhurst Quimby (1802-1866), un horloger originaire du New Hampshire. Après avoir assisté aux séances données par Charles Poyan, il commence à soigner par le magnétisme et finit par se consacrer totalement à cette activité à Portland. Associant sciences psychiques, philosophie et mysticisme

chrétien pour conduire le disciple à la santé et au bonheur, il crée ce qu'il nomme la Mental Science (la Science du mental), dite aussi Christian Science (la Science chrétienne) ou Science of health (la Science de la santé). Vers 1840, ses expériences sont relatées dans les journaux du Maine. Très populaire, il ne théoriserait cependant ni ses pratiques ni sa philosophie à travers des livres ou des traités ; ses idées ne nous sont connues que par l'ouvrage d'Annetta Gertrude Dresser, *The Philosophy of P. P. Quimby, with selections from his manuscripts and a sketch of his life* (1895).

Après la mort de Phineas Parkhurst Quimby, la New Thought prend naissance avec trois de ses anciens patients et disciples. Le premier est le révérend Warren Felt Evans (1817-1889), un ministre du culte swedenborgien. Après avoir été guéri par Quimby, il est séduit par ses théories et écrit le premier livre consacré au traitement mental, *The Mental Cure* (1869). Il sera suivi de nombreux autres volumes, comme *Esoteric Christianity and mental therapeutics* (1881). Le deuxième disciple de Phineas Parkhurst Quimby est Julius A. Dresser (1838-1893). Après sa guérison en 1860, il consacre sa vie à poursuivre l'œuvre de son maître. Julius A. Dresser est en quelque sorte le premier guérisseur psychique moderne et peut être considéré comme le fondateur de la New Thought, mouvement dont il évoque l'histoire dans *The True History of Mental Science* (1887). Sa femme Annetta Gertrude et son fils Horatio Willis sont également des auteurs faisant autorité dans ce domaine.

Enfin, Mary Baker Glover Patterson (1821-1910), la troisième disciple de Phineas Parkhurst Quimby, est probablement la plus connue. Elle aussi, en 1862, fut guérie d'une maladie qui semblait incurable. Cependant, après la mort de Quimby, elle tombe à nouveau gravement malade, mais réussit à se guérir elle-même en appliquant les principes du maître. Elle commence alors à mettre au point sa propre philosophie, la Christian Science. Elle épouse le docteur Asa Gilbert Eddy et écrit *Science and Health, with key to Scriptures (Science et Santé avec la clé des Écritures)* (1875). Dans ce livre, Mrs Eddy développe l'idée que toute maladie est avant tout d'origine psychique, et qu'une « cure de l'esprit » basée sur la prière et l'adoption de pensées positives conduit inmanquablement au retour de l'harmonie. Ce livre connaît un succès considérable, et en 1898, il en est déjà à sa cent quarantième édition. En 1881, aidée de son époux, Mrs Eddy fonde le Collège métaphysique du Massachusetts pour faire connaître la Christian Science. Sous sa direction, il prospère jusqu'en 1889, période pendant laquelle elle instruit plus de quatre mille élèves ; puis elle ferme temporairement cette institution pour écrire *Science of Health* (1891). Le Collège ouvre à nouveau ses portes en 1899, et peu à peu, le mouvement devient une véritable Église qui comprend des milliers de disciples dans le monde.

Le Kybalion

Aux États-Unis, la New Thought a entraîné la publication de toute une littérature dont les auteurs les plus prisés, outre ceux qui ont été évoqués précédemment, sont : Ralph Waldo Trine, Henry Wood, Ella Adelia Fletcher, Oliver C. Sabin, Victor Turnbull, Emma Curtis Hopkins, Prentice Mulford et William Walker Atkinson. Ce dernier mérite une attention particulière, car il est l'un des représentants les plus éminents de la New Thought américaine. William Walker Atkinson (1862-1932), franc-maçon, théosophe, membre du barreau de Pennsylvanie et professeur de magnétisme, est l'un des auteurs les plus importants de la Pensée Nouvelle. Entre 1902 et 1915, il publie une vingtaine d'ouvrages, soit sous son propre nom, soit sous celui de Yogi

Ramacharaka. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer : *The Law of the New Thought* (1902) ou *The Hindu-Yogi Science of Breath, a complete manual of breathing philosophy of physical, mental, psychic and spiritual development* (1909). L'originalité de cet auteur, par rapport à ses prédécesseurs, est d'avoir inclus dans ses théories et ses pratiques des éléments relevant de l'hindouisme ou du yoga. Cette note particulière provient sans doute de la Société théosophique à laquelle il a appartenu, et surtout de Swami Vivekananda. Ce dernier était en effet venu en 1893 pour participer au Parlement des religions à Chicago. Il donna alors des conférences dans plusieurs villes, avant de fonder la Vedanta Society of the city of New York (1894). Dans ses livres, William Walker Atkinson aborde des thèmes comme : la santé par le magnétisme, la respiration mystique, le karma, les vibrations, la polarité, la projection de la pensée ou la visualisation.

William Walker Atkinson est probablement l'auteur du célèbre *Kybalion, a study of the hermetic philosophy of Ancient Egypt and Greece* (*Le Kybalion, étude sur la philosophie hermétique de l'Ancienne Égypte et de la Grèce*) (4). La couverture indique que ce texte est l'œuvre de « trois initiés », allusion à peine voilée à Hermès Trismégiste. L'auteur du *Kybalion* prétend d'ailleurs exposer l'art royal des Égyptiens, qui est la synthèse de toutes les sciences, et auquel l'Inde, la Perse et la Chine puisent leurs sources. Il expose « sept lois hermétiques », qu'il présente comme étant celles d'Hermès Trismégiste. Parmi ces lois, citons celles des correspondances, des vibrations de la vie, de la polarité, du rythme, de la causalité (le karma), autant de sujets qui n'ont pas réellement grand-chose à voir avec le contenu des écrits du *Corpus Hermeticum*, mais qui relèvent spécifiquement de la New Thought (5). Le *Kybalion*, qui tente de relier les principes de la Pensée Nouvelle avec ceux de l'hermétisme, constitue donc une très bonne synthèse de tout ce courant d'idées.

Nous terminerons cette longue parenthèse sur les auteurs de la New Thought en signalant l'un des livres phares de ce mouvement, *The Heart of the New Thought*, publié par Ella Wheeler Wilcox en 1902. Cet ouvrage connaît un succès immédiat et sera réédité quatorze fois en l'espace de trois ans. S'il nous intéresse ici, c'est parce que son auteur participera bientôt à l'élaboration de l'AMORC aux côtés d'Harvey Spencer Lewis.

Entre 1860 et 1910, la New Thought connaît un très fort développement. La raison de son succès tient sans doute à son caractère pragmatique, si bien qu'elle tend à réduire l'influence de la Société théosophique. Comme l'indique Hermann de Keyserling, contrairement à ce mouvement, la New Thought rejette l'occultisme pur, qu'elle considère comme secondaire. Elle propose une voie d'épanouissement individuel orientée vers la réalisation du moi. Ses applications sont concrètes et peuvent s'utiliser pour résoudre les problèmes quotidiens. En outre, contrairement à la Société théosophique qui s'inscrit dans la culture orientale, la New Thought s'enracine dans le christianisme (6). De son côté, le psychologue américain William James voit des analogies frappantes, au point de vue psychologique, entre la *mind-cure* (la cure de l'esprit) prônée par la New Thought et le protestantisme de Luther et de Wesley (le méthodisme). Il y remarque la même parole libératrice et la confiance totale dans le bien (7).

Malgré les multiples témoignages d'Albert Louis Caillet (8), la New Thought n'aura guère de répercussions en France, si ce n'est à travers Hector Durville (9) (1849-1923). Ce dernier, après s'être écarté de la Société théosophique et des mouvements initiatiques dirigés par Papus (Ordre martiniste et Ordre kabbalistique de la Rose-Croix), fonde en

1893 son École pratique de magnétisme et de massage pour répandre les études psychiques et magnétiques, et former des thérapeutes (10). Même s'il se place dans le sillage du magnétisme français – n'oublions pas qu'il est le continuateur du baron Du Potet –, il subit l'influence de la New Thought, en particulier des œuvres de Prentice Mulford (11). Son *Journal du magnétisme* connaît une large diffusion dans le monde. En 1909, le Collège magnétique de New York, dirigé par le D^r Babbitt, travaille en relation avec lui.

L'Institut de recherches psychiques de New York

Entre les années 1902 et 1909, Harvey Spencer Lewis s'intéresse au mouvement spirite. Ses investigations personnelles le conduisent à mettre à l'épreuve les doctrines de ce courant. Il se rend alors vite compte que les messages supposés provenir d'esprits par l'intermédiaire de médiums sont sans intérêt. En 1902, désirant approfondir ses recherches, il devient membre de la Ligue d'investigation psychique de New York, un groupe d'hommes et de femmes de toute condition, qui organisent des expériences avec des médiums pour tenter de comprendre ces mystérieux phénomènes. Au bout de deux ans, et bien qu'il n'ait alors que vingt ans, Harvey Spencer Lewis est nommé président de cette association ; il doit cet honneur au fait qu'il soit lui-même doué de facultés psychiques peu communes. En 1904, à l'aide du journal *Evening Herald* de New York, où il préside un comité d'inspection sur les médiums, il crée le New York Institute for Psychical Research. Ce groupe, dont il est élu président, est composé de scientifiques et de médecins. Parmi les membres de l'Institut figurent des personnalités comme l'écrivain et poétesse Ella Wheeler Wilcox (1850-1919) et le D^r Isaac Kauffmann Funk (12) (1839-1919), bien connu pour ses ouvrages sur les sciences psychiques (*The Widow's Mite and other psychic phenomena*, paru en 1904 ou *The Psychic Riddell* trois ans plus tard).

En Amérique, à cette époque, un groupe prédomine dans le domaine des recherches psychiques : l'American Society for psychical research, de Boston. Or, en 1904, il est en perte de vitesse, et cesse ses activités en 1905, à la suite du décès de son directeur, le D^r Richard Hodgson. Ce n'est qu'un an plus tard, avec le D^r James H. Hyslop, que cette vieille institution se réorganisera à New York sous le nom d'American Institute for scientific research (13). C'est donc sans doute à cause du vide laissé par le ralentissement des activités du groupe de recherches de Boston que naît le New York Institute for Psychical Research. Sous la direction d'Harvey Spencer Lewis, il procède à des investigations visant à contrôler les réelles capacités des médiums, ce qui le conduit à démasquer plus de cinquante simulateurs. L'Institut travaille aussi en parallèle avec les services de police de New York et le journal *New York World*. Pendant cette période, Harvey Spencer Lewis publie plusieurs articles concernant ces recherches dans le *New York Herald* et dans le *New York World*. L'un d'eux, intitulé « Greatest Psychic Wonder of 1906 » et publié en janvier 1907 dans le *New York Sunday World* avec un portrait de l'auteur, évoque les expériences faites par le New York Institute for Psychical Research avec un jeune médium indien.

Ces recherches ne satisfont pas Harvey Spencer Lewis, car il ne croit guère que les phénomènes produits par les médiums proviennent de la manifestation d'esprits ; il est persuadé qu'ils trouvent leur origine dans des facultés de l'esprit encore inconnues. C'est à cette époque qu'il prend connaissance, entre autres, des ouvrages de Thomson Jay Hudson (1834-1903). Cet auteur, docteur en philosophie, jouit d'une renommée

internationale depuis la publication en 1893 de son premier livre, *Law of Psychic Phenomena, a Working Hypothesis for the Systematic Study of Hypnotism, Spiritism, Mental Therapeutics...* (*La Loi des phénomènes psychiques...*) (14). Harvey Spencer Lewis lit avec intérêt ce texte qui aborde le magnétisme, le spiritisme, la dualité du mental, le conscient et l'inconscient. Cet ouvrage l'intéresse d'autant plus qu'il étudie scientifiquement la télépathie et présente la suggestion comme le trait d'union entre le conscient et le subconscient, le moyen que l'esprit peut utiliser pour diriger la matière. Il lit aussi les textes de Sir Oliver Lodge, comme *La Survivance humaine*, qui étudie des facultés non encore reconnues, ou *Au-delà de la philosophie et des livres*, plus orientés vers la psychologie.

Pendant les années 1906-1907, Harvey Spencer Lewis délaisse les recherches psychiques, qu'il juge stériles. Cette époque est pour lui une période de réflexion. Se livrant quotidiennement à la méditation, il se rend compte qu'au cours de ses exercices d'introspection, il trouve des réponses aux questions touchant les mystères de l'être. Il précise dans son autobiographie, que lors de ces expériences, il ressent une grande paix, et qu'en revenant à la conscience éveillée, il a l'impression d'avoir reçu intérieurement un enseignement sur les lois et les principes se rapportant à Dieu et à la nature. Intrigué, il se confie à une vieille dame, dont il a fait la connaissance à l'Institut de recherches psychiques de New York, May Banks-Stacey. Cette dernière lui révèle que lors de ses expériences, il a probablement retrouvé des connaissances acquises dans des vies antérieures. Elle lui suggère même qu'au cours d'une ou plusieurs réincarnations précédentes, il a sans doute appartenu à une fraternité mystique comme les « rosicruciens d'Égypte ». Harvey Spencer Lewis est étonné par cette réponse qui établit un lien entre la Rose-Croix et l'Égypte ! Dans les jours qui suivent, il cherche lui-même des informations sur le rosicrucianisme, mais ne trouve aucune référence indiquant l'existence de cet ordre ailleurs qu'en Allemagne. Jusqu'alors, il n'avait rien lu, ni même rencontré la moindre allusion à l'existence de secrets rosicruciens. À partir de cette année 1908, toutes ses pensées sont dirigées vers un même but : trouver ce qu'enseignaient les anciens mystiques pour le comparer avec ce que lui-même a pu recueillir à travers ses propres expériences spirituelles.

Notes :

1. LEWIS, Ralph Maxwell, *Mission cosmique accomplie*, Villeneuve-Saint-Georges, Éditions rosicruciennes, 1982 (1^{re} édition française : 1970), p. 21. Les éléments biographiques se rapportant à la famille Lewis relatés dans ce chapitre sont extraits de cet ouvrage. D'autres proviennent de l'autobiographie d'Harvey Spencer Lewis, un document figurant dans les archives de l'Ordre de la Rose-Croix AMORC.
2. Les étonnantes facultés de ce médium ont été étudiées par la Society for Psychical Research de Londres. L'un de ses membres, Sir Oliver Lodge, évoque le cas de cette femme découverte par William James en 1885, dans *La Survivance humaine, étude de facultés non encore reconnues*, Paris, Félix Alcan, 1912, p. 150-216. Sur Leonora Piper, voir aussi MEHEUST, Bertrand, *Somnambulisme et médiumnité*, tome II, « Le choc des sciences psychiques », Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 1999, p. 63-68.
3. Voir *supra*, chap. XIII, « À la recherche de Psyché ».
4. Le *Kybalion* a été traduit en français par André Durville et publié en 1917 par Henri Durville, avec une préface d'Albert Louis Caillet. Ce dernier laisse entendre que William Walker Atkinson n'est pas étranger à sa publication. En effet, non seulement ce

texte reprend les mêmes thèmes que ceux qu'il développe dans ses livres, mais de plus, il est édité chez le même éditeur et dans la même collection. L'auteur du *Manuel bibliographique des sciences psychiques ou occultes* connaît bien le sujet puisqu'il est l'un des rares Français, avec les Durville, à s'être passionné pour la New Thought. Dans *Traitement mental* (1912), il fait grand cas du *Kybalion* et en commente les principes essentiels.

5. Ajoutons enfin que William Walker ATKINSON publie en 1918, sous le pseudonyme de MAGUS INCOGNITO, un livre intitulé *The Secret Doctrine of the Rosicrucians* (Advanced Thought Publishing Co.). L'auteur présente sept séries d'aphorismes soi-disant rosicruciens, avec de longs commentaires. Il s'agit d'une sorte de mélange des doctrines ésotériques occidentales et orientales, dont la plupart proviennent de *La Doctrine secrète* d'Helena Petrovna Blavatsky.

6. « Je vois dans la New Thought, véritablement le seul mouvement religieux de notre temps fondé sur le mysticisme qui puisse faire du bien à la majorité des gens », précise Hermann DE KEYSERLING dans *Journal de voyage d'un philosophe*, Paris, Bartillat, 1996, p. 187.

7. JAMES, William, *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, préface d'Émile Boutroux, chap. IV, « L'optimisme religieux », Paris, Alcan, 1906. Ouvrage réédité sous le titre *Les Formes multiples de l'expérience religieuse*, préface de Bertrand Méheust, Chambéry, éditions Exergue, 2001.

8. Voir les livres d'Albert Louis CAILLET comme *Traitement mental et culture spirituelle* (1912), ou *La Science de la vie* (1913), dans lesquels il présente et analyse les points de vue des différents auteurs de la New Thought, ainsi que son *Manuel bibliographique des sciences psychiques ou occultes* (1912), qui accorde une large place aux livres relevant de ce sujet.

9. Il n'existe hélas pas de biographie détaillée consacrée à Hector Durville. On peut cependant se reporter à celle qui a été réalisée par son fils, Henri DURVILLE, «Hector Durville, sa vie, son œuvre », figurant dans l'introduction de son *Bréviaire de la santé*, Paris, Durville, 1923, p. 5-33.

10. Ses fils, André, Jacques, Gaston et Henri, poursuivront son œuvre. Henri, qui lui succède, est l'auteur de plusieurs best-sellers, tels que *La Science secrète* ou *Cours de magnétisme personnel*. Après la guerre de 1914-1918, l'école fondée par Hector Durville devient, sous la direction de son fils Henri, un mouvement initiatique égyptianisant : l'ordre Eudiaque. Les Durville sont aussi des éditeurs, et à ce titre ils ont publié des traductions françaises de plusieurs textes de la New Thought, comme le célèbre *Kybalion* et les livres de Prentice Mulford, William Walker Atkinson...

11. Prentice Mulford (1834-1891) a publié toute une série d'opuscules à la célèbre White Cross Library, à Philadelphie. Son livre *Your forces and how to use them* (1888) est présenté par Albert Louis Caillet comme un véritable traité de magie pratique, très clair en ce qui concerne la culture psychique. Il propose une méthode adaptée à tous les usages de la vie quotidienne et pouvant apporter à celui qui la suit le bonheur et la richesse. Ce livre a été traduit en français par Sédin et publié par Chacornac en 1897, puis réédité en 1905-1907 en 3 volumes, sous le titre *Vos forces et le moyen de les utiliser*. André Durville en a également publié une traduction vers 1933, *Les Forces mentales*, dans la Bibliothèque eudiaque des éditions Durville.

12. Dirigeant des éditions Funk and Wagalls, le Dr Isaac Kauffmann Funk s'était lancé dans les recherches psychiques et le spiritualisme après avoir fait une expérience avec Leonora Piper, par l'intermédiaire de laquelle il avait reçu un message du Dr Richard Hodgson, une semaine après la mort de ce dernier en 1905. Le Dr James Hyslop, de

l'American Society for psychical research de Boston, relate les expériences d'Isaac Kauffmann Funk dans *Contact with the other world* (1919).

13. Cette société comporte deux sections : l'une qui s'intéresse aux phénomènes psychologiques anormaux, et l'autre aux recherches psychiques. Seule cette dernière sera réellement active et travaillera en relation avec les médecins français J.-M. Charcot et P. Janet.

14. Albert Louis CAILLET décrit longuement cet ouvrage important dans *Manuel bibliographique des sciences psychiques ou occultes*, Dorbon, 1912, tome II, n° 5298, p. 286 et dans *Traitement mental et culture spirituelle*, Vigot, 1912 et 1922, p. 282, 316-321.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

Chapitre XVII

LE VOYAGE VERS L'ORIENT

par Christian Rebisse

Bien qu'Harvey Spencer Lewis la considère comme la cofondatrice de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, May Banks-Stacey (1846-1919) reste méconnue. Il nous semble donc important de nous arrêter sur le parcours atypique de cette rosicrucienne (1). May Banks-Stacey, née Mary Henrietta Banks, est la fille de Thaddeus Banks, un éminent juriste, et de Delia Cromwell Reynolds. Elle fait d'excellentes études au terme desquelles elle obtient un diplôme d'avocat. Elle est également bonne musicienne et possède une très belle voix. Femme douée d'une grande classe, elle fait partie de plusieurs cercles de la haute société de Washington, puis de New York. Mariée en 1869, May Banks-Stacey se retrouve veuve alors qu'elle n'a que quarante ans. Son mari, le colonel Stacey May Humphreys (1837-1886), décède en effet en 1886 à New York, ville où les époux Stacey habitent à l'époque. Cette situation nouvelle va permettre à la jeune veuve de s'adonner à des activités auxquelles, jusqu'à présent, elle n'avait sans doute pas pu participer.

L'Orient

Depuis la mort de son mari, May Banks-Stacey vit le plus souvent chez son fils, le capitaine Cromwell Stacey. Comme pour beaucoup de militaires, les activités de ce dernier l'amènent à se déplacer à l'étranger (2). Le plus souvent, sa mère l'accompagne, et c'est ainsi qu'elle a l'occasion de voyager en Chine, au Japon, en Inde, au Tibet, aux Philippines, en Europe, à Cuba et en Australie (3). La fille de May Banks-Stacey affirme que sa mère rencontra le sultan de Zululand et maints chefs indiens, et précise qu'elle étudia la pensée de Baha'u'lla (1817-1892), le fondateur du ba'haïsme.

May Banks-Stacey est membre de la Société théosophique et à ce titre, elle a l'occasion de faire partie du Theosophist Inner Circle, le cercle intérieur et ésotérique qu'Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891) avait formé à l'intérieur de la Société, et dans lequel les membres étaient directement liés à elle par un serment (4). La cofondatrice de l'AMORC s'intéresse aussi à l'Orient et elle est séduite par les enseignements de Swami Vivekananda (1862-1902), un disciple de Ramakrishna, qui, en mai 1893, quitte Bombay pour les États-Unis (5). Là, aux côtés de personnalités comme Gandhi, il représente l'hindouisme au Parlement des religions à Chicago, qui ouvre ses portes le 11 septembre 1893. Il y obtient un large succès et est invité à rester en Amérique. Pendant trois ans, il parcourt le pays, donnant des cours et des conférences où il présente le *védanta* et les enseignements de Ramakrishna. Ses idées influencent tous ceux qui, à cette époque, appartiennent au courant de la New Thought. Romain Rolland a d'ailleurs montré que Mrs Eddy, la fondatrice de la Christian Science, a elle-même subi cette influence, et il est probable qu'il en ait été de même pour

William Walker Atkinson, le plus orientaliste des maîtres de la Nouvelle Pensée (6). D'un autre côté, les enseignements de Swami Vivekananda contribuent aussi à freiner la diffusion de la Société théosophique en présentant un visage de l'Orient plus authentique. Il est probable que May Banks-Stacey ait assisté aux cours que le disciple de Ramakrishna donna à New York en 1894 et 1896, années au cours desquelles elle s'initia à la philosophie orientale.

Le Manhattan Mystic Circle

May Banks-Stacey est issue d'une famille de francs-maçons. L'un de ses ancêtres, James Banks (1732-1793), fut en 1761 l'un des fondateurs de la première loge du New Jersey, la St-John's Lodge n° 1, dont il occupa la fonction de second surveillant (7). Nous ignorons si son père était franc-maçon, mais cela est probable, étant donné que sa fille fut membre de l'Eastern Star (l'Étoile d'Orient), l'une des plus anciennes obédiences maçonniques mixtes. Or, l'accès à cette organisation relevant de ce que l'on appelle la « maçonnerie d'adoption (8) » était réservé aux mères, femmes, sœurs ou filles de francs-maçons. Notons cependant que l'indication de l'appartenance de May Banks-Stacey à l'Eastern Star reste imprécise et ne se rapporte peut-être pas à l'organisation maçonnique ainsi désignée, mais à l'ordre du même nom fondé par Annie Besant, en parallèle avec la Société théosophique (9). Cette possibilité serait logique, étant donné que May Banks-Stacey était très engagée dans ce mouvement.

La cofondatrice de l'AMORC fut également membre d'un rite maçonnique d'adoption, celui du Manhattan Mystic Circle, dont elle semble être l'instigatrice. Cette organisation marginale, née en février 1898, se présente comme une société d'entraide mutuelle et de charité composée de filles, de femmes, de sœurs et de belles-filles de francs-maçons. Selon la *Constitution and by-laws of the Manhattan Mystic Circle, Lodge n° 1 O.M.*, celle qui dirige la loge est appelée *Illustrious Mistress*. À en croire la mention manuscrite figurant sur l'exemplaire de la constitution que nous avons pu consulter, c'est May Banks-Stacey qui occupe cette fonction (10). En dehors de ces activités ésotériques, elle s'intéresse aussi à la vie de son pays. Elle fut *Daughter of the American Revolution* et *Colonial Dame*, et en 1898, première vice-présidente du New York Women's Republican Association, qui œuvra pour la campagne présidentielle.

L'Égypte

Comme le précise sa fille dans une lettre, May Banks-Stacey est très versée dans l'occultisme, que ce soit dans l'astrologie, la chiromancie ou la magie blanche. Elle ajoute que lors de ses voyages en Inde et au Tibet, sa mère a acquis un grand savoir, et poursuit : « Je crois qu'elle préférerait l'Égypte à tout autre pays. Elle me raconta certaines impressions qu'elle éprouva en visitant les temples anciens, le sentiment qu'il fut un temps où elle avait dû être égyptienne dans une de ses nombreuses réincarnations (11). » C'est effectivement en Égypte, selon ce que rapporte Harvey Spencer Lewis, que des Rose-Croix donnent à May Banks-Stacey un « joyau mystique » et des documents scellés qu'ils lui demandent de garder, jusqu'à ce qu'une autre personne vienne lui présenter une copie exacte d'un des sceaux et requiert son concours pour établir l'ordre rosicrucien en Amérique.

Qui sont les initiés que May Banks-Stacey rencontre en Égypte ? Harvey Spencer Lewis ne l'indique pas. Désigne-t-il par ce nom des rosicruciens dont l'histoire n'aurait pas retenu l'existence ou des francs-maçons titulaires du grade de Rose-Croix (12) ? N'oublions pas en effet que, vers 1863, Marconis de Nègre accorda une patente à Joseph de Beauregard pour créer en Égypte un Souverain Sanctuaire de Memphis, un rite qui accorde une certaine importance au grade de Rose-Croix. La tradition rosicrucienne est également présente avec Démétrius Platon Sémélas (1883-1924), un martiniste grec installé au Caire. Ce dernier disait en effet avoir recueilli en 1902, dans un monastère du mont Athos, l'héritage de la Rose-Croix d'Orient (13). En octobre 1911, il conféra d'ailleurs une initiation au degré d'« aspirant R.C. » à Georges Lagrèze, un inspecteur de l'Ordre martiniste, de passage en Égypte. La tradition veut que ce dernier ait ensuite transmis cette initiation à Papus (14). La Rose-Croix que May Banks-Stacey rencontre en Égypte est-elle celle de Démétrius Platon Sémélas? Cela reste une hypothèse. Cependant, si tel était le cas, cela résoudrait plusieurs énigmes, en particulier le fait qu'en 1913, Harvey Spencer Lewis soit en rapport avec Eugène Dupré, l'adjoint de Démétrius Platon Sémélas (15).

Après l'Égypte, toujours selon Harvey Spencer Lewis, May Banks-Stacey se rend en Inde, où, après avoir montré les documents qu'elle avait reçus en Égypte, elle est initiée dans l'ordre de la Rose-Croix. Elle est nommée légat de l'organisation pour l'Amérique, mais on lui précise toutefois que l'Ordre ne sera implanté dans ce pays qu'en 1915, sous le patronage de la France. Cet épisode de la vie de la cofondatrice de l'AMORC demeure énigmatique, car il n'existe pas d'éléments sur lesquels on puisse se baser pour interpréter cette initiation en Inde. On serait tenté d'y voir une allusion à un possible séjour à Adyar, le siège de la Société théosophique dont elle est membre, et qui a toujours eu une certaine affinité avec la Rose-Croix. Rappelons que lors de sa création, ses responsables hésitèrent entre plusieurs noms, parmi lesquels figurait celui de la Rose-Croix. Après la mort d'Helena Petrovna Blavatsky, Annie Besant accentua cette tendance. Elle créa l'Eastern Star, puis à Londres, en 1912, l'Order of the Temple of the Rosy Cross, un mouvement éphémère dont les activités furent interrompues en 1918. Cette organisation est-elle celle avec laquelle May Banks-Stacey entre en contact en Inde? L'hypothèse semble plausible. À la suite de ce voyage, Harvey Spencer Lewis affirme qu'elle s'arrête à Londres, où elle rencontre une certaine « BE, Deta Conts », qu'il présente comme une éminente étudiante de l'occultisme. Puis elle rentre à New York, où elle se plonge dans les activités maçonniques.

La Nouvelle Ontologie

Dans le chapitre précédent, il a été dit que May Banks-Stacey fut membre du New York Institute for Psychical Research, l'Institut de recherches psychiques fondé par Harvey Spencer Lewis. Nous ignorons à partir de quelle date elle y entra. Dans son autobiographie, le cofondateur de l'AMORC rapporte qu'il y rencontre cette femme à la fin de l'année 1907. À cette époque, il n'a que vingt-quatre ans et occupe un emploi d'illustrateur dans un journal de New York. Il s'initie également avec plus ou moins de succès au reportage photographique. Parallèlement à ces activités, il s'occupe toujours de l'Institut de recherches psychiques de New York et commence à écrire quelques articles sur les sciences psychiques et l'ésotérisme. En février 1908, il collabore à la revue *The Future*, une publication mensuelle

appartenant à la mouvance de la New Thought (16). Sous le pseudonyme de Prof. Lewis, il y écrit des articles sur l'astrologie (17); sous celui de Royle Thurston, il y publie également le premier article d'une série intitulée *The New Ontology*. Il présente ce travail comme étant une suite de leçons d'une nouvelle science expliquant la vie et la mort, ainsi que tous les phénomènes spirituels. Il aborde des thèmes comme la force vitale, la nourriture, la santé, le magnétisme, l'hypnose ou les énergies psychiques. Mais sa collaboration avec cette revue est de courte durée, car deux mois plus tard, il connaît une expérience qui bouleverse son existence.

Une expérience mystique

À cause de ses activités, Harvey Spencer Lewis n'avait pas eu l'occasion de retourner dans le temple de l'Église métropolitaine de la 7^e Avenue, à New York. Au printemps de l'année 1908, il éprouve le besoin de retourner dans ce lieu qui fut, sept ans plus tôt, son foyer spirituel. Le jeudi après Pâques, vers 16 h 30, il se rend donc dans ce temple et s'installe sur un banc pour y méditer. C'est alors qu'il ressent la présence d'un être invisible qu'il perçoit comme étant un homme portant une longue barbe blanche et dégageant une impression de paix et d'harmonie. Ce personnage mystérieux lui dit que la connaissance à laquelle il aspire ne se trouve pas dans les livres mais au plus profond de lui-même. Il l'informe également qu'il devra se rendre en France pour être initié dans la Rose-Croix. Qu'en est-il réellement de cet être mystérieux ? S'agit-il véritablement d'un être spirituel ? Correspond-il à la perception de l'archétype du vieux sage, tel que Carl Gustav Jung l'a décrit ? Quoi qu'il en soit, cette expérience mystique marque profondément Harvey Spencer Lewis et devient le point de départ de son « pèlerinage vers l'Est ».

Dans l'espoir d'obtenir des informations sur le rosicrucianisme en France, il décide d'écrire à un libraire parisien dont il possède le catalogue. Nous n'avons pas réussi à identifier le personnage en question, qui est également présenté comme étant rédacteur en chef d'un journal. Il est possible qu'il s'agisse d'Henri Durville, dont la boutique, à la fois bibliothèque et société d'éditions, était installée au 23 rue Saint-Merri, à Paris. La Librairie du magnétisme, en tant que bibliothèque disposant de plus de huit mille livres et revues sur le magnétisme et l'occultisme, se proposait en effet de prêter aux chercheurs des ouvrages rares. Elle disposait aussi d'une collection d'environ sept cent mille gravures, portraits, autographes ou autres documents en rapport avec sa spécialité. En tant qu'éditeur, elle possédait un catalogue très important d'ouvrages, qu'elle commercialisait vers de nombreux pays. Henri Durville était également directeur et secrétaire de rédaction du *Journal du magnétisme*. Selon le numéro d'octobre 1909 de cette revue, il existait à New York un Collège magnétique, dirigé par le D^r Babbitt, travaillant en relation avec la Société magnétique de France d'Henri Durville (18). Quelle que soit l'identité du libraire auquel s'adresse Harvey Spencer Lewis, il reçoit bientôt cette réponse :

Si vous veniez à Paris et si vous ne voyiez pas d'inconvénient à passer au studio de M., professeur de langues, résidant n° ..., boulevard Saint-Germain, il pourrait peut-être vous dire quelque chose au sujet du cercle sur lequel vous enquêtez. Il serait bon de lui remettre ce billet. Certainement, une lettre lui annonçant votre venue (avec la date et le nom du bateau) serait courtoise (19).

Le voyage en France

Alors que sa situation financière ne lui permet pas d'envisager un tel voyage, une occasion inattendue se présente la semaine suivante. Son père, Aaron Lewis, expert en documents mais aussi généalogiste réputé, a besoin d'un assistant pour mener en France des recherches pour le compte de la famille Rockefeller. Le 24 juillet 1909, les deux hommes embarquent à bord de l'*Amerika*, de l'Hamburg Amerika Line, en direction de l'Europe. Le dimanche 1^{er} août, le bateau arrive à Cherbourg, et les voyageurs gagnent Paris par le train. Les jours qui suivent sont totalement consacrés aux recherches généalogiques, et ce n'est que la semaine suivante qu'Harvey Spencer Lewis peut rendre visite au professeur de langues du boulevard Saint-Germain et au bouquiniste. *Le Voyage d'un pèlerin vers l'Est* rapporte ses entretiens avec le professeur, le samedi 7 et le lundi 9 août. Cet homme d'environ quarante-cinq ans, parlant un anglais parfait, l'interroge longuement pour sonder ses intentions. Au terme de leur seconde rencontre, il recommande à son visiteur américain de se rendre dans le Sud de la France, où il recevra d'autres instructions.

Comme on l'a vu précédemment, le contact avec ce professeur de langues aurait pu être établi par Henri Durville. Cependant, on peut se demander si notre voyageur ne poussa pas ses investigations en se rendant aussi à la célèbre Librairie du merveilleux, fondée par Lucien Chamuel. C'est là que Papus et ses amis organisèrent les premières réunions de l'Ordre martiniste et de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, et que furent lancées les revues *L'Initiation* et *Le Voile d'Isis*. Véritable lieu de rencontre de tous les occultistes parisiens, cette librairie avait été rachetée par Pierre Dujols et Alexandre Thomas (20). En 1909, les deux hommes travaillent à l'édition des *Sept Livres de l'archidoxe magique* de Paracelse – livre qui sera publié sous les auspices de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix ! Pierre Dujols (1862-1926), un alchimiste en qui certains veulent voir Fulcanelli, s'intéresse d'ailleurs à la Rose-Croix et, dans un texte intitulé *La Chevalerie amoureuse, troubadours, félibriges et Rose-Croix*, il évoque en plusieurs endroits ce mouvement en relation avec Toulouse et l'académie des Jeux floraux. «Des gens bien informés parlent encore, sous le manteau, des modernes Rose-Croix de Toulouse », précise-t-il dans ce texte (21).

Dans son autobiographie, Harvey Spencer Lewis ajoute d'autres éléments. Il affirme que ceux auprès de qui il fit son enquête à Paris le soupçonnent de vouloir percer quelque secret de la franc-maçonnerie. Sur ce point, il évoque sa relation avec le libraire parisien, qu'il présente comme l'un des officiers d'une branche de la franc-maçonnerie détenant de façon abusive d'anciens manuscrits, des sceaux, des bijoux et d'antiques accessoires ayant appartenu à des loges rosicruciennes tombées dans l'inactivité. Finalement, malgré les soupçons qui pèsent sur lui, il est orienté vers ceux qui sont capables de le guider vers la lumière qu'il recherche. C'est ainsi qu'il reçoit le conseil de se diriger vers Toulouse.

On peut se demander pourquoi ses interlocuteurs ne lui recommandent pas d'entrer en relation avec ceux qui, à cette époque, sont notoirement connus pour leurs activités rosicruciennes : Joséphin Péladan et Papus. En effet, en juin 1908, c'est-à-dire l'année précédente, ce dernier a présidé le Congrès spiritualiste, qui rassembla plus de dix-sept organisations initiatiques (22). Cependant, cette manifestation importante cache mal la

crise traversée par les groupes initiatiques dirigés par Papus, en particulier par l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix. Depuis la mort de Stanislas de Guaita en 1897, celui-ci reste en effet dans l'inactivité. La même année, Joséphin Péladan a mis en sommeil l'ordre de la Rose-Croix du Temple et du Graal. Dès lors, on peut comprendre qu'Harvey Spencer Lewis n'ait pas été orienté vers ces organisations, mais, comme on va le voir, vers la région d'où elles tirent leur origine : Toulouse.

Toulouse, la ville rose

Une fois de plus, la chance, pour ne pas dire la divine Providence, sourit à notre voyageur, car son père avait justement prévu de partir pour le Sud de la France, de manière à poursuivre ses recherches généalogiques sur la famille Rockefeller. Le lendemain, le mardi 10 août, ils quittent Paris et, à la suite de quelques aventures qu'Harvey Spencer Lewis interprète comme des mises à l'épreuve, ils arrivent à Toulouse le mercredi. Le jour suivant, son père continue son travail et se rend probablement au donjon du Capitole pour consulter les archives de la ville (23). Pendant ce temps, Harvey Spencer Lewis va dans la salle des Illustres du Capitole, où il rencontre un personnage grâce auquel sa quête va enfin aboutir. En effet, après une brève discussion, celui-ci lui remet un papier sur lequel figure le nom de l'avenue où il doit se rendre pour rencontrer des rosicruciens.

Harvey Spencer Lewis ne donne pas le nom de ce personnage ; il se contente d'indiquer sa profession : photographe. Plus tard, Ralph Maxwell Lewis, son fils, précisera qu'il s'agit d'un éminent photographe. Selon toute vraisemblance, cet homme est Clovis Lassalle (1864-1937), un photographe spécialisé dans les travaux pour les beaux-arts, l'archéologie, le commerce et l'industrie. Cette hypothèse est confirmée par le fait qu'il existe dans les archives personnelles du cofondateur de l'AMORC une lettre de lui datée du 26 août 1909 (24). Par ailleurs, il est intéressant de souligner que ce photographe avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Firmin Boissin chez les Privat, ses amis imprimeurs (25). Or, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, « La roseraie des mages », c'est Firmin Boissin qui introduisit Adrien Péladan et Stanislas de Guaita dans la Rose-Croix !

Harvey Spencer Lewis va se rendre en taxi à l'adresse que le photographe lui a indiquée, car les trolleys ne vont pas jusque-là. Il quitte alors le centre de la ville, traverse la Garonne et effectue un trajet de quelques kilomètres avant de se retrouver face à un bâtiment comportant une vieille tour semblable à celle qui figure sur la gravure que le professeur parisien lui a montrée quelques jours plus tôt (26). Après avoir gravi les marches d'un escalier circulaire, Harvey Spencer Lewis atteint l'étage supérieur, où il est accueilli par un homme âgé, portant une longue barbe grise et de longs cheveux blancs légèrement bouclés. La pièce dans laquelle il entre est une chambre carrée, dont les murs sont tapissés de livres. Celui qui le reçoit est l'archiviste d'un mystérieux ordre de la Rose-Croix, un groupe d'initiés du Languedoc dont il ne subsiste alors que quelques membres agissant dans la plus grande confidentialité. Harvey Spencer Lewis précise que son interlocuteur est également membre du même petit groupe de francs-maçons auquel appartient le libraire parisien qu'il avait rencontré. Après lui avoir montré des archives, le vieil homme lui annonce qu'il a été jugé digne d'en savoir plus, et qu'il va rencontrer le Grand Maître de l'Ordre aujourd'hui même.

L'initiation

L'après-midi, vers trois heures, Harvey Spencer Lewis prend un autre taxi pour se rendre à l'adresse indiquée par l'archiviste. Il s'éloigne une nouvelle fois de Toulouse, suit une route longeant un cours d'eau, passe par la vieille ville de Tolosa, pour arriver enfin devant un édifice en pierre entouré de hauts murs, situé sur une colline. C'est dans ce château que, selon *Le Voyage d'un pèlerin vers l'Est*, il va être initié dans l'ordre de la Rose-Croix. Si ce texte ne donne aucune précision sur la cérémonie, l'autobiographie apporte en revanche des informations intéressantes. On y apprend que celui qui l'accueille est le comte Raynaud E. de Bellcastle-Ligne, un homme de soixante-dix-huit ans vivant ici avec sa fille qui est veuve, et dont les moyens de subsistance sont modestes, malgré leurs nobles origines. Parlant un anglais parfait, il entraîne Harvey Spencer Lewis vers un salon pour l'interroger sur les recherches psychiques qu'il a dirigées en Amérique, et se montre très intéressé par les expériences mystiques vécues par son visiteur.

À la fin de l'entretien, le comte de Bellcastle-Ligne annonce à notre pèlerin que le moment est maintenant venu pour lui d'être initié et lui demande s'il se sent prêt à affronter la « terreur du seuil ». Il le conduit alors au premier étage du château pour lui montrer ce qu'il reste d'une ancienne loge rosicrucienne. D'après ce que lui dit le comte, ce temple est inutilisé depuis plus de soixante ans, même si, jusqu'en 1890, il a parfois été visité par quelques francs-maçons. Son père en fut le dernier dirigeant. On peut donc situer autour de 1850 la période durant laquelle cette loge fut en activité, c'est-à-dire à l'époque d'Alexandre Du Mège et du comte de Lapasse, soit plusieurs années avant que Firmin Boissin ne reçoive Adrien Péladan dans la Rose-Croix.

La visite se poursuit jusqu'à ce que le comte s'arrête devant une porte en fer pour annoncer à son visiteur qu'il doit maintenant franchir successivement trois chambres, « seul avec Dieu et son Maître ». S'exécutant, Harvey Spencer Lewis entre dans la première pièce, une antichambre. Il pénètre ensuite dans la deuxième, un lieu obscur où il subit l'« épreuve du seuil » ; il connaît alors une expérience mystique au cours de laquelle il ressent à nouveau la présence de l'être invisible qui s'était déjà manifesté à lui l'année précédente. Enfin, il gagne la troisième salle où l'attend le comte. Ce dernier lui explique que cette pièce ne possède plus tous les ornements et accessoires dont elle disposait autrefois, et par conséquent, qu'il est contraint d'adapter la cérémonie de son initiation. Il le conduit en différents points de la chambre et lui communique le sens secret de ce rituel. À partir de ce moment, le vieux maître, considérant son visiteur comme initié, le conduit vers un petit salon. Il lui recommande de se reposer, car il doit rester dans cette pièce plusieurs heures avant de rencontrer d'autres personnes. Harvey Spencer Lewis s'installe sur un canapé et s'assoupit. Lorsqu'il se réveille, il se rend compte qu'il a dormi pendant trois heures. Cependant, il a revécu en songe la cérémonie à laquelle il vient d'assister. Cette fois, ce n'était pas le comte qui le conduisait, mais le « Maître » dont il avait perçu la présence dans la deuxième chambre. Un peu plus tard, Raynaud E. de Bellcastle-Ligne lui présente trois hommes d'un âge avancé, dont les parents ainsi qu'eux-mêmes ont été membres de l'ordre de la Rose-Croix. À l'issue de cet entretien, il est à nouveau conduit dans l'ancienne loge, où le comte lui remet une croix ornée d'une rose qu'il

suspend autour de son cou. Il lui signifie alors qu'il est maintenant chargé d'instaurer l'Ordre en Amérique.

Après cette cérémonie, l'un des membres présents autorise Harvey Spencer Lewis à consulter un recueil dans lequel figurent les principes et les lois majeurs de l'Ordre. Il lui permet également de recopier les symboles et les diagrammes des diverses cérémonies rosicruciennes. D'une malle déposée au centre de la pièce, le comte retire des tabliers symboliques, une nappe d'autel et divers documents d'archives, afin que le nouvel initié puisse prendre en note les symboles appartenant aux différents degrés de l'Ordre. On lui communique ensuite les informations nécessaires pour implanter le rosicrucianisme en Amérique. Celui qui dirige alors la réunion n'est pas le comte mais un personnage nommé Lasalle, qui agit en qualité de maître des cérémonies. Bien que l'orthographe de son nom diffère légèrement, s'agit-il de Clovis Lassalle, le photographe que le cofondateur de l'AMORC a rencontré le matin même dans la salle des Illustres ? On serait tenté de croire que non, étant donné qu'Harvey Spencer Lewis présente le maître des cérémonies comme étant l'auteur de nombreux documents historiques, alors qu'on ne connaît aucun texte écrit par le photographe toulousain. Il est cependant possible que cette précision fasse allusion aux innombrables travaux photographiques réalisés par Clovis Lassalle en rapport avec l'archéologie et la préhistoire (27). Quoi qu'il en soit, le maître des cérémonies informe Harvey Spencer Lewis qu'il est désormais en possession de toutes les instructions nécessaires, mais qu'il aura à connaître d'autres expériences intérieures. Il lui demande enfin de ne pas ouvrir de loge en Amérique avant l'année 1915.

Le lendemain de sa réception dans l'ordre de la Rose-Croix, le 13 août 1909, Harvey Spencer Lewis écrit à son épouse Mollie :

Tous les espoirs que j'ai mis en ce voyage se sont réalisés, mais non sans de nombreux tests et épreuves. [...] Bel endroit, ici. Je fais beaucoup de photos du vieux bâtiment où j'ai participé aux plus étranges cérémonies que j'ai jamais vues. [...] Enfin, je suis dans la R+C, grâce à Dieu – mais les serments et les engagements pris sont exigeants. Combien trouverai-je, en Amérique, de personnes qui, avec moi, sauront les respecter (28) ?

Quelques jours plus tard, le 26 août, alors qu'il est de retour à Paris, Harvey Spencer Lewis reçoit une lettre de Clovis Lassalle. Dès le lundi suivant, Aaron Lewis et son fils prennent le chemin du retour. Après une halte à Londres, où ils visitent le British Museum, ils embarquent le mercredi 1^{er} septembre à bord du *White Star*, de la Line MS Adriatic, en direction de New York. Pour Harvey Spencer Lewis, c'est le début d'une grande aventure.

Le secret des origines

Comme on peut le voir, l'initiation reçue par Harvey Spencer Lewis comporte deux aspects : une rencontre avec des rosicruciens ayant appartenu à une loge dont les dernières activités remontent aux années 1850, et des expériences mystiques vécues intérieurement. Un mystère entoure la personnalité de son initiateur. Il est probable qu'Harvey Spencer Lewis utilise le nom de Raynaud E. de Bellcastle-Ligne pour cacher son identité réelle.

Cette narration peut également être considérée comme étant en grande partie symbolique. L'histoire de l'ésotérisme est riche de textes combinant des faits réels et des expériences mystiques vécues, de manière à constituer un récit édifiant, mythique. En fait, il s'agit là d'une caractéristique que l'on retrouve souvent lorsqu'on se penche sur l'histoire des fondateurs des grands mouvements spirituels. Lors d'un colloque sur le légendaire initiatique, Antoine Faivre soulignait l'importance du mythe dans la fondation des mouvements ésotériques. Pour lui, la présence d'une légende fondatrice constitue en quelque sorte l'un des critères d'authenticité des ordres traditionnels (29). Le récit fondateur du rosicrucianisme – celui du voyage de Christian Rosenkreutz en Orient –, tout comme celui de la découverte de la tombe d'Hermès Trismégiste, appartiennent à cette catégorie, et il pourrait en être de même du récit de l'initiation d'Harvey Spencer Lewis. Roland Edighoffer en a d'ailleurs proposé une interprétation intéressante :

Dans cette description, on reconnaît plusieurs thèmes traditionnels de l'initiation, dont certains apparaissent dans les *Noces chymiques* de J. V. Andreae : le symbole diairétique de la tour, l'escalier en spirale qui souligne le développement axial d'une gnose, la pièce carrée et supérieure qui évoque le tétragramme divin, la lettre qu'il faut remettre à l'entrée du château, la caverne qui est comme la matrice d'une nouvelle naissance. Les deux mystagogues, homme et femme, rappellent l'archétype du « vieux sage », dont Jung a souligné l'ambivalence (*Gesammelte Werke*, Olten, 1976, 9/1, p. 231). Le rôle du sommeil n'est pas négligeable non plus dans l'analyse de ce texte (30).

L'expérience vécue par Harvey Spencer Lewis comporte une rencontre réelle avec des adeptes appartenant à un cercle rosicrucien – cercle certes en quasi-inactivité, mais dont le feu couve encore sous la cendre. Elle comprend surtout un aspect spirituel, et ce point est fondamental. Dans un chapitre précédent, « La Terre d'émeraude », nous avons présenté l'opinion d'Henry Corbin au regard des filiations initiatiques reposant sur une expérience spirituelle. Ce type d'expérience constitue pour lui un critère fondamental de validité. Certes, comme il le précise, ce domaine n'est pas de l'ordre des faits contrôlables par l'historien, il relève de la hiérophistoire ; mais il n'est pas à négliger pour autant, car une étude qui ne retiendrait que des éléments objectifs et chronologiques pour juger des sources d'un mouvement initiatique conduirait à l'historicisme, c'est-à-dire à une vision essentiellement positiviste et réductionniste, par là même incompatible avec la nature même de ce type de mouvement. Elle passerait donc à côté de l'essentiel, en négligeant son rapport à la dimension du sacré, à l'intemporel.

On peut se demander pourquoi les Rose-Croix de Toulouse confièrent à un Américain le soin de restaurer le rosicrucianisme. Par le passé, ils avaient déjà chargé Stanislas de Guaita et Joséphin Péladan de cette mission, mais l'Ordre était retombé dans l'inactivité malgré leurs efforts. Il semblait donc impossible de le rétablir durablement sur l'Ancien Continent. En 1875, Franz Hartmann formulait déjà cette idée. D'autre part, on peut supposer que les Rose-Croix, auxquels on a souvent prêté une certaine aptitude à prévoir les événements importants, pressentaient un conflit majeur au sein de l'Europe et craignaient les destructions qui en résulteraient. En confiant leur héritage à un Américain et en lui donnant pour mission d'établir l'Ordre aux États-Unis, ils pensaient probablement assurer sa pérennité et perpétuer la tradition rosicrucienne.

Notes :

1. Les éléments suivants sont extraits de divers textes : « Mrs May Banks-Stacey, Matre, Rosæ Crucis America », revue *The American Rosæ Crucis*, vol. I, n° 1, janvier 1916, p. 17 ; « The Supreme Matre emeritus raised to the Higher Realms », revue *Cromaat D*, 1918, p. 26-27 et LEWIS, Harvey Spencer, « The authentic and complete history of the Ancien and Mystical Order Rosæ Crucis », revue *The Mystic Triangle*, janvier 1928, p.335-336. Certains éléments sont extraits de la correspondance échangée entre Delia Stacey Muller, fille aînée de May Banks-Stacey, et Harvey Spencer Lewis, en 1930. Ces documents figurent dans les archives de la Grande Loge Suprême de l'AMORC.

2. Le capitaine Cromwell Stacey, de la 21^e infanterie américaine, fut celui qui captura Garcia et tua le chef dans l'insurrection de Samar, aux Philippines. Aussi, pendant son séjour, il fut nommé « *precidente* » à Parang.

3. Les informations données par sa fille ne permettent pas de situer ces voyages avec précision. Il semble cependant qu'elle commence à voyager après la mort de son mari, c'est-à-dire à partir de 1886, et jusque vers l'année 1906, voire jusqu'en 1912. Elle a probablement également voyagé seule, sans son fils.

4. Nous ne connaissons hélas pas les dates qui correspondent au passage de May Banks-Stacey dans le groupe d'Helena Petrovna Blavatsky. Il faut sans doute situer cette époque après la mort de son mari en 1886. On sait que le Inner Circle a fonctionné pendant deux périodes, la première entre 1884 et 1888, et la seconde entre 1888 et 1891. Elle fut donc membre de la Société théosophique avant 1891. Il est probable qu'elle l'ait quitté après 1891, c'est-à-dire après la mort de sa fondatrice, période pendant laquelle cette société connaît une certaine division.

5. Dans son livre *La Vie de Vivekananda*, Paris, Stock, 1930, Romain ROLLAND explique le contexte de ce voyage et retrace les activités de Vivekananda aux États-Unis.

6. Romain Rolland signale la parenté entre certains éléments présents dans *Science and Health*, le célèbre ouvrage de Mrs EDDY, et des notions fondamentales du védantisme hindou. Voir ROLLAND, Romain, *op. cit.*, p. 60-62.

7. Voir *Gould's History of Freemasonry throughout the world*, vol.VI, New York, Charles Scribner's Sons, 1936, p. 5.

8. La maçonnerie d'adoption, c'est-à-dire féminine, est née en France vers 1740. Elle tire sa symbolique de l'Ancien Testament, et initialement se consacrait principalement à des activités caritatives. L'ouvrage de Louis GUILLEMAIN DE SAINT-VICTOR, *La Vraie Maçonnerie d'adoption* (1779), en a délimité la structure, qui, selon les rites, possède de quatre à dix grades. L'Eastern Star, fondée en 1830, puis remaniée vers 1860 par Rob Morris (1818-1888), est l'une des plus importantes obédiences au monde. Bien que mixte, elle utilise une symbolique essentiellement féminine en se référant à d'illustres figures bibliques comme Ève, Ada, Marthe, Ruth ou Esther.

9. Annie Besant avait créé cette organisation pour faciliter la mission d'Alcyone, c'est-à-dire de Jiddu Krisnamurti (1895-1986), le fils d'un dignitaire de la Société théosophique, en qui elle voyait l'incarnation de Maïtreya, le Grand Instructeur. Dès 1922, à l'âge de vingt ans, le jeune Krisnamurti, qui ne veut pas jouer le rôle de messie, se rebelle et rompt publiquement avec les théosophes.

10. Comme dans la franc-maçonnerie d'adoption, la loge du Manhattan Mystic Circle possède quatre points cardinaux : Asia (Orient), Africa (Sud), Europe (Ouest) et America (Nord). Les sœurs portent un tablier de satin blanc et un bijou représentant un cœur enflammé avec une grenade en son centre. Le bijou porté par *the Illustrious Mistress* représente une échelle de sept marches décorée de cinq étoiles d'or ; celui de l'Inspector, une croix surmontée d'une colombe blanche ; et celui du Perceptor, un nœud « *of gold bent* » avec une flèche. Pour plus de précisions, voir *Constitution and by-laws of the Manhattan Mystic Circle, Lodge n° 1 O.M., New York, John Meyer, s.d.*

11. Lettre du 4 novembre 1930 de Delia Stacey Muller à Harvey Spencer Lewis.

12. Comme nous le verrons par la suite, Harvey Spencer Lewis utilise très fréquemment ce qualificatif pour désigner des membres du dix-huitième degré de la franc-maçonnerie, des membres importants de diverses organisations initiatiques, voire des mystiques dont il estime que les idées relèvent de l'idéal rosicrucien.

13. À partir de cet héritage et à la suite d'une expérience mystique importante vécue au Caire, Démétrius Platon Sémélas instaurera en 1915 l'ordre du Lys et de l'Aigle. Sur Démétrius Platon Sémélas, voir notre article « Le Pantacle et le Lys », revue *Pantacle*, n° 4, 1996, p. 35-48.

14. Georges Lagrèze avait été mandaté par Papus pour régler quelques problèmes relatifs à l'organisation du martinisme en Égypte. Si les archives que nous avons consultées relatent bien l'initiation conférée à Georges Lagrèze, nous n'avons trouvé aucune trace de celle que ce dernier aurait transmise à Papus. Cette transmission semble donc légendaire. Robert Ambelain prétendra par la suite avoir lui aussi reçu cette initiation des mains de Georges Lagrèze. Cependant, au regard de la manière dont il critique Démétrius Platon Sémélas dans son livre *Le Martinisme contemporain et ses véritables origines*, on peut en douter (Les Cahiers du Destin, 1948, p.13).

15. Le 23 juillet 1913, Eugène Dupré écrit une longue lettre à Harvey Spencer Lewis. Ce document a été découvert dans la maison de Ralph Maxwell Lewis en 1996, après le décès de l'épouse de ce dernier. Le ton de cette lettre est assez familier et laisse entendre que les deux hommes sont déjà en relation depuis quelque temps. Dans ce courrier, Eugène Dupré donne à Harvey Spencer Lewis toutes les indications nécessaires à l'établissement d'une loge martiniste aux États-Unis. Il y joint les rituels des divers degrés de l'Ordre, ainsi qu'un certificat au degré martiniste de S.I. et d'Initiateur libre. Il l'informe également que le nom mystique de Moshea (ou Hoshea) et le numéro chiffré « DPR - D 24 A » lui ont été attribués. Précisons que, sans doute à cause de la Grande Guerre, Harvey Spencer

Lewis ne pourra pas mener à bien ce projet. Ce n'est qu'à l'époque de la FUDOSI, en 1934, qu'il envisagera d'installer le martinisme au côté de l'ordre de la Rose-Croix AMORC.

16. *The Future*, New York, Future Publishing Co. de F. T. Mc Intyre.

17. Dans ces articles – « What has the future ? in store for you », un article qui dresse l'horoscope des États-Unis pour l'année 1908 (p. 46-49) et « Department of astrology and astral-sciences » (p.52-54) –, il se montre bon astrologue.

18. Les sujets traités dans le *Journal du magnétisme*, la revue de la Société magnétique de France, correspondent tout à fait avec les préoccupations qu'avait Harvey Spencer Lewis à cette époque. Une grande partie de cette revue est composée de notices bibliographiques et de la liste des livres publiés par les éditions Durville. Elle est distribuée dans de nombreux pays. La situation géographique de la librairie d'Henri Durville et sa description pourraient correspondre aux quelques informations données par Harvey Spencer Lewis dans son récit.

19. LEWIS, Harvey Spencer, « A pilgrim's journey to the East, and I journeyed to the Eastern Gate », *The American Rosæ Crucis*, mai 1916, p.12-27.

20. À l'époque, suite à l'affaire de l'Ordre du Temple rénové, ces deux hommes sont en froid avec Papus. En effet, en 1908, au cours d'une séance de spiritisme effectuée par des martinistes réunis dans un hôtel situé au 17 de la rue des Canettes, ils reçoivent pour mission, par écriture directe, de fonder un ordre templier dont René Guénon sera le chef. Ainsi naît l'Ordre du Temple rénové, dont la création sera la cause de l'exclusion de René Guénon de l'ordre martiniste. Il sera dissout en 1911, date à laquelle Dujols tombe gravement malade. Il est intéressant de noter que parmi les sept grades de cet ordre, le quatrième était curieusement nommé : « Rose-Croix d'Égypte ».

21. Précisons qu'avant de reprendre la Librairie du merveilleux, Pierre Dujols fut journaliste à Toulouse. Le manuscrit du texte que nous citons ici a été écrit vers 1912. Il a été édité par La Table d'Émeraude en 1991, avec une présentation et des commentaires de J.-F. Gibert. L'extrait cité figure à la page 70 de ce livre. Une autre version de ce texte a été publiée par Geneviève Dubois, sous le titre *Les Nobles Écrits de Pierre Dujols et de son frère Antoine Dujols de Valois*, aux éditions Le Mercure dauphinois, en 2000, d'après le manuscrit qui figure à la bibliothèque municipale de Lyon (Ms 5488).

22. Ce congrès se déroule du 7 au 10 juin 1908. Il comporte une tenue blanche martiniste dans les locaux du Droit Humain, en présence de profanes et de journalistes. Des comptes rendus en sont publiés dans *Le Matin*, 8-9-10 juin ; *L'Éclair*, 8 juin ; *Le Figaro*, 7-8 juin ; *L'Humanité*, 8 juin ; *Liberté*, 7 juin et *Le Monde illustré*, 13 juin. PAPUS a publié un livre relatant les activités de cette manifestation : *Compte rendu complet des travaux du congrès et du convent maçonnique spiritualiste*, Paris, Librairie Hermétique, 1910.

23. L'archiviste de la ville est François Galabert (1873-1957). Outre ses fonctions professionnelles, il fut membre de nombreuses sociétés savantes, dont la Société d'archéologie du Midi, fondée par Alexandre Du Mège. Jean Coppolani lui a rendu hommage dans le bulletin de cette société : « Notice sur la vie et les travaux de M. François Galabert, secrétaire général de la Société », quatrième série, tome II, 1954-1966, Tarbes, 1967, p. 32-36.

24. Clovis Lassalle adresse cette lettre à Harvey Spencer Lewis alors que ce dernier se trouve encore en France. L'importance du rôle de Clovis Lassalle est soulignée par le fait que cette lettre se trouve dans un dossier personnel d'Harvey Spencer Lewis, portant la mention « documents historiques importants ».

25. Clovis Lassalle connaissait aussi des membres de la Société d'archéologie du Midi de la France, puisqu'il a travaillé avec plusieurs d'entre eux. Il a notamment collaboré avec François Galabert à la réalisation de l'*Album de paléographie et de diplomatique*, publié en 1913, 1928 et 1933.

26. De toute évidence et contrairement à ce que certains ont pu dire, cette tour n'est pas le donjon du Capitole, puisqu'Harvey Spencer Lewis vient de quitter cet édifice en prenant un taxi et qu'il sort de la ville pour accéder au lieu de son initiation. Notons cependant que pour beaucoup de rosicruciens, elle symbolise le lieu où le fondateur de l'AMORC fut initié au rosicrucianisme. La description qu'il en donne n'est hélas pas suffisante pour la localiser. De plus, il existe une grande quantité de tours non loin du centre de Toulouse. Voir à ce sujet le livre d'Alex COUTET, *Toulouse, ville artistique, plaisante et curieuse*, Toulouse, Librairie Richard, 1926, livre pour lequel Clovis Lassalle a réalisé quelques photographies de monuments.

27. Parmi les contributions de Clovis Lassalle, notons qu'il a participé aux publications relatives à plusieurs grottes préhistoriques avec l'abbé Breuil, le D^r L. Capitan, D. Peyroni, et qu'il a collaboré, pour la Société d'études archéologiques du Midi, avec Émile Cartailhac et François Galabert (tous deux membres de l'académie des Jeux floraux). Ajoutons qu'il fut médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1900.

28. Cette lettre, ainsi que son enveloppe portant le cachet de la poste de Toulouse, figurent dans les archives de la Grande Loge Suprême de l'AMORC.

29. Ce colloque a été organisé par la revue *Renaissance traditionnelle*, à Paris, en octobre 2001. Le texte de la conférence dont nous parlons a été publié dans « Les origines de la franc-maçonnerie: trois approches », Antoine FAIVRE, *Renaissance traditionnelle*, n° 129, 2002, p. 5-12. Roger DACHEZ aborde également ce problème dans « Sources et fonctions de l'histoire secrète chez Willermoz, dans la maçonnerie du XVIII^e siècle », *L'histoire cachée entre histoire révélée et histoire critique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Politica Hermetica » n° 10, 1996, p. 79-89.

30. Roland EDIGHOFFER, *Les Rose-Croix*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1982 et 1986, p.108.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

Chapitre XVIII

L'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix

par Christian Rebisse

Durant la période qui s'étend de la fin de l'année 1909 à l'année 1912, Harvey Spencer Lewis prépare la résurgence de l'ordre de la Rose-Croix. Il en établit les rituels et les enseignements à partir des documents qui lui ont été remis en France. Il lit également tous les textes qu'il peut trouver, se rapportant de près ou de loin au rosicrucianisme. Il observe d'un œil sceptique les quelques tentatives de renaissance de la Rose-Croix qui fleurissent à l'époque, comme celle de la *societas rosicruciana in America*. Cette branche américaine de la S.R.I.A. cherche en effet à prendre son indépendance par rapport à la franc-maçonnerie, mais depuis la mort en 1909 de son responsable, Sylvester Clark Gould, elle connaît une période de crise. La Société théosophique est elle-même en difficulté, et plusieurs de ses membres tentent avec plus ou moins de réussite de se lancer dans le rosicrucianisme. Après Franz Hartmann (1838-1912), qui, en 1888, avait fondé la Rose-Croix ésotérique, le théosophe Carl Louis von Grasshoff, alias Max Heindel, établit en 1909 la Rosicrucian Fellowship. Rudolf Steiner lui-même, qui dirige les sections suisse et allemande de la Société, se sépare d'Annie Besant, la nouvelle dirigeante des théosophes. En 1913, il crée la Société anthroposophique, qu'il présente comme une métamorphose moderne de la voie rosicrucienne.

Harvey Spencer Lewis n'a que vingt-neuf ans et se prépare à ce qui sera l'œuvre de sa vie : l'instauration d'un ordre rosicrucien indépendant de la franc-maçonnerie, de la Société théosophique ou de toute autre organisation. Ses activités professionnelles évoluent : à partir de 1912, il est chef de publicité à l'American Voltite Company. Il écrit également quelques articles, comme « The modern school of science », qui paraît en octobre 1912 dans l'American Philomathic Journal, la revue de l'American Philomathic Association. Cette dernière le présente comme l'ancien président du New York Institute for Psychical Research, « Lecturer, Columbia Scientific Academy, Metropolitan Institute of Sciences, and vice-President Psycho-Legal Society (1) ».

La Société philomatique

Les relations qu'Harvey Spencer Lewis entretient avec la Société philomatique restent énigmatiques. Cette organisation, qui regroupe essentiellement des savants, est l'une des nombreuses associations de chercheurs qui voient le jour au début du xix^e siècle. La première Société philomatique a été fondée à Paris, en décembre 1788, sous l'impulsion d'Augustin-François de Silvestre, agronome et franc-maçon. Comme le précise André Thomas (2), c'est l'une de ces sociétés savantes qui continuent, sous une autre forme, l'esprit de recherche qui fut l'apanage des loges maçonniques avant la Révolution française. Philomatique, parfois

orthographié « philomathique », veut dire « ami du savoir ». Les membres de cette société, les philomates, ont pour devise : « Étude et Amitié ». Ils envisagent de faire de leur organisation un point de réunion général, où les connaissances nouvelles viendront aboutir, et d'où elles se répandront dans le monde savant, « en faisant une chaîne lumineuse non interrompue de vérités et d'instruction ». Cette société, inspirée par l'esprit des Lumières, connaît un rayonnement important en établissant des réseaux de correspondance en France et dans de nombreux pays. Les plus grands chercheurs, comme Lavoisier, Lamarck, Laplace, Chaptal, Gay-Lussac, Ampère, Pasteur, Berthelot, seront philomates.

Harvey Spencer Lewis, qui fréquenta les milieux scientifiques américains, semble avoir été lui-même en relation avec une société philomatique française. Sa première biographie mentionne en effet que ses travaux avaient attiré l'attention d'hommes de science européens, et plus particulièrement de rosicruciens. Le texte précise qu'en conséquence, il fut élu membre honoraire de la Société philomatique de Verdun, en France, et qu'en 1904, il devint membre « of the Franco Ecole R.C. (3) ». La même année, le titre de « dignitaire suprême » de l'ordre rosicrucien lui fut proposé. Ces informations étonnantes, évoquant les premiers pas d'Harvey Spencer Lewis vers la Rose-Croix, semblent différentes de celles qui sont habituellement mentionnées. Elles ne seront jamais reprises après 1916. Pourtant, dans une lettre adressée le 14 mai 1926 à François Jollivet-Castelot, président de la Société alchimique de France et directeur de la revue La Rose-Croix, Harvey Spencer Lewis précise : « Je suis agrégé de la Rose-Croix (F.R.C.) et je dois cet honneur à la bonté des membres du vieux Collège des Rosicruciens à Verdun, France. » De son côté, Ralph Lewis évoquera plusieurs fois le fait que son père était membre de la Société philomatique de Verdun. Ajoutons que l'AMORC utilisera parfois ce nom lorsqu'il commencera ses activités dans certains pays, comme le Mexique, où l'Ordre voilera son existence sous le nom de Socedad Filomatica.

Le projet martiniste

Tandis qu'il prépare activement la résurgence de l'ordre de la Rose-Croix, Harvey Spencer Lewis est en relation avec diverses personnalités du monde de l'ésotérisme. Au cours de l'année 1913, il correspond avec Eugène Dupré, le secrétaire de Démétrius Platon Sémélas. Comme on l'a vu précédemment, ce dernier, qui dirige la loge martiniste Temple d'Essénie au Caire, affirmait avoir recueilli, en 1902, dans un monastère du mont Athos, l'héritage de la Rose-Croix d'Orient (4). À partir de 1911, il conféra à quelques martinistes, comme Georges Lagrèze, une initiation au degré d'« aspirant R.C. (5) ». Nous ignorons si Démétrius Platon Sémélas ou Eugène Dupré évoquèrent le rosicrucianisme dans leur correspondance avec Harvey Spencer Lewis, car de cet échange, il ne subsiste qu'une seule lettre datée du 23 juillet 1913. Le ton utilisé par Eugène Dupré montre que les deux hommes sont des familiers. Dans ce courrier, il est uniquement question du martinisme : Eugène Dupré précise à Harvey Spencer Lewis qu'il lui expédie, par Londres, les rituels martinistes, ainsi qu'un certificat de « S.I. » et d'« initiateur libre », afin qu'il puisse créer une loge martiniste en Amérique. Ce projet, sans doute à cause de la Grande Guerre, n'aboutira qu'en 1934, avec l'aide de Victor Blanchard et de Georges Lagrèze.

La visite d'une vieille dame

En décembre 1913, Harvey Spencer Lewis confie aux membres du New York Institute for Psychical Research son intention d'établir l'ordre de la Rose-Croix en Amérique. Dans ce but, il les invite à participer à une réunion qui doit avoir lieu au cours de l'hiver. Utilisant ses dons de dessinateur et de peintre, il réalise une charte richement décorée qui annonce officiellement le réveil de l'Ordre. La réunion regroupera douze personnes, mais aucune ne s'engagera ni ne signera la charte. Conformément à ce qui avait été annoncé à Toulouse, l'Ordre ne va voir le jour en Amérique qu'en 1915, mais les choses se précisent dès la fin de l'année 1914.

En automne, May Banks-Stacey, qu'il avait précédemment rencontrée au New York Institute for Psychical Research, reprend contact avec lui. A-t-elle reconnu en lui l'homme avec lequel elle doit collaborer pour la renaissance du rosicrucianisme en Amérique, comme cela lui a été annoncé quelques années auparavant (6) ? Quoi qu'il en soit, lors d'une deuxième visite, le 25 novembre 1914, c'est-à-dire le jour de l'anniversaire d'Harvey Spencer Lewis, elle lui remet une magnifique rose rouge, un petit coffre, et des documents sur lesquels il reconnaît des symboles rosicruciens qu'il avait vus à Toulouse en 1909. Ils décident alors d'unir leurs efforts, et, le 20 décembre 1914, font paraître dans le Sunday Herald de New York une annonce invitant les personnes intéressées par la Rose-Croix à se joindre à eux. Entre temps, ils rencontrent Thor Kiimalehto, qui devient rapidement l'un des plus proches collaborateurs d'Harvey Spencer Lewis.

La naissance de l'AMORC

Le lundi 8 février 1915, à 20 h 30, dans le bureau d'Harvey Spencer Lewis situé au 80 Fifth Avenue, a lieu la première réunion marquant la formation de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, désigné également sous l'appellation ordre de la Rose-Croix AMORC, pour associer sous un même vocable le nom traditionnel de l'Ordre et le sigle sous lequel il sera connu désormais. Comme on peut le voir dans le carnet où Harvey Spencer Lewis a consigné divers éléments concernant les premières réunions de l'Ordre (7), neuf personnes sont présentes : sa seconde épouse Martha Lewis, May Banks-Stacey, Thor Kiimalehto, Mr Colgen, Mr Loria, Miss Burke, Mr Crossman, Mrs Col. Sears et lui-même. Elles constitueront le comité chargé de l'organisation de l'Ordre.

À la suite de cette réunion, Harvey Spencer Lewis et Thor Kiimalehto font imprimer un document intitulé American Pronunziamento number one (8) (voir Fig. 64), qui annonce le début officiel des activités de l'AMORC. Quelques jours plus tard, le New York Globe publie un article à la suite duquel Thor Kiimalehto, le secrétaire de l'organisation, va recevoir plusieurs centaines de lettres de chercheurs intéressés par la Rose-Croix. Soixante-quinze d'entre eux sont invités à la réunion d'information organisée le 3 mars 1915 au Leslie, un hôtel situé West 83 rd Street, near West End Avenue. Finalement, ce sont quatre-vingts personnes, hommes et femmes, qui participent à l'assemblée. Parmi elles se trouvent plusieurs francs-maçons curieux des buts de l'Ordre, et un certain nombre de scientifiques et de sceptiques. À l'issue de la réunion, cinquante personnes décident de

devenir membres. D'autres réunions suivront, tenues à l'hôtel Empire sous la présidence du Dr Julia Seton.

Le jeudi 1er avril 1915, une trentaine de membres parmi les plus actifs se retrouvent à la 7e Avenue, à New York, dans un local qui deviendra bientôt la première loge rosicrucienne de l'AMORC. Au cours de cette réunion, May Banks-Stacey remet solennellement à Harvey Spencer Lewis les documents qu'elle avait reçus lors de son voyage en Inde. L'organe directeur de l'Ordre, le Conseil Suprême, est ensuite formé ; puis on procède à l'élection du Grand Maître général et imperator (9). Selon les vœux exprimés par May Banks-Stacey, Harvey Spencer Lewis est choisi à l'unanimité pour occuper cette fonction. L'assemblée signe alors la charte enluminée qu'il avait réalisée au cours de l'hiver 1913-1914 (voir Fig. 62). Ce document, daté du 1er avril 1915, proclame la naissance de l'AMORC et l'autorité de son Conseil Suprême en Amérique. Il est important de préciser que si cette organisation porte l'empreinte de son fondateur, elle est aussi l'œuvre des nombreux collaborateurs qui l'ont assisté dans ses premiers efforts. Parmi eux, citons: Martha Lewis, Thor Kiimalehto, Alfred E. Saunders, William B. Hodby, Georges Robert Chambers, Conrad H. Lindstedt, Albert B. Brassard et tant d'autres.

La première loge rosicrucienne

Harvey Spencer Lewis et ses collaborateurs adoptent la structure hiérarchique des degrés rosicruciens connue depuis 1777 (10), et l'Imperator prépare lui-même les enseignements destinés aux membres de chaque degré. La première loge est installée dans les locaux de la 7e Avenue à New York. Elle possède tout le décorum nécessaire à un temple rosicrucien. Orientée vers l'est, où Harvey Spencer Lewis a peint une fresque représentant un paysage égyptien, elle dispose de stations symboliques aux quatre points cardinaux. Sa décoration générale s'inspire de l'architecture pharaonique. On peut d'ailleurs préciser que l'égyptosophie, instaurée dans le rosicrucianisme et dans l'ésotérisme depuis le xviii^e siècle, trouve un véhicule de choix dans l'AMORC. En effet, la symbolique égyptienne y occupe une large place et, d'une certaine manière, l'un des personnages clés de l'Égypte ancienne, Akhenaton, tient dans cet ordre un rôle similaire à celui d'Hiram dans la franc-maçonnerie.

Le jeudi 13 mai 1915 s'ouvre la première « convocation », nom sous lequel l'AMORC désigne ses réunions rituelles. Tous les membres reçoivent l'initiation au premier degré de l'Ordre. La première personne à « passer le seuil » est Martha Lewis, l'épouse de l'Imperator. C'est dans la loge de New York que celui-ci dispense les enseignements aux membres. Comme on peut le lire dans *Rosicrucian Initiation* :

Chacun des douze degrés de notre ordre comporte sa nuit d'initiation, suivie de sept à dix cours – habituellement deux par mois – délivrés dans le temple. Ces cours sont donnés par les maîtres de chaque loge, tandis que les frères et les sœurs sont assis avec leur cahier et prennent en note signes, symboles et textes. Les cours consistent en l'étude des lois et explications, fondées sur les anciens enseignements mis à jour continuellement en fonction des nouvelles découvertes et inventions faites par les plus grands esprits du monde. [...] Les cours se tiennent en secret, sous une forme sacrée, en loges tuilées (ou protégées et totalement closes),

afin que nul ne puisse apprendre quelque parole des secrets qui y sont révélés, à moins qu'il ne soit vraiment membre et dûment initié (11).

Ces leçons seront bientôt mises par écrit pour être étudiées dans les autres loges. Plus tard, elles seront imprimées sous la forme de monographies, afin que les membres habitant dans des régions trop éloignées pour participer aux convocations puissent les étudier. Cependant, ils seront tenus de passer leurs initiations dans un temple. Seuls ceux qui auront été initiés au moins au premier degré de l'Ordre dans une loge seront en effet considérés comme de véritables rosicruciens.

Dès l'année suivante, le développement de l'Ordre est tel qu'il devient nécessaire de créer une revue permettant d'informer les membres de la vie de l'organisation : en janvier 1916 naît The American Rosæ Crucis, le premier mensuel de l'AMORC. Il expose non seulement la philosophie rosicrucienne, mais aborde des sujets aussi divers que l'astrologie, l'ontologie, l'ésotérisme ou le symbolisme. Le nombre grandissant de membres conduit à la création de nouvelles loges. Le 25 novembre 1915, le Conseil Suprême signe une charte pour la création de la loge Pennsylvania, à Pittsburgh. Lors de son ouverture, en janvier 1916, ce ne sont pas moins de quatre-vingts membres qui sont initiés, sous la conduite de William B. Hodby. Rapidement, d'autres loges sont créées à Philadelphie, Boston, Wilmerding, Altona, Rochester, Harlan, Detroit...

Une démonstration d'alchimie

Comme le rapporte un compte rendu publié dans le numéro de juillet 1916 de l'American Rosæ Crucis, le 22 juin 1916, Harvey Spencer Lewis réunit les membres du quatrième degré de l'Ordre, ainsi que les officiers de la Grande Loge Suprême, pour une convocation spéciale dans la loge de New York. Il souhaite les faire participer à une cérémonie mystique particulière, au cours de laquelle il réalisera une expérience de transmutation alchimique. Un représentant de la rédaction du New York World, Charles Welton, est également invité pour jouer le rôle de témoin. L'expérience doit s'effectuer à partir d'un morceau de zinc. Après quelques procédures permettant de l'authentifier, Harvey Spencer Lewis place le métal dans une coupelle, jette successivement plusieurs poudres, et place l'ensemble sur un fourneau. À l'issue de cette opération, l'assemblée constate que le zinc a changé d'aspect, et l'analyse montre qu'il a été transformé en or.

L'Imperator a-t-il réellement accompli une transmutation par projection d'une poudre alchimique ? La procédure scientifique utilisée ne permet ni de l'affirmer ni de le contredire. Quoi qu'il en soit, il dira lui-même n'avoir été autorisé qu'une seule fois à réaliser cette expérience. Cette transmutation alchimique va faire grand bruit dans la presse américaine. Le New York World rapporte cette étrange démonstration dans deux articles publiés successivement le 28 juin et le 2 juillet 1916. La revue de Maria Russak, The Channel – An international quaterly of occultism, spiritual philosophy of live, and science of superphysical facts, l'évoque également dans son numéro d'octobre-novembre 1916. Franz Wittemans lui-même rapportera cette transmutation dans son Histoire des Rose-Croix, parue chez Adyar en 1925.

Harvey Spencer Lewis, franc-maçon

L'AMORC regroupe des hommes et des femmes de tous horizons ; par conséquent, on y trouve aussi des membres appartenant à la Société théosophique ou à diverses obédiences maçonniques. Parmi les plus proches collaborateurs d'Harvey Spencer Lewis, Alfred E. Saunders a été membre de la loge maçonnique King Solomon. Il est maître maçon depuis 1896, et possède les grades de 33e et 95e du rite de Memphis-Misraïm. Il prétend avoir été initié par John Yarker (1833-1913), le Grand hiérophante de Memphis-Misraïm, alors qu'il résidait en Angleterre. Il dit également avoir été l'ami intime de Samuel Liddell Mathers, l'un des fondateurs de la Golden Dawn. probablement influencé par son collaborateur, Harvey Spencer Lewis décide d'entrer en maçonnerie. En 1917, il reçoit les initiations au grade d'apprenti et de compagnon à la Normal Lodge n° 523, Masonic Hall, 46 West 24e Street, New York – loge à laquelle appartient Alfred E. Saunders.

Cependant, un conflit avec Alfred E. Saunders va prématurément mettre fin à la carrière maçonnique d'Harvey Spencer Lewis. Ce dernier, qui a un sens aigu de l'honneur, vient d'apprendre que son collaborateur avait dû fuir l'Angleterre en 1903, à la suite d'une histoire de mœurs (12). Il décide donc de l'écarter. Cet homme ambitieux ne supporte pas d'être évincé de la direction de l'AMORC. Dès lors, il s'efforce de répandre auprès des membres de la Normal Lodge des propos diffamatoires à l'encontre de son ancien ami, de manière à empêcher son accession au grade de maître. Une enquête interne va démonter les affirmations de Saunders, mû par la seule jalousie, et les officiers de la loge regretteront de s'être ainsi laissés manipuler. Frank Stromberg, le secrétaire, invite donc l'Imperator à venir recevoir le grade de maître dès qu'il le souhaite. Cependant, Harvey Spencer Lewis, pris par des occupations plus importantes, n'aura pas le loisir de mener à bien ce projet.

La première convention rosicrucienne

Les activités de l'Ordre s'intensifient : les réunions, les tâches administratives, les rituels et les initiations se succèdent. Le rythme est tel qu'à la fin de l'année, Harvey Spencer Lewis se rend compte qu'il n'arrive plus à assumer ses activités professionnelles. Il décide donc de se consacrer exclusivement à la Rose-Croix.

Malgré des problèmes financiers importants, l'Ordre se développe considérablement, et en 1917, les rosicruciens organisent leur première convention nationale. Cette manifestation se tient entre le 31 juillet et le 4 août à Pittsburgh, en Pennsylvanie. À cette occasion, la constitution de l'Ordre est examinée puis adoptée par le Conseil Suprême. Au terme de ce premier rassemblement national, Harvey Spencer Lewis est satisfait du travail accompli et pressent certainement que l'ordre de la Rose-Croix est entré dans un nouveau cycle d'activité. Il pensait en effet que la manifestation de cet ordre était soumise à un cycle d'activité et de sommeil, en vertu duquel il apparaissait et disparaissait tous les cent huit ans. S'il est possible que l'Ordre ait fonctionné jadis selon des cycles, il semble cependant difficile de démontrer l'exactitude de ce nombre. Mais si, par addition théosophique, on le ramène à sa valeur essentielle, c'est-à-dire neuf ($108 = 1 + 0 + 8 = 9$), il prend alors un aspect intéressant, dans la mesure où il représente effectivement l'idée de gestation et de renouvellement cyclique. Comme le précisent Jean Chevalier et Alain

Gheerbrant, « neuf, étant le dernier de la série des chiffres, annonce à la fois une fin et un recommencement, c'est-à-dire une transposition sur un nouveau plan. [...] Dernier des nombres de l'univers manifesté, il ouvre la phase des transmutations. Il exprime la fin d'un cycle, l'achèvement d'une course, la fermeture de la boucle (13). » Cette idée d'occultation et de réveil n'était-elle pas déjà suggérée par l'annonce qui, selon la Fama Fraternitatis, figurait sur la porte du tombeau de Christian Rosenkreutz : « Je m'ouvrirai dans cent vingt ans » ?

1. American Philomathic Journal, vol. III, octobre 1912, p. 7. L'American Philomathic Association avait son siège au 45 West 34th Street, à New York City.

2. La Société philomatique de Paris, sous la direction d'André Thomas, Paris, PUF, 1990.

3. The American Rosæ Crucis, « H. Spencer Lewis, F. R. C. », vol. I, n° 2, février 1916, p. 17. Sur la carte de visite professionnelle qu'utilise Harvey Spencer Lewis à cette époque, et sur laquelle figurent ses différentes qualités, on peut lire le nom de « Société philomatique de Verdun, France ». Cette société était une branche de la Société philomatique vosgienne, ainsi qu'on peut le voir sur le bulletin de cet organisme pour les années 1899-1900.

4. Sur ce personnage peu ordinaire, voir notre article « Le Pantacle et le Lys », revue Pantacle, n° 4, 1996, p. 35-48.

5. Au moment de la guerre de 1914-1918, Démétrius Platon Sémélas s'installe en France et devient l'ami de Papus. Depuis que l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix est entré en sommeil, Papus cherche à le remplacer par une autre organisation. Rappelons que cet ordre constituait le cercle intérieur de l'Ordre martiniste. En 1916, Papus semble avoir envisagé, avec l'aide de Démétrius Platon Sémélas, de le remplacer par l'ordre de la Rose-Croix d'Orient. Sa mort, en octobre 1916, empêcha la réalisation de ce projet, que l'un de ses successeurs, Victor Blanchard, tentera lui aussi de mettre en œuvre.

6. Voir supra, chapitre xvii, « L'Égypte ».

7. Harvey Spencer Lewis a lui-même décrit les premières réunions de l'AMORC dans « The authentic and complete history of the Ancient and Mystical Order Rosæ Crucis », The American Rosæ Crucis, juillet 1916, vol. I, n° 7, p. 11-15.

8. Harvey Spencer Lewis expédie le 19 mars 1915 un exemplaire de ce document à la New York Public Library, dans un petit dossier intitulé « History of the Rosicrucian Order in America, original documents with annotations by the Grand Master General, H. Spencer Lewis, A ; D°, 1915 ». Ce dossier contient un article paru dans Le Globe du 24 février et le document intitulé American Pronunziamento Number One. Hélas, à une époque inconnue, de grossières inscriptions manuscrites ont été ajoutées sur ce dernier pour en travestir le sens. Un autre exemplaire de ce Pronunziamento figure fort heureusement dans les archives de l'AMORC (Voir Fig. 64).

9. Du latin imperator, qui veut dire « celui qui commande ». Ce nom est composé à partir du verbe imperare, qui signifie « commander, ordonner ». Le terme d'Imperator désigne donc celui qui commande l'Ordre, au sens d'en assumer la plus haute responsabilité. D'un point de vue ésotérique, il évoque aussi l'idée de « maîtriser », le fait d'être « maître de soi ». La mention la plus ancienne à la fonction d'Imperator dans le rosicrucianisme se trouve dans le livre de Sincerus Renatus, La vraie et parfaite préparation de la pierre philosophale par la Fraternité de l'ordre de la Rose-Croix d'or et de la Rose rouge, publié à Breslau en 1710.

10. Voir supra, chapitre xi, « La Rose-Croix d'or d'ancien système ».

11. Rosicrucian Initiation, A sealed book of instructions for neophyte initiates, première brochure d'information éditée par l'AMORC, « The Temple lectures », New York, 1917, p. 16.

12. Sur ce point, voir l'article du Daily Post de Birmingham daté du 15 juillet 1903, p. 3, qui précise qu'Alfred E. Saunders est condamné à payer une pension à une jeune femme de vingt ans – la fille de l'un de ses amis – pour lui avoir fait un enfant.

13. Chevalier, Jean et Gheerbrant, Alain, Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p. 665.

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

Chapitre XIX

Les alliances internationale

par christian rebisse

Après avoir évoqué les débuts de l'Ancien et mystique Ordre de la Rose-Croix, nous allons maintenant nous arrêter sur quelques-uns des événements marquants de son existence, en particulier sur ceux qui témoignent de ses relations avec les autres organisations initiatiques de l'époque.

Les premières années de l'AMORC sont marquées par l'enthousiasme qui caractérise le début d'un grand projet, mais aussi les épreuves inhérentes à sa réalisation. Les choses sont d'autant plus difficiles que les États-Unis traversent une période de récession. En avril 1917, le pays s'engage dans la Première Guerre mondiale. Au cours du conflit, un gigantesque transatlantique allemand mouillant dans le port de New York est saisi comme prise de guerre. Ce bateau de la Hamburg-Amerika Line, baptisé l'Imperator, va être à l'origine de soupçons infondés que l'administration américaine va faire porter sur l'AMORC. Des agents zélés imaginent en effet que l'Ordre doit être en rapport avec l'Allemagne, puisque son dirigeant porte le titre... d'Imperator. Cette méprise grotesque entraîne des perquisitions au siège de l'organisation. Finalement, l'administration se rend compte de la stupidité de sa position, mais plusieurs documents importants sont perdus à la suite de ces interventions, dont un pronunziamento attestant qu'Harvey Spencer Lewis avait reçu à Toulouse l'autorité voulue pour établir la Rose-Croix aux États-Unis. Ce document avait été envoyé par des rosicruciens français à Thor kiimalehto, le secrétaire de l'Ordre, en octobre 1916.

Peu de temps après, en 1918, l'AMORC connaît une nouvelle épreuve : à la suite d'une indécatesse de son trésorier, sa situation financière est mise en difficulté. Cependant, malgré les obstacles, l'Ordre réussit à s'organiser pour faire face à la demande croissante des hommes et des femmes désireux de s'affilier. En mai 1919, grâce à l'aide de William Riesener, un industriel membre de l'AMORC, le siège de l'organisation est déplacé de New York à San Francisco.

Comme en témoignent les articles publiés alors, Harvey Spencer Lewis traverse une période de découragement et envisage même de quitter toute fonction administrative. Ses doutes seront de courte durée, car l'extension importante que connaît l'Ordre lui rend son enthousiasme. L'AMORC commence en effet à se développer de par le monde. En septembre 1920, le Danemark reçoit une charte pour créer une Grande Loge sous la direction de Svend Turning (1894-1952). La première réunion rosicrucienne de ce pays a lieu en septembre 1920, à l'Isol-Temple, Mariendalsvej, à Frederiksberg. En 1921, dans le sillage de l'Indian Academy of Science, l'Inde s'ouvre au rosicrucianisme sous la direction de K. T. Ramasami. L'AMORC s'établit aussi au Mexique, à Java, et installe un secrétariat en Angleterre. En mai 1921, un

article de la revue *The Mystic Triangle* rapporte que l'Ordre a reçu une demande de membres résidant à Paris, pour créer une loge destinée à accueillir les rosicruciens américains de passage en France. Vers 1922, l'AMORC s'installe en Chine et en Russie, grâce à M. Prinz-Visser, un membre hollandais qui, après avoir travaillé au siège de l'organisation aux États-Unis, s'installe à Kharbine, en Mandchourie (1). À la même époque, le fils de l'Imperator, Ralph Maxwell Lewis, devient lui-même membre de l'Ordre.

Theodor Reuss et l'O.T.O.

Harvey Spencer Lewis sait que les activités rosicruciennes ont été réduites à néant en Europe par la Première Guerre mondiale. Il suppose cependant que quelques membres ont survécu au conflit, et c'est sans doute pour cette raison qu'il cherche à plusieurs reprises à reconstruire l'unité mondiale de la Rose-Croix. Au cours de l'année 1920, il apprend qu'un congrès ayant rassemblé plusieurs mouvements initiatiques s'est tenu en juillet à Zurich, dans l'idée, lancée par Papus en 1908, d'unir les différents ordres traditionnels au sein d'une fédération internationale. Après avoir obtenu l'adresse de Theodor Reuss, son organisateur, auprès de Matthew McBlain Thomson, un franc-maçon de Salt Lake City (2), Harvey Spencer Lewis lui écrit le 28 décembre 1920 pour lui demander un compte rendu de la manifestation. Theodor Reuss (1855-1923) ne lui répond que le 19 juin 1921, soit six mois plus tard, en lui rapportant qu'en définitive, il avait préféré se retirer du congrès de Zurich, car Matthew McBlain Thomson lui avait donné un objectif lucratif (3).

En tant que successeur de John Yarker pour le rite de Memphis-Misraïm et le rite écossais ancien et accepté de Cerneau, et comme dirigeant de l'Ordo Templi Orientis (O.T.O.), Theodor Reuss tente de réorganiser les activités internationales de ces trois ordres. Cependant, sa légitimité est de plus en plus contestée (4), et il est probable qu'après le camouflet essuyé au congrès de Zurich, il voit en Harvey Spencer Lewis une nouvelle chance d'étendre son influence outre-Atlantique. Comme nous l'avons vu au chapitre xiv, Theodor Reuss prétend que l'O.T.O. est un ordre descendant des Rose-Croix allemands du xvii^e siècle (5). Dans les lettres qu'il échange avec Harvey Spencer Lewis, il se présente comme rosicrucien (6). L'Imperator, qui ignore tout de la nature exacte de l'O.T.O., semble le croire – du moins pendant quelques mois – ; aussi lui propose-t-il sa collaboration. Comment pourrait-il en effet mettre en doute la sincérité de celui qui se présente à la fois comme le successeur de John Yarker et le continuateur de Papus ? Pour sceller leur union, Theodor Reuss lui offre une charte lui conférant les grades de 33^e, 90^e et 95^e pour le rite de Memphis-Misraïm, et de VII^e pour l'O.T.O. Comme l'indique ce document, il fait de l'Imperator « a honorary member of our Sovereign Sanctuary for Switzerland, Germany, Austria and to represent our Sov\Sanctuary as Gage of Amity near the Supreme Council of the A\M\O\R\C\ at San Francisco (California) (7) ». Il s'agit en fait d'une charte uniquement honorifique, car Harvey Spencer Lewis ne sera initié ni dans le rite de Memphis-Misraïm ni dans l'O.T.O. La fonction de ce diplôme se limite donc à faire de lui l'ambassadeur de l'O.T.O. auprès de l'AMORC, ce que confirme la correspondance qui l'accompagne.

Le TAWUC

Les deux hommes tentent de créer une organisation destinée à diriger le rosicrucianisme sur le plan mondial. Ainsi naît en septembre 1921 le TAWUC (The Amorc World Universal Council). Harvey Spencer Lewis semble cependant garder une certaine réserve vis-à-vis de Theodor Reuss : dans les articles qu'il publie dans la revue de l'AMORC à propos de la nouvelle association, il ne fait que très rarement allusion au nom de son collaborateur. De plus, comme le montre leur correspondance, ce n'est qu'après s'être assuré que Theodor Reuss n'était plus en relation avec Aleister Crowley qu'il accepte de s'engager (8). Quoi qu'il en soit, les soupçons d'Harvey Spencer Lewis vont se révéler exacts, car il apparaît rapidement que les objectifs de son collaborateur ne sont pas les siens. Lorsque ce dernier souhaite voir mentionné dans la constitution du TAWUC que l'un des objectifs principaux de l'organisation est de « propager la sainte religion gnostique et de mettre en place des départements d'enseignement spirituel, des publications de politique économique, d'économie sociale... », l'Imperator s'inquiète et refuse de le suivre. Reuss propose alors de discuter du texte de la constitution lors d'une convention qu'il organisera en Suisse.

Dès ce moment, les projets de collaboration entre l'Amérique et l'Europe s'effritent, et Harvey Spencer Lewis commence à entrevoir les intentions réelles de son correspondant. Il se rend compte qu'il s'est engagé trop vite et essaie de temporiser. Sentant les réticences de son interlocuteur, Theodor Reuss fait de nouvelles propositions et suggère d'arranger une rencontre entre rosicruciens américains et allemands dans le cadre d'un voyage touristique à oberammergau, une ville de Bavière célèbre depuis 1634 pour ses représentations théâtrales de la Passion. Le dirigeant de l'O.T.O. travaille en effet pour un bureau qui organise ces manifestations, et il souhaite que l'Imperator puisse assister à celle de mai 1922, accompagné de cinq cents membres. Voyant qu'en définitive son interlocuteur souhaite surtout utiliser l'AMORC pour gagner de l'argent, Harvey Spencer Lewis prend ses distances : à partir de septembre 1921, il ne répond plus aux lettres de Theodor Reuss – sauf une ultime fois le 20 mai 1922 –, et les relations entre les deux hommes s'achèvent sans conclusion véritable. Le projet du TAWUC reste lettre morte ; il suscitera cependant l'imagination de quelques historiens dont les écrits seront à l'origine de bien des méprises. Theodor Reuss entrera bientôt dans le grand silence : il passe « à l'Orient éternel » le 28 octobre 1923, à Munich (9).

Les Rose-Croix de France

Harvey Spencer Lewis a le plaisir de voir son fils Ralph Maxwell s'investir davantage dans les activités de l'Ordre: au cours de l'année 1924, ce dernier est élu Secrétaire Suprême de l'AMORC. D'un autre côté, l'évolution de l'organisation la conduit une nouvelle fois à déménager pour installer son siège à Tampa, en Floride.

Au cours de l'année 1925, le frère de l'Imperator, Earle R. Lewis, trésorier du Metropolitan Opera company de New York, fait la connaissance de Maurice Jacquet (1886-1954). Ce pianiste français, chef d'orchestre et compositeur, vit depuis quelque temps aux États-Unis avec son épouse Andrée Amalou-Jacquet, une harpiste renommée (10). Il aime se faire appeler duc de Misserini et donne des concerts au Maxime Theatre de New York. Or, ce musicien est aussi un franc-maçon qui s'intéresse au

rosicrucianisme (11) ; c'est la raison pour laquelle Earle R. Lewis pense intéressant de le mettre en contact avec son frère. L'Imperator lui propose de le rencontrer lors d'une conférence que lui-même doit donner à New York en novembre 1925. Maurice Jacquet lui fait part dès le 21 novembre de son obligation d'être à Chicago pour un concert à cette date, mais il précise à la fin de sa lettre: « I am Rose-Croix (12). »

Les deux hommes finissent tout de même par se rencontrer, et Maurice Jacquet ne tarde pas à manifester son enthousiasme à l'égard de l'AMORC. Au cours de l'année 1926, il propose à l'Imperator de le faire entrer en contact avec les plus hautes autorités de la franc-maçonnerie française, et, dans ce but, le met en relation avec André Mauprey, auteur dramatique, 33e et membre du chapitre L'Effort dirigé par Firmin Gémier. Comme nous le verrons, André Mauprey jouera un rôle important dans le développement de l'AMORC en France.

Les vœux de Maurice Jacquet vont bientôt se réaliser, car à cette époque, Harvey Spencer Lewis projette de se rendre en Europe pour y éclaircir une étrange affaire. En effet, en janvier 1926, il a reçu de Bâle une lettre d'invitation de Theodor Reuss. Or ce dernier est mort en 1923 ! Il pense également profiter de son voyage pour rencontrer des Français membres de l'AMORC, qui envisagent sans doute de développer l'Ordre en France. D'ailleurs, depuis le mois de mai 1926, grâce à John P. Callaghan, un rosicrucien originaire de Montréal, l'Imperator est en relation avec le président de la Société alchimique de France : François Jollivet-Castelot. Ce personnage éminent de l'ésotérisme publie depuis 1920 une revue consacrée à l'alchimie, intitulée La Rose-Croix. Dès la fin du mois de mai, il devient membre honoraire de l'AMORC (13).

Le voyage en France de 1926

À son arrivée en France, le 11 août 1926, Harvey Spencer Lewis rencontre M. Malherbe et son épouse, tous deux membres de l'Ordre, ainsi que Charles Lévy, un franc-maçon qui deviendra le Grand Secrétaire de l'AMORC pour la France du Nord. Il entre également en relation avec Firmin Gémier et Camille Savoie (1869-1951). Ce dernier est l'une des plus hautes autorités de la franc-maçonnerie française. Grand Commandeur du Grand Collège des rites, il tente alors de réorganiser les activités du grade maçonnique de Rose-Croix. Passionné par tout ce qui peut rapprocher les hommes, il s'intéresse au rosicrucianisme et manifeste un intérêt tout particulier pour l'AMORC. À la suite de leur entrevue, une rencontre plus officielle est organisée pour le mois de septembre. En attendant, Harvey Spencer Lewis fait un peu de tourisme tout en poursuivant ses activités. Il se rend à Toulouse, où il rencontre Ernest Dalmayrac, un membre du chapitre Rose-Croix, de la loge L'Encyclopédique (14). Dans l'un des albums de l'Imperator, on peut voir une photographie de la maison de ce Toulousain, avec la légende suivante : The R\C\ Headquarter in Toulouse, c'est-à-dire « le quartier général des Rose-Croix à Toulouse ».

André Lebey et la Société des Nations

D'après le compte rendu de son voyage, Harvey Spencer Lewis va être amené à participer à un mystérieux conclave à Toulouse (15). Qu'en fut-il

des activités réelles de l'Imperator dans cette ville ? Cela reste difficile à dire. Comme il le fait souvent, il mélange dans un même récit des expériences mystiques personnelles avec des faits réels, pour en voiler le sens exact. Quoi qu'il en soit, il est possible qu'à Toulouse, il ait assisté à des réunions regroupant des initiés de divers horizons. Cependant, dans une sorte d'œcuménisme initiatique, il a souvent tendance à présenter comme rosicruciens aussi bien des francs-maçons titulaires du grade de Rose-Croix, que des hommes ayant le même idéal de paix et de fraternité que lui. L'une des informations données par Harvey Spencer Lewis est révélatrice de ce penchant. Il précise en effet que de nombreux participants du conclave devaient être présents une semaine plus tard à la session d'ouverture de la Société des Nations (la S.D.N.) (16). Cette organisation mondiale, installée à Genève, a été fondée immédiatement après la guerre de 1914-1918 pour veiller au maintien de la paix entre les nations et éviter que de telles horreurs ne se reproduisent. Il est possible que la réunion dont parle l'Imperator ait été une séance préliminaire tenue dans une loge toulousaine à la fin du mois d'août 1926, avant la session de la S.D.N. à Genève. En effet, parmi les diverses personnalités qu'il rencontre lors de son voyage en France, il faut également citer André Lebey (1877-1938) (17), Grand Orateur du Grand Collège des rites et l'un des promoteurs français de la Société des Nations (18).

Outre les réunions préparatoires tenues à Toulouse, il est possible qu'Harvey Spencer Lewis ait participé à celles qui furent organisées à Genève par des responsables de la S.D.N., puisqu'il s'est également rendu dans cette ville. Plus tard, dans une lettre adressée au consul américain à Genève en réponse à une critique de l'un de ses contradicteurs, il précisera que des conférences internationales de rosicruciens et de francs-maçons se sont tenues à Genève en 1926, en même temps que la session d'automne de la S.D.N., et qu'il a lui-même participé à l'une de ces réunions.

Une réception au Grand Orient à Paris

Après son passage à Toulouse, Harvey Spencer Lewis s'arrête à Nice au début de septembre pour retrouver André Mauprey qui l'a invité à passer quelques jours dans sa villa de Golfe-Juan. Ensemble, ils évoquent une collaboration possible entre l'AMORC et la Société dramatique européenne, dont le Français est responsable. Les relations entre les deux hommes sont très fraternelles, et André Mauprey va devenir le légat de l'AMORC pour la France.

Harvey Spencer Lewis regagne ensuite Paris, où Camille Savoie l'a invité à participer, le 20 septembre, à une réunion exceptionnelle dans le temple n° 1 du Grand Orient de France. La cérémonie est une tenue de grand chapitre, c'est-à-dire d'un atelier réservé aux titulaires du 18e degré, celui de Rose-Croix. Les travaux sont dirigés par Camille Savoie, Grand Commandeur du Grand Collège. André Lebey, le Grand Orateur, est présent, de même qu'Ernest Dalmayrac, qui représente la loge L'Encyclopédique de Toulouse. Comme le précise le bulletin du Grand Orient, au cours de la réunion, « Le T \ III \ F \ Spencer Lewis, 33e, Imperator des R \ C \ des États-Unis, à Tampa (Floride), est introduit au grand chapitre avec les honneurs dus à son rang. Reçu solennellement par le Grand Commandeur qui, dans des termes élevés, lui souhaite la bienvenue, le remercie de sa visite et le prie de prendre place à l'Est, où, par sa présence, il honorera cette

importante tenue, réunissant les représentants de tous les chapitres de la Fédération ».

Les débuts du rosicrucianisme en France

Avant de rentrer aux États-Unis, Harvey Spencer Lewis poursuit ses rencontres en Europe. Quel fut le résultat de sa visite à Bâle ? Il ne l'indique pas, mais il semble qu'il ait rencontré des successeurs de Theodor Reuss, car, en 1930, le projet qu'ils avaient conçu ensemble reprendra avec Heinrich Tränker. Il aboutira également à une impasse.

Après son retour à Tampa, l'Imperator reste en relation avec Camille Savoie, car ce dernier souhaite s'investir personnellement dans le développement de l'AMORC en France (19). Dans une lettre datée du 12 juillet 1928, il évoque cependant ses difficultés à collaborer utilement, étant donné qu'il maîtrise mal l'anglais (voir Fig. 69).

Harvey Spencer Lewis ne semble pas avoir été très favorable à l'idée de développer le rosicrucianisme dans le giron de la franc-maçonnerie française. Sur ce point, Maurice Jacquet l'approuve et déplore le « trust maçonnique européen » voulu par le Grand Orient de France. Même si quelques francs-maçons vont devenir membres de l'AMORC, c'est donc en dehors de la franc-maçonnerie que se créent les groupes de rosicruciens pionniers en France. Le premier voit le jour à Paris sous la direction de Charles Lévy, et le deuxième à Nice autour d'André Mauprey. Deux personnalités de ce groupe vont se distinguer : le Dr Clément Lebrun (1863-1937) et le Dr Hans Grüter (1874-1953). Tous deux connaîtront un destin particulier. En novembre 1933, Harvey Spencer Lewis proposera à Clément Lebrun de succéder à Charles Dana Dean, le Grand Maître pour les États-Unis, qui vient de décéder. Malgré ses soixante-dix ans, il quittera Nice pour s'installer à San Jose, où il assumera cette fonction jusqu'à sa mort en 1937. Quant à Hans Grüter, il deviendra Grand Maître pour la France (20). Il sera assisté de Jeanne Guesdon (1884-1955). Alors qu'elle vivait à Cuba, cette dernière, qui était parfaitement anglophone, s'était affiliée à l'Ordre en 1926. En 1930, elle rentre définitivement en France, où elle devient une précieuse collaboratrice. Bien que n'ayant que le titre de Secrétaire, c'est elle qui dirigera réellement l'AMORC en France.

Nicolas Roerich et le World Council

Depuis novembre 1927, l'AMORC a quitté Tampa, en Floride, pour installer son siège à San Jose, en Californie : c'est le début des activités du Rosicrucian Park, dont l'architecture s'inspire du style de l'Égypte ancienne. Dès 1930, il abrite d'ailleurs un musée égyptien. Reconnu par le Conseil international des musées (ICOM) et par le Musée national égyptien du Caire, celui-ci reçoit encore aujourd'hui un public très nombreux. De nos jours, il reste le plus grand musée égyptien de la côte ouest des États-Unis. En janvier 1999, il a organisé une grande exposition : Women of the Nile, un événement que les principales chaînes de télévision américaines ont relayé.

Au début des années 1930, le développement de l'AMORC dans le monde est tel qu'il devient nécessaire de créer un Suprême Conseil International, le World Council, composé de ceux qui dirigent l'Ordre dans les différentes

parties du monde (France, Danemark, Hollande, Canada, Puerto Rico, Bolivie, Australie, Suède, Angleterre, Chine, Pologne...). Parmi ses membres, on remarque la présence du peintre russe Nicolas Roerich (1874-1947). D'après ce qui ressort de la correspondance que ce dernier échangea avec l'Imperator entre 1929 et 1940, il semble qu'il soit devenu membre de l'Ordre en 1929, à l'époque où il fut proposé comme candidat au prix Nobel de la paix (21). Harvey Spencer Lewis rapporte lui-même qu'il a rencontré Nicolas Roerich lors de l'inauguration du Roerich Museum de New York, le 17 octobre 1929.

Nommé légat, Nicolas Roerich est amené à remplir certaines missions pour l'AMORC. Ainsi, en 1934, alors qu'il dirige, à la demande du gouvernement américain, une expédition à travers la Chine et la Mongolie pour trouver des plantes susceptibles de combattre la désertification de la prairie américaine, il s'arrête à Kharbine pour y rencontrer ses compatriotes rosicruciens. Les articles publiés entre le 18 et le 24 novembre 1934 dans *Le Temps de Kharbine* retracent ses activités. L'un d'eux, intitulé « Nicolas Roerich – légat de la Grande Fraternité blanche – AMORC », a pour sous-titre : « Le vrai visage de l'académicien N. Roerich dévoilé ». On le suspecte en effet d'être un franc-maçon à la solde du pouvoir américain. Certains journalistes voient dans les trois cercles qui ornent la Bannière de la Paix dessinée par Nicolas Roerich – un drapeau spécial destiné à protéger les trésors culturels en cas de guerre – les trois points de la franc-maçonnerie. Nicolas Roerich proteste dans ces mêmes journaux, en précisant qu'il est rosicrucien, et que cet ordre n'a rien à voir avec la franc-maçonnerie et la politique. Quoi qu'il en soit, ces témoignages sont intéressants dans la mesure où ils démontrent d'une manière incontestable que Nicolas Roerich s'engagea activement dans le rosicrucianisme.

Les Polaires

Indépendamment de son évolution interne, l'AMORC continue à entretenir des relations avec d'autres personnalités du monde de l'ésotérisme. En septembre 1930, Harvey Spencer Lewis entre en contact avec Cesare Accomani, alias Zam Bhotiva, le dirigeant des Polaires. Cet ordre étrange prétend être guidé par le « centre initiatique rosicrucien de l'Asie mystérieuse ». Il se donne pour mission de reconstruire la « fraternité polaire », dans le but de préparer l'avènement de l'Esprit sous le signe de la Rose et de la Croix. Les Polaires estiment que les temps sont proches où les « verges de feu » frapperont à nouveau certains pays de la terre, et où il faudra reconstruire tout ce que la soif de l'or et l'égoïsme de l'homme auront contribué à détruire (22). Pour prouver leurs assertions, ils utilisent l'« oracle de la force astrale » qui leur sert à communiquer directement avec ce qu'ils présentent comme étant un centre ésotérique rosicrucien situé dans l'Himalaya (23). Cette technique leur a été donnée en 1908 par un ermite vivant près de Rome, le père Julien. À partir de 1929, les messages de l'oracle incitent Zam Bhotiva à créer un groupe appelé « les Polaires », en référence à la montagne sacrée, le centre symbolique de la Tradition primordiale. Les premières réunions ont lieu rue Richelieu, dans le local d'un journal parisien. Les informations reçues de l'oracle conduisent souvent à des impasses : en mars 1932, après avoir entrepris de vaines recherches à Montségur, Zam Bhotiva, découragé, quitte l'Ordre. Victor Blanchard (1884-1955), le Grand Maître de l'Ordre martiniste et synarchique, le remplace.

Quel que soit leur sérieux, les Polaires vont jouer un rôle important car la plupart des occultistes français, comme René Guénon, Maurice Magre, Jean Chaboseau, Fernand Divoire, Jean Marquès-Rivière, voire Eugène Canseliet, les fréquentent. Cet ordre va devenir l'un des groupes majeurs de la Federatio Universalis Dirigens Ordines Societatesque Initiationis, autrement dit la Fédération universelle des ordres et sociétés initiatiques, appelée plus communément la FUDOSI.

La FUDOSI

Dans les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, la plus grande confusion règne dans le domaine des organisations ésotériques. En effet, un certain nombre de mouvements, en Europe et en Amérique, plagient les symboles, les noms et les rituels des ordres initiatiques traditionnels. Certains s'en inquiètent, notamment au sein des mouvements rosicruciens créés en Belgique par Émile Dantinne (1884-1969) : l'Ordre de la Rose-Croix universitaire fondé en 1923, et l'Ordre hermétiste tétramégiste et mystique (24) (O::H::T::M::) institué en 1927. Après la mort de Joséphin Péladan survenue en 1918, Émile Dantinne s'est présenté comme son disciple ; toutefois, il revendique une filiation initiatique venant non du Sâr, mais de la Rose-Croix « astrale ». La philosophie, les rites et les enseignements de ces ordres sont proches de la magie de la Renaissance. En cela ils s'éloignent de Joséphin Péladan qui rejetait de telles pratiques.

Les rosicruciens belges sont en butte aux critiques des disciples de Max Heindel, de Rudolf Steiner et des théosophes. La plupart sont martinistes et membres du rite de Memphis-Misraïm. Bien que s'étant placés initialement sous la direction du Souverain Sanctuaire de Jean Bricaud, ils prennent leur indépendance à partir de 1933 ; mais, isolés, ils cherchent à se lier avec une organisation de stature internationale. Sur les conseils de François Wittemans qui est déjà en contact avec les rosicruciens américains, Jean Mallinger (1904-1982), un proche collaborateur d'Émile Dantinne, écrit à Harvey Spencer Lewis le 11 janvier 1933 : « Nous serions très honorés de pouvoir nous affilier à l'éminent Ordre rosicrucien, dont vous êtes le Chef et le Guide [...] nous serions très heureux de pouvoir collaborer aux activités de l'AMORC... » C'est de ce premier contact que va naître la FUDOSI. Cette société souhaite fédérer les ordres et les sociétés initiatiques, de manière à les protéger des nombreuses organisations non traditionnelles qui apparaissent à cette époque. Pendant la durée de son existence, de 1933 à 1951, elle regroupe des organisations aussi diverses que l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, la Rose-Croix universitaire, l'Ordre hermétiste tétramégiste et mystique, l'ordre des Polaires, l'Ordre martiniste synarchique, l'Ordre martiniste traditionnel, l'Union synarchique de Pologne, l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, l'Église gnostique universelle, la Société d'études et de recherches templières, l'ordre de la Militia Crucifera Evangelica, l'ordre du Lys et de l'Aigle, l'ordre des Samaritains inconnus. L'ordre maçonnique de Memphis-Misraïm y fut également représenté pendant quelque temps (25).

Le triangle de la FUDOSI

La Fédération, installée à Bruxelles, est dirigée par un triangle de trois Imperators : Harvey Spencer Lewis, Émile Dantinne et Victor Blanchard. Chacun représente un courant du rosicrucianisme : le premier, celui

d'Amérique (l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix), le deuxième, celui d'Europe (la Rose-Croix universitaire et universelle), et le troisième, celui d'Orient (la fraternité des Polaires). Au sein de la FUDOSI, ils portent un nom initiatique : Sâr Alden (H. S. Lewis), Sâr hieronymus (É. Dantinne) et Sâr Yésir (V. Blanchard). La fédération tient son premier convent à Bruxelles en août 1934. Spencer Lewis y prendra une part active de 1934 à 1939, année de sa mort.

Malgré ses nobles idéaux, le projet de la FUDOSI est trop utopique. Tout d'abord, quelques jeunes initiés belges vont utiliser la Fédération essentiellement pour tenter de régenter le monde de l'ésotérisme à l'aune de leurs propres conceptions. Par ailleurs, plus qu'Émile Dantinne, c'est Jean Mallinger qui dirige le mouvement en Belgique, mais son caractère s'adapte mal à une organisation regroupant des ordres aux méthodes et aux philosophies différentes. L'Europe, enfin, est traversée par des tensions qui vont entraîner une partie du monde dans une terrible guerre. Comme le rapportera Ralph Maxwell Lewis, l'un des officiers de la FUDOSI se laissa aller à des positions inacceptables : il insista tout d'abord pour que tous les ordres de la Fédération se conforment à ses conceptions personnelles quant à leur manière de se développer et de fonctionner. Pire encore, il exprima également son mécontentement sur le fait que l'AMORC accepte des membres de race noire (26). Bien que Ralph Maxwell Lewis ne nomme pas l'auteur de ces propos scandaleux, on peut aisément supposer qu'ils furent tenus par Émile Dantinne lui-même ou par Jean Mallinger. En effet, les documents publiés par Lucien Sabah incitent à penser que les deux hommes étaient profondément racistes et qu'ils adhéraient à la thèse du « complot judéo-maçonnique », chère au gouvernement de Vichy (27). On comprendra que cette attitude ait fortement déplu aux autres membres de la FUDOSI. Il convient de préciser également que la position d'Harvey Spencer Lewis à propos des races a toujours été claire : pour lui, il n'existe pas de race supérieure ou inférieure. Dans son livre *Les Demeures de l'âme*, publié en 1930, il affirme: « La commune filiation de toutes les créatures établit le fait que tous les êtres humains sont frères et sœurs, relevant d'un seul Créateur et de la même essence, de la même vitalité et de la même conscience, indépendamment de toute question de race, de croyance, de couleur ou autres éléments distincts de personnalité (28). » Dans un autre texte, Harvey Spencer Lewis précise : « Personnellement, ma sympathie va à la race que l'on appelle « noire », à cause de tout ce dont elle a eu à souffrir, tout comme les juifs aux premiers jours de l'ère chrétienne ont eu à souffrir de la perte de leur pays, de leurs biens et de leur haute position à cause des préjugés, de l'intolérance et de l'incompréhension (29). » D'une manière générale, la FUDOSI se composait essentiellement d'hommes de valeur épris de fraternité et de spiritualité, qui partageaient la tolérance et l'humanisme d'Harvey Spencer Lewis. D'un autre côté, la mentalité avant-gardiste et novatrice des Américains a parfois pu choquer des Européens enfermés dans leurs traditions.

Interrompus par la guerre de 1939-1945, les travaux de la FUDOSI ne reprennent qu'en 1946. C'est Ralph Maxwell Lewis qui participe aux dernières réunions : son père ayant quitté ce monde le 2 août 1939, il continuera d'œuvrer pour la Fédération malgré l'opposition sournoise de Jean Mallinger (30). Cependant, les conditions extérieures ne sont plus les mêmes. En effet, les ordres composant la FUDOSI ayant acquis une reconnaissance qui les protège des risques de plagiat, l'organisation n'a

plus guère de raison d'être. Aussi, le 14 août 1951, ses membres décident-ils de la mettre en sommeil.

Avec la disparition d'Harvey Spencer Lewis se tourne une page de l'histoire du rosicrucianisme. Indépendamment du rôle majeur qu'il joua dans la fondation de l'AMORC et de l'influence qu'il exerça dans le monde de l'ésotérisme, il fut un personnage pour le moins éclectique. Rappelons en effet qu'il créa le premier planétarium et le premier musée d'égyptologie de la côte ouest des États-Unis. Quelques années auparavant, il avait fondé l'une des premières radios privées de New York, qui était consacrée en grande partie à des programmes d'ordre culturel et philosophique. À cela, il convient d'ajouter les nombreuses peintures qu'il réalisa sur des thèmes ésotériques et symboliques, certaines ayant acquis une renommée nationale. Il fut aussi membre de nombreuses sociétés et associations philanthropiques, sa qualité première, reconnue par beaucoup, étant l'humanisme. Comme toutes les personnes hors du commun, il fut naturellement critiqué et calomnié (31), mais il œuvra avec ardeur et conviction au service du rosicrucianisme, et sa contribution à l'héritage de la Rose-Croix est loin d'être négligeable.

1. À Kharbine résidait une importante communauté d'émigrés russes hostiles au communisme. En novembre 1926, la Grande Loge de Russie fusionnera avec celle de Chine. J. A. Gridneff sera nommé Grand Maître de l'Ordre pour la Chine du Nord, tandis que F. J. Kafka dirigera les activités de la Chine du Sud.
2. En juillet 1919, Theodor Reuss avait donné à Matthew McBlain Thomson un certificat de l'O.T.O. le faisant « 33e, 96e, IXe, Souv. Grand Master General and Grand President General ». Matthew McBlain Thomson dirigeait l'International Masonic Federation de l'Utah. Après avoir réussi à entraîner dans sa fédération des personnalités comme Jean Bricaud, il connaît des difficultés importantes. Le 15 mai 1922, il est condamné par la Cour fédérale de Salt Lake City pour usage frauduleux de la poste. Il vendait en effet des diplômes maçonniques par courrier. Sur ce personnage, voir Blair Evans, Isaac, *The Thomson Masonic Fraud, a Study in Clandestine Masonry*, Salt Lake City, 1922.
3. La revue de Jean Bricaud, *Les Annales initiatiques*, annonça en mai 1920 la préparation de ce congrès international prévu à Zurich du 17 au 19 juillet 1920, sous la présidence de l'illustre Grand Prieur des Templiers écossais et Souverain Président général de l'American Masonic Federation, Matthew McBlain Thomson, dans le but de créer l'union de toutes les corporations maçonniques spiritualistes et de former une fédération maçonnique universelle (Universal Masonic World Federation). Dans son numéro d'octobre-décembre, *Les Annales initiatiques* dresseront le bilan de ce congrès.
4. La série d'articles publiés dans la revue maçonnique *L'Acacia*, « L'affaire Theodor Reuss », entre janvier et juin 1907, porte de graves accusations sur la moralité du chef de l'O.T.O. qui se livrait à un véritable commerce de hauts grades maçonniques.
5. Voir supra, chapitre xiv, « Les templiers d'Orient ».

6. La correspondance entre Harvey Spencer Lewis et Theodor Reuss, qui s'étend du 20 décembre 1920 au 12 juin 1922, se trouve dans les archives de l'AMORC. Elle se compose de quatorze lettres de Theodor Reuss à Harvey Spencer Lewis (la première est du 19 juin 1921, et la dernière du 12 juin 1922) et de huit lettres de Harvey Spencer Lewis à Theodor Reuss (la première est du 28 décembre 1920, et la dernière du 20 mai 1922).

7. Une reproduction photographique de cette charte a été publiée dans Rosicrucian Digest, vol. XI, n° 10, novembre 1933, p. 396.

8. Dans sa lettre du 12 septembre 1921, Theodor Reuss affirme avoir rompu avec Aleister Crowley pour ce qui concerne l'O.T.O. et indique qu'il est en train de rompre également avec Charles Stanfeld Jones (dit Achad), à qui il avait accordé une charte le 10 mai 1921, pour remplacer Matthew McBlain Thomson à la tête de l'O.T.O. pour les États-Unis. Harvey Spencer Lewis n'avait aucune sympathie pour Aleister Crowley, et dès octobre 1916, il avait sévèrement critiqué celui-ci en le présentant comme un magicien noir. Il précisait qu'Aleister Crowley était un imposteur, qu'il n'avait rien à voir avec l'AMORC et n'était pas le chef secret du rosicrucianisme, contrairement à ce qu'il tentait de faire croire (« Some books not recommended, The Imperator reviews a few books », The American Rosæ Crucis, vol. I, n° 10, octobre 1916, p. 22-23.

9. Cette mésaventure aurait dû inciter Harvey Spencer Lewis à la prudence. Cependant, il vivra une déconvenue similaire en 1930 avec Heinrich Tränker, l'un des successeurs de Theodor Reuss. Ce dernier, qui animait le Collegium Pansophicum, connaissait des difficultés avec l'ordre de Max Heindel. En avril 1927, le Dr Hugo Vollrath, représentant de Max Heindel pour l'Allemagne, fut d'ailleurs condamné pour diffamation envers Heinrich Tränker.

10. Ce compositeur, dont le répertoire est l'opéra-comique, reste peu connu. On lui doit : Le Poilu, La Petite Dactylo, l'As de cœur, S. A. Papillon Messaouda, Romanitza. Le secrétariat des Beaux-Arts lui passa une commande pour le grand festival produit par l'opéra-comique de Paris. Il a été pendant six ans le collaborateur de Firmin Gémier à l'Odéon. Il eut l'occasion de diriger, lors d'une représentation de la Shakespearean Society, Shylock, sur une musique de H. Rabaud.

11. Maurice Jacquet a été initié le 31 janvier 1911, à la loge Les Admirateurs de l'univers de Paris. À partir de 1913, il devient membre de la loge Ernest Renan, qui regroupe essentiellement des gens du spectacle. Il sera Deuxième Surveillant de cette loge dirigée alors par Firmin Gémier, le directeur du théâtre de l'Odéon, et qui compte parmi ses membres André Lebey et André Mauprey. Titulaire du grade de Rose-Croix, Maurice Jacquet fréquentera aussi le chapitre L'Effort.

12. Lorsque Maurice Jacquet sera présenté dans des articles de la revue de l'AMORC, il sera décrit comme un « Rose-Croix de France » (The Mystic Triangle : février 1926, p. 16 ; « Brief biographies of prominent rosicrucians by Fra Fidelis – n° 3 : H. Maurice Jacquet », août 1926, p. 133-135 ; octobre 1926, p. 174-176). L'ensemble de la correspondance entre Harvey Spencer Lewis et Maurice Jacquet se trouve dans les archives de l'AMORC.

13. Dans sa lettre du 28 mai 1926, François Jollivet-Castelot remercie Harvey Spencer Lewis de l'honneur qui lui est fait.

14. Ernest Dalmayrac demeurait 3, rue des Lys. Pour plus de détails sur l'encyclopédique, l'une des plus anciennes loges maçonniques de Toulouse, on pourra lire Deux siècles d'histoire de la R\ L\ L'Encyclopédique (1787-1987), un ouvrage commémoratif publié par cette loge en 1987.

15. Ce compte rendu a été publié en plusieurs épisodes dans la revue The Mystic Triangle, sous le titre « Our trip through Europe », d'octobre à décembre 1926.

16. The Mystic Triangle, décembre 1926, p. 214-215.

17. André Lebey, homme de lettres sous le pseudonyme de Yebel, fut aussi député de Seine-et-Oise de 1917 à 1919. Grand Orateur du Grand Orient à Paris, il fut un membre important de l'Alliance maçonnique internationale (AMI), créée en 1921 à Genève après un congrès universel de la franc-maçonnerie, pour constituer un lien entre la S.D.N. et les obédiences maçonniques. Sur la biographie de cet humaniste, voir Lefebvre, Denis, André Lebey, intellectuel et franc-maçon sous la IIIe République, Paris, EDIMAF, 1999.

18. Sur les liens entre Société des Nations et franc-maçonnerie, voir Ollivier, Georges, « La Société des Nations », Revue internationale des sociétés secrètes, n° 6, 15 mars 1936, p. 177-185. Cet article évoque les interventions d'André Lebey en faveur de la S.D.N. lors d'un congrès tenu rue Cadet, entre le 28 et le 30 juin 1916. Cette réunion rassemblait des francs-maçons belges, italiens, espagnols, argentins et français.

19. Le 22 novembre 1926, Camille Savoie écrit à Harvey Spencer Lewis : « Je veux d'abord vous remercier du grand honneur que vous m'avez fait en me conférant le titre de membre d'honneur de la confrérie des R\C\ dont vous êtes le Président. Je m'efforcerai d'acquérir les connaissances et qualités nécessaires pour remplir la mission que ce titre m'impose. » Cette lettre se trouve dans les archives de l'AMORC, avec celles des différentes personnalités maçonniques que nous avons citées plus haut, ou d'autres comme Gabriel Gouaux, 33e et secrétaire du Grand Orient de France, ou Francis Borrey.

20. H. Jaccottet a retracé la biographie de Hans Grüter dans un article, « Le Dr Hans Grüter, Grand Maître rosicrucien », publié en deux parties dans la revue Rose-Croix, nos 38 et 39, juin et septembre 1961, p. 24-28 et 19-22. Ce dentiste de Nice est devenu rosicrucien en mai 1930, grâce à son ami Clément Lebrun qui était membre depuis peu. Il était également franc-maçon – il possédait le grade 31e –, et martiniste.

21. Nicolas Roerich et sa femme Elena avaient été membres de la branche russe de la Société théosophique, probablement avant la Première Guerre mondiale. Elena a d'ailleurs traduit La Doctrine secrète en russe. Vers 1920, les époux Roerich créent les premiers groupes d'études d'Agni Yoga, un « mouvement pour une éthique vivante qui comprend et synthétise les philosophies et enseignements religieux de toutes les époques », et qui prône pour un yoga d'action plus que d'ascétisme. Cependant, même si

Nicolas Roerich fut membre de diverses organisations, c'était un esprit indépendant. Il a publié sa conception de la voie vers l'illumination dans les quatre cycles de ses poèmes écrits entre 1916 et 1921 sous le titre de Pismena.

22. Voir le Bulletin des Polaires, n° 1, 9 mai 1930, p. 3. On trouve aussi beaucoup d'informations sur ce mouvement dans Geyraud, Pierre, Les Sociétés secrètes de Paris, Émile-Paul frères, Paris, 1938, p. 56-66.

23. Il s'agit d'une pratique divinatoire basée sur les mathématiques, dont Zam Bhotiva a décrit le procédé dans Asia Mysteriosa, l'oracle de la Force astrale comme moyen de communication avec les « Petites Lumières d'Orient », Paris, Dorbon-Aîné, 1929. Pendant un temps, René Guénon se passionne pour cet oracle. Il s'éloigne ensuite des Polaires, jugeant insignifiants et pitoyables les messages transmis par les initiés de l'Himalaya (voir sa critique dans Le Voile d'Isis, février 1931).

24. Nous nous contentons d'utiliser ici le nom le plus courant de ce groupe. En fait, il a d'abord été créé par Émile Dantinne sous le nom d'Ordre d'Hermès Trismégiste, à partir duquel Jean Mallinger a créé l'Ordre d'Hermès Tétramégiste, dit aussi Ordre hermétiste tétramégiste et mystique, ou Ordre pythagoricien.

25. Tous n'en furent pas membres à la même époque ; nous les donnons ensemble pour ne pas compliquer les choses.

26. « Qu'est-ce que la FUDOSI ? », revue Rose-Croix, n° 128, hiver 1983, p. 4.

27. Sabah, Lucien, Une Police politique de Vichy : le service des sociétés secrètes, Paris, Klincksieck, 1996, p. 456-458. Ces documents édifiants éclairent d'une manière nouvelle le procès qui fut intenté à Émile Dantinne à la Libération.

28. Extrait de l'édition française des Demeures de l'âme, Le Tremblay-Omonville, Diffusion Rosicrucienne, 1990, p. 130.

29. Extrait de « The colored race », Rosicrucian Forum, octobre 1932, p. 61. On peut lire dans la même revue d'autres articles qu'Harvey Spencer Lewis a écrits sur ce sujet : « About my jewish attitude », février 1938, p. 118-119 ; « The karma of the jews », avril 1938, p. 141-142 et « The aryan supremacy », août 1939, p. 24-25.

30. Ce dernier ira jusqu'à profiter de la faiblesse de Hans Grüter, devenu quasiment aveugle à la suite d'une maladie, pour lui faire signer en juillet 1950 un document insidieux à l'égard d'Harvey Spencer Lewis.

31. Parmi eux, citons le cas de Reuben Swinburne Clymer (1878-1966), qui passa une partie de son existence à critiquer ou à imiter l'AMORC. Il inventa une contrefaçon de la FUDOSI, la FUDOSFI, envers laquelle certains occultistes, comme Constant Chevillon, se montrèrent complaisants. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le rosicrucianisme, où il fait preuve d'une imagination délirante. Il prétendait être le continuateur du très controversé

Pascal Beverly Randolph (sur ce point, voir le livre de John Patrick Deveney, Pascal Beverly Randolph – a nineteenth century black american spiritualist rosicrucian and sex magician, New York, State University of New York Press, 1997, p. 140-143). Selon l’American Medical Association Journal (vol. 81, n° 24, 15 décembre 1923), il dirigeait en 1904 l’international Academy of natural and sacred sciences, qui vendait des cours de médecine par correspondance et commercialisait divers « élixirs de jeunesse », « eau de vie » et « bioplasma ». Il fut accusé plusieurs fois de fraude avec les Philosophers of the Living Fire, qui se livraient à la vente de diplômes médicaux. Lui-même avait acheté un titre de médecin à l’Independant Medical College de Chicago, un véritable « moulin à diplômes ».

Histoire du Rosicrucianisme / des origines jusqu'à nos jours

Chapitre xx

L'époque contemporaine

par Christian Rebisse

Après la Deuxième Guerre mondiale, Ralph Maxwell Lewis (1904-1987), nouvel Imperator, réorganise les activités de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix. Sous sa direction, des Grandes Loges et des loges sont implantées dans la plupart des pays du monde. Conformément aux vœux d'Harvey Spencer Lewis, il procède à une révision des enseignements destinés aux membres. Parallèlement, il écrit de très nombreux articles sur l'ésotérisme et la philosophie, ainsi que plusieurs livres marquants, parmi lesquels *Le Sanctuaire intérieur* (1948) et *Essai d'un mystique moderne* (1962). Au cours de son mandat, il voyage dans le monde entier pour rencontrer les membres de l'Ordre ou ses dirigeants, notamment lors de conventions rosicruciennes. Le 12 janvier 1987, il quitte ce monde après avoir œuvré pendant quarante-huit ans au service de la Rose-Croix. Il laissera de lui le souvenir d'un homme cultivé, d'un philosophe inspiré et d'un humaniste (1).

À la mort de Ralph Maxwell Lewis, c'est Gary Stewart qui est élu le 23 janvier 1987 à la fonction d'Imperator. Malheureusement, il ne se montre pas à la hauteur de sa tâche et commet de graves erreurs. Finalement, il est destitué par tous les Grands Maîtres le 12 avril 1990. Pour le remplacer, ces derniers élisent à l'unanimité Christian Bernard, à l'époque Grand Maître de la juridiction des pays de langue française. Après avoir travaillé pendant plus de vingt ans au service de cette juridiction, c'est donc à l'Ordre dans son ensemble qu'il consacre son expérience. Sous sa direction, l'AMORC s'internationalise davantage encore, et ses enseignements sont à nouveau révisés, conformément à la règle voulant qu'ils soient toujours actualisés pour répondre à l'évolution des consciences et des mentalités.

Les enseignements de l'AMORC

À propos des enseignements de l'AMORC, et sans entrer dans des détails qui n'ont pas leur place dans ce livre consacré avant tout à l'histoire du rosicrucianisme, nous nous limiterons à dire qu'ils se présentent sous forme de monographies adressées aux membres et s'échelonnent sur douze degrés. D'une manière générale, ils traitent des grands thèmes de la Tradition, parmi lesquels les origines de l'univers, la nature du temps et de l'espace, les lois de la matière, de la vie et de la conscience, la nature de l'âme humaine et son évolution spirituelle, les mystères de la mort, de l'après-vie et de la réincarnation, le symbolisme traditionnel, la science des nombres, etc. À ces thèmes d'étude s'ajoutent des expériences pratiques consacrées à l'apprentissage de techniques mystiques fondamentales, telles que la création mentale, la méditation, la prière, l'alchimie spirituelle, etc.

L'AMORC privilégiant la liberté de conscience, ses enseignements n'ont aucun caractère dogmatique ou sectaire. Ils sont proposés aux membres comme base de réflexion et de méditation, leur but étant de leur transmettre une connaissance traditionnelle tout en contribuant à leur épanouissement spirituel. À cet égard, le but ultime du cheminement initiatique est de parvenir à l'état de Rose-Croix. Sur ce point, il est important de préciser que les termes « rosicrucien » et « Rose-Croix » n'ont pas la même signification dans l'AMORC. En effet, le premier désigne celui qui étudie les enseignements et la philosophie de l'Ordre, tandis que le second qualifie celui qui, à l'issue de cette étude, a atteint la perfection, au sens d'être sage dans ses jugements et dans son comportement. C'est à cet état de sagesse qu'aspire tout rosicrucien.

Parallèlement à l'enseignement écrit que l'AMORC transmet à ses membres, il perpétue un enseignement oral auquel on accède en se rendant dans les loges. Bien que leur fréquentation ne soit pas obligatoire, elles sont un complément utile à la formation rosicrucienne, en ce sens qu'elles privilégient l'aspect rituel du rosicrucianisme et servent de cadre à des travaux collectifs. Précisons également que c'est dans ces loges que sont conférées les initiations de l'AMORC dans leur forme la plus traditionnelle. On peut dire que ces initiations parachèvent la quête rosicrucienne.

Il faut signaler également que l'AMORC parraine depuis le début du xxe siècle une université interne connue dans le monde sous le nom d'« Université Rose-Croix internationale » (URCI). Formée essentiellement de rosicruciens spécialisés dans un domaine particulier du savoir, cette université sert de cadre à des recherches effectuées dans des branches aussi diverses que l'astronomie, l'écologie, l'égyptologie, l'informatique, la médecine, la musique, la psychologie, les sciences physiques et les traditions ésotériques. En règle générale, le résultat de ces recherches est communiqué uniquement aux membres de l'Ordre, mais l'URCI tient également des conférences et des séminaires ouverts au public. Elle publie aussi des livres.

L'AMORC dans le monde

De nos jours, l'AMORC s'étend au monde entier et comporte une vingtaine de juridictions appelées traditionnellement « Grandes Loges », la plupart couvrant, par-delà les frontières, tous les pays de même langue. Toutes s'intègrent dans une entité collective portant le nom traditionnel de « Grande Loge Suprême ». Dans son ensemble, l'Ordre est dirigé par un Conseil Suprême qui se compose de l'Imperator et de tous les Grands Maîtres du monde, chacun étant élu dans sa fonction pour un mandat renouvelable de cinq ans. Ce Conseil se réunit régulièrement pour faire le point sur les activités de l'Ordre, tant au niveau de chaque juridiction que sur un plan mondial. Tous les Grands Maîtres bénéficient des mêmes prérogatives, et aucune Grande Loge n'exerce la moindre primauté sur les autres.

Le quatrième Manifeste rosicrucien

Conformément à sa devise : « La plus large tolérance dans la plus stricte indépendance », l'AMORC est indépendant de toute religion et de tout

système politique. Cela dit, il s'intéresse à l'évolution du monde. C'est ainsi qu'il a exprimé sa position sur l'état de l'humanité en rédigeant un Manifeste intitulé *Positio Fraternitatis Rosæ Crucis*. Daté du 20 mars 2001, son texte fut rendu public par Christian Bernard le 4 août 2001, lors d'une convention mondiale tenue en Suède, à Göteborg. Ce Manifeste constitue un événement dans l'histoire du rosicrucianisme, dans la mesure où il fut publié simultanément en une vingtaine de langues. Alors que les trois Manifestes rosicruciens du xvii^e siècle s'adressaient plutôt à l'élite intellectuelle, politique et religieuse, la *Positio*, que l'on peut considérer comme le quatrième Manifeste de la Rose-Croix, est destinée à un public plus large. Elle lance un appel à tous ceux et à toutes celles qui, à travers le monde, s'interrogent sur le sens de la destinée humaine et sur le devenir de l'humanité.

Dans le prologue, l'AMORC explicite les raisons qui ont motivé la publication de la *Positio* : « L'histoire se répète et met régulièrement en scène les mêmes événements, mais à une échelle généralement plus vaste. Ainsi, près de quatre siècles après la publication des trois premiers Manifestes, nous constatons que le monde entier, et plus uniquement l'Europe, est confronté à une crise existentielle sans précédent, et ce, dans tous les domaines de son activité : politique, économique, scientifique, technologique, religieux, moral, artistique, etc. Par ailleurs, notre planète, c'est-à-dire notre cadre de vie et d'évolution, est gravement menacée, ce qui justifie l'importance d'une science relativement récente, à savoir l'écologie. Assurément, l'humanité actuelle ne va pas bien. C'est pourquoi, fidèles à notre tradition et à notre idéal, nous, Rose-Croix des temps présents, avons jugé utile d'en témoigner à travers cette *Positio*. »

S'il met en évidence les problèmes cruciaux qui se posent à l'humanité à l'aube du III^e millénaire, le quatrième Manifeste rosicrucien n'est en aucun cas un essai eschatologique et n'a absolument aucun caractère apocalyptique. En fait, il dresse un constat sur la situation du monde et met en évidence ce qui, selon les rosicruciens, menace son avenir à moyen terme. D'après eux, la crise à laquelle l'humanité est confrontée est due au fait que les sociétés modernes sont dominées par l'individualisme et le matérialisme. La *Positio* en appelle donc à davantage d'humanisme et de spiritualité. Parallèlement, ce Manifeste insiste sur la nécessité d'une régénération individuelle et collective de tous les hommes : « En cette période charnière de l'histoire, la régénération de l'humanité nous semble plus que jamais possible en raison de la convergence des consciences, de la généralisation des échanges internationaux, de l'extension du métissage culturel, de la mondialisation de l'information, ainsi que de l'interdisciplinarité qui existe désormais entre les différentes branches du savoir. Mais nous pensons que cette régénération, qui doit opérer aussi bien sur le plan individuel que collectif, ne peut se faire qu'en privilégiant l'éclectisme et son corollaire : la tolérance. »

Parmi les idées-forces exprimées dans le quatrième Manifeste rosicrucien, on notera une condamnation sans appel des idéologies totalitaires – dont les Rose-Croix eux-mêmes ont été victimes – et une mise à l'index des systèmes politiques fondés sur une pensée unique. Pour les rosicruciens, si la démocratie reste la meilleure forme de gouvernement, « l'idéal en la matière serait pour chaque nation de favoriser l'émergence d'un gouvernement réunissant, toutes tendances confondues, les personnalités

les plus aptes à diriger les affaires de l'État ». On sent également à travers la Positio une volonté de réaffirmer l'humanisme propre aux Rose-Croix. On peut lire ainsi : « Tout être humain est une cellule élémentaire d'un seul et même corps, celui de l'humanité entière. En vertu de ce principe, notre conception de l'humanisme consiste à dire que tous les hommes devraient avoir les mêmes droits, bénéficier du même respect et jouir de la même liberté, et ce, indépendamment du pays où ils sont nés et de celui où ils vivent. »

Dans un autre domaine, celui de la spiritualité, l'AMORC s'interroge dans la Positio sur le devenir des grandes religions, et va même jusqu'à laisser entendre qu'elles sont appelées à disparaître au profit d'une religion universelle. Pour ce qui est de la spiritualité rosicrucienne proprement dite, le quatrième Manifeste la définit ainsi : « Elle est fondée, d'une part sur la conviction que Dieu existe en tant qu'Intelligence absolue ayant créé l'univers et tout ce qu'il contient, et d'autre part sur la certitude que l'homme possède une âme qui émane de Lui. Mieux encore, nous pensons que Dieu se manifeste dans toute la Création à travers des lois que l'homme doit étudier, comprendre et respecter pour son plus grand bonheur. » Certes, cet humanisme spiritualiste peut sembler utopiste, mais c'est précisément ce que l'AMORC revendique, rappelant que Platon, dans la République, voit dans l'utopie la forme de société idéale. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que la Positio se termine par un texte volontairement désigné sous le titre d'« Utopie rosicrucienne », placée sous les auspices du « Dieu de tous les hommes et de toute vie ».

La Positio Fraternitatis Rosæ Crucis s'inscrit dans la lignée des Manifestes publiés au xvii^e siècle. On peut même dire qu'elle en constitue le prolongement par-delà le temps et l'espace. En cela, elle fait désormais partie intégrante de la tradition rosicrucienne et dresse un pont entre les Rose-Croix d'hier et ceux d'aujourd'hui. Depuis sa parution, ce quatrième Manifeste a d'ailleurs fait l'objet de commentaires allant en ce sens, notamment de la part d'historiens de l'ésotérisme. Parmi eux, citons en particulier Antoine Faivre, qui a écrit à son sujet : « Il restera sûrement comme un document marquant dans l'histoire du rosicrucianisme. »

Conclusion

Au terme de cet ouvrage, et après avoir suivi les pas d'Hermès Trismégiste et de Christian rosenkreutz, nous avons parfaitement conscience que ce travail ne constitue pas une étude exhaustive du rosicrucianisme. Fidèle à notre projet initial, nous nous sommes efforcé d'abord de situer le rosicrucianisme dans l'histoire de l'ésotérisme. C'est ainsi qu'en voyageant de l'Égypte ancienne jusqu'à nos jours, nous avons vu comment l'ésotérisme occidental s'est développé au cours des siècles. On aura remarqué qu'à la plupart des époques, l'Égypte a été perçue comme le pôle historique ou mythique d'une mystérieuse Tradition primordiale que les initiés se sont efforcés de transmettre de génération en génération.

Dans un deuxième temps, nous avons évoqué l'émergence de l'un des mouvements rosicruciens actuels les plus importants : l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix. Nous n'avons pas cherché à traiter l'ensemble de son histoire, mais nous avons choisi d'en présenter les étapes essentielles. Après bientôt un siècle d'existence, l'AMORC a su maintenir vivante la

flamme du rosicrucianisme en l'adaptant au monde moderne, à travers un enseignement délaissant l'occultisme au profit de l'épanouissement personnel et spirituel de ses membres.

Comme le montre cette étude, nombreux furent ceux qui, au cours des siècles, ont œuvré à l'instauration du rosicrucianisme. Tentant de marier la rose et la croix, certains se blessèrent aux épines qui protègent la fleur de l'âme, car tous ne furent pas des sages, mais des hommes et des femmes, avec leurs qualités et leurs défauts. À des degrés divers, chacun a pourtant contribué à l'élévation de l'humanité, en tentant d'inciter ses contemporains à regarder au-delà du monde des apparences, pour tenter d'y découvrir la présence du Divin. En cela, les interrogations qu'ils ont soulevées sur les mystères de la rose et de la croix, c'est-à-dire le pourquoi de l'Homme et de la Création, restent d'une vivante actualité.

Notes :

1 - Peu après le décès de Ralph Maxwell Lewis, la revue Rose-Croix a publié un numéro spécial comprenant plusieurs articles sur la vie et les réalisations de cet homme exceptionnel (n° 145, printemps 1988).